

NOUVELLE
GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE



LA TERRE ET LES HOMMES.

PAR

ÉLISÉE RECLUS

VI

L'ASIE RUSSE

CONTENANT

8 CARTES EN COULEUR TIRÉES A PART, 182 CARTES DANS LE TEXTE
ET 89 VUES ET TYPES GRAVÉS SUR BOIS

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1881

Droits de traduction et de reproduction réservés

CHAPITRE II

LA CAUCASIE

I

LES MONTAGNES DE L'ISTHME PONTO-CASPIEN.

Les monts Caucase ont été souvent considérés comme appartenant à l'Europe. Se dressant en rempart au nord de l'extrémité orientale du Pont-Euxin, ils devaient apparaître aux marins grecs comme nettement séparés de l'Asie, tandis que les commerçants établis sur les rives septentrionales du Pont-Euxin voyaient au contraire le Caucase borner au sud les grandes plaines de la Scythie. Dès cette époque, les géographes se demandaient si la limite naturelle entre les deux parties du monde était indiquée par le lit et les marais du Phase, dans la Colchide, ou bien par le détroit Cimmérien et le cours du Tanaïs¹. D'ailleurs, les traditions ramenaient incessamment les regards de nos ancêtres hellènes vers ces montagnes, plus hautes que les deux Olympe, que l'Etna, l'Hémus et les grandes Alpes. Les mythes grecs rattachaient l'histoire de la péninsule hellénique à celle de ces montagnes lointaines, comme pour y chercher les premiers éléments de la civilisation : c'est vers les côtes de la Colchide que se fit la fameuse expédition des Argonautes pour la conquête de la Toison d'Or, symbolisant les richesses de toute nature, aussi bien celles de la science que celles de l'industrie et du commerce. Les Hellènes voulurent aussi trouver dans ces montagnes de l'Asie leurs origines nationales. Deucalion, qui peupla la Grèce, était fils de Prométhée, et c'est à un rocher du Caucase que fut cloué ce Titan, coupable d'avoir soufflé l'étincelle divine dans la tête de

¹ Hérodote, *Histoires*, livre IV, 45.

l'homme. Une sorte de superstition, à laquelle le mythe de Prométhée n'est peut-être pas étranger, avait amené jadis les savants à donner le nom de Caucasiens à tous les blancs d'Europe et d'Asie, et à témoigner ainsi de la vénération instinctive des peuples pour ces montagnes qui s'élèvent sur les limites de deux mondes. On s'imaginait ce pays présumé de nos aïeux comme toujours habité par les représentants les plus purs de la race, et l'on parlait avec complaisance de leur beauté, de leur grâce, de l'élégance de leurs mouvements, comme si ces avantages corporels étaient le privilège de tous les peuples blancs. Le nom de Caucasiens, synonyme de Blancs, d'Aryens, ou Indo-Européens, n'a pas encore complètement disparu du langage ordinaire.

Depuis que les voyages de Pallas et d'autres explorateurs ont révélé le véritable relief de la contrée, il n'est plus permis de douter que le Caucase appartienne à l'Asie¹. Il reste nettement séparé de l'Europe par la profonde dépression dans laquelle les eaux du Manitch, tantôt séjournent, tantôt s'écoulent lentement, et qu'emplissaient, avant la période géologique actuelle, les flots du détroit ponto-caspien. Au sud, le système du Caucase, quoique gardant son caractère de chaîne distincte, se rattache par des promontoires et une haute arête transversale aux montagnes de l'Asie Mineure, et forme par conséquent le massif avancé de tout le continent. Il est également certain que par l'histoire de leurs habitants les monts Caucase font partie du monde asiatique. Avant la puissante intervention des Russes, les peuples de la Transcaucasie, Géorgiens, Mingréliens, Arméniens, Kourdes et Turcs, regardaient principalement vers le sud, et c'est avec les populations de la Perse et de l'Anatolie qu'avaient lieu la plupart de leurs alliances et de leurs conflits. Quant aux habitants proprement dits de la région caucasienne, ils sont proportionnellement plus nombreux sur le versant du sud, tourné à la fois vers le soleil et vers les plaines arrosées, fécondes et populeuses. Les pentes inclinées vers l'Europe sont les plus pauvres en villages, et les terres basses qui s'étendent à leur pied sont en certains endroits de véritables solitudes. En s'emparant de la région du Caucase, le gouvernement russe a donné l'unité administrative à ces terres asiatiques, et tout naturellement le centre de gravité de l'ensemble s'est trouvé à la base méridionale des monts Caucase : c'est là que se concentre la force d'attaque de l'empire russe contre les autres pays de l'Asie antérieure. Récemment un lambeau considérable du territoire turc a été annexé par la force des armes à la

¹ Humboldt, *Asie centrale*; — Carl Ritter, *Asien*, I, p. 16.

Transcaucasie, et cette moitié de la Caucasia, déjà la plus populeuse, est devenue presque aussi considérable en étendue que celle du nord. Elle est plus grande, si l'on y comprend, comme le fait l'administration russe, la province du Daghestan, située pourtant au nord de la crête caucasienne¹.

Il est peu de chaînes qui aient un caractère d'unité plus remarquable que le Caucase, le Kok-kaf ou le Kaf-dagh des Tartares et des Turcs, partie de cette « chaîne qui entoure le monde », d'après les mythologies orientales². Lorsqu'on le contemple des steppes lointaines de Mozdok ou de Yekaterinogradsk, se développant d'un horizon à l'autre, il apparaît comme un rempart aux mille créneaux étincelants. Les poètes lui donnent le nom de « Mont » Caucase, comme s'il n'était qu'une seule et formidable montagne, se prolongeant d'une mer à l'autre, sur un espace d'environ 1200 kilomètres. On l'appelle aussi le « Grand » Caucase pour le distinguer des massifs irréguliers du « Petit-Caucase », ou mieux de l'Anti-Caucase, qui s'élèvent au sud de la Transcaucasie, par delà le bassin de la Koura. Et certes le Caucase mérite bien le surnom de « Grand ». Le marin qui vogue vers les rives orientales de la mer Noire, le Russe ou le Tartare qui cheminent dans les steppes voient grandir peu à peu les monts : ceux-ci ne sont d'abord qu'une vapeur à peine visible, un nuage qui se confond avec les brouillards des marais, puis ils prennent des contours précis, ils s'individualisent en saillies distinctes dont on voit les neiges, les forêts, les ravins ; bientôt ils bornent l'horizon, dépassent la zone des nues, des vents et des orages, cachant le soleil dans une moitié de sa course, menaçant la plaine de leurs éboulis et de leurs avalanches, lançant en cascades et en rapides les eaux bruyantes de leurs torrents. Les Russes, habitués à la vue des plaines et des coteaux modérés, ne peuvent qu'être saisis à la vue de ces hautes cimes qui semblent appartenir à une autre nature que celle de leur patrie ; naguère ils étaient d'autant plus émus, que dans les vallées de ces montagnes vivaient des hommes qu'il fallait combattre depuis des générations, et que la poésie entourait du charme que donnent toujours la vaillance et la beauté. La littérature russe garde les traces profondes de

¹ Étendue et population de la Caucasia russe :

	Superficie, d'après Stebnitzkiy.	Population probable en 1880.	Pop. kilom.
Ciscaucasie.	222 241 kil. car.	1 920 000 hab.	8.7 hab.
Daghestan	28 589 » »	500 000 »	17.5 »
Transcaucasie (avec Kouba)	188 558 » »	5 250 000 »	17.5 »
Nouvelles conquêtes	26 590 » »	200 000 »	7.5 »
Ensemble.	465 778 kil. car.	5 870 000 hab.	12.5 hab.

² Klaproth, *Tableau du Caucase*.

cette influence que la vue du Caucase et la guerre contre ses tribus exercèrent sur les imaginations. Pouchkin chanta les paysages des montagnes circassiennes ; Lermontov raconta surtout les traditions et les mœurs des habitants et plaça dans le Caucase la scène de son roman, *le Héros de notre temps*, qui eut une si grande part dans le développement intellectuel de la jeunesse. Que d'hommes, et parmi les meilleurs de la Russie, sont allés mourir au Caucase comme Lermontov, persécutés pendant leur vie, et d'autant plus honorés après leur mort !

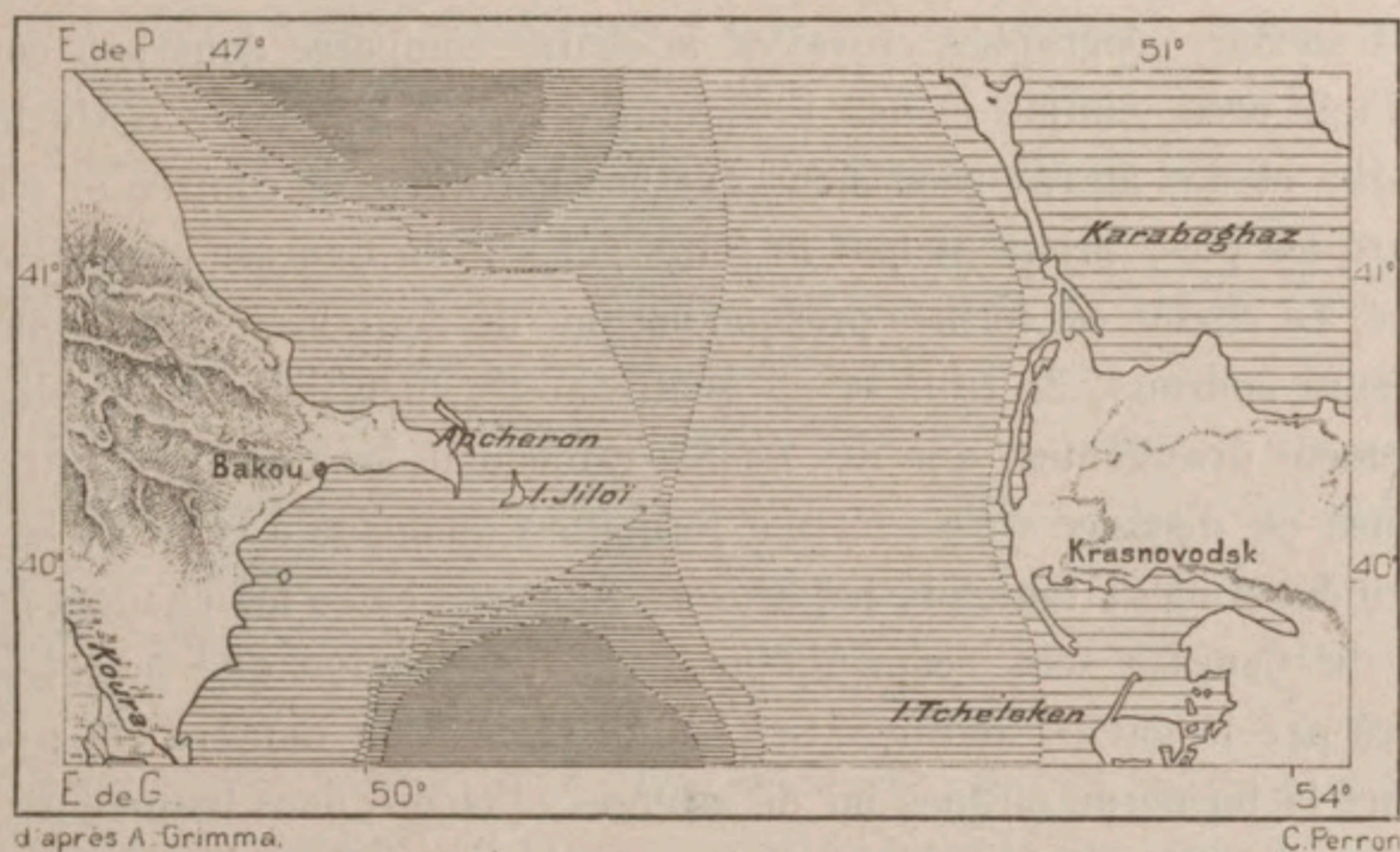
L'orientation générale du Caucase, celle du sud-est au nord-ouest, ne subit que de faibles inflexions. Dans son ensemble, la chaîne suit bien la même direction que les monts de la Perse, la plupart des crêtes de l'Asie Mineure et tant d'autres systèmes montagneux du continent. L'origine du Caucase se rattache donc aux lois qui ont plissé une grande partie de la surface de l'Ancien Monde. D'ailleurs, le rempart caucasien, dans la formation des terres environnantes, a plus d'importance encore que ne le montre son relief apparent. Avec une régularité dont aucune autre chaîne n'offre d'exemple, il se prolonge au delà de ses roches saillantes par des buttes d'argile que vomissent des lacs souterrains de boue toujours en ébullition volcanique. Des deux côtés une péninsule basse, frémissant sous la pression des matières enfermées, se continue dans la mer : à l'ouest, c'est la péninsule de Taman ; à l'est, celle d'Apchéron. La première est à peine séparée d'une autre presque île, celle de Kertch, projetée par les monts de la Crimée, tandis que la seconde se poursuit dans la Caspienne par des îlots volcaniques, puis par un seuil immergé qui sépare nettement les deux grandes cavités marines du nord et du sud : de part et d'autre, la sonde descend à 400 mètres plus bas que sur la ligne de prolongement du Caucase. Sur la rive orientale de la mer, le cap auquel se rattache le seuil sous-caspien, au nord de la péninsule de Krasnovodsk, est le point de départ d'une chaîne de hauteurs, montagnes, collines, simples rochers ou rebords escarpés de plateau, qui continuent exactement la ligne du Caucase jusqu'à la vallée du Mourghab, entre Merv et Hérat¹. C'est par ces hauteurs et celles du nord de l'Afghanistan que le système du Caucase est relié à celui de l'Hindou-kouch.

Comme les Pyrénées, auxquelles il ressemble par son orientation, sa principale crête en dents de scie, sa position dans un étranglement des terres entre deux bassins maritimes, le Caucase peut être considéré comme se partageant en deux segments de longueur inégale ; mais si l'échancre

¹ Abich, *Mémoires de l'Académie de Saint-Petersbourg*, 1863.

qui forme la limite naturelle entre le Caucase occidental et le Caucase oriental n'est pas située vers le milieu de la chaîne, du moins se trouve-t-elle à peu près exactement à égale distance des deux mers. Cette dépression intermédiaire de la chaîne est celle où passe la grande route militaire, entre la Russie européenne et Tiflis. Sur le méridien de ce passage, le Caucase, rétréci de côté et d'autre, n'a plus même 100 kilomètres de largeur entre les deux plaines opposées, tandis qu'à l'est et à l'ouest la région haute occupe, du nord au sud, un espace beaucoup plus considérable : dans le

N° 15. — SEUIL DE LA CASPIENNE.



Caucase occidental, l'épaisseur de la chaîne est deux fois et, dans le Caucase oriental, deux fois et demi plus forte qu'à l'étranglement intermédiaire de la chaîne¹. Le Caucase de l'ouest, le moins large des deux, est cependant le plus élevé : c'est dans cette partie du système montagneux que se dressent les principaux sommets du Caucase, ceux qui dépassent en hauteur la croupe du mont Blanc, suprême en Europe. Ils sont au nombre d'au moins six : l'Elbrous, le Kochtan-taou, le Dikh-taou, le Kazbek, l'Ouchba et l'Aghîch-taou².

¹ Seimonov, *Geograf. Statist. Slovar' Rossiiskoï Imperii*.

² Altitude des principaux sommets du Caucase :

Elbrous	5 646 mètres.	Kazbek	5 045 mètres.
Kochtan-taou	5 211 »	Ouchba (Besotch-mta)	5 027 (?) »
Dikh-taou	5 158 »	Aghîch-taou ou Adich-taou	4 876 (?) »

Le Daghestan, c'est-à-dire le « Pays montagneux » par excellence, qui constitue la région la plus importante du Caucase oriental, est plus bas que le haut Caucase de l'ouest, mais il est plus inégal, plus tourmenté, et les rameaux issus de la crête centrale y rayonnent en divers sens, de manière à présenter un véritable labyrinthe de vallées. Jadis on s'imaginait que les monts de l'isthme ponto-caspien avaient une beaucoup plus grande élévation. D'après Aristote, les sommets les plus fiers du Caucase brillaient à la lumière du soleil quatre heures après que les plaines étaient déjà dans l'ombre. Encore au milieu du dix-septième siècle, des écrivains donnaient aux grands pics caucasiens 80 kilomètres de hauteur¹.

Les anciens géographes croyaient la chaîne composée dans son ensemble d'une arête simple et non interrompue; mais les études d'Abich, de Khodzko et des autres géodésiens qui ont parcouru la contrée et en ont mesuré les pics, prouvent que le relief général du Caucase est plus compliqué. La chaîne est formée presque partout de deux arêtes, et même, en plusieurs endroits, de trois et de quatre arêtes, parallèles entre elles ou faiblement divergentes, que des nœuds rattachent les unes aux autres de distance en distance : c'est là une formation analogue à celle de la Cordillère des Andes; toutefois les espaces enfermés entre les chaînes parallèles du Caucase sont beaucoup moindres en étendue que les plateaux limités par les crêtes andines. Ces hautes régions du Caucase ont pour la plupart la forme de cirques ou de cratères allongés, dans lesquels se rassemblent les premières eaux et d'où elles s'échappent par une gorge profonde, ouverte dans l'une des parois. On considère comme la chaîne maîtresse celle qui sert de faite de partage entre les torrents, quoique, en plusieurs parties du système montagneux, elle ne soit point la plus élevée. Ainsi l'Elbrous s'élève au nord de l'arête principale, sur l'un des massifs latéraux. On peut dire qu'au point de vue orographique le plus haut sommet du Caucase est le Kochtan-taou, car ce mont, non encore gravi, se dresse sur l'arête de séparation entre les deux versants : c'est aussi la plus haute cime granitique du Caucase. Entre les sources de la Koubañ et l'Adaï-kokh, située à 170 kilomètres plus à l'est, l'arête de partage n'a pas une brèche qui entaille les monts à une altitude moindre de 5000 mètres. Le premier seuil du Caucase, qui se trouve au-dessous de cette hauteur, à 2862 mètres, est le col de Mamisson, situé précisément à l'une des brusques interruptions de la chaîne maîtresse, sur un chaînon transversal qui la rejoint aux montagnes de Zikari. A l'orient de ce passage, les seuils de

¹ Riccioli, *Geographia reformata*.

2000 à 5000 mètres sont nombreux. La triangulation générale du Caucase, depuis longtemps achevée, a permis de reproduire assez exactement sur les cartes le relief exact des chaînes, de leurs cirques intermédiaires et des dentelures de la crête. Cependant le travail d'exploration n'est pas achevé ; il reste encore à décrire dans le Caucase bien des sites admirables. Depuis l'année 1868, l'Elbrous et le Kazbek ont été escaladés par les Anglais Freshfield, Moore et Tucker, accompagnés du guide français Devouassoud, de Chamonix ; d'autres gravisseurs ont accompli des exploits du même genre : la neige de la plupart des grands pics a été foulée ; mais les membres des « clubs Alpins » ont encore bien des ascensions à faire, surtout dans le Caucase occidental.

Au nord et au sud, les déclivités du Caucase diffèrent beaucoup. Celle qui regarde vers le sud est plus brusque en moyenne que la pente septentrionale s'abaissant vers les steppes du Manitch. De l'arête maîtresse à la plaine basse qu'arrose la Koura, la distance est deux fois moindre que de cette même arête aux campagnes du Soulak et du Terek. A l'occident, un contraste analogue existe entre les deux versants, celui du sud qui domine les sinuosités du Rion, celui du nord qui s'incline par degrés vers la Koubaï. Mais de ce côté surtout la pente est fort inégale. Près de la grande crête, elle est interrompue par les saillies des crêtes parallèles, et, plus bas, par les ressauts de hautes terrasses calcaires qui ressemblent aux glacis d'un rempart, et qui se continuent de la mer Noire à la mer Caspienne, au devant de toute la chaîne, d'une manière assez confuse en beaucoup d'endroits, mais avec une singulière netteté de profil autour de l'hémicycle occidental du haut Terek. Il se forme ainsi comme une immense vallée, entre les avant-monts de formation jurassique et la grande chaîne¹. La déclivité de ces glacis tournée vers la steppe est très douce, tandis que la face qui regarde la montagne est coupée par de soudains précipices. Les torrents descendus des cirques supérieurs ne peuvent traverser les terrasses avancées du « Caucase tcherkesse² », comprises sous le nom général de « Montagnes Noires », que par de profondes cluses, dans lesquelles mugissent les eaux rejetées de roche en roche ; il en est dont les parois s'élèvent à plus de mille mètres de hauteur presque verticale. Ces fragments de terrasses, découpés par l'eau des torrents, ont aux yeux des Caucasiens beaucoup plus d'importance que les hautes montagnes de la chaîne, parce que les prairies et les bois en sont répartis

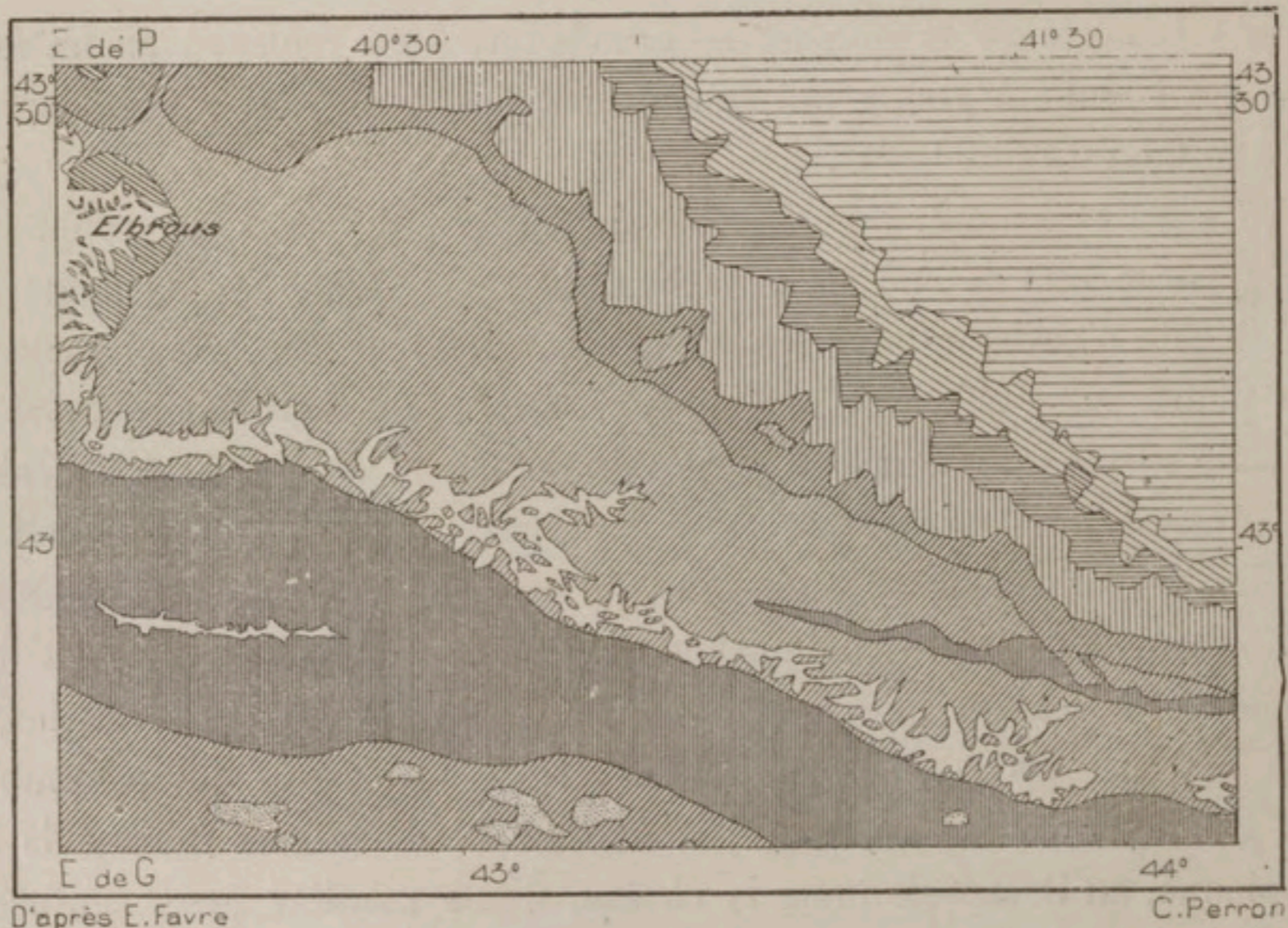
¹ Chodźko, *Zapiski Kavkazskavo Old'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, VI, 1864.

² Koch, *Reise durch Russland nach dem Kaukasischen Isthmus*.

en propriétés : chacun de ces fragments a son nom, tandis que la plupart des sommets de la crête restaient innommés : naguère les gens de la plaine ne savaient en désigner que deux, l'Elbrous et le Kazbek¹.

La régularité du Caucase n'est pas seulement celle du relief général, elle existe aussi dans les grands traits de la formation géologique, du moins sur le versant septentrional. La chaîne principale se compose surtout de

N° 14. — FORMATIONS GÉOLOGIQUES DU CAUCASE CENTRAL.



- | | | | | |
|----------------------------|--------------------------------|-------------------------------|-------------------------------|----------------------------|
| | | | | |
| Roches granitiques. | Schistes paléozoïques. | Terrain jurassique inférieur. | Terrain jurassique supérieur. | Terrain crétacé inférieur. |
| | | | | |
| Terrain crétacé supérieur. | Terrain tertiaire indéterminé. | Porphyre pyroxénique. | Andésite. | |

1 : 1 500 000
0 40 kil.

schistes cristallins, appuyés çà et là sur des granits et diminuant en étendue, dans la direction de l'ouest à l'est. Le chaînon transversal du Souram, qui réunit le Caucase à l'Anti-Caucase, est également formé de roches cristallines; mais de ce côté les assises géologiques sont loin de s'aligner avec la même régularité que sur le versant du nord. A droite et à gauche des montagnes de la grande arête caucasienne, les saillies des versants consistent principalement en assises calcaires et siliceuses de diffé-

¹ Kupffer, *Voyage dans les environs du mont Elbrous.*

rents âges, jurassiques, crétacées, éocènes; au nord, les terrains pliocènes et modernes des steppes viennent recouvrir ces couches de formation antérieure. Les vallées de l'Ouroukh, du Terek, du Baksan, sont toutes semblables entre elles par les assises des rochers qui les dominent. Les torrents naissent en des cirques arides et sauvages, formés par les granits, puis ils traversent les marnes et les grès entre des vallons semés de nombreux villages, et s'engagent dans une cluse à parois calcaires, par-dessus lesquels on aperçoit les forêts et les pâturages. Au delà s'étend le terrain de la steppe, dans lequel les torrents se réunissent au Terek¹. Vers le milieu de la chaîne, là où elle est rétrécie et comme étranglée entre le Daghestan et le Caucase occidental, une sorte de golfe géologique pénètre dans la haute vallée du Terek : en cet endroit un vaste plateau horizontal de grès tertiaire s'avance en péninsule au milieu des assises crétacées. L'attraction des montagnes s'exerce avec beaucoup de force dans cette partie du Caucase : entre Vladikavkaz, à la base septentrionale, et Douchet, au midi de la chaîne, la déviation du fil à plomb vers les roches intermédiaires est de 58 secondes².

Des porphyres, injectés des profondeurs dans les parties élevées du Caucase, dressent leurs escarpements jusque dans la région des neiges. Des laves plus modernes se sont fait jour aussi dans la partie centrale de la chaîne, principalement sur le versant méridional. Au nord, le plus haut sommet du Caucase, l'Elbrous, est un ancien volcan, qui flambait probablement à l'époque où la mer Noire et la Caspienne étaient encore unies par le détroit du Manitch, soit à la fin de la période tertiaire, soit au commencement de la période suivante : le mont se termine par une espèce de cirque en forme de fer à cheval, que les gravisseurs croient être un cratère en partie effondré. Le Kazbek est un cône de trachyte, et les sommets des « Montagnes Rouges » qui se groupent au sud de ce colosse sont des volcans; la route qui longe l'Aragna passe au pied de basaltes en colonnes³. L'activité volcanique ne s'est pas entièrement perdue dans le Caucase : non seulement les deux extrémités de la chaîne sont bordées de boues effervescentes, les salses et les sources de naphte sont aussi fort nombreuses et jaillissent de lacs souterrains disposés d'une manière symétrique des deux côtés de la chaîne. Les sources thermales sont parmi les plus abondantes que l'on connaisse; mais la plupart d'entre elles ne paraissent pas être en rapport avec les foyers volcaniques situés sous le

¹ E. Favre, *Mémoires de la Société helvétique des sciences naturelles*, tome XXVII, 1876.

² Stebnitzkiy, *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome VI, 1870, n° 1.

³ Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*.

Caucase ; elles ont jailli le long des lignes de fracture des rochers ¹, parallèlement à l'axe des monts ou bien dans le sens de l'est à l'ouest.

Des tremblements de terre, d'origine probablement volcanique, se produisent à des intervalles rapprochés dans les vallées de l'Araxe et de la Koura. En outre, des soulèvements réguliers du sol ont eu lieu aux deux extrémités de la chaîne caucasienne. Les falaises escarpées qui dominent le petit port de Petrovsk, dans le Daghestan, sont marquées de lignes horizontales qui furent taillées jadis par le heurt continu des vagues, et

N° 15. — RÉGIONS DU NAPHTÉ ET DES SOURCES THERMALES DANS LE CAUCASE.

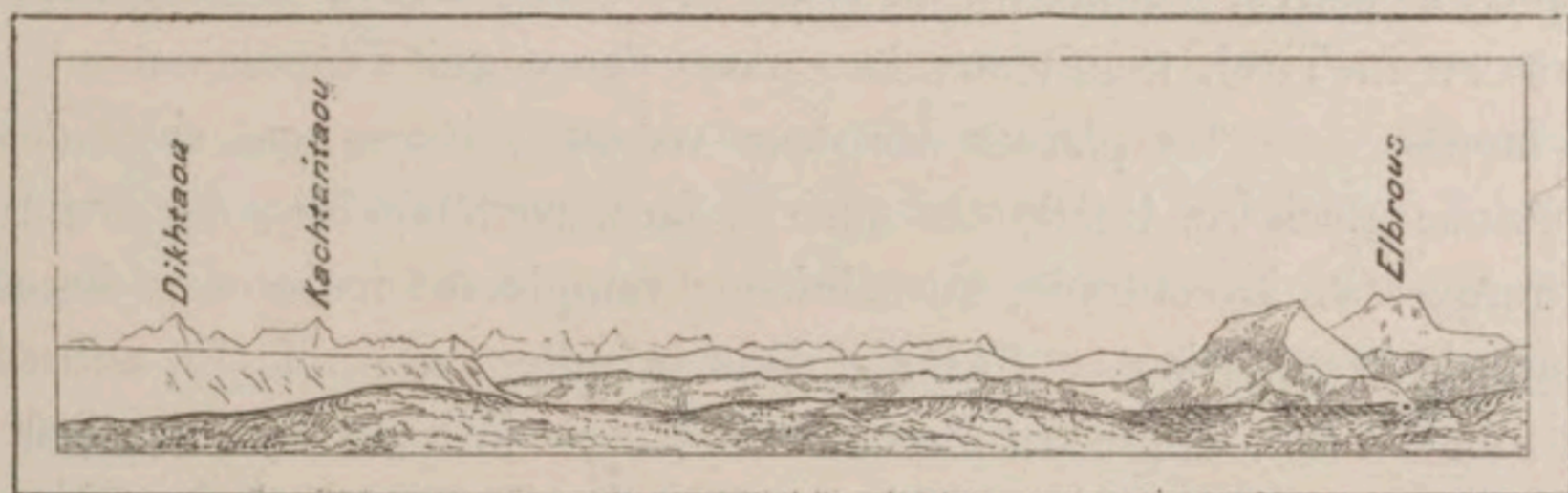


dont la hauteur, d'environ 90 mètres, est bien supérieure à celle du seuil ponto-caspien du Manitch. Sur les côtes de l'Abkhasie, les traces des mouvements de la rive sont aussi de toute évidence : jusqu'à la hauteur de 150 mètres, se voient d'anciennes terrasses marines, plages abandonnées, en tout semblables à celles que vient laver actuellement le flot de la mer Noire. Les sources marécageuses qui suintent du sol à cette hauteur renferment des crustacés des mêmes espèces, *mysis* et *gammarus*, que

¹ Abich, *Beiträge zur Kenntniss der Thermalquellen in den Kaukasischen Ländern.*

celles qui habitent actuellement la mer Noire et l'on attribue la présence de ces animaux à une ancienne communication avec la mer, à moins qu'il ne faille y voir l'effet d'un semis d'œufs apportés par des oiseaux, aux plumes de leurs pattes ou de leur queue. Le petit lac Abraou, près de Novo-Rossiisk, contient aussi une faune demi-marine qui s'est adaptée peu à peu à l'eau douce. Peut-être les oscillations du sol qui ont soulevé ces lacs ont elles eu lieu pendant la période quaternaire, mais des mouvements récents se sont certainement produits. Les débris de constructions que l'on voit dans les alluvions près de Soukhoun-kaleh, au-dessus et au-dessous du niveau de la mer, prouvent que, depuis l'époque historique, le sol s'est d'abord abaissé sous le flot marin, puis qu'il émergea et qu'il s'affaissa de nouveau¹. Les ruines d'un fort sont aujourd'hui couvertes

N° 16. — PROFIL DU CAUCASE VU DE PATIGORSK.



d'après Freshfield

C. Perroa

de 5 à 6 mètres d'eau, et l'on retrouve même un grand mur à la profondeur de 10 mètres. La mer rejette constamment après les tempêtes des monnaies, des anneaux et d'autres objets antiques. Les riverains, qui ont l'habitude d'explorer la grève après chaque bourrasque, ont même découvert dans le sable une couronne d'or. Il y a donc eu en cet endroit, soit un affaissement graduel, soit un effondrement local². Dans le port de Bakou, on constate des effets analogues : les restes d'un édifice se voient encore près du littoral.

Les collines avancées du Caucase ne s'élèvent pas à une hauteur suffisante pour cacher la vue de la grande crête aux habitants de la plaine. Des steppes de Stavropol, à plus de 200 kilomètres de distance, on voit l'Elbrou se dresser isolément comme une tente blanche érigée à l'horizon. Pendant des lieues et des lieues, les voyageurs qui font route vers le sud le voient incessamment grandir dans le ciel, sans qu'à droite ou à gauche

¹ Prendel, *Zapiski Novo-Rossiiskavo Obchtchestva*, tome V, 1879, n° 2.

² Tchernavskiy, *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome XIII, 1877, n° 5.

une autre pointe révèle l'existence de l'arête du Caucase. Quand on aperçoit enfin la grande chaîne, elle se dresse majestueuse, sévère, presque terrible d'aspect, n'ayant de diadème neigeux que sur les pics suprêmes, mais çà et là striée d'avalanches : elle n'a pas la grâce et la variété des massifs alpins. Beaucoup plus étroit et plus simple dans son architecture que le système des Alpes, le Caucase ne peut qu'être plus uniforme. Ses montagnes ont en général des pentes plus raides, coupées d'escarpements à pic; les parois verticales du Wetterhorn, dans les Alpes bernoises, présentent une apparence toute caucasienne¹. Cependant le Caucase n'a pas de grandes cascades comme les Alpes; ses monts sculptés par les eaux ont déjà fourni un lit régulier à tous les torrents².

Le manque de massifs séparés et de grandes vallées intermédiaires prive le Caucase de lacs semblables à ceux des Alpes; il n'y a même pas de ces vasques lacustres, comme on en rencontre tant dans les montagnes de la Suisse et du Tirol. Quant aux lacs d'eau douce qui s'étendaient au pied des monts, dans les plaines des deux versants, ils se sont vidés depuis la période glaciaire. Un de ces anciens lacs, contemporain des éruptions volcaniques de la contrée³, est celui que remplacent maintenant les campagnes de Vladikavkaz et d'Ağagir, dans la vallée du Terek. Un autre lac, non moins vaste, emplissait au sud le bassin de la Kartalie, entre Souram et Mtkhet, et disparut lors de la rupture des barrages qui arrêtaient les eaux de la Koura. Toute la vallée de l'Ağazan et celle de son tributaire, l'Aïri-tchaï, qui vient à sa rencontre dans la cavité longitudinale ouverte au sud du Caucase, étaient également remplies d'eau, et le lac ne put trouver une issue que par une cluse s'ouvrant à angle droit dans les contreforts avancés du Caucase. Toutes les vallées fluviales qui descendent du Caucase, celles de la Kouban et de ses affluents, le Zelentchouk, la Āaba, la Bełaya, de même que celles de la Koura, notamment au bassin d'Akhal-tzikh, servirent de réservoirs à des eaux lacustres⁴ : on peut dire pour ce pays, comme pour beaucoup d'autres, que « toutes ses rivières sont des lacs étranglés, des fjords rétrécis⁵. » L'Anti-Caucase, vaste plateau montueux ou bien ensemble de massifs irréguliers et dirigeant leurs axes vers des angles divers, offre par cela même beaucoup plus de dépressions sans issue et contraste par ses lacs avec la chaîne ponto-caspienne.

¹ Douglas Freshfield, *Travels in the central Caucasus*

² Otto Krümmel, *Globus*, 1879, n° 7.

³ Abich, *Trümmer- und Geröllablagerungen*.

⁴ Stebnizkiy, *Izvestiya Kavkaz. Otd'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome V, 1877-1878.

⁵ Kropotkin, *Notes manuscrites*.

Quoique plus hauts en moyenne que ceux des Alpes, les pics du Caucase sont proportionnellement beaucoup plus dépourvus de neiges et de glace, non seulement à cause de leur latitude plus méridionale et d'autres conditions du climat, mais aussi à cause de l'étroitesse des crêtes supérieures et du manque de cirques où les neiges puissent s'étaler en vastes névés, réservoirs de glaciers¹.

Sur les pentes caucasiennes, la limite des neiges persistantes varie singulièrement dans les diverses régions montagneuses de la Caucasic, suivant la latitude, l'exposition, l'abondance des neiges et des pluies, la direction et la force des vents, la position de la montagne par rapport à l'ensemble du massif. L'écart entre les hauteurs de la ligne des neiges dans l'ensemble de la Caucasic, ne serait pas moindre de 1850 mètres, puisque, d'après Radde, cette ligne descend jusqu'à l'altitude de 2540 mètres sur les flancs occidentaux du Garibolo, chaînon du Caucase qui se projette au sud du Passis-mta, tandis que, d'après Parrot, on ne l'atteint qu'à la hauteur de 4570 mètres, sur la pente nord-occidentale du Grand-Ararat. Le mont Magöz, qui s'élève dans l'Anti-Caucase à la hauteur de 4100 mètres, est complètement libre de neiges en été. Dans le Caucase même, le naturaliste Ruprecht a pu gravir, jusqu'à 5800 mètres, le versant méridional des montagnes, sans rencontrer un seul névé; mais c'était dans la partie orientale de la chaîne, sur les déclivités tournées vers la Caspienne : du côté de la mer Noire, les vents humides couvrent fréquemment de neige les pentes tournées au sud. Dans quelques-unes des hautes vallées du bassin du Rion la hauteur de neige tombée pendant l'hiver ne serait pas moindre de 5 à 7 mètres². En tenant compte de toutes les différences locales, on peut marquer la limite moyenne des neiges persistantes sur les pentes méridionales du Caucase par une ligne oblique s'élevant de 2900 mètres à 5500 mètres, dans la direction de l'ouest à l'est. Sur la face opposée, s'inclinant vers les steppes du Manitch, une autre ligne oblique est tracée sur les flancs des montagnes, de 5500 à 5900 mètres³. La moyenne d'élévation de la limite des neiges persistantes est à peu près de 600 mètres plus haute dans le Caucase que dans les Pyrénées, situées pourtant sous la même latitude. Ce contraste doit être attribué à la plus grande sécheresse du climat annuel, du moins sur le versant septentrional de la montagne, et à la chaleur des étés caucasiens⁴. La partie constamment neigeuse de la

¹ E. Favre, *Glaciers de la chaîne du Caucase*, Bibl. universelle, 15 janv. 1869.

² G. Radde, *Reisen im Mingrelischen Hochgebirge*.

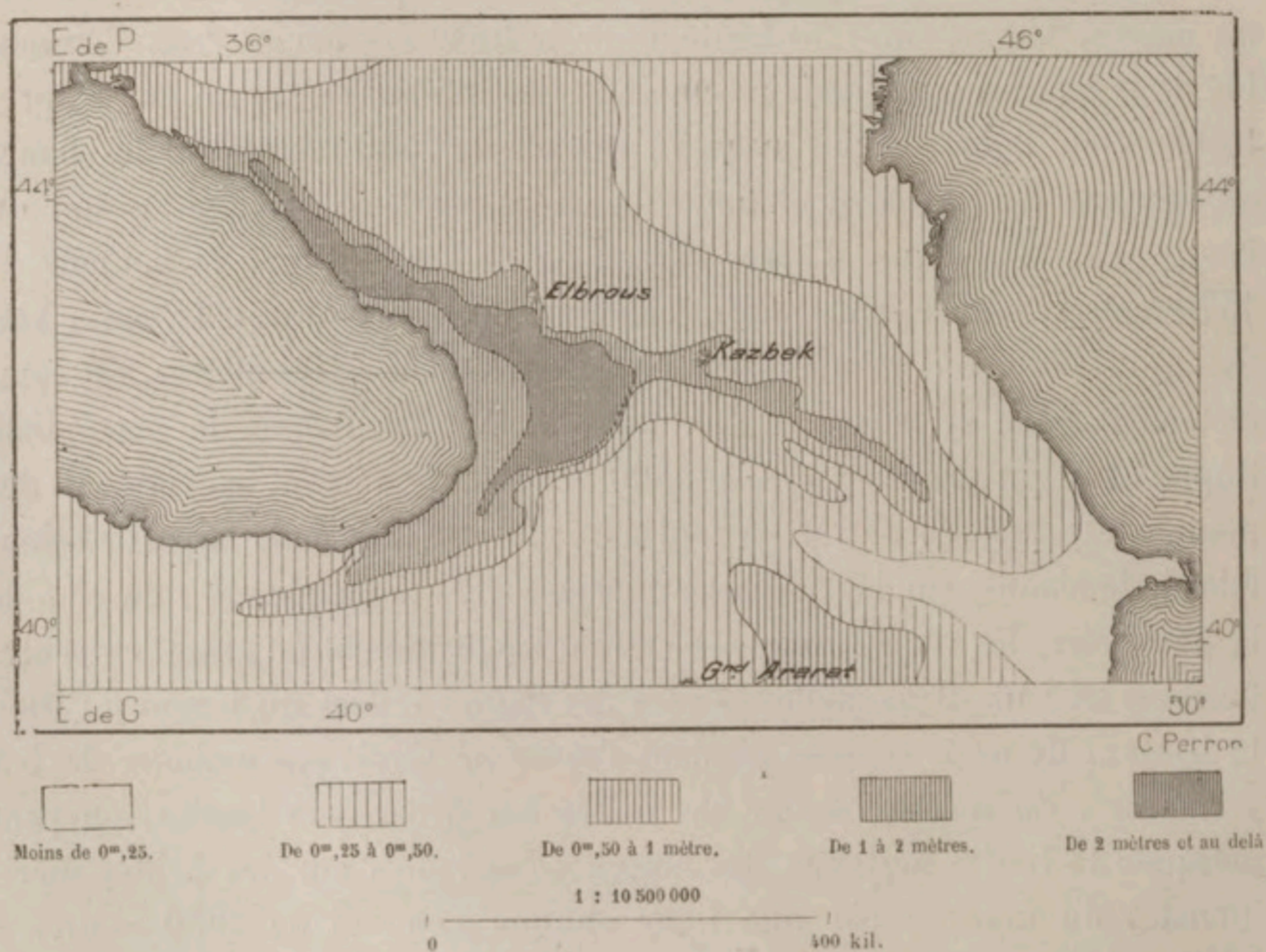
³ Stebnitzkiy, *Isv'estiya Kavkaz. Otd'. Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome V, 1877-1878.

⁴ Khodžko, *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1877, n° 5.

chaîne commence à l'Ochtek ou Ochten, dans le Caucase occidental, et se prolonge jusqu'au Kazbek : au delà, les cimes isolées¹ sont les seules qui gardent leur blancheur pendant toute l'année. D'après Moritz Wagner, la rougeur crépusculaire des montagnes brillerait avec beaucoup moins d'éclat sur le Caucase que sur les Alpes, à cause de la moindre proportion des neiges².

Les stations météorologiques établies sur divers points du Caucase ont permis de mesurer approximativement la diminution d'humidité qui force

N° 17. — PLUIES DE LA CAUCASIE.



la limite des neiges à se relever graduellement de l'ouest à l'est de la chaîne, à mesure que les vents pluvieux s'éloignent de la mer Noire et se rapprochent du Caucase oriental, où dominent les vents continentaux. Dans le Caucase tourné vers le Pont-Euxin, il tombe, sous forme de pluie et de neige, une quantité d'eau près de trois fois plus considérable que dans la partie centrale de la contrée³, et six, huit, même dix fois supérieure à celle que l'on observe dans le bassin de la Koura et dans la péninsule d'Apché-

¹ Stebnitzkiy, *Mittheilungen von Petermann*, 1875.

² *Der Kaukasus*.

³ Stebnitzkiy, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, IX, n° 5; — Statkovskiy, *Problèmes de la climatologie du Caucase*.

ron ; parfois six mois s'écoulent sans qu'il tombe une seule goutte de pluie dans le bassin inférieur de la Koura. L'influence des vents pluvieux de la mer Noire ne s'étend pas au delà des monts Mesques ou de Souram, qui rejoignent à l'est de Koutaïs l'arête principale aux massifs de l'Anti-Caucase. Quant à la Caspienne, elle ne fournit qu'une très faible quantité de pluie et de neige aux monts orientaux de la chaîne. Il est vrai que le vent continental du nord-est emprunte une certaine quantité de vapeur d'eau à la Caspienne, mais il la dépose presque en entier sur les premiers contreforts du Caucase, au pied des massifs élevés du Daghestan. Chaque voyageur a pu remarquer qu'en partant de Vladikavkaz ou d'Ałagir, par un temps pluvieux, il trouve d'ordinaire le beau temps en se rapprochant de la haute chaîne ; en descendant des montagnes, c'est le contraire : quittant l'air sec et le ciel serein, il entre sous la voûte des nuages gris, dans l'atmosphère humide¹.

Quoique la grande chaleur de l'été contribue, avec les vents secs, à relever la limite moyenne des neiges persistantes dans le Caucase bien au-dessus de celle des Pyrénées, il ne faut pas en conclure que la température moyenne de ces montagnes dépasse celle des Pyrénées ou même des Alpes². Il semblerait naturel qu'il en fût ainsi, à cause de la latitude méridionale du système caucasien ; mais les vents froids du nord-est, non tempérés par l'action des vents chauds du sud-ouest, qu'arrêtent les plateaux de l'Asie Mineure, abaissent la température normale du Caucase. Le

¹ Statkovskiy, ouvrage cité.

² Températures et hauteurs d'eau pluviale en Caucasic, d'après Voyeïkov, Stebnitzkiy, Statkovskiy :

	Altitude.	Température.	Température ramenée au niv. de la mer.	Eaux pluviales.	Période d'observations.		
CAUCASE OCCIDENTAL.	Koutaïs.	147 ^m	14° 85	»	2 ^m 598	5 années.	
	Sotchi.	22,5	14° 53	»	2,098	3 »	
	Poti	6	14° 69	»	1,760	4 »	
	Redout-kaleh.	6	14° 44	»	1,608	22 »	
	Novo Rossiisk	4	15° 44	»	0,762	2 »	
CAUCASE CENTRAL ET ORIENTAL.	CISCAUCASIE.	Vladikavkaz	678	9° 05	14° 17	0,920	5 »
		Ałagir.	701	8° 05	14° 16	0,972	22 »
		Patigorsk	516	9° 57	15° 75	0,548	5 »
		Stavropol	589,5	8° 62	15° 50	0,677	9 »
		Derbent.	»	14° 16	»	0,570	2 »
TRANSCAUCASIE.	Souram.	754	9° 61	14° 61	0,558	25 »	
	Tiflis.	109	12° 67	14° 75	0,471	25 »	
	Bakou.	18	15° 50	»	0,258	10 »	
	Yelizavetpol	458	12° 89	15° 18	0,209	25 »	
	Aralikh (près de l'Ararat)	855	11° 40	15° 52	0,152	22 »	
	Chemakha.	679	11° 15	15° 20	0,580	25 »	
	Choucha.	1122	8° 01	15° 58	0,528	22 »	
Alexandropol.	1469	5° 55	15° 15	0,516	25 »		

climat oscille autour d'une même moyenne en Caucasic et en Suisse; mais les extrêmes s'écartent beaucoup plus dans la région ponto-caspienne que dans celles de l'Europe centrale. Tandis que dans les stations météorologiques de la Suisse la différence des températures entre l'été et l'hiver est de 18 à 19 degrés seulement, elle a été de 27 degrés, en 1876, dans la ville thermale de Patigorsk.

La pauvreté des névés fait la rareté des glaciers. Dans la région des hauts pics neigeux, et principalement autour de l'Elbrous, ils sont nombreux cependant et l'on pourrait ne pas quitter la glace sur une distance de 200 kilomètres, entre le Djouman-taou et le Kaltber, au-dessus de la vallée de l'Ar-don. Le glacier qui descend le plus bas vers la plaine est celui de Kaltchi-don ou Karagan, qui s'épanche de l'Adaï-kokh dans la haute vallée de l'Ouroukh; Freshfield connaît en Suisse un seul glacier, celui d'Aletsch, qui l'égale en longueur. Mais en moyenne les fleuves de glace du Caucase s'arrêtent à 2410 mètres d'altitude, à plusieurs centaines de mètres au-dessus de la limite correspondante dans les Alpes de la Suisse : au contraire de la neige, ils descendent plus bas sur le versant septentrional que sur celui du midi; la cause en est le relief général des monts, qui sont coupés brusquement au sud et s'inclinent en longues vallées vers le nord¹. Cependant sur le versant méridional s'épanchent aussi quelques beaux glaciers, notamment dans la haute vallée de l'Ingour, occupée par les Libres-Svanes. Dans la chaîne orientale, d'autres glaciers, peu connus d'ailleurs, descendent du Teboulos-mta et des sommets voisins. On en voit aussi dans les montagnes de Bogos, et le dernier, à la langue bifurquée, se montre à l'est, sur les flancs du Chah-dagh². Des traces irrécusables du passage d'anciens glaciers prouvent que dans la chaîne caucasienne, aussi bien que dans les autres systèmes montagneux de l'Europe, les fleuves

¹ Stebnitzkiy; — Favre, ouvrages cités.

Limite inférieure des principaux glaciers du Caucase, d'après Abich, en 1876 :

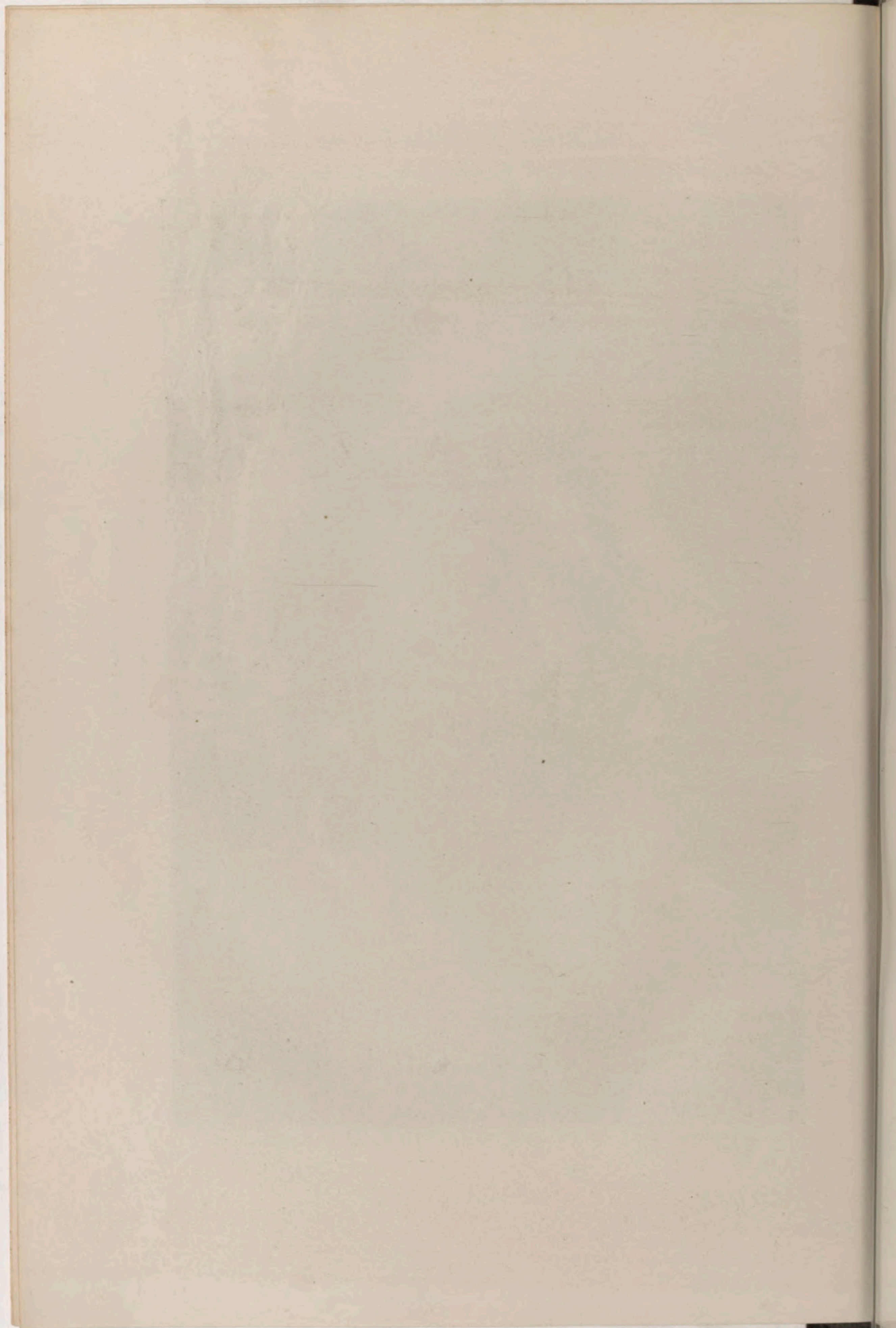
Oufoukham (ouest de l'Elbrous).	2659 mètres.	Tcherek	2059 mètres.
Kitchkinakol.	2584 »	Bissinghi.	2150 »
Baksan (est de l'Elbrous)	2525 »	Tzqa-don.	2004 »
Terskol.	2625 »	Kaltchi-don.	1759 »
Irik.	2552 »	Tetnould (sources de l'Ingour)	1954 »
Ouroukh-don (est de l'Elbrous) ¹	2610 »	Stepan Tzinda (est du Kazbek).	2898 »
N. du Passis-mta.	2565 »	Devdoraki (nord du Kazbek).	2259-2511 ?) »
S. de Passis-mta.	2245 »	Bogos	2659 »
Psekan-sou	2210 »	Bilinghi	2428 »
Adoul	2225 »	Chah-dagh	3165 »

² Abich, *Zapiski Kavk. Otd'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, vol. VII; — Stebnitzkiy, *Izv'estiya...* tome V, 1877-78.



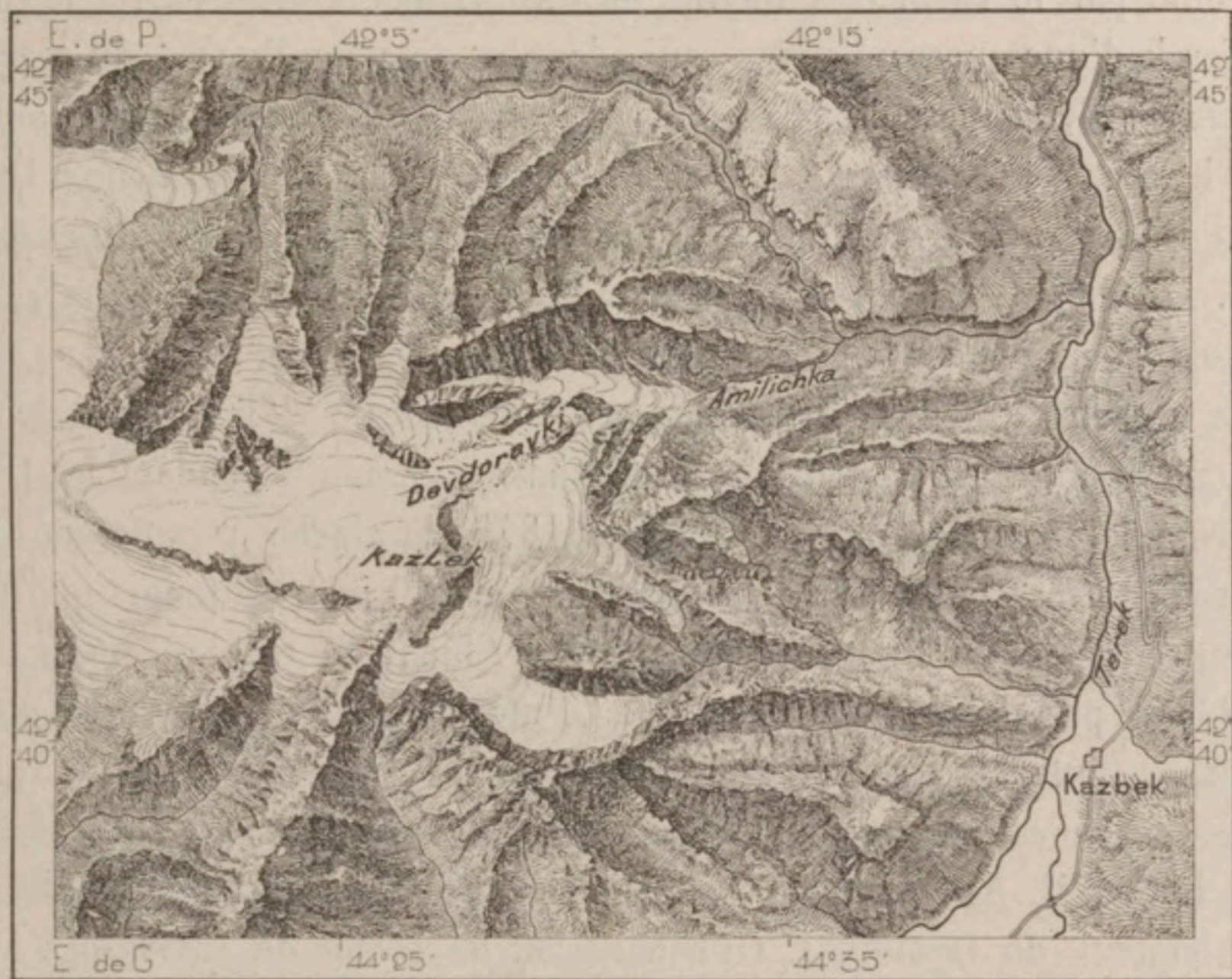
LE KAZBEK. — VUE PRISE DE LA STATION DE KAZBEK

Dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie



congelés descendaient beaucoup plus avant dans les vallées, principalement sur le versant du nord ; près de l'issue des vallées de la Małka, du Baksan, du Terek, on voit des blocs erratiques arrêtés à une faible hauteur sur les pentes des promontoires qui dominent les plaines. La pierre de Yermołov, près de l'issue septentrionale de la gorge de Dariał, a 29 mètres de longueur et son volume est de 5655 mètres cubes. A Vładikavkaz même et jusqu'à 8 kilomètres au nord, on voit encore des blocs

N° 18. -- KAZBEK ET GLACIERS DE DEVDORAKI.



erratiques de 8 mètres de long. Dans la Svanie, les hauts villages, situés maintenant à 2 kilomètres de l'extrémité des glaciers, sont construits avec les débris de moraines délaissés par les glaciers d'autrefois¹. Dans la période contemporaine, le recul est certain : en vingt-cinq ans, de 1849 à 1875, le Baksan a remonté de la cote 2240 à la cote 2525; de 1861 à 1875, le Bissinghi s'est relevé de 2006 à 2150 mètres.

Actuellement, le glacier le plus connu du Caucase et celui que voient le plus souvent les voyageurs, est le Devdoraki ou Devdoravki, un des huit qui descendent du Kazbek : on l'aperçoit à plus de 5 kilomètres à l'ouest

¹ E. Favre, ouvrage cité.

de la vallée que parcourt le Terek et que suit la route militaire de Vladikavkaz à Tiflis. Dans son cours inférieur, ce glacier est sujet à des crues rapides qui restèrent longtemps inexplicables. L'écoulement des glaces du Devdoraki provient de ce que le couloir d'Amilichka, par lequel devrait s'épancher le bas glacier, est trop étroit pour laisser passer la masse comprimée. Celle-ci s'accumule en une digue énorme, à plus de 200 mètres d'élévation le long des parois; mais quand la pression des eaux retenues devient trop considérable, la digue cède, et le tout, eau, glaces et pierres, s'écroule par le ravin très incliné de l'Amilichka et vient barrer le cours du Terek d'une masse boueuse qui n'a plus rien de l'aspect du glacier. Depuis 1776, la masse s'est écroulée six fois, comme le glacier de Giétroz, dans les Alpes du Valais. Le dernier éboulis de glaces, qui eut lieu en 1852, barra la gorge du Terek sur 2 kilomètres de large jusqu'à 100 mètres de haut. Le torrent, qui d'autres fois avait été retenu plusieurs jours¹, s'arrêta seulement pendant huit heures devant cette digue, qu'il finit par percer d'une immense voûte; mais la masse entière, évaluée à 16 millions de mètres cubes, mit plus de deux années à fondre en entier². Pendant les treize années qui se sont écoulées de 1865 à 1876, le glacier recommença son mouvement vers la vallée : il a progressé de 250 mètres, tandis que tous les autres glaciers du Caucase observés par Abich ont reculé, comme ceux des Alpes, pendant la même période. La moyenne du mouvement dans le fil du courant glaciaire n'a été trouvée que de 10 centimètres par jour, tandis qu'elle est en moyenne de 50 centimètres dans la mer de Glace, au Mont Blanc. M. Statkovskiy propose de rendre désormais impossibles les écroulements du Devdoraki, en échancrant les parois du ravin de l'Amilichka, de manière à faciliter le passage aux glaces : celles-ci, continuant de cheminer vers l'aval en s'accommodant, grâce à leur plasticité, à la forme de la gorge qui les enferme, ne formeront plus barrage à la partie supérieure du glacier et se fondront régulièrement avant d'atteindre la vallée du Terek, transversale au ravin par lequel s'épanche le Devdoraki.

Si la limite inférieure des glaces est plus élevée dans le Caucase que dans les Alpes, quoique la température moyenne des deux systèmes orographiques soit à peu près la même, la végétation forestière monte plus haut sur les pentes des montagnes ponto-caspiennes : jusqu'à 2520 mètres³ en

¹ Klaproth, *Voyage au Caucase et en Géorgie*.

² Abich, Statkovskiy, Stebnitzkiy, Khatissian, etc.

³ Gustav Radd, *Reisen im Mingrelischen Hochgebirge*.

moyenne croissent de véritables arbres, au delà desquels, en s'élevant vers les neiges, on voit encore des azalées ou des rhododendrons aux fleurs éclatantes, de petits daphnés à la tige ligneuse, des tapis d'oxalis d'un vert éclatant, puis les plantes alpines des pâturages. La zone des arbres est plus haute sur le versant du nord que sur celui du sud, grâce sans doute à la plus grande humidité des pentes, qui, tout en recevant moins de pluie, la perdent beaucoup moins par l'évaporation. Parfois une crête aiguë sépare nettement des fourrés, au nord, de pâturages, au sud. Tandis que sur les montagnes de l'Europe centrale les arbres qui s'avancent le plus haut vers la région des neiges sont des pins rampants à feuillage toujours vert, et dans les montagnes de la Sibérie, suivant les régions, le mélèze, le cèdre ou le *betula nana*, des bouleaux à feuilles caduques sont les derniers représentants des forêts dans le Caucase. Les grands bois des pentes, s'étageant et s'entremêlant en proportion de la chaleur et de l'humidité qui conviennent aux différents arbres, se composent principalement de bouleaux et de conifères, d'érables, de tilleuls, de frênes, de charmes, de hêtres, de chênes, de châtaigniers. Le buis, cet arbre dont le bois si précieux s'exporte surtout en Angleterre, d'où il est réexpédié dans toute l'Europe, constitue dans certaines forêts de la basse Transcaucasie des masses de végétation vraiment impénétrables : tout le littoral de la mer Noire, entre Poti et Nikolaya, est couvert de buis dont l'odeur pénétrante emplit l'atmosphère. L'arbuste caucasien par excellence est l'*azalea pontica*, l'une des gloires de la flore terrestre. Cette admirable plante, dont le feuillage d'automne, d'un rouge de sang, contraste avec le vert sombre des sapins, occupe sur les pentes des montagnes une zone d'au moins 1800 mètres de hauteur verticale, entre les coteaux avancés et les pentes de plus de 2000 mètres. En quelques endroits de la chaîne, l'azalée disparaît pour faire place au rhododendron. On racontait autrefois et l'on répète encore, que le miel de l'azalée est vénéneux : après en avoir goûté, des hommes auraient été enivrés soudain, parfois même atteints de folie furieuse. Ces récits, transmis de siècle en siècle et confirmés encore par Klaproth¹, sont considérés par un grand nombre de voyageurs comme erronés ou reposant sur des faits tout exceptionnels. Dans la Kabarda, où des propriétaires ont des milliers de ruches, nul ne parle de ces propriétés malfaisantes du miel de l'azalée².

Sur les pentes inférieures, la vigne sauvage s'enroule aux troncs des

¹ *Voyage au Caucase et en Géorgie.*

² Lambert, *Relatione della Colchide*, 1661.

arbres, et ses pampres, mêlés à d'autres lianes, festonnent les branchages. Peut-être la vigne est-elle originaire de ces contrées, où la tradition juive raconte qu'un patriarche pressa la première grappe et connut le premier l'ivresse du vin. On croit aussi que le noyer a pour lieu d'origine les vallées de l'Imérie. En aucun pays du monde on ne trouve une aussi grande quantité d'arbres portant des fruits à pepins et à noyaux ; dans les forêts de la Kartalie, au sud-ouest du Kazbek, se voient même plusieurs espèces de ces arbres, inconnues ailleurs, qui n'ont pas encore été améliorées par la culture

N° 19. — FORÊTS DU CAUCASE.



et dont les baies aigrettes seront peut-être transformées un jour en fruits savoureux¹. Le Caucase est par excellence le pays des arbres fruitiers ; autant les forêts de la Mingrèlie, que les marchands d'Europe n'ont pas encore dévastées, sont opulentes de feuillage, autant ses jardins sont riches en fleurs et en fruits, auxquels des horticulteurs de l'Occident donneraient facilement une saveur exquise. Mais, de l'ouest à l'est, des humides rivages du Pont-Euxin au littoral desséché de la Caspienne, la végétation diminue par degrés : les forêts sont de moins en moins nombreuses, à mesure qu'on approche de l'extrémité orientale de la chaîne ; les

¹ Koef, *Reise durch Russland nach dem kaukasischen Isthmus*.

arbres sont plus petits et plus clairsemés ; le vent des steppes brûle les herbes, et les rayons du soleil se reflètent sur la roche nue. Quelques plantes de la Russie croissent péniblement dans le Caucase, même aux altitudes où elles trouvent une température moyenne égale à celle de leur patrie. Les soldats russes ont pu acclimater les légumes des jardins d'Europe autour de leurs fortins, dans les hautes vallées de la Svanie, mais presque partout le bouleau bien aimé, qui rappelle la patrie lointaine, reste un arbre chétif¹.

De même que les plantes sauvages, celles que l'homme cultive s'élèvent beaucoup plus haut sur les pentes du Caucase que sur celles des Alpes, grâce à la chaleur plus grande de l'été. Dans la région que traversera peut-être le tunnel du futur chemin de fer caucasien, entre le bassin de l'Ar-don et celui de la Lakhva, tous les hauts villages sont entourés de champs d'orge jusqu'à une altitude dépassant de beaucoup deux kilomètres. Près du village de Kołota, en Ossétie, la limite extrême des champs d'orge a été déterminée par la triangulation à 2470 mètres ; plus au sud, vers les pentes de l'Ałagöz, on moisonne encore cette plante à près de 2500 mètres d'altitude². De même, le froment est cultivé dans les vallées du Caucase jusqu'à 2000 mètres, soit à plus de 1000 mètres que dans les Alpes, le maïs atteint à 900 mètres et la vigne mûrit encore ses grappes à la hauteur de 1090 mètres, près du village de Kourta, en Ossétie : c'est à la cote de 750 mètres, dans la vallée de l'Ałazañ, que l'on obtient les meilleurs crus de la Kakhétie³.

Mainte forêt du Caucase a disparu pour faire place aux cultures, mais il en est plus encore que l'on a détruites, sans les remplacer par des céréales, des vignes ou des arbres fruitiers. Dans les districts les plus riches en forêts, le travail de déboisement s'est fait de la façon la plus barbare. Pour ne pas se donner la peine d'abattre les arbres à coups de hache, et peut-être aussi, comme le veut la tradition, pour assainir le climat local, on attaque le bois par le feu, au risque d'incendier des forêts entières ; quand les bestiaux manquent de foin, on détruit les arbres pour nourrir les animaux avec les feuilles et les bourgeons du branchage. Mainte région, récemment couverte d'impénétrables fourrés, n'offre plus que la terre laide et nue. Même sur les pentes de la haute montagne, les forêts diminuent rapidement.

Malgré les ravages exercés par l'homme dans la région du Caucase, la

¹ Von Seidlitz, *Russische Revue*, 1878, n° 1.

² G. Radde, *Mittheilungen von Petermann*, 1876, n° 4.

³ Statkovskiy, *Problèmes de la climatologie du Caucase*.

plupart des espèces d'animaux sauvages qui s'y trouvaient aux premiers temps de l'histoire y existent encore. Le chamois et même une espèce de bouquetin, le *tour*, se rencontrent fréquemment dans les hautes vallées, et quelques familles de bisons ou wisants, à tort désignés sous le nom d'*aurochs*, parcourent les forêts qu'arrosent des affluents de la Koubaï, à la base de l'Elbrous ; leur crinière, moins fournie que celle des bisons lithuaniens, ne peut se comparer à l'énorme toison qui recouvre tout l'avant-train des bisons d'Amérique¹. L'ours du Caucase, moins redoutable, dit-on, que celui des plaines de la Russie, n'habite que les pentes inférieures, jusqu'à l'altitude de 1500 mètres, c'est-à-dire à la limite des arbres fruitiers. Avec le loup et le lynx, il peuple les forêts de l'Abkhazie : le géologue Prendel en a vu un à 10 kilomètres à peine de Soukhoun-kaleh². A la base des montagnes, des sangliers se cachent dans les fourrés des plaines et surtout parmi les roseaux, au bord des étangs et des fleuves. Le tigre, venu, dit-on, des plateaux de la Perse, ne se hasarde que rarement dans les plaines de la basse Transcaucasie et ne pénètre jamais dans les vallées de la haute montagne. Le léopard se rencontre assez fréquemment dans les plaines de la basse Koura, et, bien plus encore, la hyène et le chacal ; celui-ci traverse quelquefois le faite caucasien pour descendre dans les forêts du versant septentrional. Par sa faune, de même que par sa flore, la Transcaucasie appartient déjà au monde subtropical asiatique, tandis que les plaines de la Ciscaucasie se trouvent encore pour leurs espèces animales et végétales dans la zone européenne. A cet égard, la dépression du Manitch n'est pas une frontière ; des deux côtés, les steppes, soumises à l'influence d'un climat commun, ont même flore et même faune³.

Bien arrosées, les campagnes de la Transcaucasie pourraient nourrir une population aussi considérable que celle de la France, et probablement qu'il y a deux mille ans il en était ainsi. Les vallées septentrionales du Caucase et les bords des rivières qui en descendent sont aussi d'une assez grande fécondité pour subvenir aux besoins de millions d'hommes ; pourtant la Caucasic, dans son ensemble, est plus faiblement peuplée en proportion que la Russie elle-même. Il est vrai qu'au nord la région des steppes prédomine et que, dans cette partie du territoire, la population n'a pu s'éloigner des eaux courantes. Dans la Transcaucasie, d'autres plaines, celles de l'Araxe inférieur et de la Koura, sont restées désertes à cause

¹ E. Radde, *Mittheilungen von Petermann*, 1868, n° 2.

² *Zapiski Novo-Rossiiskavo Obchtchestva*, 1879, n° 2.

³ Sévertzov, *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome XIII, 1877 ; — Kolenati, *Bereisung Circassiens*.

de leur extrême insalubrité; enfin, dans la région montagneuse, presque tout l'espace qui s'élève au-dessus de la zone des forêts est une solitude de rochers, de pâtis et de neiges, où ne se hasardent que les pâtres et les chasseurs. Le village le plus élevé du Caucase, Kourouch, dans les montagnes du Daghestan, vers les sources d'un affluent du Samour, est à 2460 mètres, hauteur presque égale à celle de l'hospice du Grand-Saint-Bernard dans les Alpes suisses; mais les sommets de la chaîne se dressent encore à 2000 et 5000 mètres au-dessus de cette dernière habitation des montagnards caucasiens.

Au Caucase, la zone la plus salubre pour l'homme est comprise entre 750 et 2000 mètres d'altitude: c'est dans les stations de cette zone que la plupart des fonctionnaires de Tiflis, d'Erivan, de Yelisavetpol, vont passer en villégiature la saison d'été. La hauteur d'environ 1200 mètres est la plus recherchée, car jusque-là se cultivent encore les vignes, les mûriers, les céréales du midi, et déjà l'on y respire l'air pur et frais qui descend des glaciers¹. Les Tartares des vallées chaudes récoltent leurs maïs dès le milieu du mois de mai, envoient leurs familles et leurs troupeaux dans les montagnes et se hâtent de les suivre pour ne redescendre qu'en automne, au temps de la vendange. Il ne reste dans certaines campagnes malsaines qu'un petit nombre de paysans, chargés d'arroser les champs de maïs et de riz². Cependant la population la plus dense de la Transcaucasie ne se trouve pas dans la région salubre des avant-monts; elle s'est naturellement concentrée dans les vallées que parcourent les rivières abondantes et où les grandes voies de communication ont été tracées: elle pourra facilement doubler, dès que les canaux d'irrigation abandonnés auront été creusés de nouveau et rendront à la culture toutes les vallées de l'Araxe et de la Koura. D'après les anciennes chroniques, la Transcaucasie aurait été jadis six fois plus populeuse. Lorsque le prince mongol Batou-khan s'empara du pays, dans la première moitié du treizième siècle, il força chaque dixième mâle à servir dans ses armées et leva ainsi huit cent mille hommes: la population de la contrée se serait donc élevée à seize millions d'individus³, peut être autant qu'à l'époque de Strabon.

Au commencement du siècle, les relations commerciales dans les régions caucasiennes étaient réduites à si peu de chose, que les routes de la mer Noire à la Caspienne, suivies jadis par les Grecs, les Romains, les Génois,

¹ G. Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus*, Ergänzungsheft zu Petermann's Mittheilungen.

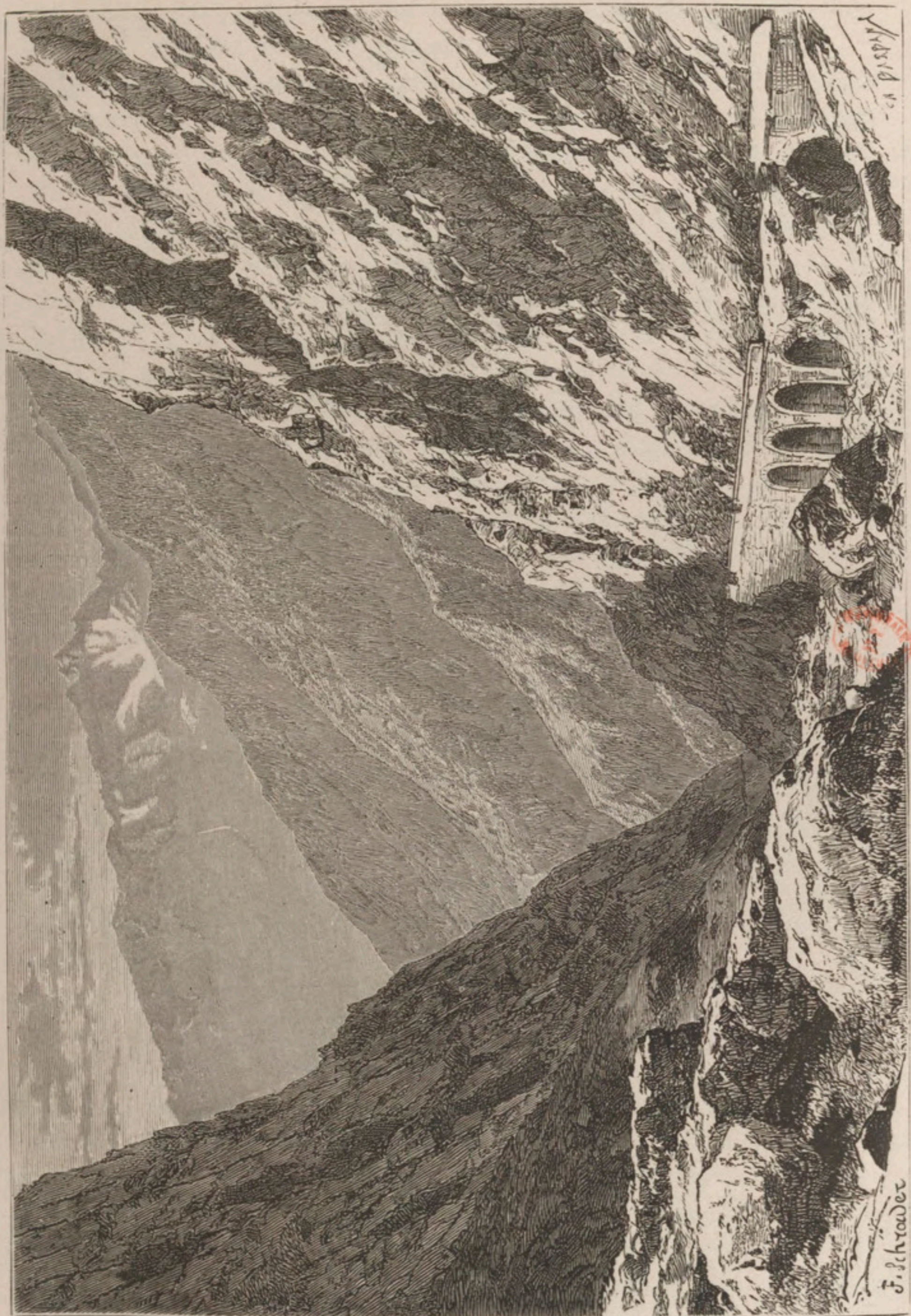
² Statkovskiy, *Problèmes de la climatologie du Caucase*.

³ Von Haxthausen, *Transkaukasien*

étaient complètement délaissées. En 1825, pour la première fois peut-être depuis des siècles, des marchandises furent transportées de Redout-kaleh à Bakou, et ce voyage fut considéré comme un événement mémorable¹. Encore de nos jours, les communications sont difficiles de l'un à l'autre versant du Caucase. Aucun chemin de fer ne traverse la chaîne, et naguère une seule route carrossable unissait les deux moitiés de la Caucasié en franchissant l'arête intermédiaire. Cette route, fréquemment dégradée, parfois même détruite par les avalanches de neiges et les éboulis de pierres, est celle qui emprunte, à l'orient du Kazbek, les gorges du Dariaf ou Dariaf, si importantes de tout temps comme chemin de migrations et de conquêtes. La route du Dariaf, connue des anciens sous le nom de « Porte du Caucase », est en effet une porte de rochers, dont les entrées étaient défendues par des forteresses que remplacent maintenant les stations fortifiées des Russes. A l'est de la chaîne, l'étroit littoral, dominé d'un côté par les escarpements du Caucase, limité de l'autre par les flots de la Caspienne, ouvrait une deuxième route, plus facile, aux conquérants et aux peuples en marche, qui se rendaient d'Asie en Europe ou d'Europe en Asie ; mais cette route pouvait être obstruée çà et là, au contour des promontoires, et l'un des passages, ménagé à l'extrémité d'un chaînon du Daghestan, était fermé comme la gorge du Dariaf par une « porte fortifiée », un *derbent*, qui a donné son nom à la cité gardienne de cette partie de la côte. Quant à la rive de la mer Noire qui longe le Caucase occidental, elle ne paraît point avoir servi de voie historique aux nations depuis l'époque romaine. Une route qui longeait ce littoral réunissait les deux moitiés de l'empire de Mithridate, et l'on voit encore en plusieurs endroits des bornes milliaires, que les Abkhazes disent être les « autels des gnomes². » Mais dès les temps de la puissance byzantine la route fut abandonnée. Pendant des siècles, la côte occidentale, qui se développe entre les montagnes et la mer sur une longueur de plus de 400 kilomètres, est trop pénible, trop coupée d'obstacles naturels, et jadis elle était défendue par des populations trop belliqueuses pour qu'il fût possible à une armée de s'engager dans ce redoutable défilé. D'ailleurs la mer est libre au devant de cette côte inhospitalière, et les nations de l'occident, Grecs, Génois, Turcs et Russes, qui commerçaient ou guerroyaient avec les populations du Caucase, avaient tout avantage à se servir des routes de la mer pour transporter leurs marchandises ou leurs soldats. Les routes des Génois, dont on a retrouvé les traces, ne

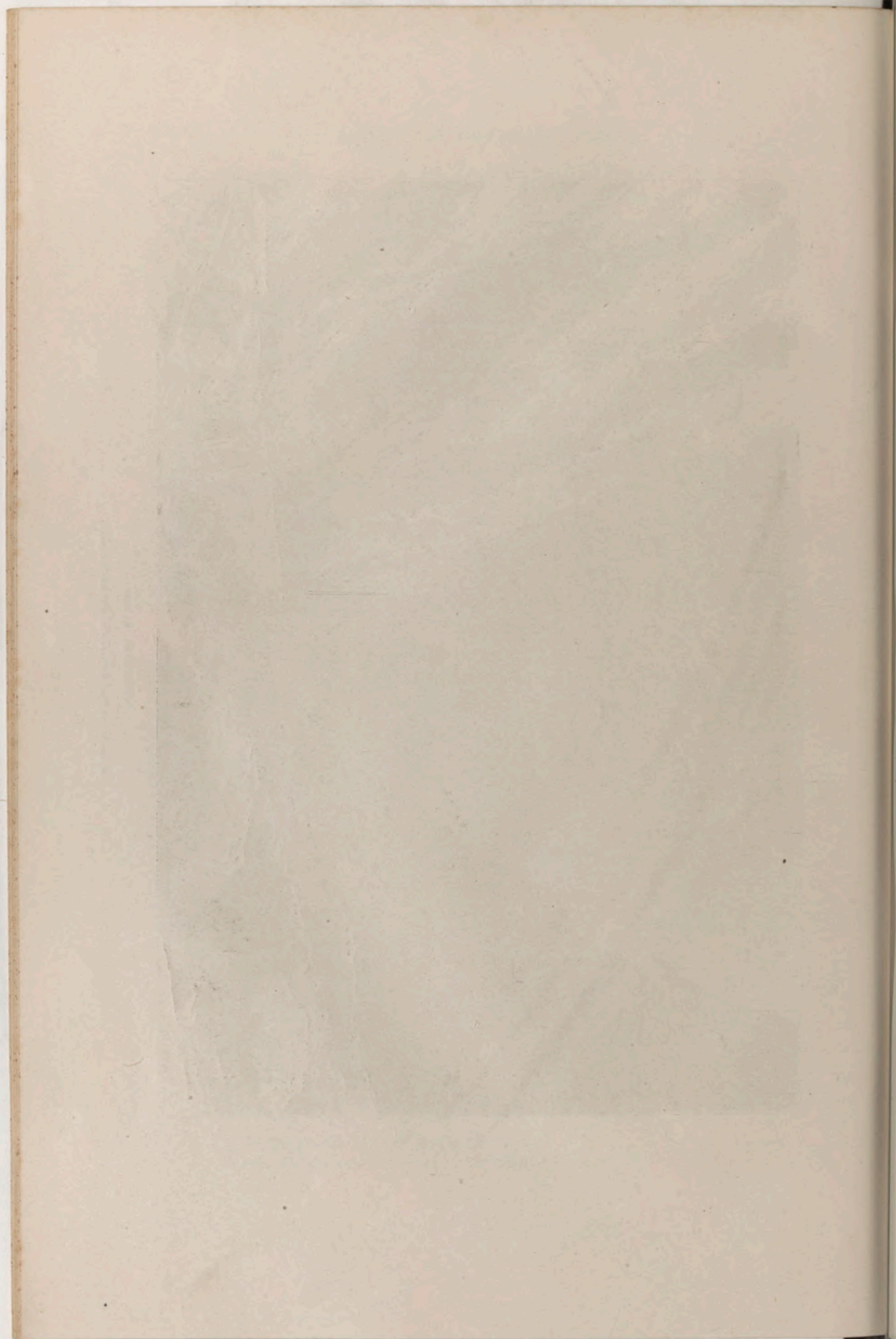
¹ Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*, tome I.

² Tchernavskiy, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1877, n° 5.



DÉFILÉ DU DARIAL

Dessin de Fr. Schrader, d'après une photographie.



suivaient pas la côte, mais traversaient la montagne pour réunir les contrées de l'intérieur aux ports de la mer Noire.

Ce n'est point sans combats que les peuples arrivaient à forcer le mur du Caucase pour se rendre de l'un à l'autre versant. Des ennemis les attendaient dans les gorges, et maint débris de peuplade, refoulé violemment, dut se réfugier dans quelque vallée bien défendue, loin de ses frères de race et de langue. Chaque grande fluctuation parmi les peuples devait amener au milieu de ces montagnes de nouvelles épaves de nations. « Le Caucase est le mont des langues, » écrivait Abulféda, en parlant surtout du Daghestan, et les Persans répètent encore cette parole de l'écrivain. Strabon nous dit que les marchands grecs, se réunissant dans le port de Dioscurias, sur le rivage du Pont-Euxin, y rencontraient, « sinon trois cents peuples différents, comme le prétendent certains auteurs trop peu soucieux de la vérité, » mais du moins soixante-dix peuples, parlant autant de langues distinctes¹. Pline dit aussi que l'on s'interpellait en cent trente idiomes divers sur ce marché de la Colchide. De nos jours encore, comme au temps de Strabon, on évalue à soixante-dix les langues et les dialectes de la contrée; mais, ainsi que l'a démontré Ouslar, le principal linguiste du Caucase, chaque petit patois local est considéré comme une langue distincte par les voyageurs et les marchands; en réalité, les nombreux dialectes caucasiens peuvent se grouper en un petit nombre de familles¹. C'est ainsi que les trente langues présumées du Daghestan se réduisent à cinq seulement. Plusieurs des langages d'autrefois appartenaient à des peuples puissants, dominant sur de vastes contrées, et dont il ne reste plus maintenant que des fugitifs perdus dans les montagnes. Un géologue les a comparés aux blocs erratiques, fragments égarés de montagnes aujourd'hui disparues.

Le Caucase, qui, par ses hauts escarpements, ses neiges et ses glaciers, rompt d'une façon si grandiose l'uniformité des plaines sans bornes de la Russie, contraste également, par ses populations, de races et de langues variées, avec ce monde slave immense qui s'étend de la mer Noire à l'océan Glacial, très égal à lui-même aux yeux des peuples étrangers, quoique très divers à l'intérieur. Cependant les Russes pénètrent peu à peu dans les vallées du Caucase, sur l'un et l'autre versant. On peut évaluer déjà le nombre des habitants de la race conquérante à quatorze cent mille, soit à bien près du quart de la population totale. Ils sont en grande majorité

¹ *Géographie*, livre XI, 16.

² *Izv'estiya Kavkazskovo Otd'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome V, 1877-1878

dans les pays caucasiens qui touchent à la Russie proprement dite, c'est-à-dire dans la province de la Koubañ et dans le gouvernement de Stavropol. Même dans la Transcaucasie, ils forment l'un des éléments ethniques les plus importants, surtout dans les villes et dans les stations militaires : çà et là, leurs colonies de cosaques ou de sectaires exilés donnent à la race slave une grande prépondérance locale. Tandis que plusieurs tribus d'indigènes disparaissaient complètement de la Caucase, soit par des exterminations en masse, soit par l'exil, soit par l'exode volontaire ; tandis que d'autres groupes de population diminuaient peu à peu dans leur lutte pour l'existence contre les envahisseurs russes, ceux-ci ne cessaient d'augmenter rapidement, au nord par un empiètement incessant sur la ligne des frontières ethnologiques, au sud par des colonies éparses qui s'agrandissent, se rapprochent peu à peu et se fondent les unes avec les autres¹.

On sait combien la conquête du Caucase a été longue et pénible : elle a duré deux siècles. Au nord du Caucase, les Russes durent se borner d'abord à établir une ligne de postes fortifiés, où veillaient constamment des Cosaques, prêts à se jeter en selle à la moindre alerte. Les possessions russes de la Transcaucasie ne furent, dans les commencements, que des domaines étrangers n'ayant aucune cohésion avec le reste de l'empire. Mais peu à peu la pression de la race conquérante augmenta. Toutes les tribus de la plaine furent définitivement assujéties et celles des régions montagneuses durent rétrécir d'année en année le champ de leurs excursions de guerre. Non seulement les Russes disposaient des deux mers pour tourner la région des massifs et donner ainsi la main, contre les montagnards, à leurs alliés ou à leurs sujets de la Mingrèlie, de l'Imérie, de la Géorgie, mais aussi ils purent disposer, dès les premières guerres, de la brèche que présente le Caucase entre la vallée du Terek et celle de l'Aragva. Dès 1769, quatre cents Russes franchissaient le passage du Dariaf ; en 1784, en 1795, en 1796, en 1799, ils utilisaient de nouveau ce chemin, et dès le commencement du dix-neuvième siècle, lorsque la Grousie devint partie intégrante de l'empire russe, on se mettait à l'œuvre pour construire le long

¹ Population du Caucase suivant les races, en nombre approximatifs :

	En 1838, d'après Semouov.	En 1880.
Russes	840 000 hab.	1 410 000 hab.
Géorgiens	850 000 »	1 150 000 »
Tartares et Tures	825 000 »	1 350 000 »
Arméniens	520 000 »	720 000 »
Lezghiens et autres montagnards	1 400 000 »	1 050 000 »
Persans, Tates et Tatiques	75 000 »	120 000 »
Autres peuples	56 000(?) »	90 000 »

du Terek et de l'Aragva une route militaire rattachant la Transcaucasie aux plaines du nord. Désormais le Caucase était coupé en deux fragments distincts. Pouchkin raconte comment on s'aventurait sur cette route, dangereuse encore en 1829¹. Voyageurs, marchands, ouvriers, devaient attendre le convoi militaire qui se rendait de forteresse en forteresse à des époques fixes. On marchait lentement, au milieu de la poussière, sans oser s'écarter des cavaliers et des charrettes aux roues grinçantes ; l'étape journalière était seulement de 16 kilomètres. Mais les armées et les approvisionnements n'en passaient pas moins, et les tribus les plus belliqueuses des montagnes se trouvaient séparées les unes des autres. A cette première route a succédé celle qui franchit le col de Mamisson, entre la vallée du Terek et celle du Rion, puis d'autres encore, sinon par-dessus la crête, du moins dans les vallées latérales, et les forêts dans lesquelles se cachaient les montagnards pour tirer sur le Russe ont été coupées. « Si je le pouvais, disait Chamil, j'enduirais d'huile sainte les arbres de mes forêts et je mêlerais de miel odorant les boues de mes chemins, car ce sont ces arbres et ces boues qui font ma force. » Mais quoique les fondrières soient loin d'avoir disparu, les forêts ont cessé d'être impénétrables, la montagne n'est plus inaccessible et les populations en sont asservies. Un chant de Lermontov montre le Kazbek se dressant dans son orgueil et méprisant ces nains qui viennent des plaines du nord comme pour l'escalader. Mais quand il les voit, armés de pelles, de pioches, de haches, remuant le sol et coupant les arbres, il frémit jusque dans ses fondements ; il comprend que les jours de l'asservissement sont arrivés.

La Caucasic, étudiée à la fois dans le relief du sol, l'écoulement des eaux, la distribution des habitants, se divise naturellement en un certain nombre de régions distinctes qu'il convient de décrire à part, quoiqu'elles se rattachent de plus en plus par des intérêts communs. Tout le Caucase occidental, qui s'avance en forme de pique vers l'entrée de la mer d'Azov, et dont les deux versants sont désormais habités par des Russes, constitue une de ces régions naturelles, avec le bassin de la Koubañ et les steppes voisines. Le Caucase central, où tant de populations diverses ont bâti leurs masures dans les pâturages et sur les bords des torrents, est aussi une région géographique distincte. Il en est de même de tout le Caucase oriental, habité par les peuplades auxquelles on donne quelquefois d'une manière

¹ *Voyage à Erzeroum.*

spéciale le nom générique de Gortzi ou « Montagnards ». Le bassin du Terek, les plaines et les lacs de la Kouma, fonds à demi asséchés d'une ancienne mer, contrastent avec cette région des montagnes. Au sud du haut rempart caucasien, les bassins du Rion et celui du Tchoroukh, en partie conquis sur les Turcs, sont habités par des hommes de même origine et constituent une province ethnologique assez bien délimitée. A l'est, les campagnes qu'arrose la Koura n'offrent pas ce caractère d'unité pour la race des habitants, puisque des Géorgiens et des Tartares se partagent la contrée; mais elle forme un ensemble indivis au point de vue géographique. On peut en dire autant de la vallée de l'Araxe, à la fois arménienne et tartare.

II

CAUCASE OCCIDENTAL, BASSIN DE LA KOUBAN, ABKHAZES, TCHERKESSES, COSAQUES DE LA MER NOIRE.

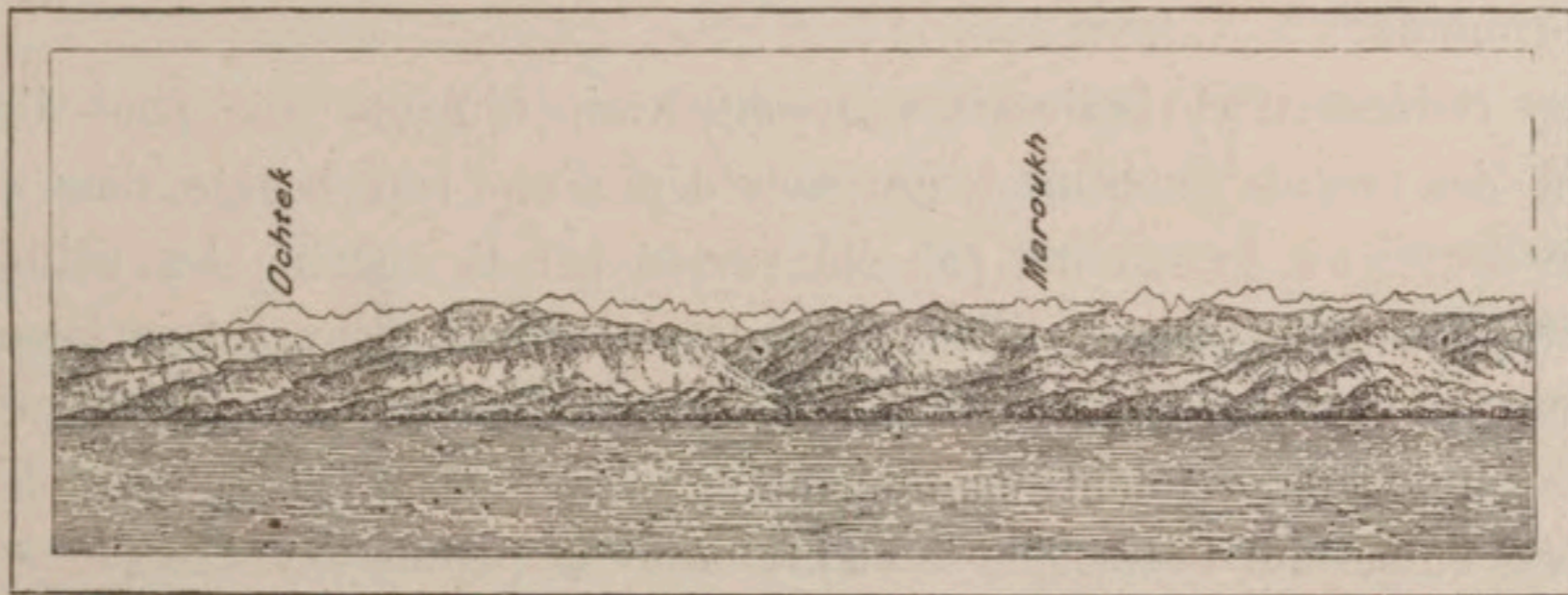
A l'ouest du nœud de montagnes que domine l'Elbrous, le Caucase, nous l'avons vu, devient une chaîne littorale dont la pente descend en escarpements rapides vers la mer Noire : sa déclivité se prolonge même à de très grandes profondeurs sous les eaux, puisque, à une faible distance de la côte, la sonde ne touche plus le fond à un kilomètre au-dessous de la surface, à 5600 mètres même, d'après Tchernavskiy¹. En moyenne, la pente maritime du Caucase occidental, entre la crête maîtresse et le rivage, peut être évaluée à 8 degrés, déclivité très considérable, si l'on tient compte des terrasses qui se succèdent sur le penchant.

La première partie de cette chaîne côtière, à l'occident de l'Elbrous, reste fort élevée et les neiges persistantes se montrent autour des cimes, qui se dressent à plus de 5000, même à 5600 mètres. Là, comme dans le Caucase central, l'arête maîtresse est accompagnée d'arêtes parallèles, formant avec la première et les chaînons transversaux de longues dépressions allongées et présentant toutes leurs escarpements rapides du côté de la crête médiane, leurs pentes douces du côté de la mer. Les sentiers qui traversent la chaîne remontent les vallées parallèlement à la crête, puis, arrivés à la hauteur des cols, n'ont plus qu'à contourner les cimes. Près de l'Elbrous, la chaîne dépasse la limite des neiges. Le Djouman-taou, allongé

¹ *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1877, n° 5.

en forme de toit, se présente d'abord, puis, après d'autres cimes, on aperçoit le dôme du Maroukh, tout brillant de névés. Plus loin, une des plus superbes montagnes du Caucase, l'Ochten ou Ochtek, pointe suprême du massif de Fichta, s'élève à peu près au milieu de la chaîne du littoral, dominant de ses croupes neigeuses toutes les cimes environnantes. C'est la pyramide terminale de la haute région montagneuse. Au delà, dans la direction du nord-ouest, les marins voient diminuer rapidement en hauteur les dents de scie qui se profilent à l'horizon. Aux monts de 3000 mètres succèdent ceux de 2000, de 1500, de 1000 mètres seulement, séparés par des brèches profondes. La dernière pointe à laquelle on donne le nom de montagne est l'Idokopaz, au sud-est du port de Novo-Rossiisk. Plus loin ne s'élèvent que des collines, dont la base va se perdre sous les alluvions

N° 29. — LE CAUCASE OCCIDENTAL, VU DU LARGE DU CAP KODOR.



d'après Dubois de Montpéroux

C Perron

de la péninsule de Taman. De l'un à l'autre versant, la chaîne n'est franchie que par de raides sentiers, d'ailleurs rarement fréquentés : la place militaire de Soukhoun-kaleh n'est pas même rattachée directement à la vallée de la Koubaï par une route stratégique. En attendant que la voie carrossable, promise pour l'année 1885, soit terminée, il faut suivre la côte sur les sables et les cailloux de la grève ; lorsque les vagues de tempêtes empêchent de longer ainsi la mer, le piéton et le cavalier sont obligés de marcher le long du télégraphe indo-européen, qui tantôt escalade les promontoires, tantôt descend dans les vallées des torrents ou sur les bords des criques de la mer.

Quoique le climat de la côte soit très humide, les rivières qui se déversent dans la mer Noire sont trop courtes pour avoir une grande abondance d'eau : ce ne sont pour la plupart que des torrents, par lesquels s'écoulent rapidement les pluies tombant en averses sur les hauteurs. Seulement quelques cours d'eau des vallées méridionales, le Kodor, le Bzib, al

Mzîmta, ont pris une certaine importance, grâce au parallélisme de la grande chaîne et des chaînons côtiers, entre lesquels leur cours supérieur est enfermé¹. La plupart de ces hautes vallées portent les traces d'anciens lacs, qui se sont vidés soit par les cluses des torrents, soit par des écoulements souterrains ; de véritables rivières s'échappent ainsi par des cavernes creusées dans la roche de calcaire jurassique. Ainsi le Mîitchich, qui sur la plupart des cartes est représenté comme un long cours d'eau indépendant, n'est en réalité qu'une branche de la Bzîb, qui passe en souterrain sous la montagne de Pskhouv et s'échappe par une porte de rochers à une petite distance de la mer ; la partie cachée de son lit est évaluée à 3 kilomètres. Près de Gagri, un ruisseau sous-marin jaillit au large de la côte. La rivière de Pitzounda, dans le voisinage immédiat de la Bzîb, offre un autre phénomène : elle paraît avoir changé de cours depuis l'époque historique ; coulant autrefois au sud, elle passe maintenant au nord du bourg de Pitzounda².

Les rivières d'Abkhazie ne pourront avoir d'utilité que pour l'irrigation des jardins du littoral, qui sont déjà d'une rare beauté, dans tous les endroits où le sol n'a pas été ravagé par la guerre ; les palmiers s'entremêlent aux arbres d'Europe et des allées de rosiers et de jasmins serpentent sous les ombrages. Mais la plupart des eaux qui descendent de la montagne s'étalent maintenant en marécages, à l'issue de leurs vallées, empestant l'atmosphère et décimant la population. Les fougères, qui recouvrent d'une épaisse verdure les pentes avancées d'un grand nombre des montagnes de l'Abkhazie, contribuent aussi à l'insalubrité générale du pays. Hautes de plusieurs mètres, et tellement enchevêtrées qu'il est difficile de se frayer un passage à travers leurs tiges et leurs frondes, elles se flétrissent et se corrompent sur pied en formant au-dessus du sol une sorte de voûte humide, au-dessous de laquelle s'accumulent les gaz qui proviennent de la putréfaction de tous les débris végétaux. Les pluies qui tombent sur ces amas ne peuvent s'évaporer : même sur les pentes, le sol devient marécageux et putride ; aux environs des fougères, l'air est fétide, presque irrespirable, et les habitants des villages rapprochés sont attaqués par les fièvres. Aussi les Abkhazes avaient-ils soin d'établir leurs demeures loin des endroits couverts de

¹ Altitudes diverses du Caucase occidental :

Ochten, Ochtek ou Fichta	2852 mètres.	Col de Santcharo	2400 mètres.
Col de Maroukh	5500 »	» Psegachko	1888 »
» Nachar, près de l'Elbrous.	2951 »	Idokopaz	755 »

² Tchernavskiy, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1877, n° 5.

fougères, soit dans les forêts, soit sur les plateaux nus¹. Partout où les Russes ont fait procéder à la destruction des fougères, le climat local s'est rapidement amélioré². Entre la zone basse, où dominant les fougères, et la région des pâturages, s'étendent de belles forêts de sapins pectinés, de chênes, de châtaigniers, entremêlés de buis et de noisetiers.

Cette partie du littoral de la mer Noire, qui se développe sur une longueur d'environ 400 kilomètres, à la base du Caucase occidental, deviendra pour les Russes du nord une autre Crimée, comme pays de villas et de jardins, quand l'insalubrité du sol aura disparu. Toutefois la côte de l'Abkhazie, quoique plus méridionale et plus chaude que celle de la Crimée, et plus rarement obscurcie par les brouillards, a le désavantage d'être moins bien abritée, si ce n'est sur le versant méridional des chaînons latéraux. La masse considérable d'eaux marines à une température moyenne élevée qui remplit les abîmes de la mer Noire immédiatement au bord de la côte, contribue puissamment à réchauffer l'atmosphère en hiver; jusqu'à la fin de novembre, elle maintient une température de 14 à 15 degrés, et la moyenne des mois d'hiver à Soukoumkaleh varie de 7°,5 à 8°,5. Les vents du sud-ouest y soufflent avec une grande violence en automne et au printemps, et portent quelquefois en Colchide la froidure hivernale des plateaux de l'Anatolie; quand ils règnent, la navigation devient très périlleuse dans ces parages, qui manquent de bons ports de refuge. La côte d'Abkhasie est parfaitement protégée contre les vents du nord-est, froids courants polaires qui viennent de parcourir les steppes de la Caspienne et de la Kouma; mais, à son extrémité du nord, le Caucase occidental n'est plus assez élevé pour empêcher le passage de ce vent glacial. Le *bora*, — car les marins italiens et grecs qui fréquentent la mer Noire ont donné à ce vent du nord-est le même nom qu'au fléau du golfe de Trieste, — descend en rafales des collines qui séparent les steppes et Novo-Rossiisk, et bouleverse la mer. Le 12 janvier 1848, tous les navires qui se trouvaient dans la rade de Novo-Rossiisk furent repoussés vers la haute mer ou jetés à la côte: l'un d'eux, recouvert de l'embrun des vagues qui se congelait instantanément sur les bordages et sur le pont, fut coulé par le poids des glaces et s'engloutit avec tout son équipage³.

Tout le versant septentrional de la chaîne côtière appartient au bassin

¹ Toropov, *Essai de géographie médicale* (en russe).

² Statkovskiy, *Climatologie du Caucase*, — Vładikin, *Guide au Caucase* (en russe).

³ Ven Wrangel, *Recueil météorologique de l'Académie des sciences*, tome V, n° 4 (en russe); — Statkovskiy, *Climatologie du Caucase*.

de la Koubañ, le Kouman des Nogaï, le Koubin des Abkhazes. Cette rivière, dont les premières eaux sont alimentées par les glaciers de l'Elbrous, reçoit chaque torrent, chaque ruisseau, descendu des vallées du Caucase occidental, à l'exception toutefois de quelques petits cours d'eau qui s'évaporent dans la steppe avant d'atteindre le courant principal. Son cours rappelle par sa vaste demi-circonférence celui de l'Adour français, et de même que ce fleuve, la Koubañ sert de limite géologique entre les terres accidentées de plateaux avancés et la surface unie de steppes qui prendraient en France le nom de « landes ». Gonflée trois fois par an, par les pluies printanières, par la fonte estivale des neiges, par les averses de l'automne, la Koubañ prend alors l'aspect d'un grand fleuve; elle baigne des rives éloignées l'une de l'autre de 150 à 200 mètres; elle atteint même dans ses crues jusqu'à plus d'un kilomètre de largeur et, çà et là, sa profondeur dépasse 5 mètres, lors des plus basses eaux, c'est-à-dire aux mois d'août, de septembre et d'octobre, elle n'offre nulle part aux bateaux moins de 1^m,20; mais il arrive, dans quelques années exceptionnelles, que la branche septentrionale du delta se dessèche complètement. Les tentatives faites pour établir une navigation régulière de la Koubañ ont longtemps échoué: le seuil de la barre et les vases dans le cours inférieur, plus haut des bancs de sable, arrêtent souvent les embarcations; cependant depuis 1875 les bateaux à vapeur de Kertch remontent la Koubañ jusqu'à la stanitza Tiflisskaya, à 27 kilomètres à l'ouest du chemin de fer de Rostov à Vïadikavkaz; en amont, on ne peut se servir que de barques à fond plat. Des ingénieurs ont proposé le creusement d'un canal de navigation qui contournerait la bouche de la Koubañ, pour unir le lit fluvial d'amont à des eaux marines plus profondes que celles de la barre¹. D'après un autre projet de canalisation, une partie des eaux de la Koubañ serait jetée dans la Kouma, afin de conquérir à la culture une partie des steppes que parcourt cette rivière.

A 50 kilomètres du littoral, la Koubañ, dont la masse liquide moyenne est évaluée à 1120 mètres cubes par seconde², se divise en deux bras qui se subdivisent à leur tour en coulées secondaires. Le bras principal du nord, le Protok, se dirige vers le liman d'Akhtari, golfe de la mer d'Azov; celui du sud, le plus abondant, la Kara-Koubañ, entre dans les marécages de la péninsule de Tamañ, pour se bifurquer de nouveau, au sud de Temrouk, et se déverser, d'un côté dans la mer d'Azov, de l'autre dans la mer Noire par un *boghar* ou « grau » fréquemment déplacé, où ne peuvent pé-

¹ Von Burmeister, *Izvestiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1847, tome III, n° 4; — *Izvestiya Kavkazskovo Otd'ela*, tome III.

² Danilevskiy, *Zapiski Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome II, 1869.

nétrer que des bateaux de 60 centimètres de calaison. De l'une à l'autre bouche, de la Koubaï du sud au Protok d'Akhtari, il n'y a pas moins de 110 kilomètres en droite ligne; mais en suivant le développement du littoral la distance serait au moins double. L'ensemble de ce delta triangulaire, comparable à celui du Nil, sinon par les dimensions, du moins par la forme, est d'environ 6750 kilomètres cubes. Les terres qui s'y sont déposées n'ont pas été portées dans la mer libre comme le sont les alluvions de la Volga, du Rhône, du Mississippi, mais elles se sont formées dans le bassin intérieur d'un « liman », qu'une flèche de sable, d'origine plus ancienne, sépare de la mer d'Azov. Les matières en suspension que portent les eaux de la Koubaï étant en moyenne de 1 partie sur 480, ces alluvions auraient pu rapidement combler le liman si elles n'étaient entraînés au dehors par le courant, d'un côté dans la mer d'Azov, de l'autre directement dans la mer Noire. Mais le travail de comblement n'est pas encore complètement achevé, surtout dans la région septentrionale, où le liman se trouve divisé en une foule d'étangs partiels, séparés les uns des autres par des levées parallèles bordant d'anciens lits fluviaux¹.

La basse rivière a souvent changé de cours : îles et chenaux se sont déplacés si souvent que les descriptions des anciens auteurs ne se comprennent plus, car les noms ont changé, aussi bien que la direction des eaux. Encore à la fin du quinzième siècle, la Koubaï versait à la mer d'Azov sa masse liquide la plus abondante. Depuis cette époque, elle s'est proménée de part et d'autre et chaque nouvelle crue en modifie les courants. Dans toute la presqu'île de Tamaï, parsemée de marais et d'*eriks* ou fausses rivières, qui sont les restes de crues entrées en communication avec les eaux marines, on retrouve des lits fluviaux et des berges, montrant, dans leurs strates alluviales, les niveaux successifs du fleuve. Quoique la largeur de la péninsule soit d'environ 40 kilomètres, il arrive souvent que des lacs et des coulées latérales du grand bras transforment tout le pays en une île semblable à ce qu'elle fut jadis. Mais, dans son ensemble, cette région entourée d'eau n'est point une terre basse : elle se compose de cinq rangées parallèles de collines, s'élevant en quelques endroits jusqu'à 150 mètres et séparées les unes des autres par des terres alluviales, qui furent des détroits et qui sont maintenant recouvertes en partie par des lacs. La forme allongée de la péninsule dans le sens de l'est à l'ouest, le tracé même de ses lacs et de ses pointes de sable, indiquent la direction des humbles faites du pays de Tamaï.

¹ Danilevskiy, mémoire cité.

D'après Abich, les vomitoires de boue de la péninsule étaient jadis beaucoup plus actifs qu'ils ne le sont aujourd'hui. Ils sont alignés précisément sur l'axe ou le prolongement de ces faîtes parallèles de la presqu'île.

N° 21. — LIMAN D'AKHTARI.



De 0 à 5 m.

de 5 à 10

de 10 au delà

1: 640 000

0

20 kil.

C'est également sur la continuation d'un de ces faîtes, dans le voisinage de la ville de Temrouk, qu'un îlot volcanique jaillit en 1799 : cet îlot, qui avait environ 400 mètres de circonférence et dont la boue noirâtre s'élevait à 4 mètres au-dessus de la mer d'Azov, disparut bientôt, mais pour être remplacé en 1814 par un deuxième cône de débris, qui se montra

pendant quelque temps au-dessus des flots¹. Les monticules boueux de la péninsule de Taman sont parmi les plus remarquables de la Terre, car ils présentent toute la série des phénomènes entre le simple suintement des boues et les explosions volcaniques : les Cosaques petits-russiens ont donné à plusieurs d'entre eux le nom de Pekto ou « Enfer ». L'îlot de Temrouk, en 1799, lança des flammes et de la fumée, d'après le témoignage des indigènes. A 12 kilomètres au nord-ouest de Taman, le Koukou-Oba ou la

« Colline Bleue » ouvrit son cratère pendant l'hiver de 1794 avec accompagnement de flammes et lança des fragments de terre gelée à plus d'un kilomètre de distance. D'autres buttes volcaniques de la péninsule rejettent des pierres en même temps que des boues argileuses. Les vases contiennent aussi des algues, des racines de juncs et de plantes aquatiques diverses : la source du volcan est évidemment en communication avec le fond des « limans » et le lit de la mer ; on dit que lors des tempêtes on entend un mugissement continu dans le puits des montagnes de boue. Jadis des fragments de poteries grecques et scythiques se trouvaient en très grande quantité dans les argiles rejetées par les

cratères et dans le voisinage immédiat des monticules. Pallas se demande, pour expliquer la présence de ces débris, si les anciens n'avaient pas l'habitude de jeter des vases et autres objets en offrande aux volcans.

Les sources qui distillent le naphte dans la péninsule et sur le versant septentrional du Caucase de l'ouest, sont alignées aussi dans le même sens que les buttes d'argile boueuse. La région de formation tertiaire, dont les argiles et les marnes contiennent l'huile précieuse de naphte, s'étend sur un espace émergé d'au moins 1550 kilomètres carrés et se

N° 22. — VOLCAN DE BOUE DE KOUKOU-OBA.



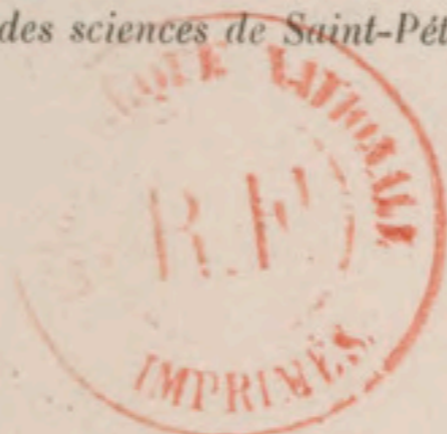
d'après Pallas

C. Perron

1 : 25 000

0 500 mètres.

¹ Von Baer, *Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg*, tome V, 1865 ; — Abich.



continue aussi sous les limans. Les eaux du lac de Temrouk contiennent une légère proportion de naphte, ce qui n'empêche pas les brochets, les perches et d'autres poissons d'y prospérer; on y pêche aussi beaucoup d'écrevisses, qui ont une saveur amère¹. Le sol riche en huile n'a encore été foré que là où des sources abondantes de naphte se répandaient au dehors ou se révélaient par des émanations gazeuses; mais jusqu'à maintenant les résultats n'ont pas été aussi brillants qu'on l'a prétendu quelquefois. C'est en 1866 que commencèrent les travaux, dans la « Vallée du Naphte » ou Kouda-ko, sur un terrain dont le tzar avait fait présent à l'un de ses généraux. Le premier puits donna 9900 litres de pétrole par jour, mais presque toute cette huile minérale se perdit, le réservoir ayant été établi dans le lit desséché d'une rivière, que ravinèrent des pluies soudaines. D'ailleurs le puits lui-même finit par tarir: par trois fois il fallut l'approfondir, et finalement on dut l'abandonner². En 1870, six puits étaient creusés et donnèrent ensemble 170 000 litres par jour, 62 000 tonnes par an. Immédiatement après le forage, on a vu les sources de naphte jaillir avec violence jusqu'à la hauteur de 15 mètres au dessus du sol. Exploitée « à l'américaine » et réunie à la côte d'Anapa et à la rivière Koubañ par des chemins de fer, la « région de l'huile » de la Caucasic pourrait exporter chaque année trente millions d'hectolitres de pétrole distillé³.

Il n'est guère de pays dans l'Ancien Monde qui aient plus changé de population que le Caucase occidental et le bassin de la Koubañ, par l'effet des guerres, des massacres et de l'exil. Nulle contrée ne mériterait mieux le nom de « terre de sang » qui a été donnée à d'autres pays dévastés par les batailles. Depuis le milieu du siècle, des tribus, des nations entières ont disparu des vallées que limite, à l'orient, la grande borne de l'Elbrous, et des hommes d'autres races viennent s'asseoir aux foyers abandonnés. La chaîne de l'histoire a été brusquement rompue; les traditions, les langues, les dialectes sont irrévocablement perdus, car la plupart des bannis sont morts et ce n'est pas dans les groupes épars de fugitifs démoralisés que l'on pourra retrouver l'ensemble des idées et des mœurs qui sont comme l'âme de la patrie. Il ne reste plus guère dans le pays que des noms géographiques plus ou moins dénaturés par la bouche inhabile des étrangers.

¹ Pallas, *Voyage en Crimée*.

² G. Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus*.

³ Romanovski, *Rapport officiel en 1879*.

Encore au siècle dernier, les Tcherkesses peuplaient une grande partie des steppes de la Circassie; ils possédaient même des pâturages au nord de la Kouma et se procuraient le sel dans les lacs de la dépression du Manitch¹. En 1859, Pauli comptait près d'un demi-million de Tcherkesses dans le Caucase occidental, et, en 1864, à la fin de la guerre qui soumit définitivement la région des montagnes à la domination russe, on évaluait encore à près de 500 000 le nombre de ces indigènes. De nos jours, ils ont cessé d'exister comme population distincte dans la contrée: on n'en voit quelques familles que ça et là, en certains districts où des privilèges spéciaux leur ont permis de se maintenir; bientôt ils ne seront représentés dans toute la Caucase que par des individus de sang mêlé. De même, les Abkhazes du littoral et des vallons méridionaux ont en grande partie disparu, quoiqu'ils fussent nominalemeut soumis à la Russie depuis 1810 et qu'ils aient été beaucoup plus épargnés que les Tcherkesses par les expéditions militaires. En 1864, ils étaient environ 150 000; en 1877, avant la récente guerre d'Orient, ils étaient réduits au tiers de l'ancienne population; plus de 20 000 émigrèrent après les combats que Russes et Turcs se livrèrent pour la possession de la place fortifiée de Soukhoun-kaleh, et quelques vallées sont complètement désertées de leurs anciens habitants. Le vide s'est fait pour recevoir la population russe. On ne reconnaît les lieux où vécurent les indigènes que par des cimetières recouverts de bosquets de pruniers sauvages, de pommiers et de poiriers, entremêlés de vignes².

Vaincus par les armées du tzar Nicolas, ceux des Adighé ou Tcherkesses qui habitaient le versant septentrional du Caucase, dans les vallées des hauts affluents de la Koubaï, ne voulurent pas se soumettre au joug du vainqueur et, plutôt que d'aller s'établir dans la plaine basse, ainsi qu'on le leur proposait, la plupart préférèrent s'exiler en masse: 76 000 seulement acceptèrent les conditions qui leur étaient faites. Heureux de se débarrasser de pareils ennemis, le gouvernement russe s'empressa de leur faciliter le départ, et l'exode de ces malheureux indigènes finit par devenir une déportation en masse. Une proclamation du prince gouverneur, lancée en 1864, après le dernier combat, ordonna même à tous les Adighé de « vider leurs vallées » dans l'espace d'un mois, sous peine d'être traités comme prisonniers de guerre. L'ordre fut obéi et plus des quatre cinquièmes des Adighé, poussés l'épée dans les reins par des colonnes militaires qui

¹ Klaproth, *Voyage au Caucase et en Géorgie*.

² *Sbornik sv'ed'eniï o Kavkaze*, tome I.

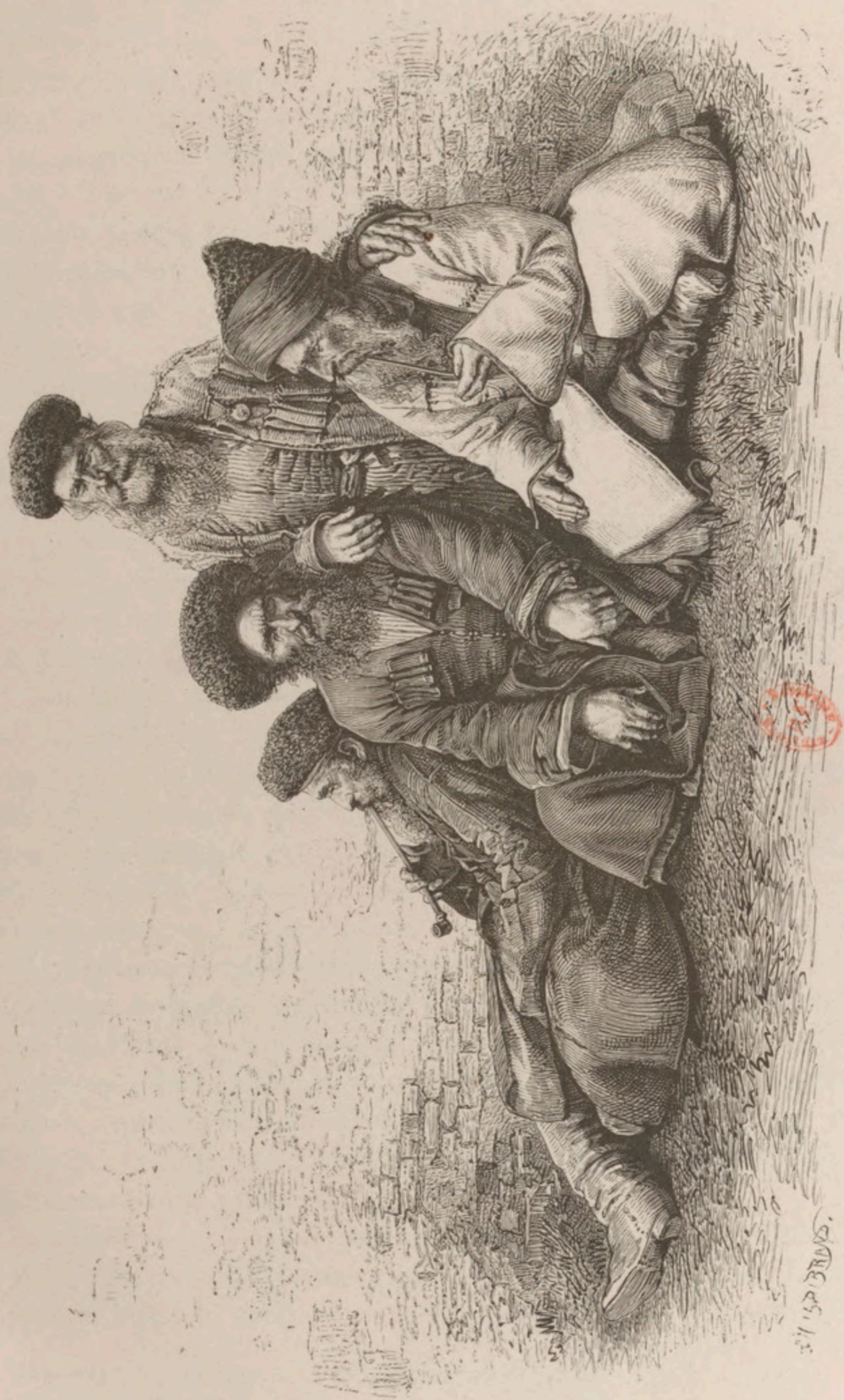
s'avançaient de vallée en vallée¹, allèrent chercher un asile dans la Turquie d'Europe, en Anatolie, à Chypre et dans les autres contrées de l'Empire Ottoman. D'après les statistiques officielles², qui tiennent compte seulement des Tcherkesses embarqués dans les ports de la mer Noire sous la surveillance des officiers russes, le nombre des montagnards expédiés dans les dépôts provisoires établis à Trébizonde, à Samsoun, à Sinope, aurait été d'environ 260 000 pendant les six premiers mois de l'année 1864 : les documents officiels signalent l'émigration de 598 000 Tcherkesses, de 1858 à 1864. En comptant ceux qui émigrèrent avant le grand exode, ceux qui s'enfuirent après, ceux qui moururent sur la route des ports d'embarquement, on ne saurait évaluer à moins d'un demi-million le nombre des Caucasiens, Tcherkesses et autres, qui durent quitter leurs montagnes. On comprend quelles durent être les souffrances et à quel taux dut s'élever la mortalité des émigrants entassés dans les barques, puis sous des huttes de branchages, privés souvent de la nourriture nécessaire, exposés aux intempéries et aux mauvais traitements. En maints endroits, plus de la moitié des fugitifs étaient morts de faim ou de maladie quelques mois après avoir quitté la terre aimée. Arrivés enfin dans le pays où des terres leur avaient été concédées, les exilés se trouvaient entourés de populations hostiles, différant par la race, la langue, la religion, les mœurs. Eux-mêmes prenaient des allures de conquérants, continuaient leurs habitudes de guerre et de pillage, s'emparaient par le glaive de ce que la pacifique agriculture aurait pu leur faire demander à la charrue. L'exil des Tcherkesses fut un désastre, non seulement pour eux, mais aussi pour ceux avec lesquels ils entrèrent en relations de voisinage.

Quoiqu'il ne reste plus au Caucase qu'un petit nombre d'Adighé ou Tcherkesses, choisis précisément parmi ceux qui avaient acheté par la servitude le droit de séjourner dans leur patrie, ces peuplades ont été trop longtemps considérées comme le type des autres tribus caucasiennes,

¹ *Koubanskiya Vedomosti*, 1867, n° 59; — Dulaurier, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1865; 1^{er} janvier 1866.

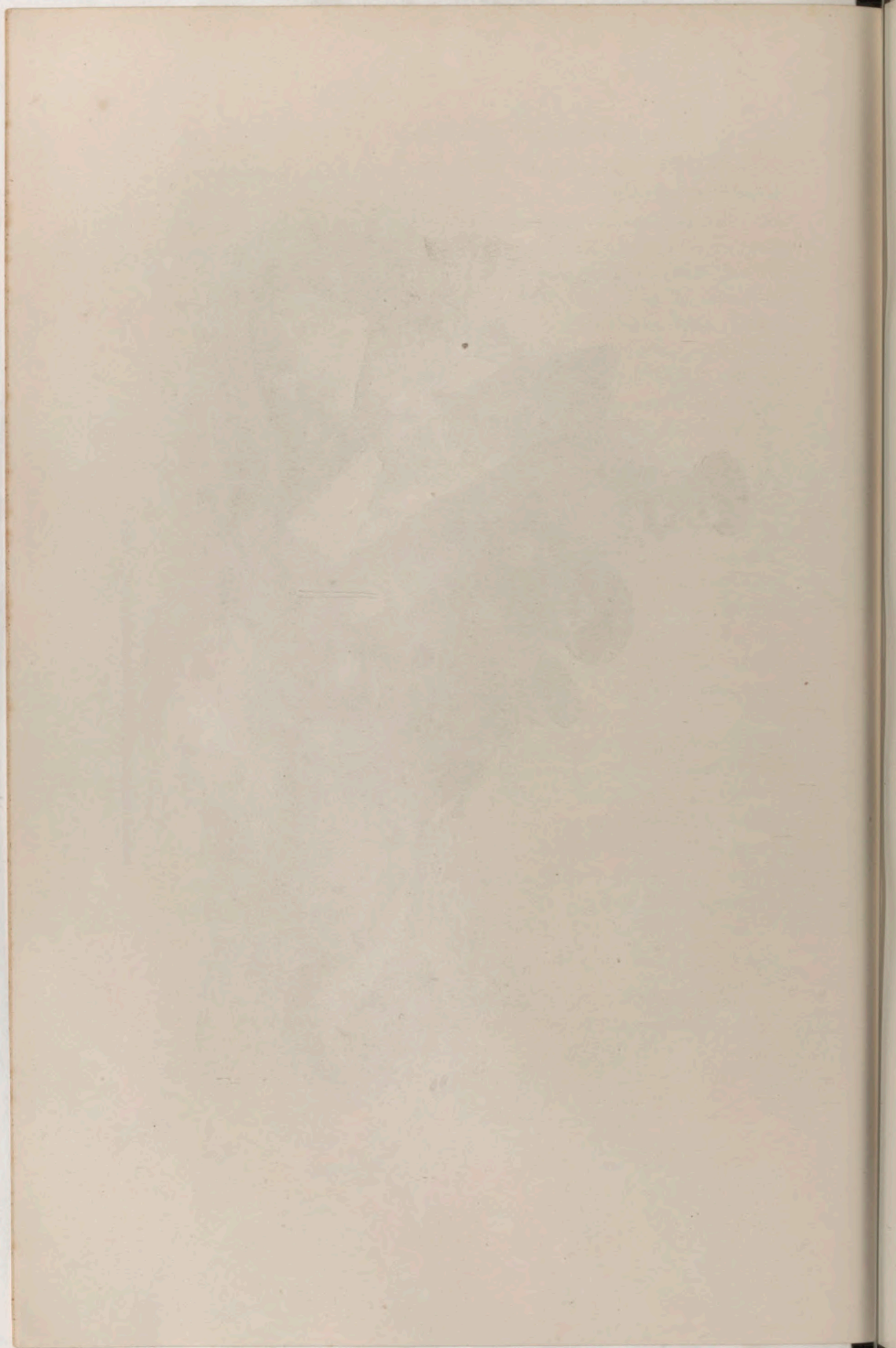
² Émigration de montagnards caucasiens en Turquie, du 1^{er} janvier au 10 juillet 1864 :

Taman	27 537 personnes.
Anapa	16 452 »
Novo Rossiisk	61 995 »
Touapse	65 449 »
Sotchi	46 754 »
Cap Adler	20 751 »
Autres ports	21 550 »
Ensemble	258 068 personnes



JUIFS DU CAUCASE

Dessin de Prantshnikoff, d'après une photographie de M. Raoult.



elles ont aussi exercé trop d'influence sur celles qui n'ont pas encore émigré, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'étudier la nation telle qu'elle existait avant l'exode de 1864. Alors sa résistance énergique aux Russes lui avait valu une renommée d'héroïsme égale à celle des peuples les plus vaillants de la Terre; ses traditions chevaleresques, la simplicité patriarcale de ses mœurs, la beauté physique et l'élégance de ses formes faisaient incontestablement du Tcherkesse le premier des Caucasiens, et son nom était fréquemment donné d'une manière générale à tous les montagnards. Malheureusement il ne vivait que pour la guerre, si bien que la plupart des étymologistes expliquaient le mot de « Tcherkesse » par le sens de « Brigands, » « Bandits » ou « Coupeurs de routes ». Cependant il est peut-être dérivé de celui de Kerkètes, mentionné par Strabon¹. La langue des Adighé, rude, gutturale, est très difficile à prononcer pour tous les étrangers. On dit que dans leurs expéditions de guerre les Tcherkesses se servaient d'un argot particulier².

Les Tcherkesses appartiennent probablement à la même souche que les Géorgiens, les Lezghiens, les Tchetchènes et autres peuples de l'isthme du Caucase, que l'on ne saurait rattacher avec certitude aux Aryens et qui sont peut-être mélangés avec d'autres races. Fort beaux pour la plupart, ils sont élancés, minces de taille, larges d'épaules : leur figure ovale, au teint clair, à l'œil brillant, est entourée d'abondants cheveux noirs, parfois aussi châains ou blonds. On attribue leur port si droit et la cambrure de leurs reins à l'habitude qu'ont les mères d'élever les nourrissons en leur tenant le dos appliqué sur une planche. Hommes et femmes se croient déshonorés par l'obésité ou d'autres vices de formes, et ceux qui sont ainsi affligés s'abstiennent de se présenter dans les fêtes publiques et les réunions populaires³; sachant que la beauté est le privilège de leur race, les Tcherkesses épousaient rarement des femmes d'un autre sang que le leur. Le costume tcherkesse, d'une singulière coquetterie, sied parfaitement à ces hommes adroits et souples : aussi est-il devenu une sorte de costume national pour tous les Caucasiens, même pour Cosaques russes, et l'on voit jusqu'aux Juifs pacifiques se revêtir de la *tcherkeska*, ornée de cartouchières, inutiles pour eux.

De même que les Albanais du Pinde, avec lesquels ils offrent beaucoup de ressemblances, les Tcherkesses ont le talion pour loi suprême. Le sang appelle le sang; le meurtrier doit être puni, à moins qu'il ne rachète

¹ Géographie, livre XI, chap. II; — Klaproth, *Tableau du Caucase*.

² Reineggs; — Klaproth, etc.

³ Bodenstedt, *Die Völker des Kaukasus*.

son crime ou qu'il ne réussisse à voler un enfant dans la famille de son ennemi, pour l'élever lui-même comme son propre fils, et le ramener ensuite dans la maison paternelle. La substitution des marques de propriété sur les chevaux est aussi assimilée au meurtre et doit être payée par le sang¹. Les guerres de famille à famille duraient pendant des générations entières, et pourtant le Tcherkesse, différent en cela de son voisin le Svane, dédaignait de se cacher dans une maison de pierre : comptant sur la force de son bras, il n'habitait que des cabanes en bois légèrement construites. D'ailleurs, jamais la vengeance ne s'accomplissait en présence des femmes, êtres sacrés dont un geste pouvait arrêter la mort, et qui pourtant appartenaient elles-mêmes, soit à un père, soit à un mari, qui s'arrogeait le droit de les tuer sans en rendre compte à personne. Suivant la coutume antique, le jeune homme s'emparait par la force de celle qu'il voulait pour épouse. D'avance la fille du Tcherkesse savait qu'elle aurait à quitter la maison paternelle, soit par une violence réelle ou simulée, soit par une vente en pays étranger ; mais telle est la force des usages, que l'expatriation même et la vie dans le harem ne lui causaient d'ordinaire aucun effroi. Il est vrai que, par tradition, les jeunes filles tcherkesses se croyaient assurées de devenir les femmes légitimes de grands personnages, grâce à leur beauté, à leurs bonnes manières, à la poésie de leur langage. Tandis que les autres Orientales n'étaient que des esclaves, elles avaient vécu en personnes libres, et c'est là ce qui faisait leur charme. Quant aux garçons, ils étaient élevés le plus souvent, non par leurs propres parents, mais par un *atalik* ou « éducateur », que l'on choisissait surtout pour ses qualités physiques et morales, son courage, sa politesse, son éloquence, son adresse à manier les armes et les chevaux. Les parents, se défiant d'eux-mêmes et de leur tendresse, craignant de gâter leurs enfants, leur donnaient un autre père, chargé d'en faire des cavaliers et de vaillants chasseurs à l'animal et à l'homme, de leur enseigner les beaux préceptes et l'art de s'exprimer simplement, avec éloquence et poésie. Quand l'éducation du jeune homme était terminée, il rentrait dans la maison de ses parents, mais il ne cessait de considérer son *atalik* comme un véritable père. Autrefois, c'est par un vol fictif — singulier reste de coutumes barbares, — que l'*atalik* s'emparait de l'enfant : il le ravissait, trois jours après la naissance, mais en présence de sept témoins, chargés d'attester ensuite par serment l'identité de l'adolescent². Grâce au soin que prenaient ainsi les Adighé de former

¹ Kolenati, *Bereisung Circassiens*.

² Reineggs, *Beschreibung des Kaukasus*; — K. Koch, *Reise durch Russland nach Kaukasien*.

les jeunes gens, leur peuple était devenu « le plus poli de la Terre¹ ».

Quoique fiers de leur liberté, les Tcherkesses n'étaient point égaux entre eux. Ils se divisaient en trois castes : celles des princes et des nobles, qu'avaient abaissés des luttes intestines², et celle des simples paysans guerriers ; mais tous se groupaient en *tleouch* ou « fraternités » et en groupes de fraternités, et ce sont ces associations d'hommes, dévoués les uns aux autres jusqu'à la mort, qui donnèrent aux Tcherkesses une si grande force de résistance contre les Russes³. C'est dans la plaine surtout que les nobles avaient le plus d'autorité, et en certains endroits ils avaient même réussi à constituer un régime presque féodal ; mais leurs paysans s'enfuyaient chez les Tcherkesses de la montagne, et les nobles les réclamaient en vain. De là d'incessantes guerres, qui eurent pour conséquence la défaite des nobles et le recours de plusieurs d'entre eux à l'aide de l'étranger⁴. Au-dessous des trois classes libres travaillait la foule des esclaves, composée entièrement de prisonniers de guerre et de réfugiés. La volonté des hommes libres, exprimée dans les assemblées populaires, devenait la loi, et princes et nobles n'en étaient que les exécuteurs. Les prêtres, classés au rang des seigneurs, n'avaient qu'une faible influence, car les religions, fort mélangées dans le pays, rendaient les Tcherkesses à la fois païens par leurs anciens dieux, chrétiens et mahométans par leurs pratiques officielles ; comme païens, ils adoraient Chiblé, le dieu de la foudre, de la guerre et de la justice : c'est à lui qu'après la victoire ils sacrifiaient les plus belles brebis du troupeau. Ils vénéraient l'arbre frappé du tonnerre et le criminel trouvait sous son branchage un asile respecté. Les divinités des airs, des eaux, des forêts, des arbres fruitiers, du bétail, toutes animées du souffle d'un Grand Esprit, avaient aussi leur culte et recevaient leurs offrandes, au moins quelques gouttes de liqueur solennellement épanchées d'une coupe. Pour implorer la mer et lui demander d'être clémente aux marins aimés, la mère, la femme, la fiancée confiaient leurs présents à l'eau grondante de la montagne : le torrent emportait ces dons à la mer Noire et celle-ci répondait par le sifflement des vents et l'ascension des nuées⁵.

Telle était la religion des anciens Tcherkesses ; mais jusqu'à la deuxième moitié du dix-huitième siècle les princes et les nobles s'étaient dits chrétiens

¹ Bell, *Journal d'une résidence en Circassie*.

² Lullier, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela*, t. IV, 1857.

³ K. Koch ; — Bell, etc.

⁴ Lullier, mémoire cité.

⁵ Bodenstedt, ouvrage cité

pour la plupart, s'agenouillant dans les églises dont les ruines se voient çà et là au sommet des collines. Le cheik Mansour, que les Russes envoyèrent mourir dans l'île de Sołovetz, au milieu des glaces de la mer Blanche, fit de presque tous ses concitoyens des musulmans sunnites; l'influence des khans de Crimée agit dans le même sens, et la foi mahométane devint de plus en plus ardente chez les Tcherkesses, à mesure que s'accroissait la haine contre le Russe chrétien, l'envahisseur de la patrie. Cependant certaines pratiques musulmanes, notamment la polygamie, ne s'introduisirent pas d'une manière générale dans le pays; les mœurs anciennes s'étaient maintenues pour la famille. Le guerrier aurait eu honte d'aller visiter sa femme en présence de ses compagnons, et si les mariages n'étaient pas tenus secrets, du moins était-il convenable de ne point en parler. Pour le zèle religieux, on ne saurait comparer les Tcherkesses et les autres montagnards du Caucase occidental aux honnêtes Tartares de la tribu du Karatchaï ou du « Torrent noir », qui vivent dans les vallées méridionales de la Koubañ, à l'ouest de l'Elbrous, sur un territoire que la légende dit avoir été habité autrefois par des Frenghi, c'est-à-dire des « Francs » ou Européens¹. Ces Karatchaï sont des Musulmans par excellence². Ils s'occupent surtout de négoce et servent d'intermédiaires entre les diverses tribus de versant à versant.

Les Abkhazes, qui conservent, à peine modifié, le nom d'Abazes, sous lequel ils étaient connus des Grecs, se donnent à eux-mêmes l'appellation d'Absoua ou de « Peuple » par excellence. Avant les grandes émigrations, ils occupaient presque tout le versant méridional du Caucase, entre la vallée de l'Ingour et celle de Bzib, et dépassaient sur quelques points la crête principale des montagnes pour empiéter sur le territoire des Tcherkesses. Les dialectes qu'ils parlent ressemblent à ceux des Adighé³, mais on remarque un grand contraste entre les deux peuples, pour l'apparence et les mœurs. Les Absoua sont plus petits que les Tcherkesses, plus bruns de peau, plus noirs de chevelure : la plupart ont les traits irréguliers, la physionomie dure et sauvage. Leur sang n'est pas si beau que celui de leurs voisins; les esclaves de leur race, hommes ou femmes, étaient livrés en moyenne pour la moitié du prix auquel étaient évalués les Circassiens⁴. Ils n'ont point les allures chevaleresques de leurs voisins, mais comme eux ils aimaient à vivre de leur épée, et longtemps leur métier

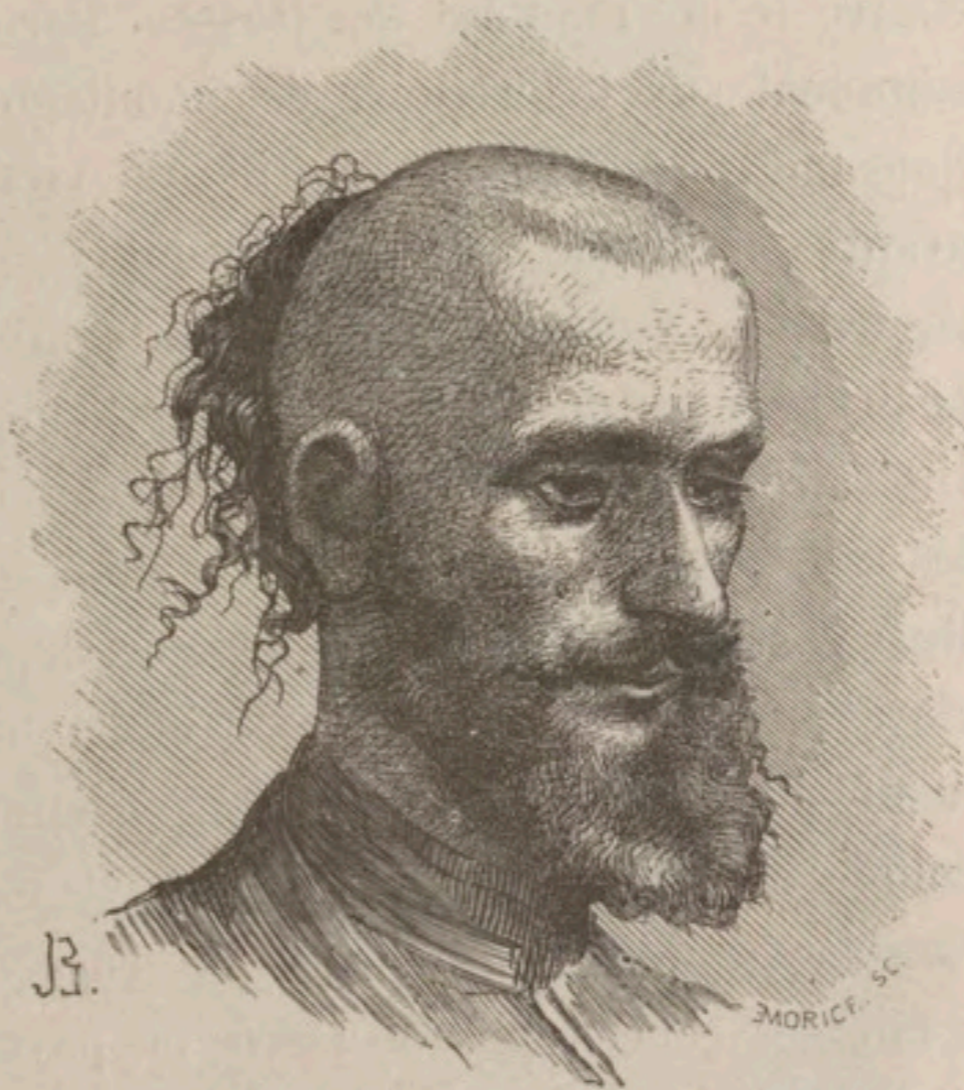
¹ K. Koch, *Reise nach Kaukasien*.

² G. Radde, *Reisen im Mingrelischen Hochgebirge*.

³ Klaproth, *Tableau du Caucase*.

⁴ Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*, I.

préférent fut celui d'écumeurs de mer : avant que le Pont-Euxin ne fût devenu mer russe, leurs longues embarcations, qui pouvaient marcher soit à la rame, soit à la voile, et dont l'équipage se composait de cent à trois cents hommes, se hasardèrent sur tous les rivages de l'Anatolie, de la Crimée et de la Turquie d'Europe, jusqu'à la porte du Bosphore; jadis un grand nombre d'entre eux allaient aussi se vendre en Égypte comme soldats ou esclaves. Dans le corps des Mamelouks ils étaient représentés en foule et maint grand personnage du Caire était né dans quelque haute vallée de l'Abkhazie¹. Comme les Tcherkesses, les Abkhazes se groupaient en confédérations guerrières ayant leurs princes, leurs nobles, leurs hommes libres et remettant à des mains d'esclaves tous les travaux pénibles de l'agriculture. Chez certains Abkhazes, l'argent était encore inconnu avant la domination russe et le signe de l'échange était représenté d'ordinaire par une vache, dont les veaux étaient l'intérêt; il arrivait qu'au bout de quelques années un petit emprunt devait être payé par la livraison de tout un troupeau : c'est en 1867 seulement que ce mode primitif d'usure a été remplacé par celui que pratiquent tous les peuples « civilisés² ». Comme les Tcherkesses, les Abkhazes, encore païens par leur façon de penser et par certaines pratiques, gardaient dans leur foi mahométane quelques traces de l'ancien culte chrétien : ils vénéraient les croix et les églises, mangeaient la viande de porc, apportaient dans les temples des ex-voto, cuirasses, armes ou vêtements; encore de nos jours, une chapelle bâtie, dit la légende, par l'apôtre Paul, sur une des montagnes avancées du massif du Maroukh, est un de leurs grands lieux de pèlerinage³. Mais le temple le plus respecté était la forêt profonde; c'est aux branches des chênes qu'ils aimaient à suspendre leurs offrandes et à prononcer leurs serments. Jadis c'était aussi



ABKHASE.

Dessin de B. Vereschaguine, d'après nature.

¹ Reineggs, *Beschreibung des Kaukasus*.² Grabovskiy, *Sbornik sv'ed'enyj o kavkazskikh Gortzakh*, livraison 4.³ Kolenati, *Bereisung Circassiens*.

sur le branchage des arbres sacrés qu'ils plaçaient les cercueils de leurs morts : ils pensaient que l'explosion des gaz du cadavre devait faire respecter à jamais son repos par les démons¹. Leur piété pour les morts est extrême. Les lieux d'inhumation sont beaucoup mieux tenus que les demeures des vivants².

De nos jours, quelques milliers d'Abkhazes résident encore dans les hautes vallées méridionales du Caucase, tandis que les Adighé ont cessé d'exister en corps de nation sur le versant opposé des montagnes ; les Karatchaï sont les seuls indigènes des montagnes qui se soient maintenus contre le flot montant des Russes. Partout ailleurs ceux-ci gagnent incessamment sur le territoire des montagnards jadis indépendants ; les quelques familles de Russes fugitifs qui vivaient chez les Abkhazes³ étaient les avant-coureurs de toute une nation conquérante. Les habitants du Caucase regardaient autrefois vers le midi comme vers le pays de la civilisation, et la Géorgie surtout leur donnait les armes, les étoffes précieuses, sa langue littéraire ; ils sont maintenant forcés de regarder vers le nord, d'où viennent les oukases, les armées et les colons qui doivent les remplacer. Grands-Russiens, Petits-Russiens, Cosaques appartenant aux deux grandes familles slaves, prennent part à ce mouvement d'immigration, auquel le gouvernement a donné un caractère essentiellement militaire, en organisant les colons en compagnies, bataillons et régiments : on peut le dire, tout le Caucase occidental est déjà terre russe. Des colons tchèques, auxquels on a fait des concessions de terres en pays tcherkesse, se fondent peu à peu dans la nation conquérante. Le nombre des habitants slaves immigrés sur le territoire des Adighé dépasse depuis longtemps celui des montagnards qui le peuplaient autrefois.

Au nord de la région montagneuse, les plaines de la Koubaï inférieure et la péninsule de Tamaï sont parmi les contrées où se succédèrent le plus fréquemment des habitants de races diverses, sans qu'il y ait eu entre elles de mélanges appréciables. A quelle race appartenaient ces hommes dont on voit les dolmens épars dans la presqu'île de Tamaï et les terres avoisinantes⁴, mais dans aucune autre région de la Caucase⁵? Ces dolmens se distinguent de ceux des autres pays par l'ouverture circulaire de la plaque antérieure, assez large pour que la tête d'un enfant puisse y passer. On ne

¹ Wakhoutcht, traduction de Brosset.

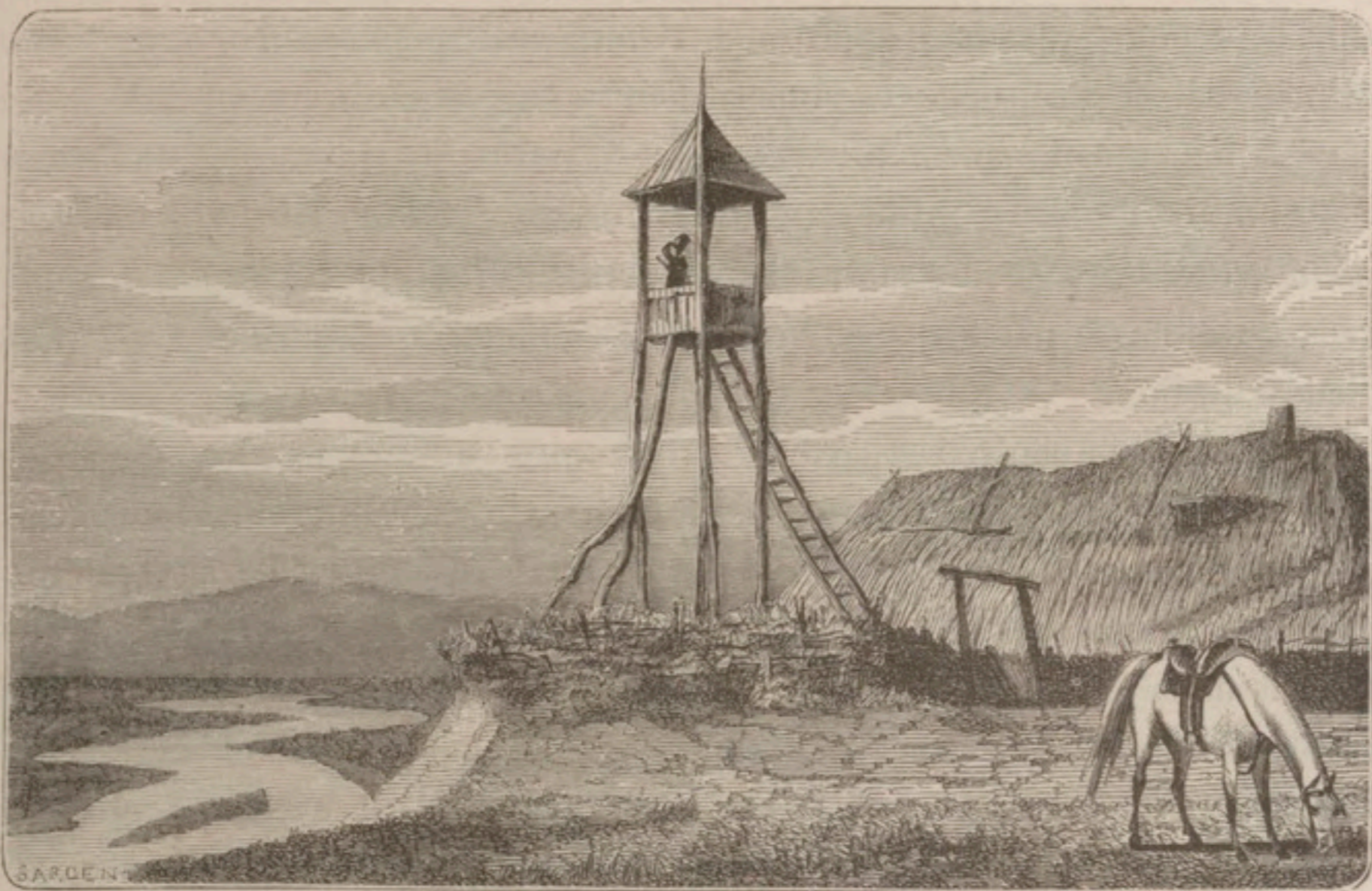
² G. Radde, ouvrage cité.

³ Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*, I.

⁴ Land, *Sbornik sv'ed'eniï o Kavkaz'e*, tome III.

⁵ Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*; — Bergé, *Russische Revue*, 1874, n° 41; — Bell, *Journal d'une résidence*.

sait à quel peuple attribuer ces monuments de l'âge de fer¹, car pour la vallée de la Koubañ l'histoire ne remonte guère à plus d'une dizaine de siècles en arrière. A cette époque, les Khazars et les Polovtzi, ceux dont les restes se sont établis en Hongrie sous le nom de Koumanes, possédaient ou parcouraient le sol sur lequel s'étaient élevées les villes hellénisées du Bosphore cimmérien. Vers la fin du dixième siècle, une colonie russe, fort éloignée du gros des nations slaves, la colonie de Tmoutarakañ, s'était fortement établie dans la péninsule de Tamañ, et se rattachait à d'autres



SENTINELLE COSAQUE.

Dessin de B. Vereschaguine, d'après nature.

groupes d'émigrants russes peuplant la Crimée. Les chroniques nous montrent les Russes de Tmoutarakañ luttant contre les Yasses et les Kosogues, prédécesseurs des Tcherkesses; une pierre à inscription, trouvée près de Tamañ et transférée maintenant dans le musée de l'Ermitage à Pétersbourg, témoigne de l'état avancé de la civilisation des anciens habitants russes: elle indique la distance mesurée sur la glace, pendant l'hiver de 1068, entre Kertch et Tmoutarakañ. Mais ces premiers colons slaves n'étaient pas assez nombreux pour se maintenir au milieu de populations hostiles. Des Tartares, venus avec les princes mongols, occupèrent le pays en même temps que la Crimée. Au commencement du dix-huitième siècle, d'autres

¹ Bell, ouvrage cité

Russes se présentèrent, mais non en ennemis : c'étaient des fugitifs, des Cosaques, aimant mieux reconnaître la suzeraineté du khan de Crimée que de se soumettre au pouvoir de Pierre le Grand. A ces Cosaques *Nekrasovtzi*, ainsi nommés de leur chef Nekrasov, se joignirent beaucoup de raskolniks venant des diverses parties de la Russie, et bientôt la contrée fut de nouveau entièrement peuplée de Russes, qui cultivaient le sol, établissaient des pêcheries au bord des courants et des lagunes, élevaient le beau bétail de l'Oukraïne, introduit par eux et propagé depuis dans les provinces de Transcaucasie. Mais ces industriels colons déplaisaient au tzar, et en 1777 ils durent demander asile, d'abord aux Tcherkesses, puis aux Turcs de l'Asie Mineure et de l'Europe : la plupart d'entre eux se perdirent au milieu des populations musulmanes. Après eux, des Tartares Nogai, émigrés de Crimée au nombre de deux mille familles, vinrent s'établir dans les stanitzas abandonnées des Nekrasovtzi ; à leur tour, ils durent quitter le pays, transportés en masse par les conquérants russes dans la région des steppes, à l'ouest du Don.

Désormais la contrée appartenait à l'empire russe et le sol en était distribué à la volonté de l'impératrice Catherine et du tout-puissant Patomkin. Les malheureux Cosaques du bas Dniepr, qui s'étaient enfuis en Turquie, puis qui avaient obtenu de rentrer en Russie, en servant comme enfants perdus dans toutes les batailles et dans tous les assauts, et que Patomkin avait établis sur les bords du Boug, durent échanger les villages et les champs qu'on leur avait donnés dans la Nouvelle Russie pour les solitudes marécageuses qui s'étendent sur la rive droite de la Koubañ. Venus en 1793 au nombre de 17 000 combattants, représentant au moins 50 000 individus, ils furent d'abord bien accueillis par les Tcherkesses, comme l'avaient été leurs prédécesseurs ; mais ils ne tardèrent point d'entrer en conflit avec eux, et d'amis ils devinrent conquérants. La guerre qui sévissait entre eux et les anciens possesseurs du sol était une guerre de surprises. Ils avaient élevé des redoutes sur les points stratégiques, bâti leurs tourelles de guet et leurs stanitzas fortifiées sur toute la ligne de la Koubañ, mais il leur fallait surtout se méfier des ennemis rampant dans les roseaux du fleuve, et ils avaient eux-mêmes recours à ce genre de ruse pour bondir tout à coup comme des tigres sur leur proie : c'est ainsi que se formèrent ces redoutables *plastouni*, qui faisaient la terreur des avant-postes ennemis dans les guerres de la Russie¹. Habités à combattre les Tcherkesses, les Cosaques avaient fini par leur ressembler de manières, de mœurs et de

¹ Korolenko, *les Cosaques de la mer Noire* (en russe).

costume. A moins d'avoir une grande perspicacité, il était souvent difficile de reconnaître si l'on avait devant soi des Cosaques ou des montagnards caucasiens.

En même temps que leur lutte contre les Tcherkesses, lutte qui devait durer soixante-dix années, les Cosaques commencèrent contre une nature hostile ce travail de conquête qui est encore bien loin d'être achevé. Villes, villages, canaux, routes, tout avait été effacé de la contrée lorsqu'ils arrivèrent dans le pays : il ne restait que des ruines informes, étudiées depuis par les archéologues, qui tâchent de reconnaître l'emplacement des cités mentionnées par les anciens auteurs. D'ailleurs, une grande partie de ces contrées ne pourra se peupler ou se repeupler que lentement : tandis que des steppes manquent d'eau, il en est d'autres qui la reçoivent en surabondance ou qui en restent couvertes à cause de l'horizontalité du sol. Dans le delta de la Koubaï, où les fièvres sont en permanence, la proportion des morts est très considérable, et dans certaines années elle dépasse de beaucoup les naissances. En moyenne, le tiers des enfants nés dans ce pays meurent dès la première année : de trois à cinq ans, il ne reste plus que la moitié de la génération¹.

Sur l'étroite « corniche » du versant caucasien tourné vers la mer Noire, il n'y a point de villes populeuses : l'émigration a privé la contrée de la plus grande partie de ses habitants, les guerres continuelles ont dévasté ses campagnes, le manque de routes ne permet pas l'apport des denrées de l'intérieur, presque toutes les rades sont mal abritées et le climat du littoral est encore insalubre. C'est ainsi que sont neutralisés les remarquables avantages de cette côte, destinée à devenir un jour l'une des plus vivantes de l'Ancien Monde. Même la prétendue cité qui garde l'entrée méridionale de cette région côtière, Soukhoun-kaleh, n'est qu'une bourgade insignifiante, malgré son rang de chef-lieu de district militaire, malgré l'excellence de son port, profond et défendu des vents. Là pourtant s'élevait, disent la plupart des archéologues russes, la ville hellénique consacrée aux Dioscures par les Milésiens, il y a trente-deux siècles, et connue plus tard sous le nom de Sébastopol. Il semblait naturel, il est vrai, de chercher Dioscurias plus au sud, à l'endroit où se trouve le village d'Isgaour ou Iskouriah²; mais on ne trouve que peu de débris anciens dans le voisi-

¹ Land, *Sbornik sv'ed'enyj o Kavkaze'*, tome III.

² Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*, — Müller, édition des *Geographi minores*; — E. Desjardins, *Notes manuscrites*.

nage du cap, tandis qu'une cité grecque est encore en grande partie visible avec ses rues, ses places, les fondements de ses édifices, à plusieurs mètres de profondeur dans les eaux de Soukhoun-kaleh¹ : des restes de canaux, de routes, de constructions anciennes se voient dans tous les environs, et ce sont les débris de monuments grecs que les Osmanlis employèrent en 1787 pour bâtir la forteresse de Soukhoun, détruite avec la ville pendant la guerre de 1877. Même dans les meilleures années, le commerce de Soukhoun-kaleh, à l'entrée et à la sortie, n'a pas atteint la valeur d'un million

N° 25. — VALLÉE DU BZIB.



de francs² ; mais les marins du littoral peuvent se livrer à la fructueuse pêche des dauphins : en 1872, on en captura 5800 dans la seule rade de Soukhoun. Au nord se voient les restes d'un mur de défense que l'on dit avoir eu « soixante mille pas de longueur³ » et qui aurait été construit au cinquième siècle pour défendre les villes du littoral contre les Abkhazes.

Le bourg de Pitzounda, l'ancienne Pythius des Byzantins, fut aussi une ville importante, ainsi qu'en témoignent les ruines des environs : une église byzantine, que le gouvernement russe a fait restaurer, passe pour avoir été bâtie par Justinien en 551. C'est au monastère de Pitzounda que

¹ Tchernavskiy, *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1877, n° 5

² Mouvement total du port de Soukhoun-kaleh en 1876 : 997 navires, jaugeant 252 750 tonnes.

³ Lamberti, *Relatione della Colchide*.

se rendait Chrysostôme exilé, lorsque la mort l'atteignit. Ce lieu de bannissement des Byzantins devint ensuite pour les Génois l'entrepôt commercial le plus actif de la côte, et de là surtout partaient les trafiquants et les missionnaires italiens qui ont laissé dans le Caucase occidental tant de traces de leur séjour, églises, tours de guet, armes, monnaies¹. A en juger par les traditions des indigènes, les Génois ou Djinoves sont le peuple étranger qui exerça la plus grande influence sur la civilisation de la contrée. C'est d'eux que proviennent ces armes, ornées de légendes françaises ou latines, que l'on trouvait encore fréquemment dans les montagnes, vers le milieu du siècle².

Au delà de Pitzounda se succèdent les anciens forts de Gagrî, d'Adler ou Ardiller (Ardouvatch), et d'autres encore. Plus loin, l'ancrage de Touapse n'a sur son rivage qu'un simple hameau, mais c'est là peut-être que s'élèvera un jour la ville commerciale la plus importante du littoral, car la rade voisine est la plus profonde et la mieux abritée³; déjà l'on travaille à la construction d'une route qui traversera le Caucase au nord de Touapse, pour redescendre vers Yekaterinodar par la station thermale de Kloutchevaya. La première ville du littoral est déjà voisine de l'extrémité du Caucase : c'est Novo-Rossiisk ou Soudjouk, qui fait un certain commerce, grâce à sa rade, menacée pourtant par le bora⁴, de même que la baie voisine, Gelendjik, choisie jadis comme lieu de débarquement par les Russes dans leurs guerres contre les Tcherkesses.

Anapa est située sur le bord d'une rade plus dangereuse encore, et les pilotes recommandent aux marins d'y être toujours prêts pour l'appareillage⁵. L'ancienne ville turque d'Anapa fut trois fois prise par les Russes et ceux-ci la supprimèrent temporairement en 1860, au profit de Temrouk, le chef-lieu administratif de la péninsule de Tamañ. A cette époque, Temrouk était une simple stanitza de Cosaques, groupant des maisonnettes sur une colline d'environ 75 mètres de hauteur, au milieu de l'isthme allongé qui sépare deux étangs en communication avec la Koubañ. C'est dans le voisinage que s'élèvent, en cinq groupes distincts, les principaux volcans de boue de la péninsule de Tamañ : on en compte plus d'une centaine, qui d'ailleurs se déplacent fréquemment; depuis quelques années, les boues de ces volcans sont utilisées pour le traitement des douleurs

¹ Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*.

² Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*.

³ Korganov, *Zapiski kavkazskavo otd'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome VI, 1873-1874.

⁴ Mouvement total du port de Novo-Rossiisk en 1876 : 486 navires, jaugeant 177 400 tonnes.

⁵ Mouvement total du port d'Anapa en 1876 : 476 navires, jaugeant 156 950 tonnes.

rhumatismales. Le village de Taman, qui a donné son nom à la péninsule, n'a d'autre avantage que d'être situé près de la rive du détroit, en face de Kertch et de Yeni-kaleh; les côtes voisines sont basses, inaccessibles à d'autres embarcations que les bateaux à fond plat. Près de là, au nord-est, se trouve la forteresse de Phanagoria, élevée sur les restes de la ville grecque du même nom, dont on a découvert quelques débris de murailles, et des tombeaux, moins riches en trésors que ceux de la rive opposée¹.

Les stanitzas, fondées par les Cosaques dans les campagnes qu'arrosent

N° 24. — PÉNINSULE DE TAMAN.



la Koubaï et ses affluents ont eu, dès l'époque de leur établissement, ce grand avantage sur les villages de la côte, de se trouver au point de croisement de routes naturelles de la steppe; plusieurs de ces bourgades, vivifiées par le commerce, ont pu devenir de véritables villes, quoique les maisons en restent toujours dispersées sur un espace considérable. Dans la seule province de Koubaï on ne compte pas moins de 146 stanitzas, ayant chacune plus de 2000 habitants, nombre énorme, si l'on tient compte de la brièveté de la période pendant laquelle la colonisation s'est accomplie. Dans la seule année 1872, la population du territoire de la Koubaï s'est élevée de 672 000 à 755 000 individus; l'accroissement normal par le

¹ Cörtz, *Archäologische Topographie der Halbinsel Taman*.

surplus des naissances étant seulement de six à sept mille personnes, le total de l'immigration n'a donc pas été moindre de 54 000¹. On comprend qu'un mouvement de colonisation aussi rapide, accompli presque au hasard et se dirigeant vers des terres marécageuses, entraîne des conséquences fatales pour un grand nombre de nouveaux venus. D'ailleurs les terrains les plus fertiles ont été distribués à de hauts dignitaires et aux membres de la famille impériale; de 1860 à 1870, plus de 150 000 hectares ont été ainsi répartis dans la province de la Koubañ et le gouvernement de Stavropol².

Les Cosaques ne se partagent pas la terre en propriétés distinctes. « Ensemble nous l'avons conquise, disent-ils, ensemble nous l'avons défendue, elle nous appartient à tous. » La commune décide chaque année quelle partie du sol sera affectée à telle ou à telle culture; le jardin potager est la seule propriété privée du Cosaque. Toutefois, les officiers, ayant cessé d'être élus par leurs frères cosaques, ont reçu du gouvernement, en même temps que leurs grades, des lots de terre ou *khoutors*, qui devaient contribuer à rehausser leur prestige. Déjà du temps de Catherine les chefs obtenaient ainsi, « en possession éternelle et héréditaire », des khoutors ne différant en rien de domaines privés. L'exemple des officiers supérieurs fut bientôt suivi par les autres dignitaires des communes cosaques et les stanitzas s'entourèrent de khoutors, où ne pouvaient pénétrer les troupeaux appartenant à la communauté. En 1842, le gouvernement fit procéder à la distribution régulière des terres suivant l'ordre hiérarchique des partageants : 1655 hectares pour un général, 456 pour un officier supérieur, 218 pour un officier subalterne, 55 pour un simple Cosaque. Les lots des soldats, constituant le domaine communal, se trouvaient ainsi découpés en minces fragments, et c'est en vain que les paysans protestèrent contre cette division du sol, si contraire à leurs intérêts³. Dans ces derniers temps, les sectes dissidentes, surtout celle des chalopoutes, ont pris un grand développement parmi les colons petits-russiens de la contrée : la pratique de la solidarité leur donne une singulière force et les aide à réussir là où d'autres succomberaient⁴.

Des vallées d'érosion, ouvertes à travers la terrasse calcaire qui dresse ses escarpements vis-à-vis du Caucase, offrent à la culture les terres les

¹ Vasilchikov, *la Propriété foncière et l'agriculture* (en russe).

² Tchaslavskiy, *l'Exode des paysans* (en russe).

³ Popka, *les Cosaques de la mer Noire, dans leur vie civile et militaire* (en russe); — Drago-manov, *Notes manuscrites*.

⁴ Blagovéchtchenskiy, Lintvarev et Margrav, *Sbornik Sv'ed'eniij o Kavkaz'e*, IV, 1878.

plus fécondes, et c'est là que se trouvent maintenant les villages les plus populeux.

La plus importante des stanitzas placées à la base même des avant-monts caucasiens est Maïkop, jadis point stratégique de premier ordre, comme lieu de rassemblement des troupes qui avaient à traverser les montagnes; grand marché pour les denrées de tout le pays, Maïkop a désormais pris rang parmi les villes de la Caucasic. Dans la vallée même de la Koubaï se succèdent aussi des bourgs commerçants, Bataïpachinskaya, Nikolayevskaya, près duquel on exploite les houillères de Karakent, Ładovskaya, Oust Łabinsk, Yekaterinodar. Cette ville de Cosaques est devenue la capitale de toute la province de la Koubaï et fait un commerce considérable : près de 25 000 paysans se rencontrent à ses foires de septembre, où se vendent des objets manufacturés pour une valeur moyenne de deux millions de roubles¹. Yekaterinodar possède même quelques manufactures; située en amont du delta, elle expédie des denrées, d'un côté vers les ports de la mer Noire, Novo-Rossiisk et Anapa, de l'autre vers Yeïsk, port de la mer d'Azov situé au sud de Taganrog, à la racine d'une flèche de sable qui s'avance au loin entre les flots jaunâtres. Yeïsk n'existait pas encore en 1848. Fondée sur les indications du marin Trifonov, elle se construisit avec une rapidité tout américaine, grâce à la distribution de terrains, aux exemptions d'impôt, à la liberté du commerce et à l'abondance de la pêche² : en dix années, elle avait près de vingt mille habitants. Ses progrès ont été plus lents depuis qu'elle est sous l'empire des lois communes; mais elle est restée la ville la plus populeuse de tout le littoral caucasien, et plusieurs des stanitzas du voisinage sont d'importants villages. Environ sept cents navires de cabotage visitent sa rade chaque année pour y charger des céréales, des laines, de la graine de lin, mais ils ne peuvent s'approcher de la côte : c'est à 5 kilomètres seulement de la plage qu'ils trouvent une profondeur d'eau de 4 mètres³.

Stavropol, chef-lieu d'une province de la Caucasic qui n'est dépassée en étendue que par le district de la Koubaï, n'est pas dans le bassin de ce dernier fleuve, mais les eaux qui l'arrosent se dirigent aussi vers la mer d'Azov par le Yegorlık, le Manitch occidental et le Don. Située à plus de 600 mètres de hauteur sur une des terrasses avancées qui flanquent le pied du Caucase, Stavropol n'était à l'époque de sa formation, en 1776 ou 1777, que le fort « Numéro Huit », et l'on ne sait quand elle commença d'être dési-

¹ *Izv'estiya kavkazskavo otd'ela*, III.

² Valeur moyenne du poisson pêché à Yeïsk, 200 000 roubles.

³ Mouvement total du port de Yeïsk en 1876 : 1459 navires, jaugeant 167 420 tonnes.

gnée communément sous son nom grec de « Ville de la Croix » : longtemps elle n'eut d'importance que par sa situation stratégique sur la ligne des dix forteresses qui gardaient les plaines de la Ciscaucasie, entre le delta du Don et la ville de Mozdok. Occupant un espace considérable sur plusieurs renflements du sol, que séparent les uns des autres de profonds ravins, Stavropol est devenue l'une des villes les plus propres de la Russie; ses eaux

N° 25. — VALLÉES D'ÉROSION DU BASSIN DE LA KOUBAN.



courantes arrosent de nombreux jardins, renommés pour leurs excellents fruits. Des lambeaux de « terre noire » se retrouvent sur la terrasse de Stavropol, et, comme sur le tchornosom de la Petite-Russie, les agriculteurs y recueillent d'abondantes moissons.

Au nord de Stavropol, un grand nombre de villages populeux se succèdent dans la vallée de Yegorlik et d'un autre affluent du Manitch, le Sredniy-Yegorlik. Ces groupes de population ne sont pas d'origine cosaque; ils se composent presque tous de paysans venus des gouvernements du

centre de la Russie. Chacune de ces colonies s'est constituée en *selo*, non en *stanitza* : de là cette différence de terminaison que présentent les noms des villages dans le bassin de la Koubañ et dans celui du Yegorlik¹.

III

CAUCASE CENTRAL, BASSINS DE LA KOUMA ET DU TEREK.

De l'Elbrous au Kazbek, la crête principale du Caucase est, on le sait, assez élevée, sur une longueur d'environ 180 kilomètres, pour dépasser la limite des neiges persistantes et pour verser des glaciers dans les cirques et les hautes vallées de ses pentes. De distance en distance, chaînons latéraux et sommets de la crête forment des massifs qui se dressent au-dessus des autres montagnes comme des citadelles de glace resplendissante. L'Elbrous et ses contreforts constituent l'un de ces massifs, de beaucoup le plus puissant du Caucase; les Tartares lui donnent le nom de Yal-bouz ou « Crinière de Glace », et les Tcherkesses voient en lui la « Sainte Montagne » ou la « Cime des Bienheureux »; ils disent que sur le sommet neigeux trône le « Maître du monde, roi des Esprits »². L'Adich, le Kachtan-taou et le Dikh-taou se groupent aussi en s'avancant comme un promontoire en dehors de la grande chaîne. Plus à

¹ Villes, stanitzas et villages du Caucase occidental ayant plus de 5000 habitants en 1874 :

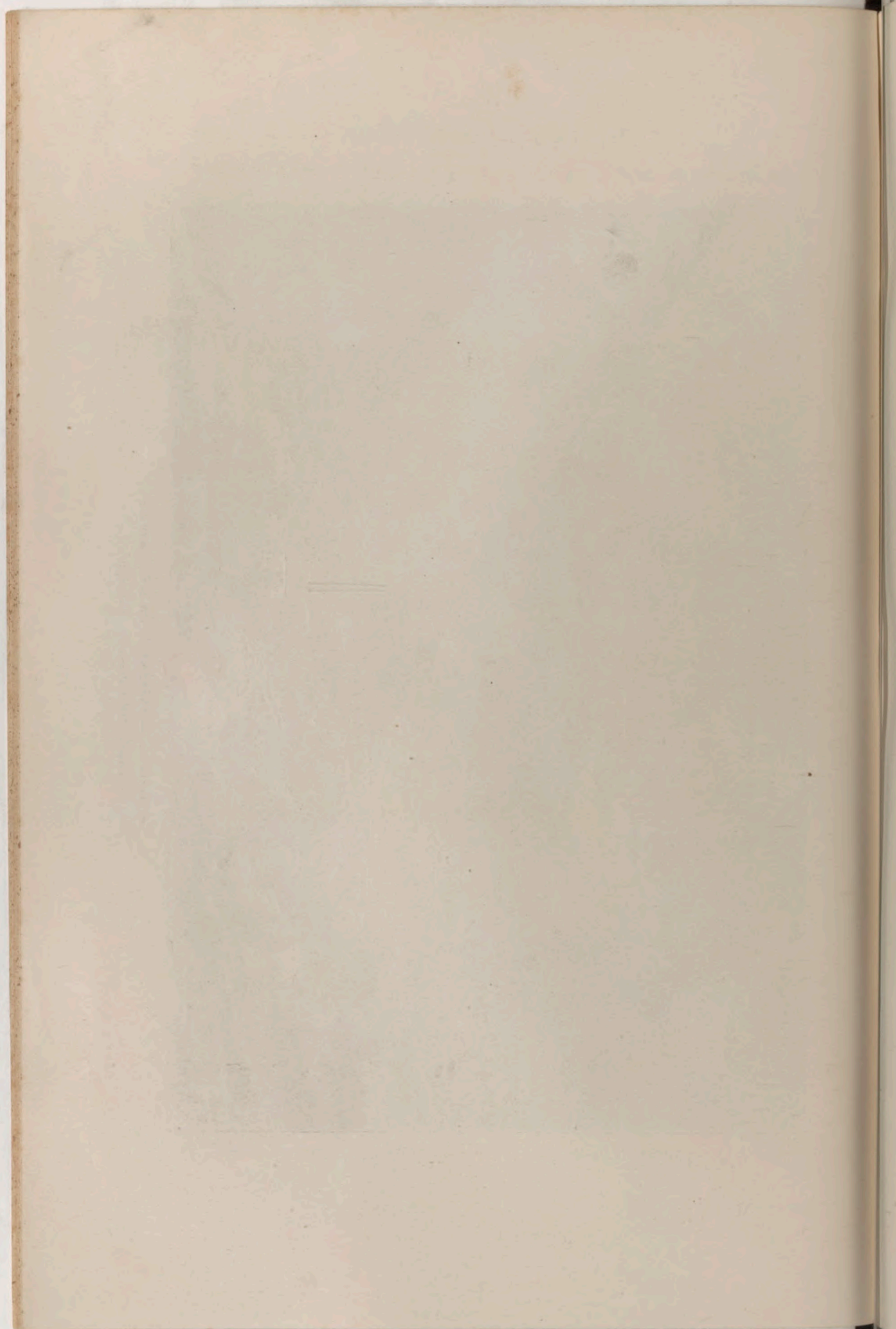
PROVINCE (OBLAST) DE LA KOUBAN.			
Yekaterinodar	32 500 hab.	Grigoropolisskaya (stanitza)	5 300 hab.
Yéisk	28 500 »	Bekechevskaya »	5 400 »
Maïkop	22 550 »	CERCLE DE LA MER NOIRE.	
Temrouk (ville)	11 150 »	Anapa	5 200 »
Novo-Pokrovskaya (stanitza)	7 000 »	GOUVERNEMENT DE STAVROPOL.	
Pachkovskaya »	6 600 »	Stavropol	29 600 »
Novo-Michastovskaya »	6 550 »	Beïaglina (selo)	11 220 »
Staro-Minskaya »	6 250 »	Bezopaznoïe »	6 850 »
Ładovskaya »	6 175 »	Krasnapolana »	6 500 »
Novo-Troïtzkaya »	6 150 »	Ładovskaya Baïka »	6 200 »
Petrovskaya »	6 050 »	Novo-Dmitrevskoïe »	5 800 »
Ivanovskaya »	5 950 »	Donskoïe »	5 775 »
Staro-Chtcherbinovskaya »	5 900 »	Novo-Georgievskoïe »	5 600 »
Oumanskaya »	5 650 »	Sredne-Yegorlikskoïe »	5 450 »
Ouspenskaya »	5 600 »	Kougoulta »	5 400 »
Temirgoyevskaya »	5 420 »	Pestchanookopskoïe »	5 300 »
Ilyinskaya »	5 400 »	Sandata	5 200 »
Bataïpachinskaya »	5 320 »	Medveïje »	5 150 »

² Kolenati, *Die Bereisung des Kaukasus*; — Bodenstedt, *Die Völker des Kaukasus*.



PASSANAOUR. — ROUTE DE TIFLIS A VLADIKAVKAZ

Dessin de Taylor, d'après une photographie.



l'est, l'Adaï-kokh, le Tzea-kokh et les monts voisins forment une autre de ces superbes assemblées de sommets. Il est vrai qu'immédiatement à l'orient de ce groupe de cimes neigeuses, ruisselantes de glaciers, la chaîne est rompue par la brèche profonde dans laquelle passent les eaux de l'Ar-don; mais, comme pour fermer cette brèche, une crête, que do-

N° 26. — GROUPE DE L'ELBROUS.



mine le Zikari, s'aligne parallèlement à l'axe principal du Caucase. De même le massif de Zilga-kokh se dresse au sud de la dépression ouverte par les torrents, entre le massif du Tepli et celui dont le Kazbek ou le « Chef » est à l'orient le dôme terminal. Ce dôme est le Mkinvari des Géorgiens, l'Ours-kokh ou « mont Blanc » des Osses, mais aussi le « Pic de Béthléem ou du Christ¹ ». Le Kazbek est encore plus vénéré que l'El-

¹ Mouromtzev, *Iz'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1872, n° VIII; — Khatissian; — Statkovskiy, *Climatologie du Caucase*.

brous, grâce à sa position près de la porte du Caucase, appelée maintenant passage du Dariaf : c'est là que se trouve, séparée des pâturages par un glacier¹, la célèbre grotte de laquelle les ermites pouvaient monter, au moyen d'une chaîne de fer, au « berceau de Jésus-Christ » et à la « tente d'Abraham² ».

Les contreforts et les terrasses qui s'abaissent de la crête neigeuse du Caucase, forment les divers chaînons des « Montagnes Noires », puis elles se développent en forme d'un immense hémicycle autour des plaines de la Kabarda, pour se redresser au nord par le massif insulaire de Bech-taou. Les eaux qui s'en échappent convergent vers le centre de l'amphithéâtre, comme les torrents des Alpes qui se réunissent dans les campagnes du Piémont : ainsi se forme l'abondant Terek, le Pô caucasien, courant impétueusement vers la Caspienne. Cependant les eaux qui descendent des massifs les plus avancés du Caucase ne vont pas rejoindre le Terek ; elles s'écoulent dans les steppes, au nord par le Kaïaous, au nord-est par la Kouma.

Le Kaïaous, dont la vallée supérieure renferme quelques villages permanents, est par son régime une véritable rivière de steppes. Au printemps, lors de la fonte des neiges, le Kaïaous déborde et s'étend au loin sur les bas-fonds de sa vallée ; pendant les chaleurs de l'été, il s'appauvrit à mesure qu'il s'éloigne des collines qui lui ont donné naissance et finit par tarir complètement avant d'atteindre la dépression du Manitch, reste de ce qui fut autrefois le détroit ponto-caspien. On sait que cette pauvre rivière, périodiquement desséchée, présente le phénomène remarquable d'une bifurcation vers la Caspienne et le Pont-Euxin³. Le Kaïaous entre dans la dépression du Manitch précisément sur le faite de partage, et ses eaux d'inondation, qu'un monticule arrête et divise en deux courants, se déversent de part et d'autre, à l'ouest dans le Manitch du Don, à l'est dans celui qui descend vers le delta de la Kouma. Des berges abruptes, enfermant un lit de 4 à 5 kilomètres de largeur, témoignent de l'importance qu'eut autrefois le fleuve à double versant ; mais dans cet espace, qui pourrait contenir les flots du Rhône ou du Nil, ne passent maintenant que des eaux paresseuses s'écoulant de marais en marais, à travers les roseaux.

¹ Klaproth, *Tableau du Caucase*.

² Hauteur moyenne du Caucase entre l'Elbrous (5646 m.) et l'Adai-Kokh (4646 m.) : 5800 mètres.

Zikari	5129 mètres.	Col de Mamisson	2862 mètres.
Zilga-kokh	5855 »	Col de la Croix (Krestovaya Gora)	2265 »
Tepli	4202 »	Bech-taou	1400 »

³ Bergsträsser, *Mittheilungen von Petermann*, 1859.

C'est en vain qu'on a espéré pouvoir établir une communication de mer à mer, en utilisant pour un canal les eaux du Kalaous; elles sont trop peu abondantes, et surtout trop irrégulières, pour alimenter une voie navigable.

Le bassin de la Kouma est plus étendu que celui du Kalaous, et les eaux qui l'arrosent descendent de collines plus élevées, même de véritables montagnes, conservant leurs neiges pendant plusieurs mois de l'année. Au sortir de sa haute vallée, la Kouma est une rivière abondante que des ruis-

N° 27. — BIFURCATION DU KALAOUS.



D'après la Carte de l'Etat-Major

C. Perron

Kourgan.

1 : 620 000

0 20 kil.

seaux latéraux, venant des hauteurs de l'ouest, grossissent de distance en distance; mais après avoir reçu son dernier affluent régulier, à 250 kilomètres de la Caspienne, la Kouma s'affaiblit graduellement en serpentant dans la steppe; une partie de son eau s'évapore, et le reste est dérivé à droite et à gauche dans les pâturages des Tartares Nogaï et des Kalmouks. Il arrive souvent qu'à 100 kilomètres en amont de ce qui fut l'embouchure fluviale, la dernière goutte d'eau de la Kouma est détournée de son lit par les barrages des indigènes¹. Jadis, lorsque la quantité d'eau était plus con-

¹ Bergsträsser, *Mittheilungen von Petermann*, livraison citée.

sidérable dans le bassin de la Kouma, un delta commençait à l'endroit où le fleuve cesse maintenant d'exister. Le bras du nord allait rejoindre le Manitch occidental, dont le lit est actuellement remplacé par les lacs et les étangs du Houïdouk, alignés comme les perles d'un collier. Les deux autres bras de la Kouma, indiqués aussi par des mares, des flaques, des coulées, se dirigeaient presque parallèlement vers une baie de la Caspienne appelée encore la Koumskiy Proran ou « Déversoir de la Kouma ». Des crues exceptionnelles du fleuve emportent parfois les barrages construits par les Nogaï et remplissent temporairement les lits inférieurs; c'est ainsi qu'en 1879 on vit reparaître les eaux jaunes de la Kouma dans le « Déversoir », et les riverains essayèrent, dit-on, de draguer le chenal, pour maintenir le courant dans son nouveau lit. Mais lorsque soufflent les vents d'est et de nord-est, c'est-à-dire pendant une grande partie de l'année, c'est le phénomène contraire qui se produit : alors les flots de la baie pénètrent dans les anciens lits de la Kouma, repoussant devant eux l'eau stagnante des marais; parfois un courant en sens inverse s'établit, sous l'impulsion du vent, jusqu'à une grande distance de la mer¹. Ainsi finit un fleuve qui, par le développement de son cours, n'est pas inférieur à la Garonne, mais qui coule sous un ciel beaucoup plus aride que celui de la France occidentale. La Kouma, non plus que le Kaïaous, ne roule l'eau nécessaire à l'alimentation d'un canal ponto-caspien. D'ailleurs on ne pourrait amener les eaux de la vallée supérieure au faite de partage sans creuser à travers la steppe un canal de plus de 100 kilomètres de longueur. Le port prétendu de la basse Kouma, Serebrakovskaya, est inaccessible à toute embarcation calant plus de 60 centimètres. Les navires d'un tirant de plus de quatre pieds d'eau doivent mouiller à plus de 7 kilomètres du rivage².

Le Terek n'est pas, comme le Manitch et la Kouma, une de ces rivières qui meurent avant d'atteindre la mer. Ses sources maîtresses naissent dans un cirque d'environ 2500 mètres de hauteur, autour duquel chaque montagne verse un glacier, et son flot est déjà puissant avant d'être sorti de la région des neiges et des hauts pâturages. Uni à d'autres torrents, le Terek contourne au sud et à l'est le massif que domine le Kazbek des montagnes caucasiennes, puis, de bassin en bassin et de défilé en défilé, entre dans la plaine par la porte de rochers que garde la ville de Vladikavkaz. A la base d'un énorme talus de déjection qui remplit le bassin d'un ancien lac, le torrent rejoint plusieurs *don* ou cours d'eau, qui fuient

¹ Pallas, *Voyage pendant les années 1793 et 1794*.

² Petritchenco, *Sbornik Sv'ed'eniï o Kavkazé*, II, 1872.

au dehors des vallées voisines, aussi rapides que lui et, comme lui, roulant des cailloux dont les traînées s'allongent en péninsules et poussent de plus en plus leurs confluents vers l'aval. Le Gousel-don, le Fiag-don, l'Ar-don ou « l'Eau folle » se mêlent ainsi au torrent principal, puis on voit accourir l'Ouroukh, issu d'une gorge profonde de plusieurs centaines de mètres, ombragée d'arbres touffus sur chaque saillie de ses rochers. Le Tcherek, le Bak-sou, d'autres torrents impétueux viennent ensuite rejoindre le fleuve, après s'être mêlés à la Małka, le plus grand des affluents du Terek, celui qu'alimentent les neiges de l'Elbrous. De vastes lits de rivières desséchées qui se dirigent vers le nord firent croire à Pallas et à d'autres voyageurs que la Małka s'unissait autrefois aux eaux de la Kouma et coulait avec elle dans la dépression du Manitch ; les galets apportés par le courant auraient fait dévier la marche des eaux et fini par les rejeter dans le Terek. Peut-être même que cette dernière rivière coulait jadis directement au nord vers le détroit ponto-caspien. C'est peu à peu qu'elle se sera reployée sur la Caspienne, suivant la base des contreforts du Daghestan¹. Au-dessus du confluent de la Małka, le lit fluvial roule déjà plus de 500 mètres cubes d'eau par seconde. Complètement échappé à la région montagneuse, le Terek serpente désormais d'un flot ralenti à travers les steppes, dans la direction de la mer Caspienne ; mais il reçoit encore une importante rivière, la rapide Soundja, le fleuve des Tchetchènes, dans lequel se déversent d'abondantes sources sulfureuses. Le Meltchihi est un large ruisseau thermal formé de cinq abondantes fontaines, dont l'eau est si chaude qu'à plusieurs kilomètres en aval on ne peut encore la boire².

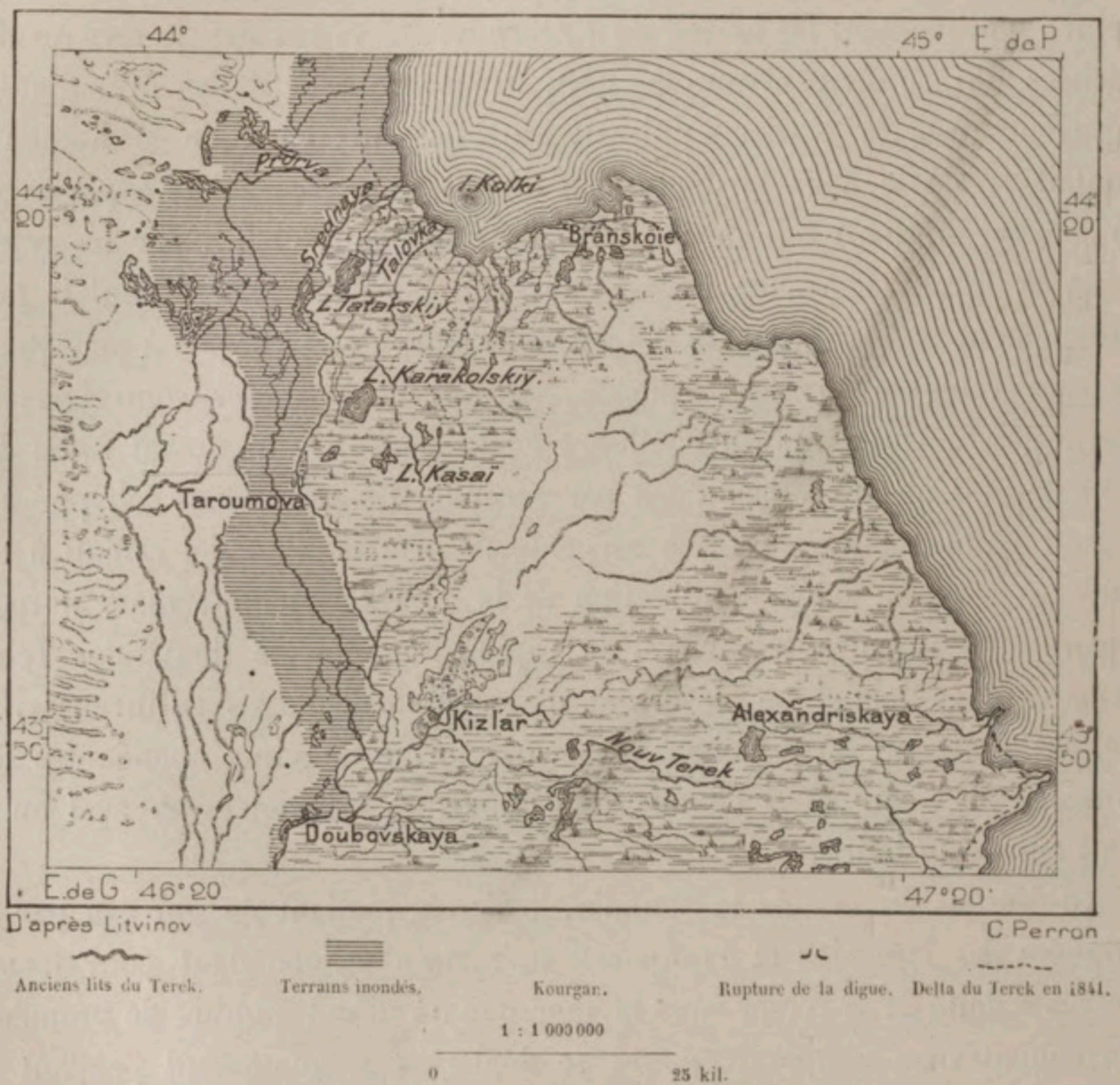
Au-dessous du bec de la Soundja, le Terek, perdant de son eau par les saignées des riverains et l'évaporation, reste assez abondant pour former un vaste delta et se verser dans la mer par un grand nombre de branches, permanentes ou temporaires, qui se déplacent fréquemment pendant les crues et dont l'importance relative change de siècle à siècle : une de ces branches est le « Vieux Terek » qui fut autrefois la plus considérable et qu'un « Nouveau Terek » remplace pour la masse des eaux. Sans compter les péninsules d'alluvions fluviales, qui doublent peut-être le développement du rivage, le delta embrasse un littoral d'environ 120 kilomètres, et quelques lits partiellement oblitérés paraissent l'avoir rattaché aux rivières voisines, d'un côté la Kouma, de l'autre le Soułak. A l'ouest du delta

¹ Pallas, *Voyage pendant les années 1793 et 1794* ; — Reineggs, *Beschreibung des Kaukasus*.

² Bergé, *La Tchetchniya et les Tchetchènes* (en russe).

actuel du Terek, on reconnaît les anciens rivages de la Caspienne et l'on y remarque aussi des rangées parallèles de *bougrî* ou buttes allongées, parfaitement semblables à celles qui dominent les bouches de la Volga et formées sans aucun doute par un abaissement des eaux à l'époque où la Caspienne se sépara de la mer Noire. D'après von Baer¹, les alluvions du Terek empiètent plus rapidement encore sur la Caspienne que celles

N° 28. — DELTA ET RÉGIONS INONDÉES DU BAS TEREK.



de la Volga. Des baies marines ont été complètement remplies par les apports fluviaux, et des stations de pêche, situées au bord de la mer en 1825, étaient délaissées, trente ans plus tard, à 16 kilomètres dans l'intérieur des terres. Toute la ligne des côtes de la Kouma au Terek a progressé vers l'est de 1 à 2 kilomètres² depuis l'année 1841. Mais toutes ces terres nouvelles, encore mal asséchées, sont très insalubres.

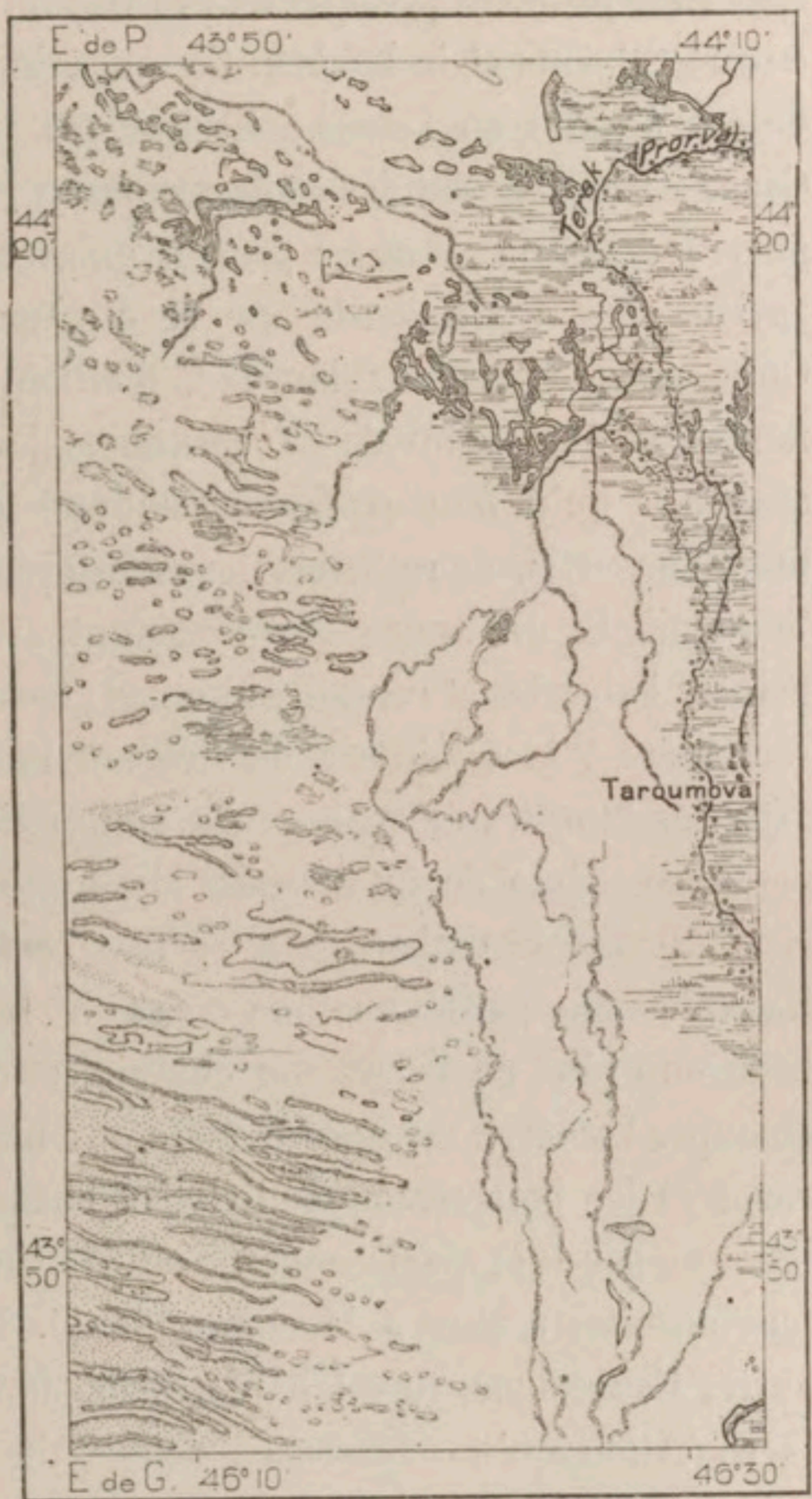
¹ *Kaspische Studien.*

² *Zapiski Kavk. Otd'. Roussk. Geogr. Obchchestva*, tome VI.

Aux mois de juillet et d'août, les laboureurs et les jardiniers du pays disent qu'ils ont la « tête enflée » ; la fièvre des marécages les livre en proie aux hallucinations de toute espèce¹.

La quantité d'eau que roule le Terek est largement suffisante pour qu'on puisse en dériver un canal d'alimentation vers le faite de partage des deux Manitch, et fournir ainsi à la voie navigable qui serait creusée de la Caspienne à la mer Noire : c'est là ce que propose l'ingénieur Daniłov. Il est probable toutefois que cette œuvre coûteuse ne sera pas entreprise de longtemps. L'eau du Terek et de ses affluents n'est employée maintenant qu'à l'irrigation des steppes riveraines : le canal d'Eristov, alimenté par la Mařka, parcourt les plaines dans la partie septentrionale du bassin et va rejoindre le Terek après un parcours de 256 kilomètres ; les Cosaques l'ont creusé de leur propre initiative, faisant ainsi la conquête de terrains que le gouvernement ne leur avait point donnés. Un autre canal, le Kourskiy, au nord du précédent, sort aussi de la Mařka, fait marcher 19 moulins, et, lors des hautes eaux, forme une rivière de 160 kilomètres de longueur. Un troisième canal, au nord du confluent de la Soundja, arrose plus de 100 000 hectares. Bien employée, l'eau du fleuve caucasien, si riche en argiles fertilisantes, pourrait continuer au loin, vers le nord et le nord-est, cet admirable bassin de la Kabarda, qui promet de devenir

N° 29. — INONDATION DU TEREK EN 1865.



Anciens lits du Terek.

Kourgan.

1 : 650 000

0 20 kil.

¹ *Kavkazskiy Kalendar'*, 1880.

un jour une des régions par excellence de l'agriculture et du jardinage : il en est peu dont les terrains soient plus fertiles et mieux arrosés ; les bras ne manquent point pour le travail : la science et la liberté d'initiative font seules défaut.

Les Kabardes ou Kabardins, qui se donnent à eux-mêmes le nom de Kabertaï, peuplent presque tout le versant septentrional du Caucase central, entre l'Elbrous et le Kazbek. Ce sont ethnologiquement les proches parents de ces Adighé ou Tcherkesses qui ont presque complètement disparu du Caucase ; beaux, souples et fiers comme les Adighé, aimant comme eux la guerre et la lutte et ne se prêtant qu'avec peine aux mœurs pacifiques des agriculteurs, les Kabardes ne se distinguent de leurs anciens voisins de Circassie que par leur langage, d'ailleurs plein de gutturales et de sifflantes comme celui des Tcherkesses. Leurs princes se disent d'origine arabe, ce qu'il faut expliquer peut-être par le désir qu'ils ont, en musulmans convertis, de rattacher leurs origines à celles du peuple de Mahomet. Toutefois la différence que l'on veut avoir remarquée entre le type des princes kabardes et celui des simples guerriers, semble devoir être attribuée seulement à la différence de vie et à l'influence de quelques croisements avec des familles étrangères. La nation vient probablement du nord-ouest, peut-être même de la Crimée ; elle a été graduellement refoulée vers les rives du Terek, d'abord par les Tartares Nogai, puis par les Russes. Les Kabardes ont gardé quelque chose de la vie nomade, car ils s'occupent beaucoup plus de l'élevage des chevaux et des brebis que de la culture des champs. La terre est encore pour eux une propriété commune ; les pâturages et les bois restent indivis, et chaque homme n'a droit qu'au sillon labouré par lui ; qu'il cesse de cultiver lui-même son terrain, et celui-ci fera aussitôt retour à la communauté. Plus peut-être que chez tous les autres Caucasiens, le vol hardi est en honneur chez les Kabardes, mais à la condition qu'il se fasse en dehors du village et de la tribu¹, et que le voleur ne se laisse pas surprendre : dans ce cas, il est poursuivi des quolibets et des rires de tous. En dépit des lois et des réglementations russes, il est aussi très honorable pour le jeune homme d'enlever sa fiancée ; quelques jours avant la noce, il se glisse dans la chambre de la jeune fille qui l'attend, et s'enfuit avec elle ; quand il reviendra se faire pardonner, il peut compter d'avance sur l'approbation de ceux qui respectent encore les anciennes coutumes².

¹ Bell, *Journal d'une résidence en Circassie*.

² Gabrovskiy, *Sbornik sv'ed'eniï o kavkazskikh Gortzakh*, livraison IV.

Les Kabardes proprement dits, sans les populations de races différentes qui vivent sur leur territoire, sont au nombre de 52 000 environ. Jadis ils furent la première nation de la Ciscaucasie; mais ils devaient succomber plus tôt que les autres, à cause de la situation géographique de leur pays, exposé à toutes les attaques du dehors. Il suffisait aux Russes de franchir quelques torrents pour entrer sur le territoire des Kabardes, et plus loin, la vallée du Terek, pénétrant du nord au sud en pleine Kabardie, servait de voie naturelle aux envahisseurs. Des forts, des postes placés de distance en distance le long du fleuve, coupaient la plaine en deux moitiés distinctes : à l'ouest la Grande Kabarda, à l'est la Petite Kabarda; c'est là que passe la route militaire entre les deux versants du Caucase et que les Russes devaient par conséquent tenter tout d'abord d'établir solidement leur puissance. D'ailleurs, la forme même des villages kabardes, s'allongeant en sinueuses rangées sur le bord des torrents, rendait la défense plus difficile. Dès l'année 1765, des Kabardes, christianisés en apparence, émigraient sur le territoire russe et s'établissaient dans la steppe, sur le Terek moyen. Au commencement du siècle, plus de quarante mille indigènes de la Kabarda, fuyant la domination russe, allèrent demander asile aux Turcs de la Koubañ, qui les accueillirent et leur donnèrent des terres, de nos jours encore habitées par les descendants de ces « Kabardes blancs ». Mais le gros de la nation resta dans le bassin du haut Terek, et ses jeunes hommes durent entrer dans l'armée du tzar. C'est parmi eux que les empereurs recrutèrent d'abord les superbes « Tcherkesses » qui parquent dans les cérémonies officielles, caracolant sur de nerveux et infatigables chevaux, portant avec aisance leur élégant et bizarre costume, l'énorme bonnet ou *papach* et l'ample *tcherkeska*, ornée de cartouchières et serrant étroitement la taille. Revenus dans leur pays, ces Kabardes ont cessé d'être de leur nation; ils sont fiers, non de leur liberté, comme l'étaient les ancêtres, mais de leur asservissement. D'ailleurs, le commerce des Kabardes avec les Russes et le passage continu des étrangers modifie de plus en plus les anciennes mœurs. En outre, des populations d'origine diverse rompent la cohésion de la race. Des Tartares, Ourouspietztes, Balkares, Nogai, groupés en communautés démocratiques administrées par des anciens, habitent des villages isolés. Des Juifs parcourent les campagnes, à la recherche d'emprunteurs, que la dette rend à jamais leurs clients. Des groupes d'Allemands s'établissent çà et là, à la recherche des meilleurs terrains, et même la colonie dite « écossaise », au nord de Patigorsk, a été complètement germanisée. Quant aux villes, grandissant de jour en jour, elles sont devenues russes. Au nord de la

Małka, le territoire a été slavisé en entier par les Cosaques, dont les ancêtres se montrèrent dans le pays dès le temps de Jean le Terrible.

Les Osses, plus connus sous le nom erroné d'Ossètes, sont aussi nombreux que les Kabardes dans le bassin du Terek, mais ils ne se sont guère aventurés dans la région des plaines; ils n'habitent que les hautes vallées, dans la zone montagneuse que limitent à l'ouest l'Adaï-kokh, à l'est le Kazbek. D'ailleurs, leurs aouls ne sont pas groupés seulement au milieu des pâturages et dans les fonds du versant septentrional; les deux cinquièmes de la population ossique vivent sur le versant méridional, dans les vallées tributaires du Rion et de la Koura, qui prennent leur origine sur les flancs des monts Zikari et Broutsabseli; ils occupent même une partie des monts Trialètes, au sud des plaines de la Koura¹. Les recensements les plus authentiques évaluent à plus de cent dix mille personnes le nombre des Osses. Ils constituent donc une des nations les plus considérables du Caucase, mais ce n'est point à leur puissance qu'ils doivent leur renommée, c'est aux diverses théories que les savants ont imaginées relativement à l'origine et à la parenté de ces montagnards. Sont-ils des Alains², comme le supposent plusieurs ethnologistes, après avoir recueilli de précieux indices à cet égard dans les historiens du bas empire et du moyen âge? Sont-ils les plus purs représentants des « Aryens » du Caucase et faut-il voir en eux soit des frères des Germains, soit plutôt ceux des Persans? Les Osses sont-ils des Ases, comme ceux qui émigrèrent en Scandinavie, ainsi que le croit M. Vivien de Saint-Martin³? Ou bien seraient-ils partiellement des Sémites, ainsi que pense l'avoir établi Pfaff⁴? A en juger par la grande diversité des types et des physionomies, qui varient, chez les Osses, de la beauté idéale à l'horrible laideur, la race est très mélangée; elle comprend des Géorgiens, des Arméniens, des Kabardes. En Digorie, sur le versant du nord, plusieurs familles nobles sont certainement d'origine tartare; au sud, dans la vallée de Lakhva ou du Livach-don, d'autres familles aristocratiques sont de provenance géorgienne. Si l'on néglige les nombreuses exceptions, l'ensemble de la race reste certainement bien inférieure en beauté aux autres peuplades du Caucase. Les traits de la plupart des Osses sont anguleux, leurs formes lourdes; ils manquent absolument de ce charme du regard, de cette noblesse du visage, de cette souplesse de la démarche, qui distinguent les

¹ N. von Seidlitz, *Carte ethnologique du Caucase*, 1880.

² Klaproth; Kohl, Kech.

³ *Recherches sur les populations primitives du Caucase*.

⁴ *Sbornik Sv'ed'eniij o Kavkazé*, tome II, 1872.

Tcherkesses et les Kabardes. Les blonds sont plus nombreux que les bruns et quelques-uns ont des yeux bleus comme les Scandinaves, tandis que d'autres, surtout ceux qui ressemblent aux brocanteurs juifs et parlent comme eux d'une voix caressante, ont les yeux bruns ou noirs.

Mais quelle que soit la race d'Europe ou d'Asie à laquelle la majorité des Osses est le plus apparentée, il est certain que leur langue doit être rangée parmi les idiomes de souche aryenne. Ils se donnent à eux-mêmes le nom d'Iron, qui rappelle celui de l'Iran ou de la Perse, et leur contrée est l'Ironiston. L'idiome de la Digorie est très mélangé de mots tartares et circassiens, mais le dialecte que l'on parle dans les hautes vallées, et qui a gardé sa pureté, se distingue par sa richesse en radicaux semblables à ceux des langues indo-européennes, le grec, le latin, le slave, l'allemand¹; il est plus rude que celui de la plaine. On a voulu retrouver dans les mœurs des Osses d'autres indices de parenté avec les nations occidentales. Les Iron font usage du lit, de la table et du siège, ce qui n'est point dans les habitudes des autres montagnards; ils saluent à l'européenne, embrassent et serrent la main comme on le fait dans les pays civilisés de l'Ouest; enfin, — et ceci est un indice de grande importance auprès des buveurs, — ils savent broyer l'orge de la même façon que les Allemands, s'en préparer comme eux une boisson fermentée et se servir de pots à bière ayant exactement la même forme que ceux des paysans du nord de l'Allemagne. Les voyageurs signalent aussi la ressemblance que les habitations des Osses du sud, de même que celles des Imères, présentent avec les granges des Alpes : ce sont des maisonnettes en bois couvertes de bardeaux sur lesquels pèsent de lourds galets². Mais dans les hautes vallées, où le bois manque, les Osses habitent des tours de pierre de haute antiquité et dont quelques-unes tombent en ruines.

En général, les Osses ne font guère honneur à la race indo-européenne, dont ils passent pour les représentants caucasiens. Inférieurs physiquement à leurs voisins des montagnes, ils ne peuvent non plus se comparer à eux pour la fierté, la dignité, le courage, quoique Freshfield leur donne le nom de *gentlemen* du Caucase. Leur ancien métier, pareil à celui de tant d'autres montagnards, était de se vendre au plus offrant; ils entraient comme soldats dans les armées des Byzantins, des Géorgiens, des Persans, qui envoyaient des agents recruteurs dans les montagnes; les mercenaires ne revenaient chez eux que pour dépenser en orgies le prix de leur butin.

¹ Klaproth; Sjögren; Rosen, etc.

² K. Koch, *Wanderungen im Oriente*; — von Seidlitz, *Russische Revue*, 1878, n° 1.

Les habitudes de guerre avaient tellement démoralisé les Osses qu'ils ne savaient plus à la fin s'occuper que de pillage; ils vénéraient tout particulièrement et vénèrent encore le dieu du brigandage, Saoubareg, qui, monté sur un cheval noir, escorte le bandit dans ses expéditions et lui montre le chemin¹. Encore pillards à l'occasion, quand ils peuvent tuer et voler sans grand danger, ils se sont bien gardés de défendre leur liberté contre les Russes, alors qu'il eût fallu se battre en désespérés : quoique possesseurs des vallées centrales du Caucase et maîtres par conséquent des points stratégiques les plus importants de la chaîne, ils laissèrent les Tcherkesses du Caucase occidental et les Lezghiens du Daghestan combattre et succomber séparément. Au lieu d'occuper dans la guerre sainte le premier rang, qui semblait leur revenir de droit, ils attendirent pour prendre définitivement leur parti que la victoire eût décidé en faveur des Russes. La misère les avait livrés à des exploiters de toute race, à des familles princières, parmi lesquelles se rencontrait même un Hongrois². Pour mettre fin à toute discussion sur la propriété du sol, le gouvernement russe déclara toutes les terres de la plaine propriété d'État, et y fit descendre comme colons les habitants « non sûrs » de la montagne. La plupart des Osses se disaient musulmans ; maintenant ils se prétendent chrétiens et vénèrent Saint-Nicolas avec non moins de ferveur que le prophète Élie. D'ailleurs, ils avaient déjà changé officiellement trois fois de religion pendant les dix derniers siècles. Chrétiens avant l'an mil, ils s'étaient convertis à l'islamisme, pour revenir deux cents ans plus tard à leur premier culte, sous la domination de la reine Tamara. De nouveaux changements politiques, au quinzième siècle, en firent pour la seconde fois des mahométans, à l'exception toutefois de ceux qui vivent aux confins de la Géorgie. En dépit de leur christianisme actuel, les Osses pratiquent la polygamie, avec cette aggravation que la première femme traite en esclaves les enfants de ses compagnes. Sous le culte officiel et sous les sédiments religieux du mahométisme, reparaissent du reste les pratiques païennes. Pendant la semaine sainte du rite chrétien, les Osses font des offrandes de pain et de beurre sur les autels des bois sacrés, dans les grottes, dans les chapelles autrefois chrétiennes, et mangent la chair des moutons tués en sacrifice. Les monuments les plus respectés du pays osse sont les *sappads* ou tombeaux des anciens temps, constructions octogonales de 4 à 5 mètres de hauteur, se terminant par un toit pyramidal percé de trous. Dans quelques villages des Osses et des

¹ Pfaff, ouvrage cité.

² Kraevskiy, *Zapiski kavkazskovo Old'ela*, VII, 1860.

Tcherkesses, les sappads sont assez nombreux pour former de véritables nécropoles; mais depuis le milieu du siècle il est défendu d'en construire de nouveaux, à cause des gaz qui s'en échappaient, empestant l'atmosphère¹.

Après les Kabardes et les Osses, les « allogènes » les plus nombreux des bassins de la Kouma et du Terek sont les Tartares Nogaï, errant presque tous dans les steppes orientales, sur les bords de la Caspienne et des lacs d'eau saumâtre, que les pluies remplissent en hiver, que le soleil et le vent dessèchent en été. Les Nogaï, frères de ceux que l'on voit encore çà et là sur les bords de la Koubari et descendant en partie des anciens maîtres de la Crimée, sont de véritables Asiates; ils habitent la tente de feutre comme leurs voisins les pauvres Kalmouks de Stavropol et d'Astrakhan, et quand il faut changer de pâturages, ils mettent leurs enfants dans des paniers qui pendent sur les flancs du chameau; leurs femmes montent sur la bosse de l'animal, et la caravane se met en marche à travers les solitudes. Ainsi les scènes de l'Asie centrale se retrouvent sur les côtes occidentales de la Caspienne, qui d'ailleurs, dans cette région des steppes, ne diffèrent que peu des rivages orientaux. Mais, il faut le dire, cette Asie caucasienne se rétrécit peu à peu, à mesure que les populations mongoles sont refoulées par les Russes; il y a un demi-siècle, les Nogaï de la Caucasic étaient encore soixante-dix mille², mais ce nombre a diminué de plus de moitié³. Par les traits, la stature et la démarche, un grand nombre de Nogaï sont devenus Mongols: évidemment mélangés avec les Kalmouks, ils ont la face plate, le nez large, les pommettes saillantes, les yeux petits et obliques, le front haut, la barbe rare. Ils sont doux et bienveillants, mais tenaces, routiniers, ennemis de tout changement, et ne se slavisent que sur les bords des rivières, là où l'industrie de la pêche et la culture les mettent en relations constantes avec les Russes, et où la pauvreté les oblige à travailler comme mercenaires chez les Arméniens et les Cosaques. On comptait déjà en 1865 une vingtaine de villages de Nogaï, bâtis comme ceux des Russes⁴. Tristes comme tous les Mongols, ils dérivent avec une mélancolique ironie leur nom d'un mot qui signifie: « Tu seras malheureux⁵! » Quelques milliers de Turkmènes vivent aussi dans les environs de Kizlar. Une légende, qui s'appuie sur une vague idée de la géologie sous-marine

¹ Von Seidlitz, *Russische Revue*, 1878, n° 2.

² K. Koch, *Reise durch Russland und den kaukasischen Isthmus*.

³ Meves, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela*, VII, 1866.

⁴ *Zapiski kavkazskavo Otd'ela*, VII, 1866.

⁵ Kolenati, *Bereisung des Kaukasus*.

de la Caspienne, veut que ces Turkmènes soient venus à pied sec des steppes asiatiques par la pointe de Krasnovodsk et la péninsule d'Apchéron¹.

La plus grande ville du bassin de la Kouma, Pátigorsk (en russe, Cinq Montagnes), est située à la base méridionale de la Machouka, promontoire avancé du massif de Bechtaou. Ce cône de porphyre à cinq pointes, entouré de récifs crétacés, qui se dresse au milieu des steppes, fut de tout temps, avec les sommets voisins, les monts du Renard, du Chameau, des Serpents, un point de ralliement pour les nomades de la steppe². Pátigorsk occupe donc une des parties de la région caucasienne où se pressaient le plus de tribus diverses, Kabardes, Nogai, Cosaques; maintenant elle est devenue un lieu de rendez-vous pour des Russes de toutes les provinces et même pour des étrangers du reste de l'Europe. En effet, Pátigorsk est une des stations thermales où les eaux sulfureuses, coulant avec le plus d'abondance, ont reçu, des médecins et des malades, la plus grande réputation d'efficacité: à elle seule, cette ville d'eau est aussi fréquentée que les cent autres stations thermales du Caucase, avec leurs sept cents sources minérales diverses, énumérées par Chodźko. Le groupe des eaux médicinales de Pátigorsk, en y comprenant celles qui jaillissent aux environs, jusqu'à la distance de 40 kilomètres, présente la série complète des sources dont l'usage est recommandé par la thérapeutique moderne³. Les vingt sources de Pátigorsk même, dont la température varie de 29 à 47 degrés centigrades, et qui donnent ensemble une moyenne de 10 litres par seconde, représentent le type des eaux sulfureuses. A près de 20 kilomètres au nord-ouest, de l'autre côté du massif insulaire des « Cinq Montagnes », la station de Jeleznovodsk (Eau ferrugineuse), indique par son nom même la nature de ses eaux, jaillissant en vingt endroits, et très différentes les unes des autres par leur température et leur teneur en acide carbonique, mais variables dans leur débit par l'effet des tremblements de terre. A l'ouest, dans la même vallée que Pátigorsk, vingt autres sources, celles-ci froides, alcalines et contenant de l'iode et du brome, s'échappent du sol marneux, près du village de Yesentouki. Plus haut vers le sud-ouest, et déjà en plein cœur des montagnes, s'élance la superbe fontaine à laquelle les Tcherkesses avaient donné le nom de Narzan ou de « Boisson des Héros » et

¹ Eichwald, *Reise auf dem Kaspischen Meere und in den Kaukasus*.

Favre, *Mémoires de la Société helvétique des Sciences naturelles*, tome XXVII, 1876.

³ Jules François, *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, séance du 29 mai 1876.

que l'on distingue maintenant par l'appellation moins poétique et plus précise de Kislovodsk (Eau acidulée) : cette source, incomparable pour ses vertus, donne plus de 1 500 000 litres d'eau (18 par seconde) et dégage 5400 mètres cubes d'acide carbonique par jour. Une muraille de plusieurs kilomètres de longueur, bordée de grottes et de tombeaux,

N° 50. — PATIGORSK ET RÉGION DES EAUX THERMALES.



1 : 600 000
0 — 20 kil.

déféndait jadis l'entrée de la source sacrée¹ ; on en voit encore quelques vestiges. D'autres fontaines non utilisées contiennent du chlore, de la magnésie, du sel marin, tandis que des lacs et des étangs, délaissés dans la steppe par le retrait de la mer, ont, comme les « limans » de la mer Noire, leurs boues salines, emplies d'algues microscopiques.

¹ Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*.

Patigorsk s'étend sur un vaste espace dans la vallée de Podkoumok, affluent méridional de la Kouma, comme en témoigne son nom, qui signifie « sous la Kouma » ou « Petite Kouma »; l'altitude moyenne de la ville est de 475 mètres au-dessus de l'atmosphère insalubre des plaines, et de vastes promenades, des parcs, des jardins, contribuent à l'assainissement des quartiers. Des hôtels, des maisons somptueuses, des galeries couvertes, des magasins élégants où se vendent des tapis de Perse et de Bokhara, et mille objets importés de Toufa et des usines de France et d'Angleterre, donnent à Patigorsk l'aspect des villes thermales d'Europe, Carlsbad, Kissingen, Vichy; mais la ville russe est plus récente : avant 1850, elle n'avait pas même de nom. A la fin du siècle dernier, les malades venaient se baigner aux sources de la vallée « sous le feu des Tcherkesses ». Les grands seigneurs de la Russie arrivaient accompagnés d'une centaine de cavaliers et de domestiques, avec tout un convoi d'équipages, de tentes, d'approvisionnements, et, pendant la durée de la cure, ils bivouaquaient dans le voisinage de la source¹. Maintenant, des thermes bien aménagés s'élèvent au-dessus du lac thermal souterrain et de tous ses puits jaillissants; mais le travail géologique des sources ne se voit plus comme autrefois. Les énormes bancs de tuf déposés par l'eau thermale, qui étonnèrent le voyageur Pallas, sont recouverts en maints endroits par les constructions et les débris, et le gouffre d'effondrement qu'emplit, à 26 mètres de profondeur, un petit lac fumant, a perdu de son aspect terrible : les baigneurs y descendent désormais par un tunnel, et les pigeons ramiers qui nichaient dans les anfractuosités du puits se sont envolés. On dit que cet abîme s'ouvrit vers 1774, et qu'en même temps le sol se fendit sur une grande étendue². Yesentouki et d'autres stations de bains du groupe de Patigorsk sont entourées de steppes infertiles; mais une beauté qu'on ne peut leur ravir, est la vue du massif superbe de l'Elbrous avec ses glaciers, ses forêts, ses torrents. De la crête jurassique du Bermamout, qui s'élève à 2591 mètres de hauteur au sud-ouest de Kislovodsk et de ses beaux ombrages, le géant des Alpes caucasiennes apparaît dans toute sa sublimité : le Bermamout est le mont du Caucase le plus souvent gravi.

Georgyevsk, au nord-est de Patigorsk, et dans le même bassin fluvial, fut jusqu'en 1824 la capitale de la Ciscaucasie. En cédant à Stavropol son rang de chef-lieu des administrations provinciales, Georgyevsk devint un

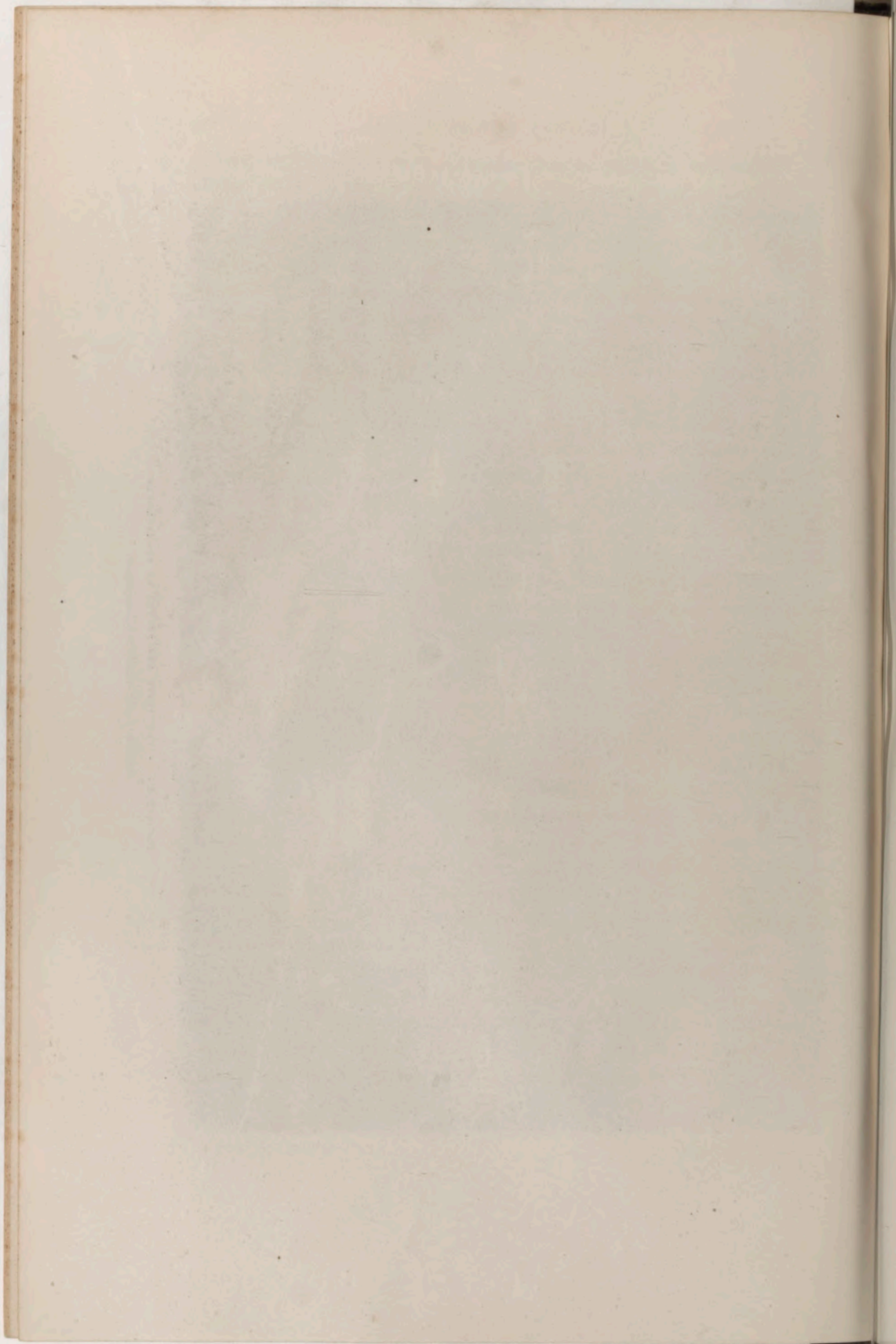
¹ G. Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus*.

² Pallas, *Second voyage*.



PATIGORSK. — VUE PRISE DES PENTES DE LA MACHOUNA

Dessin de Taylor, d'après une photographie.



simple village, mais elle reprend de l'importance comme entrepôt agricole du bassin de la Kouma et comme station du chemin de fer de la Caucasic. Des colonies allemandes contribuent à la prospérité de la ville. En aval, sur la Kouma et sur ses affluents occidentaux, ne se succèdent plus que d'anciennes stanitzas de Cosaques, dont quelques-unes, Otkaznoïe, Alexandrovskaya, Błagodarnoïe, Praskoveya, sont devenues des villes et des centres agricoles importants. A l'est de Praskoveya, sur les deux rives de la Kouma, s'élevait jadis la fameuse ville de Madjar ou Madjarî. La coïncidence des noms a fait croire à quelques auteurs que Madjar fut une capitale des Magyars hongrois; mais ce nom, d'origine tartare, et dont le sens est celui de « palais, édifice », semble avoir appartenu à l'une des cités principales de l'empire des Khazars¹. Les Tartares Kiptchak s'y établirent, et divers documents qu'on a retrouvés récemment prouvent qu'elle était encore au milieu du quatorzième siècle une ville florissante, où venaient fréquemment des commerçants russes : le géographe arabe Aboulfeda la désigne sous le nom de Kou-madjar. Du temps de Pallas il y avait encore trente-deux bâtiments intacts; maintenant on y voit seulement quelques restes de tours et des amas de ruines couvrant un vaste espace; des briques vernissées à la mode persane jonchent le sol. Les quelques inscriptions que l'on a trouvées se rapportent toutes à des Tartares mahométans², et les médailles enfouies avaient été frappées à Saraï, sur la Vołga. Le village arménien de Svatoï-Krest s'est établi au milieu des décombres; et de nombreux kourgans s'élèvent aux alentours. A l'est, des colonies agricoles se succèdent le long de la Kouma; mais loin de la rivière on ne voit que des campements de Nogaï et de Kalmouks.

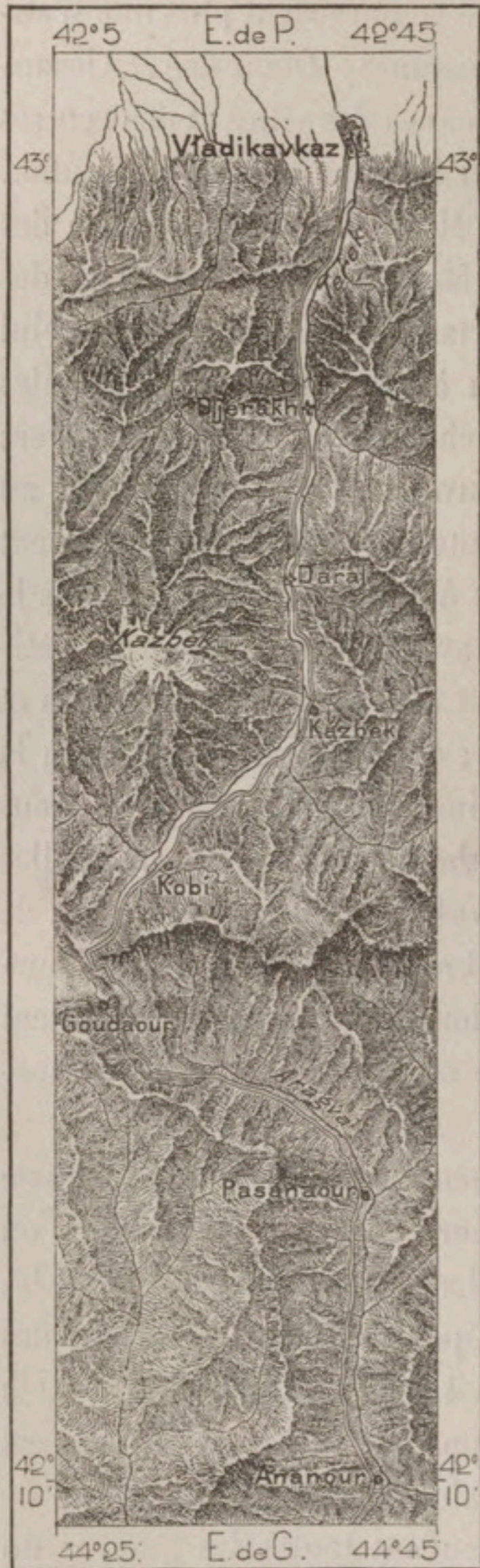
Le chef-lieu de la Kabarda, qui est en même temps la cité principale du bassin du Terek, a reçu l'appellation sonore de Vładikavkaz, que l'on pourrait traduire en français par celle de « La Ferté Caucase » : pour les Osses indigènes, cette ville n'a d'autre nom que Kapkaï ou « Portail des Montagnes ». Elle se trouve en effet au pied des Montagnes Noires et à l'entrée des hauts défilés par lesquels s'échappe le Terek; son altitude est déjà de près de 700 mètres. Forteresse centrale du Caucase, gardienne de la route militaire qui le traverse, elle eut pendant toutes les guerres du Caucase, depuis 1784, une importance stratégique capitale, et depuis que les montagnards sont réduits à l'obéissance, elle grandit comme entrepôt de commerce. Propre et gracieuse, Vładikavkaz est une de ces villes qui

¹ Klaproth, *Voyage au Caucase*.

² Von Baer, *Beiträge zur Kenntniss des Russischen Reiches*, 4^e vol.

doivent surgir du sol et qui renaîtraient aussitôt si la guerre ou l'incendie

№ 51 — ROUTE DE VLADIKAVKAZ A ANANOUR,
PAR LA VALLÉE DE TEREK.



D'après la Carte de l'Etat Major C. Perron

1 : 610 000

0 10 kil.

venaient à les détruire. « La Ferté Caucase » est la porte par laquelle les plaines du nord et la Russie d'Europe communiquent avec la Transcaucasie, parvis de toute l'Asie antérieure. Cependant sa vie est encore partiellement factice, puisque les fonctionnaires et les soldats y sont en majorité. En 1874, les hommes y dépassaient de plus du double le nombre des femmes.

Naguère, la route militaire qui traverse les Alpes caucasiennes, de Vladikavkaz à Tiflis, était quelquefois dégradée ou même détruite par les colères soudaines du Terek. Des avalanches de neige et de pierres la recouvraient à l'issue des couloirs, et l'on sait que le glacier de Devdoraki menace toujours de la faire disparaître sous un amas de débris ; en moyenne, elle est bloquée pendant 17 jours par an sur une longueur de 14 kilomètres¹. Il sera donc nécessaire d'entreprendre de très grands travaux quand il s'agira de compléter les communications entre Vladikavkaz et Tiflis par un chemin de fer, s'il est vrai qu'on se décide, malgré tous les obstacles qu'oppose la nature, à tenter la percée du Caucase par la vallée du Terek. Mais où sera l'entrée du souterrain ? Le chemin de fer, passant au-dessous de la route actuelle, attaquera-t-il la montagne près du village de Kobi, bien connu pour ses eaux gazeuses, et reparaitra-t-il à l'air libre après un parcours de 17 kilomètres sous la crête de la

montagne ? La voie ferrée se détournera-t-elle vers l'est, pour franchir le

¹ *Zapiski kavkazskavo Otd'ela*, VII, 1866.

Caucase par un tunnel de moindre longueur, descendant sur le versant méridional par la vallée de la petite Aragva? Les ingénieurs se décideront-ils pour un tracé beaucoup plus occidental, celui de la vallée de l'Ar-don? S'il en était ainsi, la voie pénétrerait au nord-ouest de Vïadikavkaz, dans la haute vallée de l'Ar-don par la porte ou défilé d'Aïagir, ville entourée de vergers, qui fut autrefois une colonie de transportés sibériens¹, passerait près des mines de plomb argentifère de Sa-don, qui jusqu'à présent n'ont point enrichi le trésor, et s'élèverait peu à peu, par une brèche de la chaîne maîtresse, jusqu'à un tunnel de 5 kilomètres creusé au-dessous de la crête de Roki, à l'est du Zikari, faite du partage des eaux. La haute vallée de l'Ar-don commande à la fois les deux versants de la Transcaucasie; véritable centre des monts Caucase au point de vue des communications, elle offre aux voyageurs le grand avantage de passages faciles, d'un côté vers la Géorgie et le bassin de la Koura, par le col de Roki, accessible seulement aux cavaliers, de l'autre, vers l'Imérie et le bassin du Rion, par le col de Mamisson. On s'occupe aussi d'un tracé oriental, qui rejoindrait Groznïy et le bas Terek à la vallée de l'Aravga, par celle de l'Argoun et un souterrain creusé à l'ouest du mont Borbalo. La prospérité de Vïadikavkaz et d'autres villes des deux versants dépend en grande partie du choix définitif qui sera fait pour le tracé d'un chemin de fer transcaucasien. D'ailleurs, il est probable que la chaîne sera contournée à l'est par une voie ferrée rejoignant les villes de Petrovsk, de Derbent et de Bakou, avant qu'on ose s'attaquer à ses rochers pour la franchir directement.

En aval de Vïadikavkaz sur le Terek, Yekaterinograd, ancien lieu de gué des Tcherkesses, occupe une position maîtresse, non loin du confluent du Terek et de la Maïka, au centre même de l'hémicycle de la Kabarda : aussi Potomkin y fonda-t-il, en 1778, une des forteresses de la ligne du Caucase, et, sept années plus tard, cette forteresse était-elle choisie pour capitale des possessions russes dans la région du Caucase. Mais en 1790 Yekaterinograd perdait son rang de chef-lieu, et depuis elle n'est qu'une simple stanitza de Cosaques. Le centre politique et commercial de la contrée est la ville de Mozdok ou de « Bois Noir », d'origine relativement fort ancienne, puisqu'elle fut fondée en 1759, par un chef de la Petite Kabarda, qu'une guerre malheureuse avait forcé de s'expatrier : lieu d'asile, Mozdok eut souvent des fugitifs à recevoir, Kabardes de la vallée du Terek, Osses et Tchetchènes de la montagne, Arméniens et Géorgiens

¹ Von Seidlitz. *Russische Revue*, 1878, n° 1.

de la Transcaucasie. Jusqu'à une époque récente, les réfugiés d'Arménie, au nombre de plusieurs milliers, étaient de beaucoup la population prépondérante de Mozdok et, grâce à eux, cette ville, que les miasmes des marais ont forcée de se déplacer de 7 kilomètres depuis l'époque de sa fondation, était devenue le principal marché de la Ciscaucasie : c'est là que se rencontraient les Cosaques des stanitzas, les montagnards du Daghestan, les agriculteurs de la Kabarda, les Nogai nomades du bas Terek et de la Kouma. Pour favoriser Mozdok, le gouvernement russe avait même détourné vers cette ville la route militaire de Stavropol à Tiflis; mais depuis la construction du chemin de fer, la ville a perdu le privilège commercial que lui assurait ce bizarre détour du chemin. Désormais Mozdok n'a plus que ses avantages naturels, comme lieu de rendez-vous des populations diverses qui l'entourent, et comme entrepôt des colonies agricoles du Terek moyen. Trois villes ruinées se voient encore sur les rives du Terek, Tatar-toup, Djoulad et des débris innommés, près desquels des fossés et des murailles sont attribués par la légende à « Timour le Boiteux »¹.

Groznïy, dont les maisons se sont groupées autour de la forteresse Groznaya, est maintenant le chef-lieu naturel de toute la vallée de la Soundja, la plus fertile peut-être de la Ciscaucasie; ses eaux minérales, connues depuis le milieu du siècle dernier, sont très fréquentées, mais les puits de naphte des environs n'ont pas une grande importance industrielle. De nombreux villages et des bourgs considérables, dont le principal est celui d'Ourous-Martan, sont épars dans la plaine de Groznïy et sur les coteaux environnants. A l'est, la ville mahométane d'Ak-saï étend ses jardins dans une région parfaitement arrosée, dont les eaux vont se perdre dans les marécages du bas Terek et du littoral caspien.

Kizlar est encore plus ancienne que Mozdok, puisqu'elle est déjà mentionnée dans les chroniques dès l'année 1616. De même que Mozdok, elle reçut des fugitifs de toute nation et surtout des Arméniens, qui s'emparèrent peu à peu du commerce local. La position de Kizlar à la tête du delta est heureuse pour le trafic et la culture, sinon pour les aises de la vie : le Terek et ses branches, que retiennent des levées latérales, trop faibles quelquefois, fournissent aux riverains toute l'eau qui leur est nécessaire pour l'irrigation de leurs terres. En 1861, on comptait autour de Kizlar plus de 1250 jardins fournissant aux marchés de la Russie des fruits et des primeurs de toute espèce. Kizlar est aussi fameuse dans l'Europe

¹ Bergé, *Russische Revue*, 1874, n° 11.

orientale par ses vignobles, où l'on voit les vendangeurs descendre en bandes du Daghestan pendant les bonnes années. Le vin de Kizlar est exporté par le petit port voisin, Bransk ou Branskoïe, et les industriels russes s'en servent pour la fabrication des vins de Porto, de Madère, de Xérès et d'autres crus renommés du midi. On en vend chaque année 50 000 hectolitres à la foire de Nijniy-Novgorod¹.

IV

DAGHESTAN, LE CAUCASE ORIENTAL

Les massifs orientaux du Caucase n'ont pas de sommets aussi élevés que ceux des arêtes centrales de l'Elbrous au Kazbek ; mais dans l'ensemble du relief ils représentent une protubérance beaucoup plus considérable au-dessus des plaines. Les brèches ouvertes entre les sommets ont une grande hauteur relative et les chaînons latéraux élargissent cette partie du Caucase de manière à lui donner, du nord au sud, jusqu'à deux degrés de latitude. Au milieu de toutes ces montagnes, diverses par la hauteur et l'orientation, le spectacle est plus varié qu'à la base des colosses occidentaux, et l'on voit en mainte vallée des monts neigeux ou boisés se dresser sur tout le pourtour de l'horizon. L'enchevêtrement des massifs a longtemps protégé les montagnards contre les Russes : ceux-ci ne pouvaient pénétrer dans le dédale des hautes vallées qu'en longeant entre les précipices le lit sinueux des torrents, ou bien en se hasardant sur les sentiers inconnus des monts, exposés à toutes les embûches des guerriers indigènes. Il est vrai que les derniers combats ont été livrés en Abkhazie, mais c'est dans le Daghestan que la lutte à mort contre les envahisseurs slaves a le plus longtemps duré.

Le mont Borbafo, où naissent des torrents qui courent vers quatre fleuves, le Terek, le Soufak, la Kouma et son grand affluent l'Alazan, est considéré d'ordinaire comme la borne occidentale du Daghestan. C'est à ce

¹ Villes des bassins de la Kouma et du Terek ayant plus de 5000 habitants :

GOUVERNEMENT DE STAVROPOL.	TERRITOIRE DU TEREK.
Patigorsk (1875) 15650 hab.	Vladikavkaz (1875). 20 600 hab.
Praskoveya (bourg 8000 »	Kizlar (1876) 9 175 »
Alexandrovskaya (sloboda). 7400 »	Grozniy 8 450 »
Blagodarnoïe (sefo). 6050 »	Mezdok. 8 580 »
Otkaznoïe (sefo). 5150 »	Ourous-Martan. 6 900 »
	Ak-sai. 5 000 »

nœud de montagnes que la principale crête latérale, celle d'Andi, vient se souder à la chaîne maîtresse, pour limiter avec elle l'espace triangulaire du Caucase oriental ; on pourrait d'ailleurs considérer le Daghestan comme

N° 52. — GROUPE DU TEBoulos-MTA.



d'après la Carte de l'Etat-Major

C. Perron

1 : 25 500

0 10 kil.

un vaste plateau évidé par des vallées : dans leur partie supérieure, elles sont creusées de quelques centaines de mètres ou de mille mètres à peine au-dessous de la crête des montagnes. D'après Abich, il ne faudrait voir dans tout le système du Daghestan qu'un système de plissement de roches sédi-

mentaires, jurassiques, crétacées et tertiaires, dont les voussures sont déchirées et traversées de crevasses¹. De même qu'à l'ouest l'Elbrous, dressé sur une crête latérale, domine d'une grande hauteur les sommets de l'arête médiane, de même c'est sur le faite d'Andi que s'élève la cime culminante de tout le Caucase oriental, le Teboulos-mta, haut de 4500 mètres; plusieurs autres pics ou *mta* du même chaînon dépassent 4000 mètres, tandis que les vertèbres de l'épine dorsale proprement dite ont seulement de 3000 à 3500 mètres. Cependant la crête se redresse peu à peu vers l'orient, au sud du haut Samour, et de nombreuses pointes de rochers dépassent la ligne des neiges persistantes: telles le Sari-dagh, le Vitziri, le Bazardiouz, le Tkhfan-dagh, le Baba-dagh, sur la crête régulière, et l'Ałakhoun-dagh, le Chalbouz-dagh, le Chah-dagh ou Elbrous de l'est, la Kizil-kaya, dans les massifs latéraux du nord. A l'est du Baba-dagh, les montagnes s'affaissent rapidement vers la Caspienne, et, dans la péninsule d'Apchéron, ce ne sont plus que des collines². Presque tous les noms des montagnes sont restés turcs ou géorgiens.

Quelques torrents, issus des contreforts avancés du Daghestan, s'écoulent dans le Terek par son affluent méridional, la Soundja; mais le fleuve qui reçoit presque tout l'excédent des eaux de pluie tombées dans ces montagnes, est le Soułak, formé par les quatre torrents qui portent le nom tartare de Koïsou. Comme le Terek et l'Ar-don, le Soułak doit traverser des « Montagnes Noires », avant de pouvoir s'échapper dans la plaine par de superbes défilés et se recourber à l'est vers la Caspienne. De même que le Terek, le Soułak gagne peu à peu sur la mer par une pointe d'alluvions, et pendant les crues il forme un delta temporaire, dont les eaux vont se mêler en partie avec celles du Terek dans la vaste baie d'Agrakhan, plutôt étang que golfe marin. Dans l'espérance d'en approfondir le chenal, Pierre le Grand y fit déverser un torrent régulier dérivé du Soułak, mais ce travail n'eut, comme tant d'autres entreprises du même genre

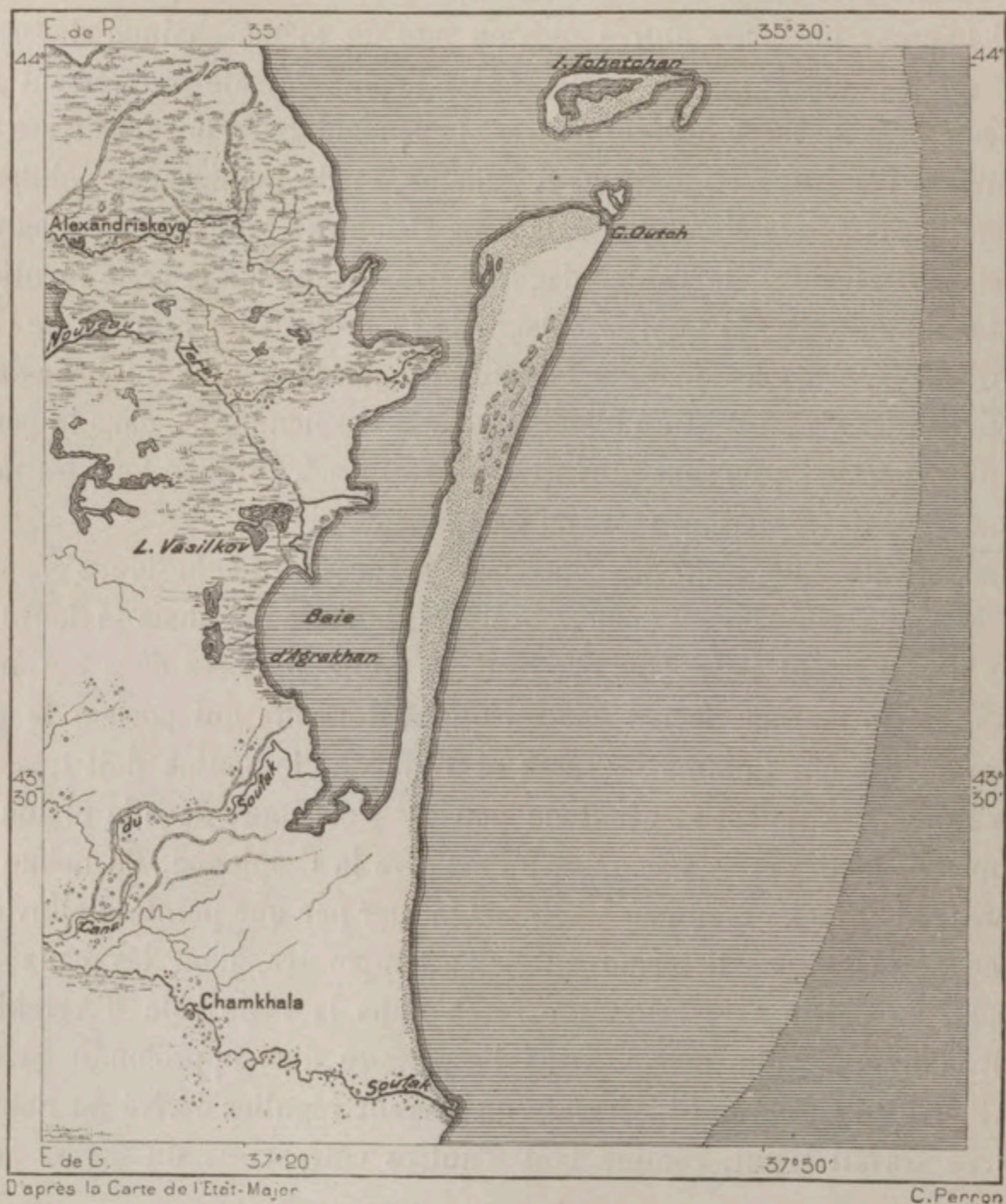
¹ *Zapiski kavkazskavo Otd'ela*, VI, 1864.

² Altitudes diverses du Caucase oriental :

CHAÎNE MAÎTRESSE		CRÊTE D'ANDI.	
	mètres.		mètres.
Borbalo.	5287	Teboulos-mta.	4500
Sari-dagh	5656	Katchou.	4271
Vitziri	5882	Dik'os-mta	4182
Bazardiouz.	4482	MASSIFS ORIENTAUX.	
Tkhfan-dagh.	4189	Ałakhoun-dagh.	5585
Baba-dagh.	5655	Chah-dagh.	4252
Atech-gah (Apchéron).	276	Chalbouz-dagh	4248
		Kizil-kaya.	3729

commencées par le tzar Pierre, aucune utilité : les inondations détruisirent les digues et les boues comblèrent le canal de navigation. Des rigoles d'arrosement, creusées il y a peu d'années, ont eu plus de succès. Les terres

N° 33. — BOUCHES DU TEREK ET BAS SOULAK.



irriguées du bas Soulak comprennent une surface de 60 000 hectares¹.

Au sud du Soulak, d'autres torrents se précipitent vers la Caspienne, mais d'ordinaire ce ne sont que des filets d'eau glissant entre les cailloux. Le Samour seul a l'importance d'une rivière; à l'issue des montagnes, il

¹ Zapiski kavkazskavo Otd'ela, tome VI, 1864.

se divise en plusieurs branches qui se déplacent incessamment au milieu des sables et des galets. On peut dire que le Samour et tous les autres torrents qui parcourent la plaine de Kouba forment un delta commun, entremêlant leurs lits et empiétant ensemble par leurs alluvions sur les eaux de la Caspienne. Lancés rapidement sur des terres sans cohésion qu'ils ont

N° 54. — PAYS DE KOUBA.



eux-mêmes apportées, ces torrents, que l'on peut comparer aux *fiumi* et aux *fiumare* du versant oriental des Apennins, changent constamment de cours, et l'on retrouve çà et là d'anciens lits, des fausses rivières, des étangs abandonnés par les eaux courantes. La région du bas Samour, dont le régime hydrographique n'est pas encore fixé, est l'une des plus insalubres de la Caucasic.

En l'année 1868, après la fin des guerres qui avaient désolé les vallées du Caucase, le gouvernement russe fit dresser le recensement des monta-

gnards indigènes. Le nombre en était alors de 908 000; en 1872, il était évalué à 995 000, dont près de la moitié, soit 478 000, dans le seul territoire du Daghestan. Les Tchetchènes et les Lezghiens du versant septentrional, entre la Kabarda et la Caspienne, forment actuellement un ensemble d'au moins 670 000 individus¹. Cette population se décompose en plusieurs races distinctes d'origine, de religion, de mœurs, de langue, mais il est prouvé désormais que la plupart des idiomes différents qui se parlent dans cette région du Caucase ne sont en réalité que des patois appartenant à une même souche linguistique. Un des langages du Daghestan n'aurait pour domaine, dans la partie sud-occidentale du pays, qu'un seul village, Inoukh, composé d'une trentaine de maisons. D'ailleurs, cette langue à aire si limitée est, comme tous les autres idiomes du Daghestan, à l'exception de quelques documents avars, écrits en caractères arabes, complètement privée de littérature.

Parmi les populations du Caucase oriental, les Tchetchènes ou Tchetchenzes, évalués à 140 000 environ, se divisent eux-mêmes en une vingtaine de groupes différents et parlant des dialectes distincts. Désignés sous les appellations de Misdjeghi par les Lezghiens, leurs voisins orientaux, et de Kistes par les Géorgiens, les Tchetchènes habitent tout le Daghestan occidental, à l'est des Osses et des Kabardes, et descendent même des coteaux avancés dans les plaines. La Soundja traverse leur territoire et sépare la « petite Tchetchniya », la région basse, de la « grande Tchetchniya », le pays des montagnards. Tchetchènes de la plaine et de la montagne combattirent, on le sait, avec le plus grand acharnement contre les Russes : au siècle dernier, Daoud-Beg et Omar-Khan, et dans ce siècle Khazi-Mollah, puis Chamil, groupèrent autour d'eux les Tchetchènes, et ceux-ci, sunnites musulmans, plus ardents pour leur culte que leurs coreligionnaires tcherkesses et abkhazes du Caucase occidental, luttèrent avec l'énergie que donne le fanatisme, uni à l'amour de la liberté et à la passion des combats. Cependant il fallut céder, et depuis 1859 la Tchetchniya, le pays le plus fertile et le plus salubre de la Ciscaucasie, n'est plus habité que par des vaincus, sujets de la Russie. Dès l'année 1819, la forteresse Groznaya ou « Menaçante », devenue maintenant la ville de Groznîy, avait été bâtie par les envahisseurs, sur les bords de la Soundja, entre les deux territoires des Tchetchènes, et ses menaces ne sont point restées vaines. De même que les Tcherkesses, les Tchetchènes de la montagne durent abandonner pour la plupart leurs aouls paternels, et ceux

¹ N. von Seidlitz, *Carte ethnographique du Caucase*, 1880.

d'entre eux qui ne consentirent pas à s'établir dans la plaine aux environs de Mozdok et d'autres villes du Terek et de la Kouma, durent émigrer dans l'Arménie turque, par convois de cent à deux cents familles, accompagnés de soldats russes. L'itinéraire tracé était la route de Vladikavkaz à Alexandropol par Tiflis, et pendant des mois entiers on put voir les malheureux, suivis de leurs troupeaux, se traîner sur les chemins. Dans le territoire turc, d'autres misères les attendaient. Les terres leur manquaient et de sanglants conflits eurent lieu entre eux et leurs nouveaux voisins. Il fallut les déplacer plusieurs fois, et les cimetières de chaque lieu d'exil gardaient une partie des émigrants¹.

Les habitants de la Tchetchniya ressemblent beaucoup aux Tcherkesses. Comme eux, ils sont fiers, souples, élégants, aimant la richesse des vêtements et les portant avec aisance. La plupart d'entre eux ont le nez aquilin, le regard inquiet, presque méchant; toutefois ils sont magnanimes et conservent toujours la dignité du langage et du maintien; ils tuent, mais ils n'insultent pas. Les femmes des Tchetchènes aisés, fort gracieuses, sont habillées d'une veste élégante dessinant bien la taille, et de larges pantalons de soie rose; elles ont aux pieds des babouches jaunes, aux poignets des bracelets d'argent; une pièce de drap retombant sur les épaules cache en partie leur chevelure. Les demeures des Tchetchènes sont presque toutes de véritables tanières, froides, sombres, humides: quelques-unes sont creusées dans la terre, d'autres sont formées de branchages entrelacés ou de pierres empilées grossièrement. L'ensemble des habitations forme un de ces aouls que l'on aperçoit, perchés sur quelque promontoire vertical ou surplombant et semblables à des blocs erratiques arrêtés au bord d'un précipice. Avant la conquête russe, la grande majorité des montagnards vivaient en communes républicaines, se gouvernant elles-mêmes par des assemblées populaires, pareilles à celles des cantons primitifs de la Suisse. D'autres communautés obéissaient à des khans héréditaires, dont la puissance remonte à l'époque de l'invasion mahométane. Du reste, tous étaient également soumis à l'*adat* ou droit coutumier.

Quoique très redoutés par les habitants de la plaine, comme pillards et brigands, les montagnards du Daghestan, surtout les Tchetchènes, étaient peut-être de tous les peuples de guerre ceux qui, du moins pendant leur lutte suprême contre les Russes, montrèrent les plus brillantes qualités d'hommes libres: « Nous sommes tous égaux! » aiment-ils à répéter, et il n'y avait en effet d'esclaves parmi eux que des captifs ou des fils

¹ Vivien de Saint-Martin, *Année géographique*, 1866.

de captifs. Mais souvent ceux-ci épousaient des filles de leurs maîtres et devenaient ainsi des membres de la famille et les égaux de tous¹. Les Tchetchènes poussaient la fierté jusqu'au fanatisme ; leur hospitalité était sans bornes, quoique mêlée de bizarres pratiques. Que de fois le voyageur n'a-t-il pas vu des bandes de cavaliers descendre vers lui au grand galop du haut des campements, en tirant au-dessus de sa tête des salves de coups de fusil et de pistolet, puis s'arrêter soudain, à dix ou quinze pas de distance, et saluer l'étranger d'un « salamalec » respectueux ! Dans une pareille société, la justice devait être réglée par la « loi du sang », et, malgré le code russe, cette loi est encore la seule qui soit respectée. Le meurtre, le pillage, le vol à main armée ne peuvent se racheter que par une mort d'homme, à moins que le coupable ne laisse pousser ses cheveux et que l'offensé ne consente à le raser de ses mains et à lui faire prêter serment de fraternité sur le Coran². Il arrive aussi que de grandes fêtes suspendent pour tous les lois de la vengeance³. Quand un montagnard s'aperçoit que son cheval a disparu, il se munit de ses armes, s'enveloppe d'une de ces étoffes de laine blanche qui servent de linceul, prend une pièce de monnaie pour payer un prêtre, qui récitera la prière des morts, et se met à la recherche de l'animal. Presque toujours, le voleur s'est hâté de s'en débarrasser en le vendant dans quelque clan éloigné. A la vue de l'ancien propriétaire, armé pour un combat à mort, le nouveau possesseur rend la bête, prend à son tour le linceul et la pièce de monnaie et va se présenter chez le vendeur. C'est le voleur peut-être. Alors le prêtre est appelé et la lutte mortelle s'engage ; mais si le vendeur a lui-même été trompé, c'est à lui de se mettre en route et de présenter ses terribles symboles de combat à outrance. Ainsi, de visite en visite, la mort finit par trouver sa victime, à moins que le voleur ne soit un étranger venu de par delà les montagnes⁴. Une autre coutume, chez les Ingouches, témoigne d'une singulière force de croyance dans l'immortalité de l'âme. Quand, à la veille des noces, l'un des fiancés vient à mourir, la cérémonie ne s'en fait pas moins, le mort est uni au vivant en un mariage qui doit être un jour ratifié dans le ciel, et le père ne manque pas d'acquitter la dot préalablement fixée. Le christianisme a toujours une certaine prise sur les Tchetchènes, tous devenus sunnites, à l'exception de ceux de Bragounî, sur la Soundja. Près de Kistin, trois églises érigées

¹ Bergé, *La Tchetchnia et les Tchetchenses* ; Globe, Société de Géographie de Genève, 1861.

² Bergé, ouvrage cité.

³ Reineggs, *Beschreibung des Kaukasus*.

⁴ G. Kennan, *Bulletin of the Geographical American Society*.

sur une montagne en l'honneur de saint Georges, de la Vierge, de sainte Marina, sont encore des lieux de pèlerinage très fréquentés, et l'on vient à des époques fixes y sacrifier des béliers. Ces édifices sont pleins de dépouilles d'animaux¹.

Presque toutes les peuplades qui habitent les vallées du Caucase oriental à l'est des Tchetchènes sont confondues sous le nom de Lezghi ou Lezghiens, qui, d'après l'étymologie tartare, serait synonyme de « Brigands » ou de « Pillards », mais qui semble être une dénomination nationale antique, puisque les Géorgiens et les Arméniens donnent au peuple, depuis une époque immémoriale, les appellations de Lèkes et de Lekses. Le nombre des tribus lezghiennes n'a cessé de changer suivant les migrations et les guerres : Kolenati en compte 55, tandis que Bergé en énumère 51 ; Komarov, s'en tenant aux divisions générales, se borne à marquer le domaine de vingt-sept peuples, sur sa carte ethnologique du territoire de Daghestan². Toutes ces peuplades ont leurs dialectes, pleins de sons gutturaux et très difficiles à prononcer pour une bouche européenne. Ouslar et Schiefner³ ont classé ces divers idiomes en groupes de langues, dont les principales sont l'idiome des Avars dans le Daghestan occidental, et les langues de Dargo et de Koura dans le Daghestan oriental ; mais les montagnards de pays éloignés ne peuvent se comprendre mutuellement et se servent d'une langue tierce : chez les tribus occidentales, c'est ordinairement l'arabe qui sert de moyen de communication entre les prêtres et les marchands ; à l'est, le patois turc de l'Azerbeïdjan est d'un usage général. La plus célèbre des tribus, celle qui jouit du plus grand renom de vaillance, et qui forme à elle seule plus du cinquième de tous les Lezghiens, est la tribu des Avars, qui vit immédiatement à l'orient des Tchetchènes. Faut-il voir en eux les frères de ces Avars qui fondèrent un grand empire sur le Danube et dont triompha Charlemagne ? La plupart des écrivains l'admettent comme vraisemblable⁴. Cependant, d'après Komarov, le nom d'Avars, qui a le sens de « Fugitifs », de « Vagabonds » dans le langage turc des gens de la plaine, serait d'origine moderne.

Le Daghestan a trop peu de terres arables pour qu'il fût possible au demi-million de Lezghiens qui l'habitaient d'y vivre de la culture du sol et de l'élevage de leurs bestiaux. Cependant ils sont habiles agriculteurs : leurs

¹ Bergé, ouvrage cité.

² *Zapiski kavkazskavo Otd'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, VIII, 1875.

³ *Mélanges asiatiques*, divers mémoires ; *Bulletin de l'Acad. des Sc. de Pétersbourg.*, divers mémoires ; — *Izv'estiya kavkazskavo Otd'ela*, V, 1877.

⁴ Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*.

jardins, soutenus de murailles et arrosés avec soin, sont parfaitement tenus et fournissent des grains, des fruits, des légumes. C'était à l'émigration ou au pillage qu'il leur fallait demander le surplus des ressources nécessaires à leur subsistance. Établis sur les deux versants du Caucase, ils pouvaient descendre, soit au nord dans les plaines du Terek ou du Soulak, soit au sud dans la féconde Géorgie. Non moins hardis que les Tchetchènes, plus tenaces et plus infatigables, les Lezghiens avaient le désavantage d'être fractionnés en un grand nombre de tribus, qui se constituaient librement, mais qui devenaient souvent hostiles les unes aux autres, et leurs jeunes hommes, ayant l'habitude, comme autrefois les Albanais et les Suisses, de se louer comme mercenaires à tous les petits souverains des alentours, la force de la nation s'épuisait contre elle-même en d'incessantes guerres. Dans leurs combats il se montraient moins nobles que les Tcherkesses : quand le Circassien poursuivi devait abandonner ses prisonniers, il les délivrait sans leur faire aucun mal, tandis que le Lezghien leur coupait la main droite, qu'il rapportait à sa demeure comme un trophée¹.

Les Lezghiens n'ont uni leurs efforts que pendant les dernières luttes soutenues contre la Russie, à la fois pour leur indépendance et pour leur foi religieuse. Parmi les tribus lezghiennes, on cite encore les Dido, qui vivent dans la haute vallée du Koïsou d'Andi comme ayant une religion spéciale, et leurs voisins les disent adorateurs du diable², parce qu'ils cherchent, comme les fidèles de tant de religions diverses, à conjurer le méchant dieu par des sacrifices. Tous les autres Lezghiens sont musulmans. Quoique grands buveurs de vin, fumeurs de tabac, observateurs de pratiques traditionnelles dérivées du paganisme et du christianisme, ils n'en sont pas moins de zélés sunnites, et c'est grâce à l'ardeur de leur foi qu'ils ont pu oublier durant de longues années leurs rivalités de tribus et de familles, pour soutenir en commun la guerre sainte ou *ghazavat*. Groupés avec les Tchetchènes autour de leur compatriote, Khazi-Mollah, puis autour de son élève Chamil (Samuel), de la tribu des Koïsou-bou, ils firent plus d'une fois reculer les Russes jusque dans les forteresses de la plaine, et maintes fois ceux-ci durent abandonner les colonies militaires et les garnisons isolées qui s'étaient établies trop avant dans la montagne. La force des Lezghiens leur venait du mouvement d'égalité dans lequel ils étaient entraînés : les exploits du héros légendaire des Lezghiens, Hadji-Mourad, commencèrent par une guerre contre les khans des Avars.

¹ Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*.

² Carla Serena, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1880.

Peu à peu se reconstitua l'aristocratie des *naïbs* ou gouverneurs, qui détenaient le pouvoir et qui par leurs murides ou « élèves » disposaient en maîtres de toute la force armée. La foule des montagnards, graduellement asservie à ses propres chefs, cessa de lutter avec la même énergie qu'autrefois contre les envahisseurs russes. Cernés de trois côtés, entourés de forts et de colonnes militaires qui se resserraient autour d'eux comme un cercle d'airain, voyant leur territoire coupé de routes où passaient les canons de montagne, ils durent cesser la guerre, après l'extermination de la moitié d'entre eux par les balles, les maladies et la faim¹. Quand Chamil se rendit en 1859, il n'était plus entouré que de quatre cents hommes.

Après la conquête, les anciennes haines de famille à famille ont reparu. Le Daghestan lezghien est, parmi les régions du Caucase, celle des assauts sanglants et des meurtres. On compte qu'en moyenne un individu sur trois cents y est tué ou blessé pendant l'année. Le « cercle » de Kaïtago-Tabasseran, à l'ouest de Derbent, a le triste privilège d'avoir parmi ses habitants plus de meurtriers que tout autre pays de l'empire russe². Mais précisément dans le voisinage immédiat de ces hommes, toujours prompts à se servir du poignard ou du fusil, vivent les pacifiques Oukhboukanes, Koubitchi ou Koubatchi, dont le métier est, non pas de se battre, mais de fournir des armes aux montagnards des alentours. Indispensables à tous, ils sont respectés par tous, et leur neutralité ne fut jamais violée. Ils fabriquaient jadis des cottes de mailles, maintenant ils forgent surtout des poignards et des fusils; ils ont même su fondre de petits canons. Des tisseurs oukhboukanes s'occupent aussi de la fabrication d'étoffes de drap. De quelle origine est cette peuplade industrielle, perdue au milieu d'agriculteurs et de pâtres? Les Koubitchi se disent eux-mêmes Frenghi ou Frenki, c'est-à-dire Francs, Européens, mais ni leur figure ni leur idiome, qui se rattache au groupe des langues dargoua, ne justifient cette tradition³: ils ne sont Européens que par l'intelligence avec laquelle ils ont su s'approprier des procédés industriels, enseignés peut-être par quelques fugitifs, ou surpris par des ancêtres esclaves ou voyageurs. Du reste, ils sont fort peu nombreux: en 1867, on n'en comptait pas même deux mille, vivant dans quatre cents maisons. Quelques fédérations ou *magal* de clans lezghiens offraient aussi, grâce à la solidarité commune et à la liberté de tous, un remarquable bien-être; telle était la fédération des cinq clans darghilar, ou du Dargo, qui se réunissaient dans une plaine, près d'Akou-

¹ Vladikin, *Guide au Caucase* (en russe).

² Komarov, *Sbornik sv'ed'eniij o kavkazskikh Gortzakh*, I.

³ Klapproth, *Tableau du Caucase*.

cha, en grandes assemblées populaires, pareilles aux *landsgemeinden* de la Suisse. Ce magal donnait asile à des émigrés de toutes nations, et son territoire était le plus peuplé de tout le Daghestan¹.

La région du littoral caspien, voie historique des armées et des peuples qui se rendaient d'Asie en Europe ou d'Europe en Asie, devait recevoir pour résidents des conquérants ou des trainards appartenant à toutes les races qui ont suivi ce chemin de guerre et de commerce. Mongols, Sémites,



JEUNE GARÇON NOGAÏ.

Dessin de B. Vereschaguine, d'après nature.

Aryens et Turcs sont représentés dans cette étroite zone du littoral. Au nord, des Nogaï ont planté leurs tentes dans les steppes qui bordent le Soufak. De ces plaines marécageuses jusqu'à Derbent, la zone côtière est occupée principalement par les Tartares Koumïkes, au nombre de plus de 50 000 individus, qui se sont avancés vers le nord, en repoussant dans les vallées latérales les populations indigènes, mais en admettant au milieu d'eux un grand nombre de marchands arméniens. D'autres Tartares, appartenant au même groupe que ceux de la Transcaucasie, vivent plus au sud, dans les plaines de Kouba et contribuent à donner la prépondérance ethnique à l'élément turc de la contrée. La

langue « franque » de tous les habitants du littoral, quelle que soit leur race, est le turc de l'Azerbeïdjan. Cependant les Persans, Tates ou Tadjiks, descendants de conquérants qui occupaient le pays à l'époque des Sassanides, ont conservé leur langue et leurs mœurs. Ils forment encore une colonie distincte aux portes de Derbent, et, de Kouba au golfe de Bakou, ils sont de beaucoup les plus nombreux. Les Juifs que l'on trouve çà et là dans la montagne, sont venus évidemment de Perse avec les Tates, car ils parlent entre eux la langue persane, et leurs femmes portent le costume de l'Iran. D'ailleurs, ils disent eux-mêmes que la Perse est leur patrie².

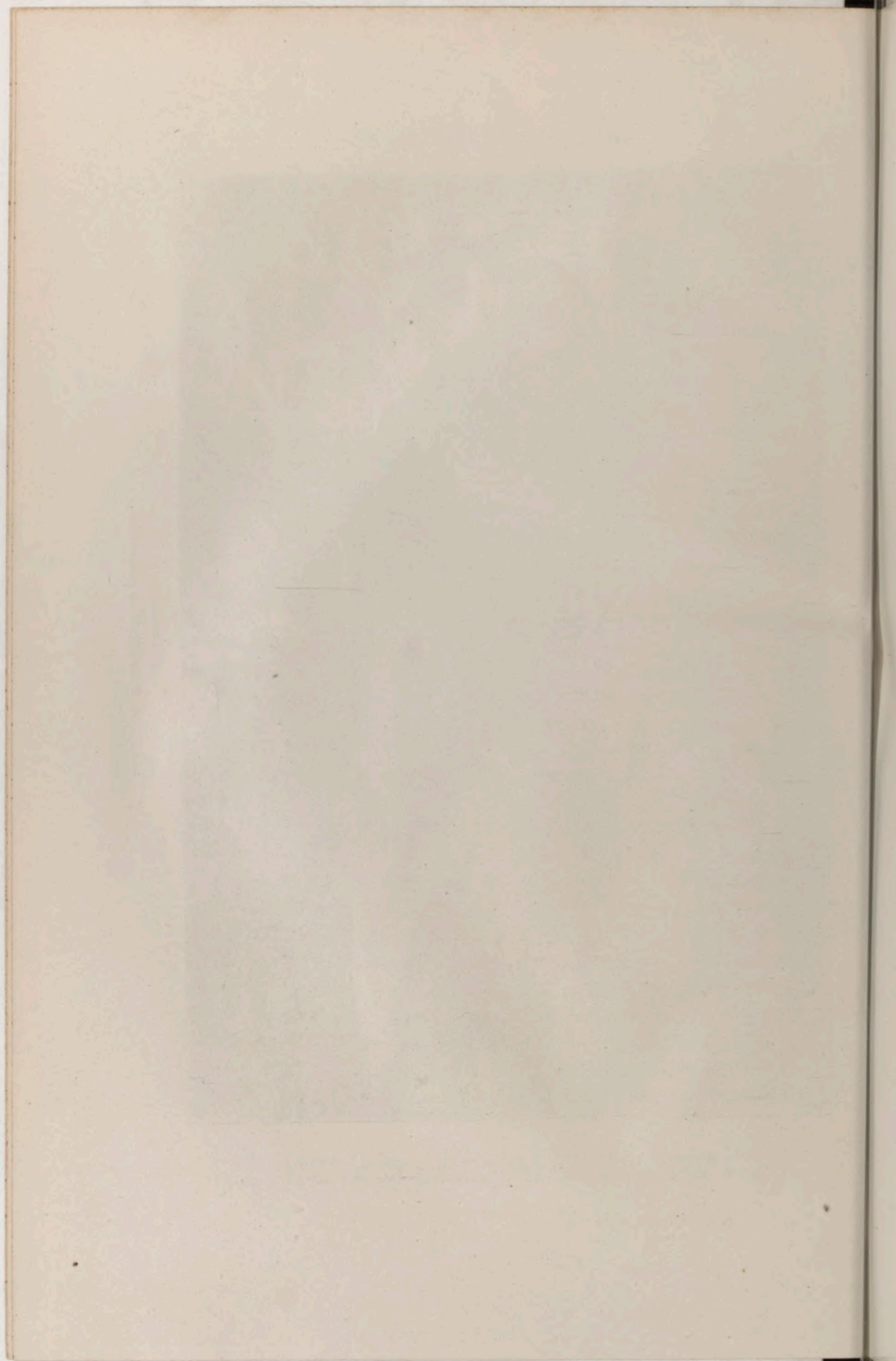
¹ Von Seidlitz, *Izv'estiya kavkazskavo Otd'ela*, tome V, 1877; — Koch, *Wanderungen im Oriente*.

² Komarov, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome VIII, 1873.



MONT GOUNIB.

Dessin de Th. Weber, d'après une gravure russe.



Tous les Juifs de Kouba, de même que ceux de Bakou et de Chemakha, sont établis dans le pays depuis un temps immémorial, et l'on croit, d'après le témoignage de l'historien d'Arménie, Moïse de Khorène, qu'ils descendent des Israélites émigrés dans la Perse, il y a plus de 2500 ans, lors de la première destruction du temple par Salmanazar. A leur langage persan se mêlent beaucoup de mots du vieux hébraïque et des termes chaldéens que n'emploient pas les autres Juifs. Les noms qu'ils donnent à leurs enfants sont de ceux que l'on portait du temps des Juges et qui depuis vingt-cinq siècles ne sont plus en usage. D'ailleurs, la plupart des Israélites du Caucase, obligés autrefois de se convertir au christianisme, se sont mélangés avec le reste de la population et ce n'est probablement que le plus petit nombre d'entre eux qui ont conservé leur nationalité : par les croisements, ils sont devenus Osses, Lezghiens, Géorgiens et surtout Tartares. Un grand nombre de villages, connus sous le nom de Djout-Kend ou « Ville-Juifs », ne sont plus habités que de gens se disant Tartares¹.

Il n'y a point de villes dans le pays des montagnards. Souvent des aouls de Lezghiens ont reçu des milliers d'hommes à la fois, accourus autour d'un chef, soit pour les fêtes, soit pour la bataille; mais d'ordinaire la population restait éparse dans les hameaux, au milieu des pâturages ou des rochers. Khounzak, qui fut autrefois la capitale du khan des Avars, et que l'on voit sur un promontoire dominant un torrent tributaire du Koïsou, n'est plus guère qu'une ruine commandée par les canons d'une forteresse russe; Ghimri, en amont du confluent des deux rivières, le Koïsou des Avars et le Koïsou d'Andi, n'a plus que le souvenir des guerres d'indépendance; car là mourut Khazi-Mollah, là naquit Chamil. Vedenno, qui se trouve déjà dans le Tchetchniya, sur une haute terrasse dont les eaux descendent vers le Terek, est un village important que domine un fortin russe, élevé sur l'emplacement de ce qui fut la citadelle de Chamil. Près de là s'élève le « mont » Gounib, dont la terrasse supérieure, de 100 kilomètres carrés de surface, fut le dernier refuge du chef-prophète des Lezghiens. Le Gounib est connu par les Russes sous le nom de « mont Guitare », à cause de la forme de ses rochers. En face se dresse une autre montagne à gradins escarpés, plus bizarre encore, immense bloc de grès, semblable à ceux de la « Suisse saxonne ».

Temir-Khan-Choura, dans le pays des Tartares koumîkes, est, sinon dans

¹ Tchorniy, *Les Juifs des montagnes* (en russe); — von Seidlitz, *Russische Revue*, 1879, n° 12.

la plaine, du moins déjà dans une vallée largement ouverte vers la Caspienne, et sa hauteur est de 466 mètres seulement. Le lac ou plutôt l'étang qui lui a donné son nom, est asséché maintenant; toutefois les fièvres sont encore endémiques dans le pays, les pluies n'étant pas suffisantes pour entraîner les eaux en courants réguliers, et l'humidité séjourne en marécages dans les bas-fonds. Le port actuel de Temir-Khan-Choura, des gros bourgs de Kazanich au sud-ouest, de Goubden au sud, et de tout le pays des Koumîkes, est la ville de Petrovsk, qui fut un point stratégique important comme port d'approvisionnement pendant la guerre contre les montagnards. La rade de Petrovsk est l'une des moins mauvaises de la Caspienne. Grâce à la courbure de la côte, sur laquelle s'appuie une jetée de pierre, les navires y sont abrités des vents d'ouest et du sud et trouvent un bon mouillage de 6 mètres sur un fond de sable, à 800 mètres du rivage. Petrovsk est de fondation moderne; elle a remplacé comme port, mais non encore égalé en population, sa voisine méridionale, la ville de Tarki ou Tarkou, que Gamba dit avoir eu, au commencement du siècle, 12 000 habitants, presque tous Tartares¹, et qui est maintenant un simple bourg dépendant de Temir-Khan-Choura. Petrovsk a quelque activité commerciale et la plupart des navires d'Astrakhan à Bakou y font escale; mais ses négociants ont de plus hautes ambitions. Petrovsk, port désigné comme point terminal du chemin de fer ciscaucasien, doit occuper un jour, pour le mouvement du trafic, l'extrémité orientale de l'isthme ponto-caspien, dont Rostov est l'autre extrémité. De Petrovsk au chemin de fer de Vïadikavkaz, distant de 526 kilomètres, un viaduc sur le Soułak sera le seul travail d'art digne de ce nom; partout ailleurs il suffira de poser des rails sur le sol de la steppe. Quelques puits de naphte sont exploités dans les environs de Petrovsk. L'agriculture se développe dans la contrée, depuis que les propriétaires, disposant de vastes étendues non cultivées, ont consenti à céder aux paysans, moyennant redevance, les deux cinquièmes, puis la moitié de leurs terres.

L'étroit passage que laisse au nord de la mer le promontoire avancé de la chaîne du Tabasseran, est gardé par la ville de Derbent ou Derbend, construite, dit la légende, par les rois mèdes ou par Alexandre. Elle n'a point cette antiquité, puisqu'elle fut probablement bâtie à la fin du cinquième siècle ou au commencement du sixième, par un roi persan de la dynastie des Sassanides; Massoudi l'attribue à Chosroës Amouchirvan. Cette ville forteresse, unique en son genre, est enfermée entre deux longues mu-

¹ Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*.

railles parallèles qui descendent de la montagne à la mer, flanquées de tours et bordées de pierres tumulaires à inscriptions qu'ont étudiées les historiens : les maisons et le bazar, dans ce long parallélogramme incliné, ne forment en réalité qu'une seule avenue de constructions de 3 kilomètres de longueur. Ainsi que le dit son nom, Derbent n'est qu'une grande porte fortifiée, une « Porte de Fer », comme disent les Arabes et les Turcs par leurs appellations de Bab-el-Khadid et de Demir-Khapissi : on l'appelait

N° 55. — DERBENT.



Vestiges de mur d'après Eichwald

1 : 200 000

0 5 kil.

aussi Bab-el-Abouab ou « Porte des Portes ». Tous les voyageurs du moyen âge disent que la muraille s'avancait au loin dans la mer, à un mille d'après les uns, à un demi-mille d'après les autres¹; maintenant on ne voit plus aucune trace de ce rempart marin, ce que l'on explique par un soulèvement local ; entre la ville et la rive actuelle s'étend une large zone de terrain qui fut probablement immergée. A l'ouest de Narin-kaleh, citadelle qui du haut d'un promontoire domine la cité, la muraille, également consolidée de distance en distance par de larges tours, suit la crête des monts, descend

¹ Christ. Burrough, *Hakluyt's collection of the early voyages*, I.

dans les ravins et remonte sur les pentes pour aller s'enraciner à quelque pic lointain. Si l'on en croyait les indigènes, cette muraille, qui d'ailleurs n'a plus aucune importance stratégique, aurait autrefois hérissé de ses tours la chaîne du Caucase de l'une à l'autre mer; du moins, ce rempart protégeait-il toutes les plaines situées à la base du Caucase oriental, car on a pu en reconnaître les vestiges jusqu'à 50 kilomètres de Derbent. Deux fois conquise par les Russes, la fameuse « porte » de l'Asie leur appartient définitivement depuis le traité de 1815, mais la ville, poste avancé des musulmans chiïtes contre les sunnites du nord, est encore d'aspect tout asiatique. D'ailleurs, il est peu de cités russes qui soient plus industrielles que cette ville persane, déchue pourtant, s'il est vrai qu'elle eut 26 000 habitants en 1825, deux fois plus que de nos jours¹. L'eau du Roubas, amenée par un aqueduc de plus de 17 kilomètres de longueur, arrose environ quinze cents jardins où l'on cultive les arbres fruitiers de toute espèce, les vignes, le safran, le coton, le tabac, la garance. Autrefois, cette dernière denrée avait une grande importance commerciale et Derbent en exporta en 1861 pour une valeur de plus de 4 millions. Comme Petrovsk, Derbent exploite des puits de naphte et des carrières de schistes bitumineux. Son port, conquis sur la mer par des jetées, gèle quelquefois en hiver.

Moins pittoresque, Kouba ressemble à Derbent par la population et l'industrie. Située au sommet du cône de déjection formé par les torrents ou *tchaï* qui descendent du Chah-dagh et des montagnes voisines, Kouba est peuplée comme Derbent de musulmans chiïtes, s'occupant surtout de jardinage. Des milliers de Juifs y vivent de commerce. Kouba a le grand désavantage d'avoir à subir un climat fiévreux; aussi essaya-t-on, en 1825, de transférer la ville dans un endroit plus salubre, à 15 kilomètres de distance au nord-ouest. Mais la population ne suivit pas l'exemple que lui donnaient les employés et ceux-ci durent revenir dans l'ancienne ville, où d'ailleurs ils ne séjournent que pendant l'hiver. Le « clan » de Kriz, dans les montagnes, forme une sorte de commune de cinq villages.

La ville principale de la vallée du Samour est Akhti, bâtie dans le cœur même des montagnes, à la jonction de deux torrents².

¹ Von Eichwald, *Reise auf dem Kaspischen Meere und in den Kaukasus*.

² Villes et bourgs de la Caucasic orientale ayant plus de 4000 habitants en 1875 :

DAGHESTAN.		Tarki	4 100 hab.
Derbent.	15 775 hab.	Temir-Khan-Choura.	5 100 »
Goubden	5 500 »	GOUVERNEMENT DE BAKOU.	
Akhti	5 650 »	Kouba.	11 500 »
Kazanich,	4 400 »	Kriz.	4 800 »

V

BASSINS DE L'INGOUR, DU RION, DU TCHOROUKH,
MINGRÉLIE, IMÉRIE, SVANIE, LAZIE.

Cette région de la Transcaucasie, récemment accrue d'un lambeau de territoire que possédaient les Turcs, a longtemps été une dépendance historique de l'Europe. Les Grecs avaient bâti cent vingt ponts sur le Phasé et construit une belle route carrossable à travers les montagnes, entre leur ville de Sarapanes, le Charopani actuel, et la vallée de la Koura. Après les Romains, les Génois visitèrent aussi le pays; ils y possédaient des villes et des comptoirs, et quand les Turcs s'emparèrent du littoral de la contrée, ce fut comme maîtres de Constantinople, comme héritiers des empereurs de Byzance. L'influence européenne s'est fait sentir aussi dans la religion des habitants, presque tous chrétiens depuis les premiers siècles de l'Église, tandis que dans la partie orientale du Caucase, où dominait le génie asiatique, Tartares, Persans et montagnards appartiennent aux deux grands rites musulmans. Mais si les bassins de l'Ingour et du Rion sont, par leur histoire, le pays le plus européen de la Caucasie, ils sont pourtant restés bien longtemps en dehors du mouvement de la civilisation moderne, et quelques districts de la contrée sont encore en pleine barbarie. Ce pays, l'ancienne Colchide, a peu d'égaux dans le monde pour la magnificence de la végétation, la fécondité naturelle du sol, les ressources de toute nature; cependant il n'est que très faiblement peuplé: à peine a-t-il, pour une même surface, la moitié des habitants que l'on trouve en France. Autant qu'il est possible d'en juger d'après les évaluations approximatives, le territoire annexé du Lazistan est encore beaucoup moins habité, et la population kilométrique en est d'autant plus réduite.

Les bassins de l'Ingour et du Rion sont l'un et l'autre parfaitement limités par le Caucase, l'Anti-Caucase et la chaîne intermédiaire des montagnes Mesques. De l'Abkhazie au pays des Lazes, les monts forment un demi-cercle complet, dont le point le plus bas, sauf dans le voisinage du littoral, est au seuil de Souram, à 919 mètres d'altitude. Des arêtes de montagnes, parallèles au Grand-Caucase, divisent ce vaste demi-cercle en réduits secondaires, dont quelques-uns sont presque complètement isolés et forment de petits mondes à part.

La vallée du haut Ingour, devenue administrativement le district de la

Libre-Svanie, est une de ces régions séparées du reste de la Caucasic et le type d'une de ces cavités allongées qui s'ouvrent entre deux crêtes parallèles de la montagne ; son altitude est d'environ 2000 mètres. Au nord se prolonge l'arête principale, toute striée de neiges et versant quelques glaciers dans les cirques élevés ; au sud, une autre arête, plus régulière encore, est hérissée de pics portant aussi des neiges persistantes. Les glaciers du Trouïber ont poussé leur moraine frontale jusqu'à deux kilomètres du village svane de Djabéchi, dans la commune de Moujal, et le village lui-même, ainsi que beaucoup d'autres, est construit sur les débris de moraines délaissées par les anciens fleuves de glace¹. Descendus des glaciers de l'Adich aux trois pointes, du Tetnould, qui ressemble au Mont-Blanc de Savoie, de l'Ouchba ou « Monstre » aux deux cornes, du Nouam-Kouam, d'autres montagnes de la grande crête, et d'un chaînon latéral, le Korildach, les torrents qui forment l'Ingour s'unissent au fond de la cavité de la Libre-Svanie, que termine un rempart transversal, au sud du massif de l'Elbrous. Pour échapper à sa haute vallée, l'Ingour n'a qu'un étroit portail de rochers ; il s'y engouffre et court au sud-ouest, puis au sud, dans un défilé de 80 kilomètres de longueur, qui naguère était rarement visité. Large de 5 à 10 mètres en moyenne, et dominée par des escarpements granitiques ou schisteux de 200 à 400 mètres, cette cluse offre pourtant une succession de paysages charmants, grâce à la végétation touffue des bords de l'Ingour et des petits cônes de débris qui se trouvent au confluent des ruisseaux tributaires : c'est un défilé unique dans toute la Caucasic par la noblesse des grandes lignes et la variété des aspects. Avant l'expédition militaire de 1858, aucune route ne pénétrait dans la cluse : la Svanie n'était en communications avec les plaines de la Mingrélie que par un sentier périlleux escaladant les montagnes à près de 3000 mètres de hauteur².

Les gorges du Rion et de ses hauts affluents n'ont pas la sublimité de celles de l'Ingour, quoique chacune d'elles ait aussi des sites admirables. Les deux rivières principales du bassin, le Rion et la Tskhenis (Tskhenistkhali, Rivière du Cheval), où l'on recueillait jadis des paillettes d'or³, naissent l'un et l'autre des glaces du Pasis-mta, ou « montagne de Pasis », nom presque identique à celui de Phasis, que les Grecs avaient donné au cours d'eau désigné de nos jours par l'appellation géorgienne de Rion ou Rioni : aussi a-t-on voulu voir dans cette coïncidence de nom une étymo-

¹ Favre, *Mémoires de la Société helvétique des sciences naturelles*.

² Bakradze, *Zapiski kavkazkavo Otd'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, t. VI, 1864.

³ Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*, — Radde, *Vorträge über den Kaukasus*.

logie commune. Séparés dès leur naissance par le chaînon du Garibolo, le Rion et la Tskhenis s'écartent de plus en plus, pour arroser, celle-ci la Svanie des Dadian et la Mingrélie, celui-là le pays de Radcha et l'Imérie. La Kvirila descend des vallées orientales, le Khani vient des montagnes du sud par une cluse qui ressemble en miniature à celle de l'Ingour, et s'unit à la Kvirila, puis avec elle, au Rion, dans la riche plaine qui s'étend au sud de Koutaïs. Là commence déjà l'ancien golfe que le Rion et tant d'autres torrents, lancés par les montagnes de l'amphithéâtre environnant, ont graduellement comblé : quelques buttes, qui furent des îles, se dressent au milieu de ces terrains d'alluvion, sur tout le pourtour de la plaine ; les derniers contreforts des montagnes sont émoussés, arrondis à la base par les eaux, dont le courant serpentin se déplace incessamment ; à 75 kilomètres de l'embouchure, les campagnes ont une altitude de 12 mètres seulement. Des marais, difficiles à vider à cause du manque de pente, bordent jusqu'à de grandes distances le cours du Rion, devenu navigable ; mais l'épaisse végétation des roseaux, des tapis de plantes aquatiques, même des forêts d'arbres et d'arbustes cachent ces marais au regard : on ne voit que peu d'étendues lacustres rappelant la mer qui recouvrait autrefois toute la contrée.

Près du littoral, un fragment de l'ancien golfe s'est pourtant maintenu : c'est le lac auquel on donne encore le nom grec de Paléostom, « Ancienne-Bouche », et que l'on croit avoir été, à l'époque hellénique, le marigot où se jetaient les eaux du Phase. D'après le Géorgien Wakhoucht, qui écrivait au siècle dernier, le Paléostom communiquait alors avec la mer par un grau navigable, et les vaisseaux pouvaient y pénétrer et y chercher un abri¹. Dans les endroits les plus creux, la sonde y trouve plus de 20 mètres de profondeur ; mais presque partout les bords du lac sont plats et se prolongent au loin par des bas-fonds de boue ; l'eau est limoneuse, pleine de débris organiques. La faune du Paléostom est encore partiellement marine, quoique les eaux ne soient plus même saumâtres : on y trouve des balanes, des néréides, des némertes, comme dans les flots salés du Pont-Euxin². Une flèche de sable parfaitement régulière sépare ce lac de la haute mer et se continue au loin vers le nord. Les eaux du Rion, de même que celles de l'Ingour et de tous les autres fleuves de la côte mingrélienne, ont dû percer cette flèche de dunes, puis elles l'ont dépassée, et les alluvions déposées par le courant en dehors de cette barre primitive,

¹ *Description géographique de la Géorgie*, publiée par Brosset.

² Tchernavskiy, cité par Oscar Peschel, *Probleme der vergleichenden Erdkunde*.

ont empiété sur la mer par une faible saillie, à laquelle un nouveau liséré de plage s'ajoute chaque année. Le delta du Rion, de même que celui du Pô et de la plupart des autres fleuves qui ont dû s'échapper par l'ouverture d'un cordon littoral, ne commence qu'en dehors de cette porte : les eaux ont dû se réunir en amont de l'obstacle pour le percer en commun. Le débit moyen du Rion a été évalué à l'énorme quantité de 967 mètres cubes¹, mais il est presque certain que cette évaluation est trop forte, car

N° 36. — BOUCHE DU RION.



elle représenterait pour tout le bassin fluvial, de 15 760 kilomètres carrés, une chute d'eau de près de 2 mètres (1^m,95); quoiqu'il tombe en certains endroits de la montagne le double de pluie, il faut tenir compte de l'évaporation et surtout de la grande quantité d'eau qui est absorbée par la riche végétation de la Mingrélie. D'après le témoignage de Strabon, le fleuve et son affluent la Kvirilā étaient navigables jusqu'à Sarapanes, à 150 kilomètres de l'embouchure actuelle, tandis que de nos jours les bateaux s'arrêtent à Orpiri, à peu près au tiers de cette distance. Une carte publiée en 1738, par le roi d'Imérie Alexandre, dit que les grandes galères pouvaient

¹ G. Radde *Das Relief der Kaukasus-Länder.*

remonter le fleuve jusque dans le voisinage de Koutaïs, mais cette affirmation n'est pas considérée comme digne de foi¹. Durant les basses eaux, de juillet à décembre, le chenal n'a guère que de 45 à 60 centimètres de profondeur.

Les montagnes qui forment le faite de partage entre le versant du Rion et le bassin de la Koura, à l'est et au sud-est, continuent sans interruption la chaîne des montagnes Mesques ou de Souram et vont rejoindre à l'ouest la chaîne côtière du Lazistan. Même en face du Caucase, ces montagnes sont imposantes : verdoyantes à la base, elles s'élèvent au-dessus des forêts, dans la région des pâturages, et quelques-unes de leurs cimes atteignent et dépassent 2500 mètres, mais aucune n'entre dans la zone aérienne des neiges persistantes. A l'ouest, la dernière montagne de cette chaîne, à laquelle on donne ordinairement le nom d'arête d'Adjara ou d'Akhaltzikh, domine d'un kilomètre le littoral et les flots de la mer Noire². Des plaines alluviales que parcourt le Rion, les hauteurs d'Adjara ont bien l'aspect d'une chaîne de montagnes ; mais, vues du sud, elles ne sont plus que le rebord accidenté d'un plateau, sur lequel s'alignent en un désordre apparent des croupes arrondies et des sommets pointus, et que découpent en fragments irréguliers de profondes vallées d'érosion. D'une cime quelconque de cette région de la Lazie ou Lazistan, nouvellement annexée à la Russie, on voit se dérouler des ondulations du sol pareilles à la houle d'une mer agitée. Au nord-est d'Artvin, au sud-est de Batoum, le massif du Kartch-chal dresse sa principale cime à 3432 mètres de hauteur ; mais aucune autre des sommités du pays des Lazes ne dépasse la hauteur de celles du rebord septentrional ; elles s'élèvent en moyenne à 2500 mètres, soit à 600 mètres de plus que la limite supérieure des forêts. La montagne Arsiani, dont le nom est donné parfois à tout le plateau montueux qui domine à l'orient le bassin inférieur du Tchourokh ou Tchourokh, a toute l'apparence d'un ancien volcan, et des laves se sont épanchées, avant l'époque historique, de plusieurs sommets voisins³. Contrastant avec les basaltes noirs des escarpements, d'admirables prairies, dont la flore est à peu près la même que celle de l'Europe occidentale, s'étendent sur

¹ *Description militaire statistique du gouvernement de Koutaïs* (en russe), 1838.

² Altitudes diverses de la chaîne d'Adjara :

Nepis-tzkaro, sommet principal (sud de Koutaïs).	2848 mètres.
Nagebo, à l'est du Nepis-tzkaro	2620 »
Sagaŕatlo, à l'est du Nagebo.	2482 »
Tchekhataï, première montagne occidentale de la chaîne.	1008 »

³ Kazbek. *Trois mois dans la Grousie turque* (en russe).

les croupes élevées. Dans les vallées, la végétation des arbres fruitiers et des essences forestières n'est pas moins belle que sur les pentes du Caucase méridional. Le Lazistan est un des paradis de la Terre et la plupart des montagnards ont su choisir pour leurs villages des sites qui témoignent de leur vif sentiment de la nature : de chacun de ces villages, on voit en un charmant tableau des pâturages fleuris, des roches abruptes, un torrent, des cascades, des groupes d'arbres, des maisonnettes éparses¹.

Toutes les eaux qui descendent des montagnes d'Arsiani dans la direction de l'ouest, vont rejoindre le Tchoukhoukh par le torrent d'Adjara ou par celui d'Imarchevi. Au sud, d'autres cours d'eau, coulant sur territoire russe, s'unissent au Tchoukhoukh, mais la plus grande masse liquide de ce fleuve lui vient encore du territoire turc non annexé. La rivière maîtresse naît au sud de Trébizonde et de la chaîne Pontique, et dès qu'elle a reçu ses premiers affluents, elle se développe parallèlement au littoral de la mer Noire et aux vallées supérieures de l'Euphrate. Dans cette région de l'Asie Mineure, montagnes, plateaux, vallées, tout s'aligne régulièrement du sud-ouest au nord-est. Mais, après un cours d'environ 300 kilomètres, le Tchoukhoukh, gonflé par la rivière de Tortoum, unie à celle d'Olti, s'échappe directement vers la mer Noire par une cluse profonde, ouverte à travers les montagnes du littoral. A son issue du défilé, il a formé, comme le Rion, une plaine alluviale, qui dépasse la ligne normale des côtes et qui sert à protéger du côté de l'ouest la rade de Batoum, mais qui la menace aussi de l'apport de ses alluvions. Peu inférieur au Rion par sa masse liquide, le Tchoukhoukh est cependant moins navigable que le fleuve mingrélien dans sa partie inférieure ; son cours est trop rapide. En 1875, lorsque le pays appartenait encore à la Turquie, environ 200 caïques, portant en moyenne un chargement de 3 tonnes, descendaient le fleuve en huit heures d'Artvin à Batoum, mais la remonte durait de quatre à cinq jours².

Le climat de la Transcaucasie est, on le sait, parmi ceux de la zone tempérée, un des plus favorables à la végétation ; les plantes s'y entremêlent en une prodigieuse variété et s'y présentent sous leurs formes les plus belles. Grâce à l'abondance des pluies et à la protection que la haute arête du Caucase offre aux arbres contre les vents desséchants du nord-est, les diverses essences forestières et cultivées montent beaucoup plus haut sur

¹ G. Radde, *Mittheilungen von Petermann*, 1875, n° 2.

² Kazbek, ouvrage cité.

les pentes méridionales des montagnes qu'on ne pourrait s'y attendre, en les comparant à d'autres contrées ayant la même température moyenne. Ainsi le noyer croît dans le pays des Svanes jusqu'à plus de 1650 mètres d'altitude; il ombrage les eaux fuyantes de l'Ingour encore à peu de distance au-dessous du glacier de Trouïber, et des arbres fruitiers sauvages lui sont associés; les montagnards du versant septentrional viennent en bandes pendant l'automne pour y cueillir, dans les vallées du sud, des fruits qu'ils devraient aller chercher à une distance beaucoup plus considérable dans le bassin du Terek¹. Le mûrier blanc et la vigne croissent encore dans la Svanie entre 1000 et 1100 mètres, et Ruprecht a vu le cotonnier à l'altitude de 654 mètres, dans la haute vallée du Rion.

Par l'ensemble de sa végétation, la Transcaucasie occidentale a plus d'analogies avec la France atlantique et l'Europe centrale qu'avec les régions du littoral méditerranéen, mais, par plusieurs traits, la flore mingrélienne semble appartenir aux deux zones à la fois. L'indigotier, dont on n'a pourtant pas réussi à faire la culture industrielle, croît sur les bords du Rion, à côté du cotonnier, et la céréale dominante est le maïs; on dit même qu'en Lazie se voient quelques arbustes à thé²; le camphrier est aussi acclimaté dans le pays³. Pendant la saison des fleurs, les grenadiers, qui croissent naturellement en véritables forêts, donnent à la contrée l'aspect d'un immense jardin. En revanche, l'eucalyptus, cet arbre si utile pour la correction du climat dans les pays fiévreux, n'a pu réussir en Transcaucasie: non que la température moyenne y soit trop faible, — car l'eucalyptus prospère en Ligurie, où la chaleur annuelle est moindre, — mais parce qu'il ne peut supporter les extrêmes de froid de l'hiver caucasien⁴. L'olivier, que les Grecs et les Génois ont planté sur les côtes méridionales de la Tauride, et dont on voit le feuillage argenté briller sur les rochers, au-dessus de Yafta et d'Afoupka, n'a pu être introduit définitivement sur le littoral de la Mingrélie⁵. Au milieu de ce siècle, les citronniers prospéraient à Poti, dans le delta du Rion, lorsqu'un hiver rigoureux les fit tous périr. Depuis cette époque, cet arbre a cessé de faire partie de la flore transcaucasienne, ce qui semblerait indiquer une modification définitive du climat local. L'excès d'humidité, tel est le désavantage de la région côtière, mais en d'autres parties du pays on souffre parfois d'un excès de sèche-

¹ G. Radde, *Reisen im Mingrelischen Hochgebirge*.

² Kazbek, *Trois mois dans la Grousie turque* (en russe); — Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus*.

³ Ruprecht, *Mittheilungen von Pétèrmann*, 1862, n° 5.

⁴ Statkovskiy, *Problèmes de la climatologie du Caucase*.

⁵ Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*.

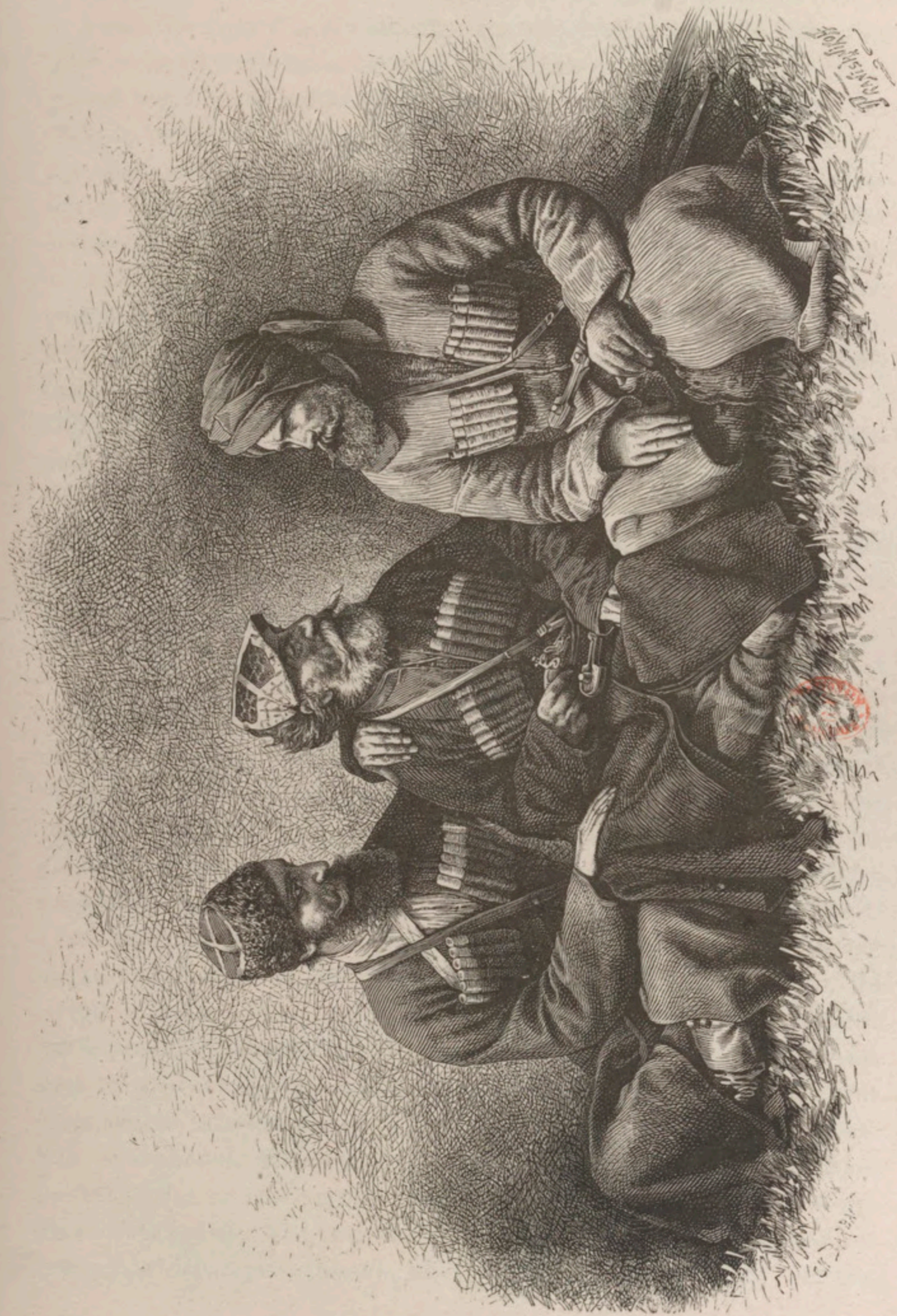
resse. La température moyenne de Koutaïs (14°,85) est d'environ un degré et demi plus élevée qu'elle ne semblerait devoir l'être, à en juger par le climat des villes du littoral. Cette anomalie est causée par le vent d'est, sec, brûlant et d'une grande impétuosité, qui souffle fréquemment sur la vallée du Rion, flétrissant les plantes, énervant les animaux et les hommes. Pour se garantir de ce vent, on ferme toutes les fenêtres des maisons et l'on s'entoure de vases plats, remplis d'eau, qui restituent sa vapeur à l'air environnant. De l'est à l'ouest, le vent s'affaiblit peu à peu : à Poti, il n'est plus désagréable et ne se fait plus sentir à Redout-kaleh¹. Le moindre courant d'air venu de l'ouest, qui succède au vent d'est dans la vallée du Rion, annonce les nuages pluvieux de la mer Noire.

Les Mingréliens et les autres habitants de la Transcaucasie occidentale ont de trop belles forêts pour qu'ils aient appris à respecter les arbres. Dans le voisinage des habitations de la plaine, presque toutes les couronnes de branches ont été abattues et les plus larges fûts mutilés à plaisir. Les essences appréciées pour la finesse de leur grain disparaissent rapidement, depuis que les négociants étrangers, surtout des Français, sont à la recherche des beaux bois : le noyer, qui contribuait autrefois pour une si grande part à la beauté des paysages transcauciens, a presque cessé d'exister dans toutes les parties basses de la contrée où pénètrent les chemins. Le déboisement change peu à peu l'aspect du haut pays, mais il n'est guère suivi de défrichements et les vieilles pratiques de culture sont encore générales. C'est à peine si, dans la patrie même de la vigne, on s'occupe çà et là d'obtenir de bon vin. On laisse pousser cette liane au hasard ; l'immense ramure du cep s'attache en guirlandes aux branches des ormeaux, des chênes ou des aunes, et revêt d'un réseau de larges feuilles, jusqu'au sommet, les arbres de 25 mètres de tige. Les indigènes se gardent bien de monter si haut pour cueillir les grappes ; ils se bornent à faire la vendange des pampres les plus bas et abandonnent le reste aux oiseaux du ciel. Que de champs abandonnés, changés en fougères ! Que de bâtisses ayant disparu sous la verdure, et que le propriétaire même ne peut plus reconnaître, lorsqu'il revient dans le pays après quelques années d'absence !

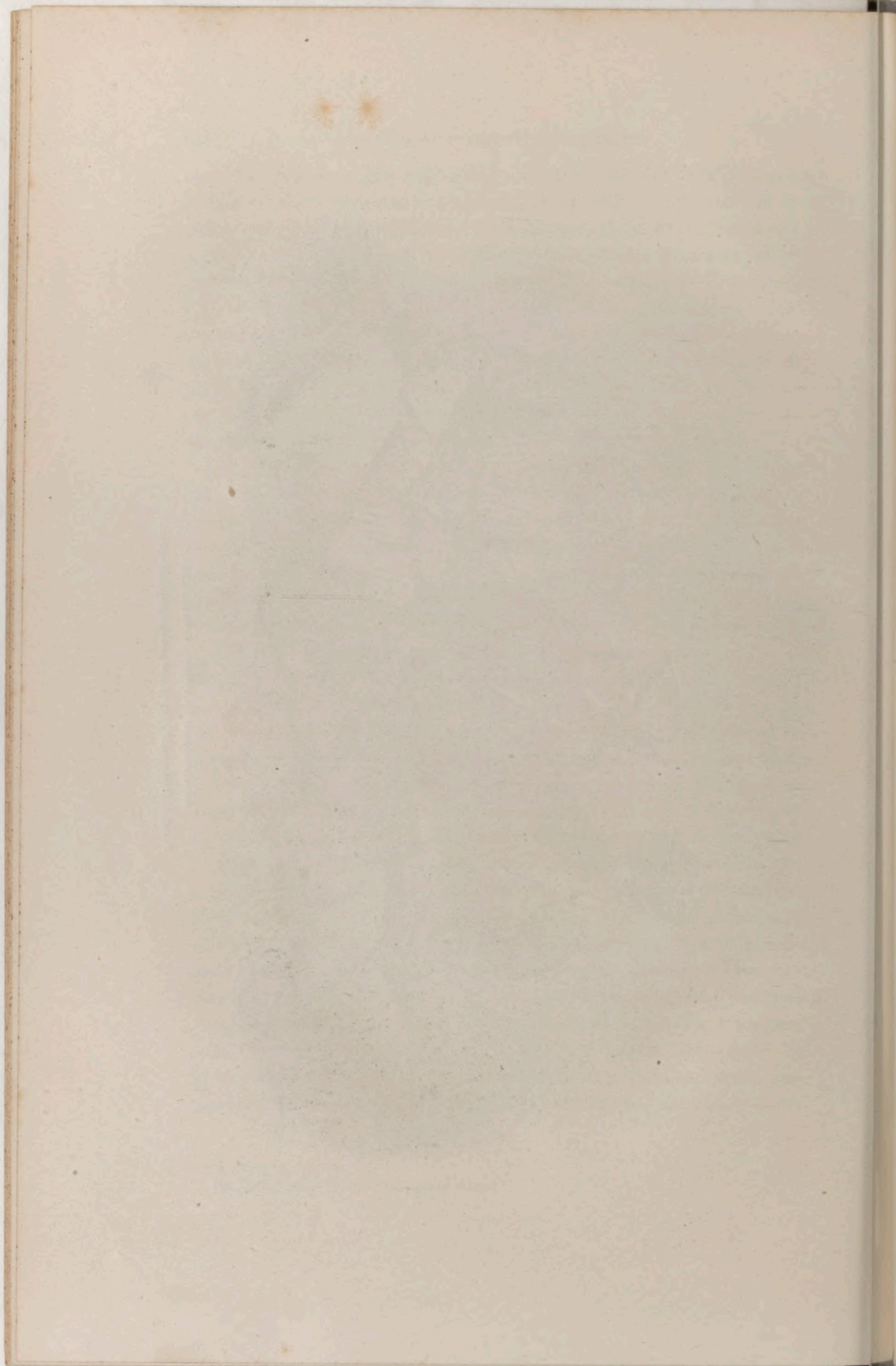
Région des fleurs éclatantes et des beaux arbres, les bassins de l'Ingour et du Rion sont aussi le pays des animaux superbes. Le Libre-Svane, dit Radde, « a le premier bétail du monde² ». Des deux races de bœufs, également excellentes, l'une est petite, gaie, capricieuse ; l'autre est forte,

¹ Statkovskiy, ouvrage cité.

² *Reisen im Mingrelischen Hochgebirge.*



MINGRÉLIENS. — TYPES ET COSTUMES
Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de M. Raoult.



majestueuse, de proportions admirables : c'est la race de l'Oukraïne, introduite dans la vallée du haut Ingour par les marchands tartares de la Ciscaucasie. Sous son nouveau climat, sur les pâturages à l'herbe savoureuse qu'il parcourt désormais, le bœuf oukraïzien a changé de couleur ; son pelage rappelle souvent celui du tigre par les nuances et le dessin. Les chevaux sont rares dans les hautes vallées, mais ceux que l'on voit sont également remarquables par leur force et leur grâce. Les ânes et les mulets de la Svanie sont vendus par les Tartares trois ou quatre fois plus cher que ceux de la plaine. Les chèvres et autres petits animaux domestiques se distinguent aussi par l'élégance de leur forme, l'excellence de leurs produits. Les chairs fumées des porcs de la Ratcha, haute vallée du Rion, sont fort appréciées des gastronomes, et les chapons du pays ne sont pas moins gros et succulents, dit-on, que ceux de la Bresse et du Mans.

Dans la plaine basse, où les marécages donnent naissance aux miasmes de la fièvre, l'influence de la *malaria*, funeste pour les hommes, l'est également pour les animaux : c'est là un fait bien connu de tous les Caucasiens. Les paysans de la Mingrélie marécageuse ne peuvent même garder de poules autour de leurs cabanes. Toropov ne doute pas que les fièvres ne soient la cause de cette mortalité¹.

On sait combien, au-dessus des régions marécageuses, le climat et le sol de la Transcaucasie occidentale sont propices à l'homme et développent sa force et sa beauté. Mais il ne faut pas croire que les habitants de ces contrées appartiennent à une race pure. On remarque chez eux les plus grandes variétés de types et l'on est frappé tout d'abord du contraste que présentent les blonds et les bruns de Mingrélie ; les premiers à front haut, à face ovale, les seconds au front plus bas, à figure plus large, mais beaux et gracieux les uns et les autres. Depuis les âges les plus reculés, les rivages orientaux de la mer Noire sont visités par des voyageurs, envahis par des ennemis de toute race, et parmi ces étrangers combien sont restés dans le pays et ont fait souche de familles nouvelles ! Des Arabes fuyant leurs maîtres turcs, même des nègres ont contribué au mélange des sangs. Mais, si nombreux qu'aient été les croisements, tous ces éléments divers se sont fondus en développant chez les individus la beauté du type originaire. Dans les régions basses de la Mingrélie, et surtout sur les premiers contreforts des monts, jusqu'à 1000 et 1200 mètres d'altitude, presque

¹ Toropov, *Essai de géographie médicale du Caucase* (en russe)

tous les hommes sont beaux : il suffit de se promener un jour de marché à Zougdidi ou dans telle autre petite ville du bas Rion ou du bas Ingour pour se convaincre que nulle part la race humaine n'a de plus admirables représentants¹. Mais dans le cœur des montagnes, là où la lutte pour l'existence devient pénible et souvent périlleuse, les figures sont de proportions moins heureuses, et l'on voit çà et là des personnes vraiment laides, surtout parmi les femmes : le goître, le crétinisme sont fréquents chez les Svanes, notamment chez ceux de la haute vallée de la Tskhénis. Là des familles entières se composent de crétins². Quand on remonte les bords de l'Ingour, des champs de maïs aux pâturages neigeux, les changements que l'on observe dans l'apparence des habitants sont analogues à ceux que l'on voit en pénétrant des beaux lacs italiens dans les gorges du Valais.

Les Svanes, qui vivent dans la haute vallée de l'Ingour et dans celle de la Tskhénis, sont évidemment une peuplade de race mélangée, quoique le fond ethnique se compose de Géorgiens, auxquels ils se rattachent d'ailleurs par leurs dialectes. Ils constituèrent autrefois une nation puissante, célébrée par Strabon³, et au quinzième siècle ils occupaient encore la haute vallée du Rion. Ce qui reste de la nation paraît descendre surtout de fugitifs, que les mauvais traitements, l'oppression des seigneurs ou les misères de la guerre avaient chassés des plaines de Mingrélie, et qui certes ne pouvaient trouver un meilleur asile que dans ces forteresses naturelles de la montagne. Les Svanes qui se réfugièrent dans le voisinage des glaciers étaient presque inattaquables, puisque les crues de l'Ingour ferment l'entrée de leur vallée et que pendant huit mois de l'année les cols des montagnes environnantes, obstrués par les neiges, ne peuvent être abordés que par les gravisseurs les plus hardis ; en outre, des pâturages où de fréquentes guerres ont fait la solitude entourent la haute Svanie. Les Svanes du bassin supérieur de la Tskhénis sont moins séparés du reste de l'humanité : le sol qu'ils habitent est de plusieurs centaines de mètres inférieur en élévation, les montagnes qui les entourent n'offrent pas d'escarpements aussi abrupts ; l'accès par les défilés d'entrée est plus facile. Aussi les Svanes de cette vallée ont-ils eu à subir le régime féodal le plus dur et des princes les ont-ils asservis à la glèbe ; on leur donne le nom de Svanes-Dadian, d'après une famille suzeraine qui les gouverne, le titre de « dadian » étant celui d'anciens princes de la Géorgie. Ils diffèrent

¹ G. Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus*.

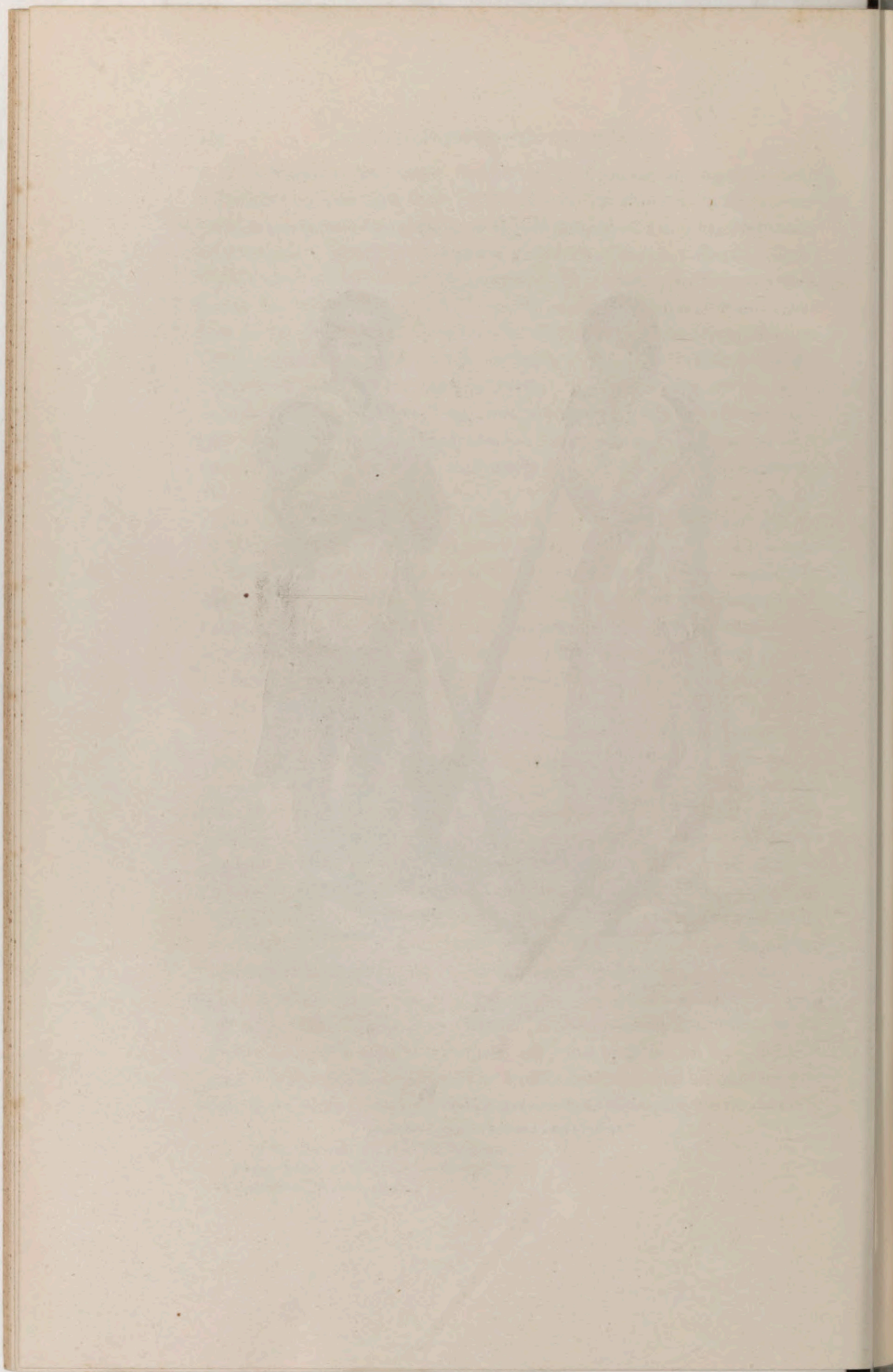
² Radde, *Reisen im Mingrelischen Hochgebirge*.

³ *Géographie*, livre XI, chap. 2.



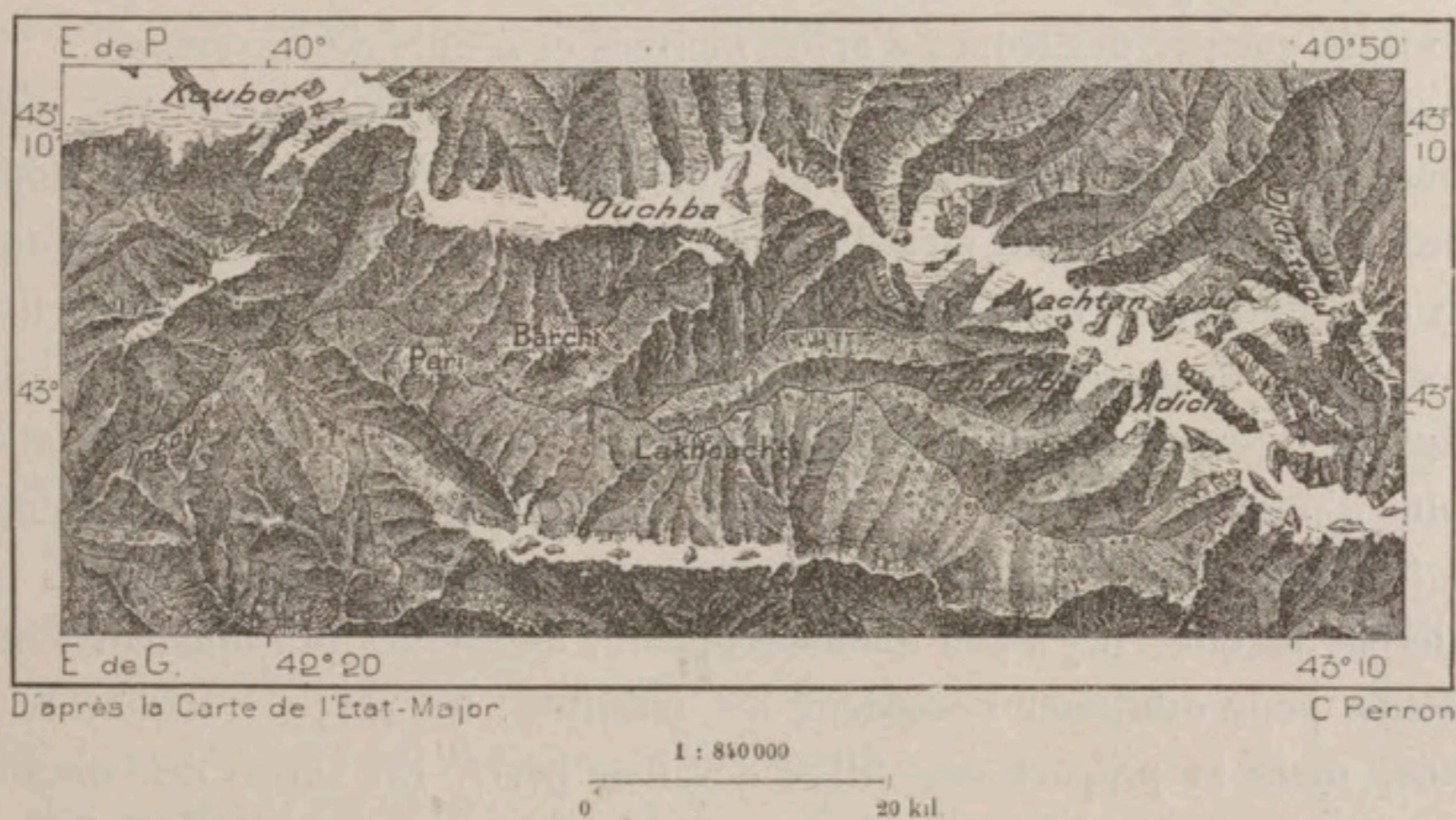
TYPES SVANES

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie.



à peine des Imères leurs voisins et leur langue est complètement groussienne. Les Svanes-Dadichkalian, qui vivent dans la partie occidentale du haut bassin de l'Ingour, sont également inféodés à un seigneur, d'origine tartare-koumîke; considérés comme serfs, ils furent payés à leur maître par le gouvernement russe, lors de l'abolition officielle du servage. Quelques soldats représentant la puissance de la Russie, sont cantonnés chez les Svanes-Dadichkalian; mais ils n'ont de rapports avec eux que pour leur vendre des spiritueux¹. Les communes orientales du haut Ingour, peuplées de 4120 habitants, ont gardé longtemps leur parfaite indépendance, et,

N° 57. — HAUTE VALLÉE DE L'INGOUR.



quoique ayant prêté serment à la Russie en 1853, on les désigne souvent par l'appellation de « Libres ».

A bien des égards, elles sont libres en effet, quoique le suzerain russe soit désormais un maître et qu'un village « rebelle » ait été démoli en 1876 par ordre du gouverneur général. Les Svanes-Libres ou « ci-devant Libres », comme les nomment les documents officiels², n'ont point de seigneurs, ni de maîtres; les prêtres n'ont aucun pouvoir sur eux. Dans les assemblées communales, tous les montagnards ont voix égale et les décisions importantes doivent être prises à l'unanimité: l'opposition d'un seul, même d'un retardataire arrivant après que la résolution est votée, remet tout en question; il faut délibérer et voter de nouveau jusqu'à ce que tous soient d'accord: ce qui d'ailleurs finit toujours par avoir lieu

¹ Stoyanov, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela*, vol. X, 1876.

² *Spiski naselonnikh m'est Kavkaza*, 1879.

Quant aux différends entre particuliers, la commune n'a point à s'en occuper ; elle est réglée par la loi du talion, de même que les dissensions entre village et village. En aucune région du Caucase, les lois de la vendette ne sont plus impérieuses qu'en Svanie : on y rencontre peu d'individus qui n'aient tué leur homme¹ et le père y jette une balle de fusil dans le berceau de son enfant². Aussi toutes les maisons des bords du haut Ingour sont-elles de véritables forteresses capables de soutenir un siège ; toutes, perchées sur une saillie du roc, sont dominées par une tour quadrangulaire de 20 à 25 mètres de hauteur, d'où l'habitant guette l'ennemi qui se présente au loin et le vise par les meurtrières. Les portes d'entrée de ces donjons ne sont qu'au deuxième ou au troisième étage, et l'on ne peut en descendre que par des troncs d'arbre inclinés et munis de traverses.

Les haines héréditaires et les meurtres qui en sont la conséquence contribuent à réduire l'excédent de la population, à l'étroit dans la froide vallée de la Libre-Svanie ou Jabe-Chevi ; mais elle n'en reste pas moins trop nombreuse, et les Svanes doivent avoir recours à l'émigration chez leurs voisins. Au temps de leur puissance comme peuple militaire, ils avaient la ressource de laisser émigrer leurs jeunes gens en conquérants, et plus d'une fois ils firent des incursions de pillage dans la plaine ; même à la fin du quatorzième siècle, des Svanes descendirent jusqu'à Koutaïs et brûlèrent la cité. Il y a peu d'années encore, les Svanes pratiquaient l'infanticide pour diminuer l'excédent des familles : les garçons étaient respectés, mais la plupart des filles devaient périr. En temps de famine, les montagnards vendaient leurs enfants adultes : le prix variait de 700 à 1200 francs³. Il ne reste plus maintenant aux montagnards qu'à se présenter en hôtes pour demander leur part de travail ; quant au petit commerce de détail avec les populations d'en bas, ils l'abandonnent aux Juifs, qui se sont groupés dans le village de Lakhamouli. Ces Juifs se distinguent de leurs frères de race par leurs habitudes guerrières : ils pratiquent les rites chrétiens et se disent Svanes ; cependant les montagnards du haut Ingour ne prennent point leurs filles en mariage et refusent même de manger à leur table.

Svanes « libres » et « Svanes princiers » sont évalués par le dernier recensement⁴ à plus de 12 000. Classés parmi les tribus chrétiennes du Caucase, ils se donnent une sorte de prééminence parmi tous leurs coreli-

¹ Radde, ouvrage cité.

² Bernoville, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, juillet 1872.

³ Bodenstedt, *Die Völker des Kaukasus*.

⁴ N. von Seidlitz, *Carte ethnographique du Caucase*, 1880.

gionnaires et prétendent que leurs ancêtres ont été baptisés par Jésus-Christ lui-même ; mais leur christianisme s'est développé d'une manière originale, en se mélangeant avec les restes de cultes plus anciens. Ainsi les chapelles, petits édifices qui peuvent contenir en moyenne une dizaine de personnes et autour desquelles la foule se rassemble, ont leur crypte remplie de cornes de chamois et de bouquetin, qui sont l'objet d'une grande vénération. Les prêtres « ou papes » forment une caste spéciale, et leur dignité se transmet de père en fils, mais ils n'ont d'autre privilège que celui d'échapper à la vendette. La coutume, telle est la vraie religion des Svanes. Les femmes du pays ne sont pas tenues, comme les Géorgiennes de la haute vallée du Rion, de cacher soigneusement leur bouche et leur menton, mais du moins ce serait impiété pour elles de chanter une poésie nationale ou religieuse sans se couvrir la bouche d'un bandeau, peut-être afin d'empêcher le diable d'y entrer. De même, quand des Svanes sont en marche pour une expédition importante, tous sont tenus au silence, ou, s'ils répètent les chants sacrés, leur voix ne doit être entendue de personne ; la moindre parole retentissante pourrait attirer la tempête¹. Des superstitions analogues se retrouvent chez les pêcheurs de la Norvège, chez les Bourates et les chasseurs américains.

La haute vallée du Rion, connue sous le nom de Ratcha, est plus vaste, plus populeuse que les deux vallées occidentales de la Tskhénis et de l'Ingour, et, de plus, elle a toujours servi de passage aux pâtres, aux marchands et même aux guerriers qui voulaient traverser obliquement le Caucase, des plaines de la Géorgie à celles du Terek. Aussi les Ratchiens, qui sont de race et de langue géorgienne, comme presque tous les habitants de la province de Koutaïs, sont-ils plus civilisés que leurs voisins les Svanes, et leurs rapports avec les étrangers sont-ils beaucoup plus fréquents. D'ailleurs ils sont aussi trop nombreux pour leur territoire, dont toute la partie haute est inutile pour la culture, et des milliers d'entre eux doivent émigrer dans les campagnes inférieures. Très laborieux, très économes, ils ne reviennent pour la plupart dans leur pays que munis d'un petit pécule. Presque tous les charpentiers et les scieurs de long que l'on rencontre en Imérie et en Mingrélie sont des Ratchiens.

Les Géorgiens du haut bassin du Rion portent le nom général d'Imères²,

¹ Bakradze, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1864, t. VI ; — Radde, *Reisen im Mingrelischen Hochgebirge* ; — Bodenstedt, ouvrage cité.

² C'est à tort que l'on dit, en donnant aux mots une double terminaison adjectivale : « Imériethiens », « Svanètes », « Mingréliens », au lieu de « Imères », de « Svanes » et de « Mègres » ; l'usage a fait prévaloir des mots impropres. (Brosset, *Introduction à la géographie de la Géorgie par Wachkout*.

c'est-à-dire de « Gens de l'autre côté » à cause du faite des montagnes de Souram qui s'élève entre eux et le gros de la race. Leur pays, l'Imérech ou Imérie, s'est appliqué, suivant les déplacements des frontières politiques, tantôt à toute la Transcaucasie occidentale, tantôt seulement à la moitié supérieure de cette contrée. D'ordinaire on applique l'appellation de Mingrélie à la région basse, qui comprend les terres d'alluvion et la zone du littoral. L'effet du climat, humide, rempli de miasmes, ne peut manquer de se produire sur les habitants, et l'on remarque d'une manière générale que les Mingréliens, indolents pour la plupart, le sont d'autant plus qu'ils habitent les contrées marécageuses; mais les émigrants de la même origine, qui vivent sous le climat sec de Tiflis, se distinguent au contraire par leur activité¹. D'ailleurs, les fréquentes incursions d'impitoyables dévastateurs, des guerres intestines continuelles, et par-dessus tout l'asservissement complet des paysans aux seigneurs ne pouvaient que faire haïr le travail : pourquoi se donner la peine de remuer le sol, quand le produit du labeur sera saisi dans la grange et dans l'étable? Toutes les formes de la servitude étaient représentées dans ce malheureux pays. Des serfs pouvaient en posséder d'autres, qui appartenaient également au maître. Des chiourmes d'esclaves étaient la propriété commune de deux seigneurs. Jusqu'en 1841, des prêtres même étaient au nombre des serfs. Encore à une époque récente, les seigneurs de la Mingrélie avaient l'habitude de réclamer leur dû en personne : suivis de courtisans, d'invités, de domestiques, d'apprivoiseurs de faucons, amenant avec eux des chevaux et des chiens, ils venaient s'installer chez un vassal et vivre à ses dépens, jusqu'à ce que les provisions fussent complètement épuisées; puis ils allaient honorer d'autres malheureux de leur présence et cheminer ainsi de festin en festin, qui pour leurs hôtes étaient autant de désastres. Aucune femme n'était assurée de pouvoir rester dans sa famille, surtout quand elle était belle; le seigneur s'en emparait et en vendait les enfants. Aussi les Mingréliens, trop faibles pour résister, dissimulaient-ils leurs maisons sous la verdure; ils cherchaient à éviter le regard du maître, bien différents des fiers habitants des montagnes, qui groupaient leurs tours de défense en un seul massif formant citadelle². Il y eut toutefois quelques révoltes, notamment en 1857 et en 1858, pour la libération des femmes capturées et pour la suppression du collier que les seigneurs mettaient au cou de leurs serfs; mais ces révoltes furent étouffées dans le

¹ Statkovskiy, *Problèmes de la climatologie du Caucase*.

² G. Radde, *Reisen im Mingrelischen Hochgebirge*.

sang¹. Le servage ne fut aboli en Mingrélie que trois années après avoir été supprimé dans le reste de l'empire russe, mais les pratiques de spoliation n'ont pas entièrement cessé, et le fils de l'esclave n'a pas encore pris les mœurs de l'homme libre. Sur le sol le plus fécond, les Imères et les Mingréliens restent misérables, et comme les pauvres Lombards, habitant aussi une terre d'exubérante fertilité, ils vivent presque exclusivement d'une bouillie de maïs ou de millet, pareille à la *polenta*; leur costume usuel est une chemise en lambeaux, attachée par une corde ou une courroie; ils n'ont pas de chapeau, mais seulement un morceau de drap retenu par une ficelle qui passe sous le menton. Sans industrie, les émigrants ne peuvent exercer dans les villes d'autres métiers que ceux de portefaix ou de manœuvres. La demeure du Mingrélien est une hutte sordide en bois ou en branchage; quelques animaux amaigris, des chèvres, des porcs, errent autour des champs de maïs mal cultivés et mal clos; des buffles sont accroupis dans l'eau boueuse. Quoiqu'il y ait eu progrès notable, grâce à l'excédent de production du maïs, le paradis de la Transcaucasie est un des pays où l'on constate



FEMME MINGRÉLIENNE.

Dessin de Th. Deyrolle, d'après nature.

le mieux combien peu l'utilisation d'un pays est en rapport direct avec sa richesse naturelle. Que de granits ingrats entretiennent les hommes qui les cultivent dans un bien-être supérieur à celui des Mingréliens, vivant à grand'peine sur leur grasse terre d'alluvions!

Quoique habitant naguère en dehors des limites politiques de la Transcaucasie russe, les Lazes de l'Adjara et du Tchoroukh n'en sont pas moins les frères de race et de langue des Mingréliens et des Grousiens; ceux qui restent soumis à la Turquie, jusqu'au delà de Trébizonde, sont aussi des Géorgiens, plus ou moins mélangés, et par delà ces limites beaucoup de noms démontrent le séjour des Grousiens dans l'intérieur de l'Asie Mineure

¹ Borozdin, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela*, VII, 1866.

à une époque reculée¹. Rosen, qui visita la Lazie en 1844, a mis hors de doute que l'idiome des habitants est très rapproché des dialectes grousiens²; le parler de l'ancienne frontière russe et des bords du Tchoroukh diffère à peine du beau mingrélien des environs de Zougdidi, où se récitent encore les vieilles poésies populaires³; mais le langage de la côte occidentale est très mêlé de mots turcs et grecs. Quant aux mœurs des Adjares et des autres montagnards lazes, elles ressemblent à celles des Imères. Les uns et les autres ont le respect des cheveux blancs, tous pratiquent largement l'hospitalité; leur attitude est pleine de réserve, quoique leur curiosité soit en éveil; comme la plupart des Caucasiens, ils aiment le luxe et l'élégance des vêtements, mais ils ne méritent point le reproche de paresse qu'on leur a fait souvent sans les bien connaître⁴: leurs champs sont bien cultivés, leurs maisons bien entretenues. Les femmes des Lazes, belles et bien faites, ont une singulière réputation de vaillance. Les Lazes du littoral émigrent en grand nombre; beaucoup se font matelots, et leurs felouques, auxquelles la piraterie est désormais interdite, voguent de port en port sur la mer Noire. D'autres Lazes se dirigent vers les grandes cités populeuses, où ils exercent différents métiers: c'est à eux qu'est attribué par la coutume le monopole de la vente des ustensiles de cuisine en laiton⁵. Autrefois, Constantinople était la cité vers laquelle ils se dirigeaient de préférence, et depuis la récente annexion à la Russie, des milliers de Lazes musulmans ont émigré sur le territoire resté turc. Le gouvernement des Osmanlis avait su se rattacher la masse du peuple laze, en abaissant le pouvoir des begs, jadis à demi indépendants, dont le caprice était la seule loi pour leurs sujets. Il est probable que maintenant des Lazes chrétiens apprendront le chemin de Tiflis et des ports russes de la mer Noire.

Le régime turc ne pouvait manquer de modifier la population laze et de la faire contraster, à certains égards, avec les Mingréliens d'outre-frontière. Il y a trois siècles, tous les Grousiens des hautes vallées de l'Adjara étaient chrétiens et dans nombre de villages on voit des églises bien conservées qui sont des modèles d'architecture byzantine. Certaines communes ne se convertirent au mahométisme qu'à la fin du dix-huitième siècle; on en cite même plusieurs qui sont encore chrétiennes de fait et musulmanes d'apparence: elles superposent les deux religions, sans trop savoir

¹ Hyde Clarke, *Ausland*, 1870, n° 51.

² *Ueber die Sprache der Lasen*.

³ Zagarelli, *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1878, n° 1.

⁴ Kazbek, *Trois mois dans la Grousie turque* (en russe); — Radde und Siewers, *Mittheilungen von Petermann*, 1875, n° 2.

⁵ Osman-bey, *Izv'estiya Roussk. Geogr. Obchtchestva*, déc. 1874.

où finit leur foi en l'ancien dogme, où commence leur croyance aux enseignements nouveaux. Avec la religion, la langue des Turcs s'est aussi introduite dans le pays : l'idiome grousien avait naguère complètement disparu des villes et des gros villages, on ne le parlait plus que dans les campagnes écartées. Des colonies d'Arméniens, éparses dans le pays des Lazes, avaient également oublié leur langue maternelle et ne se servaient plus que du turc¹. Maintenant, c'est le russe qui va chasser peu à peu le turc de Batoum et des autres villes, et les rites chrétiens vont refouler de nouveau le mahométisme. Déjà des Slaves vivaient dans la contrée : le voyageur Kazbek y découvrit plusieurs familles russes, descendant de fugitifs que la crainte du service militaire avait éloignés de leur patrie.

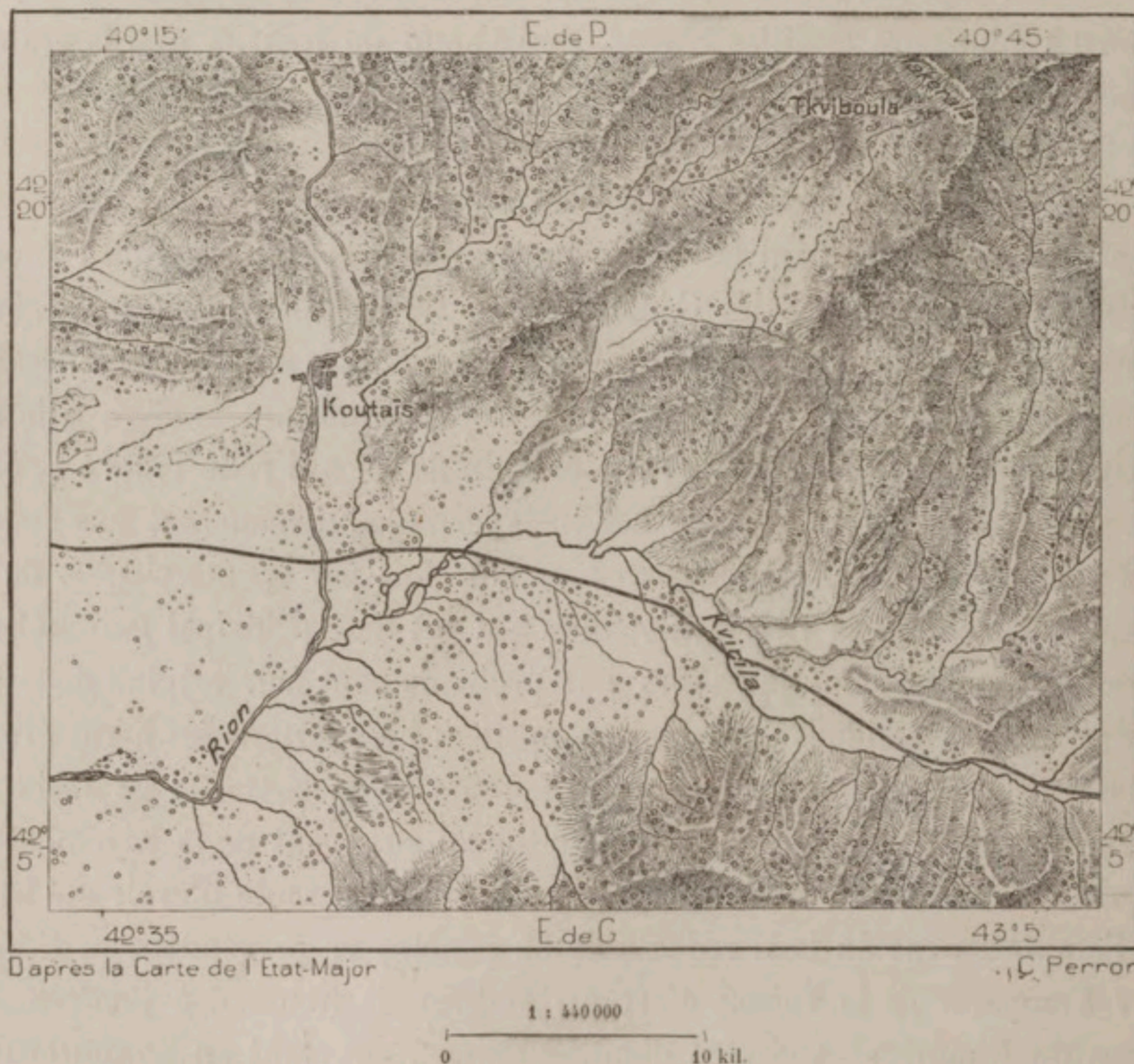
La vallée du Rion, dont les Argonautes avaient si bien reconnu l'importance commerciale et où les Génois surent, trente siècles plus tard, chercher aussi la « Toison d'or », est destinée à reprendre un rôle considérable dans le mouvement des échanges ; déjà, depuis plusieurs années, elle est suivie dans toute sa longueur par un chemin de fer qui relie Tiflis à la mer Noire, premier tronçon de l'une des voies ferrées qui mèneront aux Indes. Mais quel est le chemin précis parcouru autrefois par les marchands de la Grèce ? Où s'élevait la ville de Colchide qui fut leur principal marché ? De vagues traditions, dont plusieurs ont probablement leur origine dans les réminiscences classiques des lettrés, rappellent l'expédition des héros grecs, et des ruines du pays sont désignées comme les « châteaux de Jason ». Charopan, aujourd'hui simple village situé au confluent de la Kvirila et de la Dziroula, sur le chemin de fer de Poti à Tiflis, se vante d'avoir été bâtie sur l'emplacement du bois redoutable où pénétra ce personnage mythique pour s'emparer de la Toison d'or. Au sud-est de Koutaïs, à l'entrée des gorges du Khani, se trouvent d'autres ruines, couvrant en amphithéâtre les pentes d'une colline : ce sont les restes de Bagdad, ville qui fut importante comme place forte sous le régime turc. Au siècle dernier, les habitants, presque tous musulmans, durent prendre le chemin de l'exil ; cependant Bagdad est encore un grand village.

Koutaïs, la capitale actuelle de la province qui comprend la plus grande partie de la Transcaucasie occidentale, occupe une position des plus heureuses à la jonction des trois vallées que parcourent le Rion, la Kvirila et le Khani, rejoignant la Kvirila à son embouchure même : là est l'origine de

¹ Kazbek, ouvrage cité.

la plaine alluviale qui s'étend jusqu'à la mer. Appuyée aux premiers renflements des avant-monts du Caucase, elle est bien abritée des vents du nord, souvent même trop abritée pendant les étouffantes chaleurs de l'été; mais les eaux fraîches du Rion, qui traversent la ville, alimentent une belle végétation dans les jardins et dans les parcs. Dût Koutaïs n'avoir pas trois ou quatre mille années d'existence, ainsi que le veut la tradition, qui en fait aussi la patrie de Médée, elle existe certainement depuis une

N° 58. — KOUTAÏS ET LE CONFLUENT DU RION ET DE LA KVIRILA.



haute antiquité, puisque Procope la mentionne déjà sous le nom de Kotatission et qu'elle ne cesse de reparaitre dans l'histoire, soit comme capitale de la Géorgie, soit comme l'un des bourgs importants de la contrée caucasienne, et toujours comme une place forte que se disputaient les rois; mais elle s'est déplacée : tandis que le quartier principal s'élevait sur les terrasses qui dominant la rive droite, au pied de son acropole, la ville moderne prolonge au loin ses rues dans la plaine qui borde la rive gauche. L'édifice le plus remarquable de Koutaïs est le reste d'une cathédrale bâtie par les Bagratides, au commencement du onzième siècle, sur le rocher de

l'acropole : commencée par des architectes arméniens, terminée par des Grecs, modifiée suivant le goût local, cette église servit de modèle à tous les autres édifices religieux du pays ; les débris qu'on en voit encore sont le monument le plus précieux de l'art géorgien¹. Dans ces derniers temps, Koutaïs s'est rapidement agrandie : de 4000 habitants, sa population s'est élevée à 12 000, grâce au commerce et aux progrès de l'industrie locale, remarquable surtout pour la chapellerie². Les gisements houillers de Tkvi-boula, connus et faiblement exploités depuis le milieu du siècle, n'ont pas encore pris une grande importance industrielle, quoiqu'ils se trouvent seulement à 50 kilomètres au nord-est de Koutaïs, dans les montagnes de la Nakerala et qu'ils aient une épaisseur de 12 à 20 mètres³ ; on trouve aussi dans le pays une espèce de jais dont on fait des bracelets et divers objets d'ornement. Depuis 1879, on exploite aussi dans la haute vallée de la Kvirila des gisements de manganèse, dont la contenance est évaluée à plusieurs millions de tonnes⁴. En amont du bourg d'Oni, le chef-lieu commerçant de la haute vallée du Rion, jaillissent les sources ferrugineuses carbonatées d'Outzera, qui attirent un millier de baigneurs par an.

Khoni, au nord-ouest de Koutaïs, à l'entrée de la vallée de la Tskhénis, est le marché où les Svanes-Princiens apportent leurs denrées ; plus bas, non loin du confluent de la Tskhénis et du Rion, se trouve une autre bourgade populeuse, Koufachi. Cette région est celle de la Caucasic où la population est la plus dense⁵.

Orpiri, le port fluvial du Rion, au confluent de la Tskhénis, est un village de sectaires skoptzî, fort riches pour la plupart, auxquels le gouvernement a imposé une organisation militaire pour le transport des denrées. Le commerce de ce bourg a diminué depuis l'ouverture du chemin de fer. Quant aux deux ports du littoral, Redout-kaleh et Poti, ils sont évités volontiers par les marchands à cause de la fièvre, et par les marins à cause du mauvais ancrage. Redout-kaleh, dont le nom bizarre se compose de deux mots ayant le même sens, l'un en français, l'autre en ture, est un pauvre village de fondation russe, qui date seulement de ce siècle : il eut une certaine importance comme lieu de débarquement, malgré tous ses désavantages, car il est voisin des riches campagnes du bas Ingour, où se trouvent les bourgs populeux de Zougdidi, de Djvari, de Tzalendjikha, enrichis par

¹ Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*.

² D. Freshfield, *Central Caucasus*.

³ Gustav Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus*.

⁴ Méounarguia, *Notes manuscrites*.

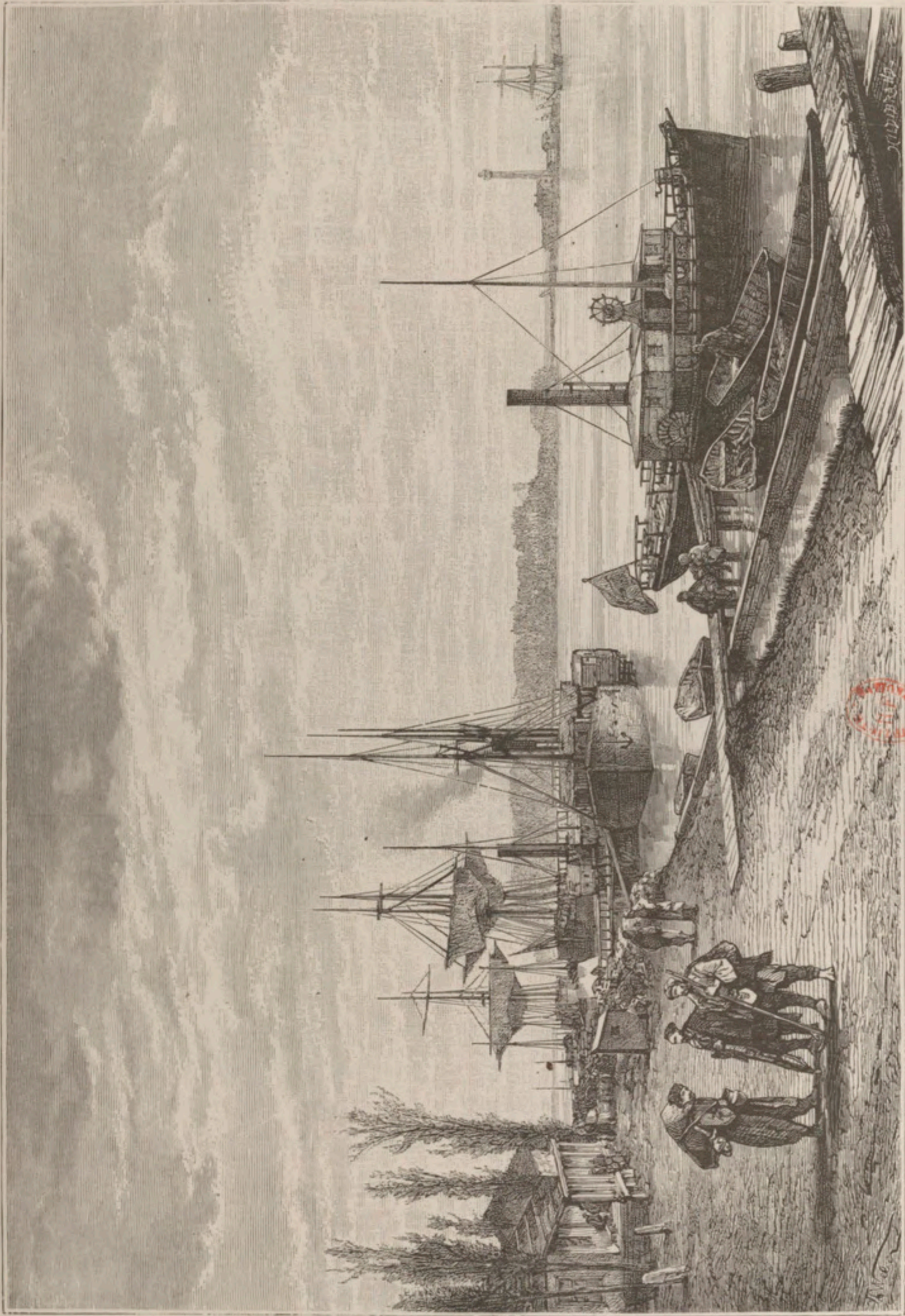
⁵ Stebnitzkiy, *Izvestiya kavkazskavo Otd'ela*, V, 1877.

leurs soies grèges, et il est moins insalubre que les autres bourgs de la côte; mais il a été presque entièrement abandonné au profit de la ville plus méridionale de Poti, située à la bouche même du Rion ou Phase, — d'où le nom turc de Poti, Kaleh-Fach ou « Château du Phase ». — Les maisons, bâties sur pilotis, entourées de palissades, se succèdent le long du fleuve et dans les marécages insalubres, sur un espace considérable qui suffirait pour une grande cité; deux fois par an, les crues du Rion changent Poti en une presqu'île. La rade est éloignée de la ville, et le port que forme l'embouchure fluviale est inaccessible aux navires d'un moyen tirant d'eau. Des travaux d'art coûteux ont été entrepris pour enlever la barre du Phase; en imitant ce que l'ingénieur Hartley a fait à la barre danubienne de la Soulina, on a prolongé dans la mer les deux rives du fleuve de Colchide, au moyen de jetées qui dépassent le seuil marin; on a cherché aussi à protéger l'entrée des navires contre le redoutable vent du nord-est, en donnant une plus grande longueur à la jetée du nord. Mais jusqu'à maintenant on n'a réussi qu'à déplacer la barre et, dans ces derniers temps, la lutte contre la mer paraît avoir été abandonnée. Le port du Phase n'est guère utilisé que pour l'exportation des céréales et des soies grèges, — les marins pouvant attendre un moment favorable pour la sortie; — à l'importation son commerce est peu considérable¹. En moyenne, la navigation est impossible à Poti pendant 205 jours de l'année².

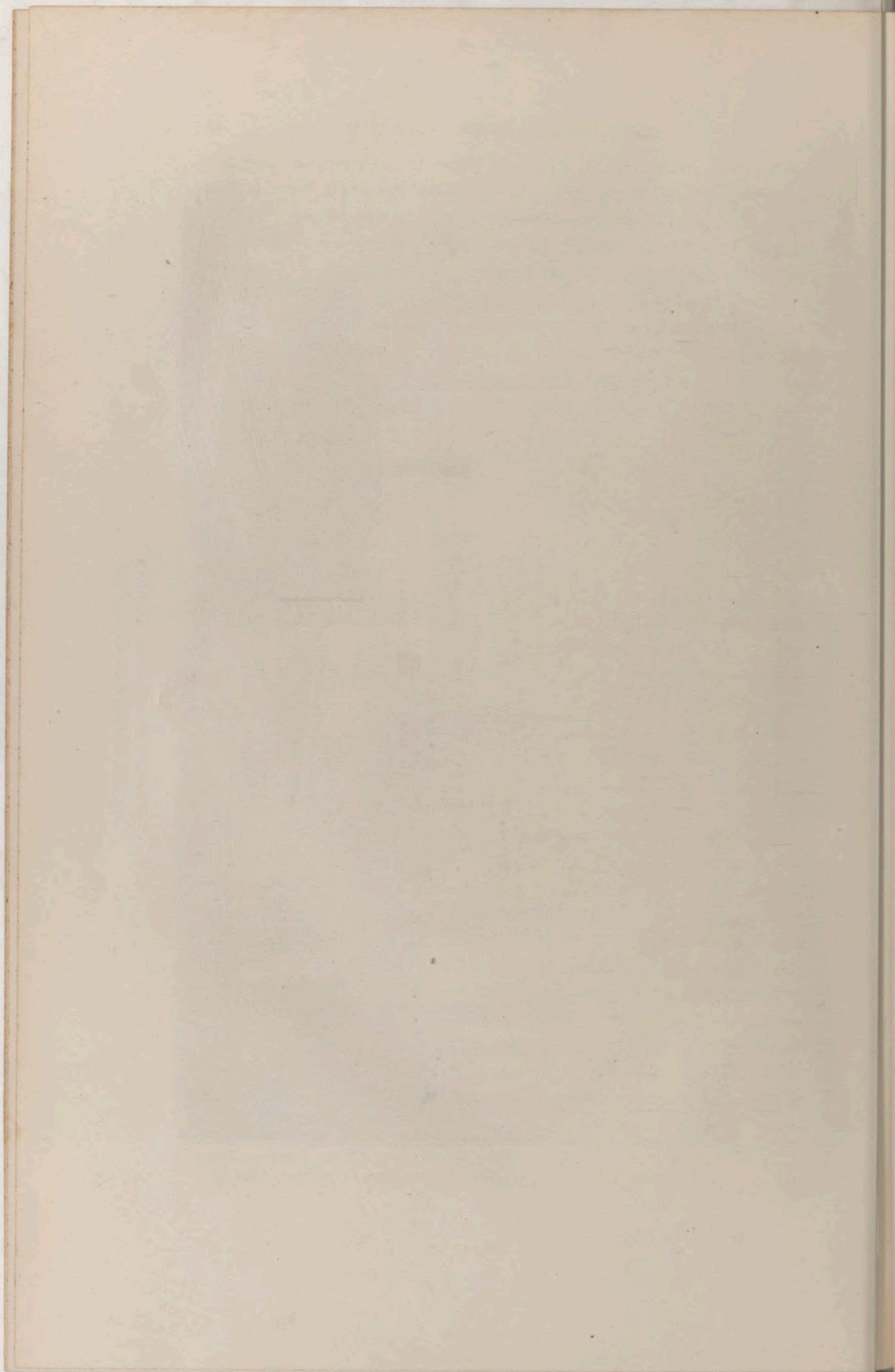
Mais le port de Batoum, bien préférable à celui de Poti, ne se trouve qu'à 50 kilomètres au sud-ouest, et depuis la dernière guerre ce port est annexé à l'empire russe. La possession de ce mouillage était même l'un des grands objectifs de la campagne des Russes en Asie Mineure, et quoiqu'ils aient été repoussés devant Batoum, la Turquie, vaincue sur d'autres champs de bataille, dut céder cette place depuis longtemps convoitée par le gouvernement du tzar. D'ailleurs, au point de vue commercial, Batoum appartenait beaucoup plus aux Russes qu'aux Osmanlis. C'est là que mouillaient, par 20 mètres d'eau, les grands bateaux à vapeur d'Odessa et qu'ils déchargeaient leurs marchandises sur les petits bâtiments qui devaient se hasarder sur la barre de Poti. Batoum, que l'influence de l'Angleterre a fait déclarer port franc par le traité de Berlin, mais qu'elle n'a pu empêcher de devenir une puissante ville de guerre, n'a pas les inconvénients des ports de rivière séparés de la mer par des seuils d'alluvions; mais la péninsule que les apports du Tchoukh ont formée dans

¹ Mouvement d'exportation de Poti en 1876 : 4 721 000 roubles; importation, 1 209 000 roubles; importation moyenne par an : de 600 000 à 1 000 000 de roubles

² Petrovskiy, *Drev'naya i Novaya Rossiya*, 1879, n° 3.

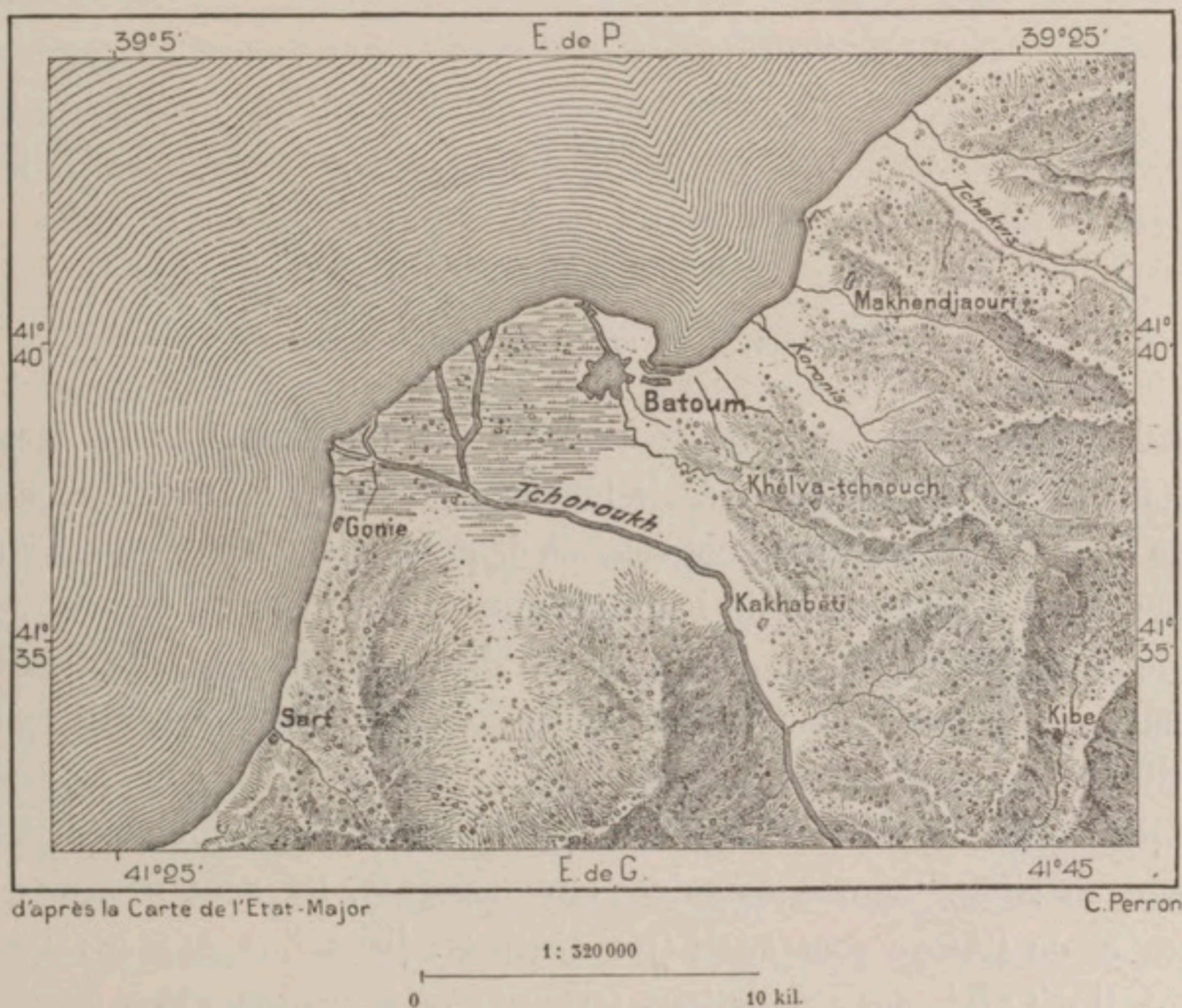


POTI ET L'EMBOUCHURE DU PHASE
Dessin de Th. Weber, d'après une photographie.



la mer Noire, à l'ouest, tend malheureusement à s'agrandir sans cesse, en obstruant de bancs de sable l'entrée du mouillage, déjà de dimensions bien faibles, car il ne peut contenir plus de douze grands navires. Rien ne serait plus facile que de réunir le port à la rivière par un canal de navigation, creusé à travers la plaine basse : ce canal et le chemin de fer auquel on travaille et qui rejoindra celui de Poti à Tiflis, par la ville d'Ouzourgeti, feront pour ainsi dire de Batoum la double entrée du Tchoukhouk et du Rion. La fertilité extraordinaire des plaines de Mingrélie et des vallées de

N° 59. — BATOUM.



la Livana, dans le bassin du Tchoukhouk, assurent à Batoum une certaine importance commerciale dans l'avenir. Les principaux objets d'exportation sont les céréales, les cotons et les excellentes pommes connues en Russie sous le nom de « pommes de Crimée », enfin l'huile des dauphins capturés dans la baie.

Dans l'intérieur de la Lazie russe, la principale ville est Artvin, bâtie en amphithéâtre sur une pente de montagne, à l'issue de la cluse du Tchoukhouk inférieur et à la tête de la navigation fluviale; avec ses jardins, elle n'a pas moins de deux lieues de circonférence. Son industrie principale est celle de la teinture des étoffes; elle fabrique aussi des soieries et

d'autres tissus. Ses commerçants, presque tous Arméniens, sont en relations par Batoum avec Constantinople et Marseille. C'est à Artvin, dit-on, que la race laze est la plus belle; tous les enfants pourraient y servir de modèles aux peintres et aux sculpteurs. Il n'est peut-être pas de pays où les infirmes soient plus rares que chez les Lazes¹.

Au sud d'Artvin, Ardanoudj, bourg qui fut jadis capitale de royaume, domine du haut de son plateau le défilé de la gorge d'Enfer, et plus haut, dans le cœur des montagnes, Olti, autre ville récemment conquise sur les Turcs, est la principale étape de commerce entre Ardahan et Erzeroum; de même qu'Artvin, c'est une cité de fleurs et de fruits².

VI

BASSIN DE LA KOURA

GÉORGIE, TARTARIE TRANSCAUCASIENNE

La Koura et l'Araxe peuvent être considérés comme deux fleuves jumeaux, mais indépendants. Presque d'égale longueur, recevant les eaux de bassins d'une même étendue, ils restent séparés dans tout leur cours supérieur et moyen par des plateaux et de hautes chaînes de montagnes; séparés aussi par leurs embouchures au temps de Strabon³, ils ne rejoignent actuellement leurs courants que dans le voisinage de la Caspienne, à 6 mètres d'altitude seulement, au milieu de plaines basses qui, par leurs solitudes, leur monotonie, la parfaite régularité de leur horizon, ressemblent déjà aux surfaces marines. Comme domaines ethnologiques, les deux bassins de la Koura et de l'Araxe sont aussi très distincts. Dans l'un et dans l'autre vivent, il est vrai, des populations tartares; mais les Géorgiens dominent dans la haute vallée et dans la vallée moyenne du fleuve septentrional, — qui a reçu d'eux le nom de Mtkvari, — et le cours d'eau méridional a principalement des Arméniens sur ses bords. Au point de vue politique, la Koura appartient en entier à l'empire russe; mais les sources de l'Araxe

¹ K. Koch, *Wanderungen in Oriente*.

² Villes et bourgs de la Transcaucasie occidentale ayant plus de 4000 habitants en 1874 :

GOUVERNEMENT DE KOUTAÏS.		TERITOIRE ANNEXÉ.	
Koutaïs	12 750 hab.	Tzalendjikha	4 450 hab.
Zougdidi	5 450 »	Khoni	4 000 »
Koufachi	5 550 »	Batoum	6 000 (?) »
Djvari	4 850 »	Artvin	6 000 (?) »

³ Livre XI, chap. iv; — von Baer, *Kaspische Studien*.

jaillissent sur le territoire turc, et, sur une moitié de son cours, sa rive droite et tout le versant méridional de son bassin sont des terres persanes.

Le fleuve de Géorgie, que l'on distingue par les noms de Koura ou de Kour, différant à peine des appellations grecques de Kuros ou Koros, francisées en Cyrus, a pour source première une fontaine que les Turcs appellent l'« Eau coralline » ou le « Ruisseau des Perles ». Le torrent s'écoule dans un cirque de montagnes, ancien lac que de hauts sommets dominant de toutes parts et qui se transforme encore temporairement en lac ou du moins en marécage, lors de la fonte des neiges. Échappant à cette cavité par une étroite cluse, la Koura longe la base orientale de la chaîne d'Arsiani, puis s'engage par de brusques détours dans une série de défilés, par lesquels elle descend peu à peu du plateau et s'ouvre une brèche à travers les montagnes qui en forment le rebord. Ces montagnes sont : à l'ouest celles d'Adjara, à l'est les Trialètes, qui prolongent l'Adjara et qui vont s'affaïsser par degrés dans la plaine de Tiflis. Dans la partie inférieure du défilé de la « percée », entre Atzkhour et Bordjom, sur une longueur d'environ 25 kilomètres, la Koura descend en rapides d'une hauteur totale de 165 mètres. Entrée dans la plaine de Kartalie, elle se reploie ensuite à l'est, pour suivre la base des monts Trialètes, dont chaque vallée lui envoie un petit affluent. Seulement deux ou trois cimes de la région dans laquelle la Koura prend naissance dépassent la hauteur de 5000 mètres : la plupart des sommets restent bien inférieurs à cette altitude et ne gardent pas même dans leurs ravins de stries neigeuses pendant l'été.

Presque tout le plateau d'où s'épanchent les tributaires de la haute Koura est très inégal et ressemble plutôt à un labyrinthe de montagnes ; mais entre Ardahan et Akhaltzik, les hautes terres qui dominant à l'orient la vallée de la Koura ont par excellence le caractère d'un plateau régulier. Si l'on ne tient compte que de la hauteur du socle, c'est là que se trouve le véritable faite de toute la contrée qui sépare l'Araxe et la Koura. En moyenne, ce faite a de 1800 à 2000 mètres au-dessus de la mer Noire, mais sur la partie régulière du plateau ne s'élèvent que des buttes et des croupes à pente douce, qui n'ont aucunement l'apparence de montagnes. Les cavités de ce plateau monotone sont remplies de lacs déversant leur trop-plein, les uns dans l'Araxe, les autres dans la Koura ; mais il en est aussi qui n'ont point d'écoulement et dont l'eau devient peu à peu saumâtre ; un grand nombre de bas-fonds sont à demi desséchés et de simples marais indiquent l'emplacement des anciens lacs. Le seul aspect de la contrée témoigne du séjour d'un vaste bassin lacustre dont les golfes se ramifiaient dans les gorges des montagnes environnantes. Jadis des volcans

brûlaient à l'orient de cette mer. Une double rangée de sommets à cratères se dresse à l'est d'Akhalkalaki et forme dans son ensemble une sorte de chaîne se dirigeant du nord au sud, perpendiculairement à l'arête des monts Trialètes. Un des volcans, le Samsar, se termine par un cratère ovale de 3 kilomètres de longueur et l'un de ses courants de lave s'étend au

N° 40. — PLATEAU D'AKHALKALAKI.



d'après la Carte de l'Etat-Major

C. Perron

1 : 956 000

0 25 kil.

nord-ouest sur une grande partie du plateau. Le Grand Aboul et le Petit Aboul, qui s'élèvent sur une base commune, ressemblent par leur forme aux deux cônes de l'Ararat, et de leurs cimes de porphyre trachytique on peut contempler au nord toute la chaîne du Caucase, de l'Elbrous au Teboulos-mta. D'autres sommets, qui vomirent aussi de la pierre fondue, sont disposés en forme d'hémicycle, de sorte que le cirque où repose le

beau lac de Toporovañ, renfermant les restes d'habitations lacustres¹, ressemble lui-même à un vaste cratère inondé². C'est un spectacle grandiose que celui de ces montagnes noires, aux crevasses béantes, aux parois ébréchées, aux gouffres profonds, aux courants de lave qui semblent bouillonner encore; mais il est en même temps presque terrible, et les pâtres errants cherchent à éviter ces régions, « où règnent les mauvais génies ». La vallée sinueuse de la Koura, pleine d'ombrages et ruisselante d'eaux vives, contraste d'une manière saisissante avec le plateau sinistre dans lequel la rivière a creusé son large sillon; çà et là pourtant, elle doit s'engager en d'étroits défilés entre des coulées de laves, dont quelques-unes ont pris une disposition columnaire et, se dressant en falaises de piliers à des centaines de mètres de hauteur, portent des ruines de châteaux à leur sommet³. L'ensemble des massifs volcaniques, des monts Trialètes auxquels ils se rattachent, et des terrasses montueuses qui s'élèvent à l'ouest de Tiflis, forme, en avant de l'Asie Mineure, une sorte de promontoire, qui est pour toute la contrée le grand laboratoire des orages : presque toutes les tempêtes à grêle de la Kartalie éclatent sur les pentes des monts Trialètes⁴, dans une zone étroite ayant environ 100 kilomètres de longueur⁵. La fréquence des grêles a fait abandonner complètement certains districts de cette région par les agriculteurs, et ceux-ci doivent s'occuper désormais du transport des marchandises. Une autre zone d'orages et de grêles s'étend à la base des montagnes de Yelizavetpol. Déjà Wakhoucht, dans sa *Géographie de la Géorgie*, parle des nombreux orages de la contrée et dit qu'ils empêchent la sériciculture, le tonnerre étant une grande cause de mortalité pour les chenilles à soie.

Après s'être unie à l'Aragva, qui lui apporte une quantité d'eau à peine inférieure à la sienne, la Koura se replie au sud, puis au sud-est, en suivant d'une manière générale la direction du Grand-Caucase, qui est aussi,

¹ Bayeïn, *Sbornik Sv'ed'enyj o Kavkaze'*, I, 1871.

² Abich, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela*, VIII, 1873.

³ Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*.

⁴ Abich, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, 1879, vol. X, liv. 3.

⁵ Altitudes des principales montagnes du bassin de la haute Koura :

Kiził-gyadouk (sources de la Koura)	3109 mètres.
Grande-Abouł ou Bołchaya Abouł (volcan du plateau)	3341 »
Samsar	3302 »
Godorebi	3192 »
Emlekli	3053 »
Koyeretin-dagh (à l'ouest de la Koura)	3038 »
Ardjevan (monts Trialètes)	2762 »
Col de Kanli (entre la Koura et le Tchouroukh)	2468 »
Col de Kodjor (entre la plaine d'Akhaltzik et Tiflis)	1321 »

à la sortie des gorges supérieures, la direction des deux affluents du fleuve, la Yora et l'Ałazañ. Unis en une bouche commune, ces deux tributaires font de la Koura un véritable fleuve, et à une faible distance en aval, là où la route de Yelizavetpol à Bakou traverse la Koura, celle-ci est déjà navigable pour les bateaux à vapeur de 1^m,20 de tirant d'eau¹; toutefois le manque de population sur la basse Koura empêche d'utiliser sérieusement cette voie navigable, longue de 745 kilomètres jusqu'à l'embouchure. Actuellement la Koura n'a guère, dans tout son cours inférieur, d'utilité industrielle que pour la capture du poisson, qui se multiplie prodigieusement dans ses eaux. Les diverses pêcheries de Salyani, où se ramifient les branches du delta, sont probablement les lieux de la Terre où le plus grand nombre de poissons sont capturés en une fois²: c'est par dizaines de milliers que les pêcheurs de la société concessionnaire tuent les poissons « blancs » et les esturgeons, par centaines de milliers qu'ils exterminent chaque année les poissons de moindre valeur. Malgré le désordre administratif, l'État ne retire pas moins de 120 000 roubles de la location des pêcheries. D'après les descriptions de Pallas, il semble que la multitude des poissons était encore beaucoup plus considérable, il y a un siècle, dans les eaux de la Koura: on y prenait alors jusqu'à 15 000 esturgeons en un seul jour. Quand par hasard la pêche se trouvait interrompue pendant vingt-quatre heures, les esturgeons l'emplissaient en une masse mouvante, et pourtant la Koura n'a pas en cet endroit moins de 144 mètres de largeur sur 22 mètres de profondeur. M. Danilevskiy est d'avis que la navigation à vapeur contribue à diminuer le poisson de la Koura. Lorsqu'un navire rencontre à l'entrée du fleuve un banc composé de milliers ou de myriades d'esturgeons, qui entrent dans la Koura pour y déposer leur laitance, les poissons effrayés s'éloignent de la bouche fluviale et s'égarer dans la mer³.

La portée moyenne de la Koura et de l'Araxe réunis est évaluée à 676 mètres cubes par seconde; ce fleuve oriental de la Transcaucasie roule donc, proportionnellement à son bassin, beaucoup moins d'eau que le Rion, dans la Transcaucasie occidentale. La moindre abondance des pluies et l'activité de l'évaporation sur le versant de la Caspienne expliquent ce contraste. Une grande partie du bassin de la Koura se compose de véritables déserts, absolument incultivables sans irrigation, mais riches en herbes après les pluies et parcourus au printemps par des pasteurs tar-

¹ *Sbornik Sv'ed'eniij o Kavkazé*, 1872, tome II.

² Von Baer, *Kaspische Studien*.

³ *Sbornik Sv'ed'eniij o Kavkazé*, 1872, tome II.

tares, qui mènent en été leurs troupeaux dans les pâturages des hautes montagnes. Même en pleine Géorgie, entre la Koura et la Yora, entre la Yora et l'Ałazañ, s'étendent des steppes rocheuses, sans habitations permanentes; en amont du triple confluent et de la belle verdure des rives basses, les pierres et les argiles offrent partout le spectacle monotone d'une complète aridité. Au dernier siècle, les Tartares cultivaient le riz sur la rive gauche de la Koura, au nord de Yelizavetpol, mais les incursions des Lezghiens les obligèrent à abandonner leurs champs, et maintenant on ne voit plus que des traces des anciens canaux d'irrigation dérivés de la Yora; des bandes d'antilopes sauvages parcourent ces campagnes désertées. Même sur la rive droite de la Koura, de vastes étendues sont couvertes d'absinthe et d'autres plantes du désert. Les bergers tartares qui s'y sont établis ont dû se creuser de véritables terriers, pour se protéger en hiver du vent froid qui souffle à travers les plateaux nus de Karayaz : quelques pieux servant de points d'appui aux terres rejetées indiquent seuls l'existence des villages souterrains. Dès les premiers jours du printemps, les Tartares quittent avec joie ces immondes réduits remplis de vermine, pour monter au sud, à travers les forêts de hêtres, vers les beaux alpages du Gok-tchaï¹.

Dans ces contrées, la civilisation a reculé, puisque le parcours des troupeaux transhumants y a succédé à l'agriculture. Et pourtant, à l'époque des plus basses eaux, en hiver, la Koura et l'Araxe ont ensemble 194 mètres cubes d'eau, et pendant l'été, c'est-à-dire durant la saison où les irri-



TYPE TARTARE.

Dessin de Metzmacher, d'après un croquis de Vereschaguine.

¹ N. von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880; — *Notes manuscrites*.

gations sont le plus nécessaires, la masse liquide utilisable pourrait s'élever à plus de 1000 mètres cubes par seconde¹. Le seul travail d'irrigation considérable qui ait été entrepris à la suite des études faites sur l'hydrologie de la Koura, par les ingénieurs de Tiflis, est l'ensemble de rigoles que l'on appelle le « canal de Marie » et qui traverse la steppe de Karayaz ou de l'Œil Noir, entre la Koura et la Yora; malheureusement le terrain d'expérience choisi est très malsain, et les agriculteurs ne se présentent qu'en petit nombre pour y risquer leur vie. En outre, les ingénieurs, entraînés par la manie de la règle et du compas, ont tracé leurs rigoles de canalisation avec une régularité géométrique, sans tenir compte des conditions de pente et de relief, que les cultivateurs indigènes ont mieux observées dans leurs canaux.

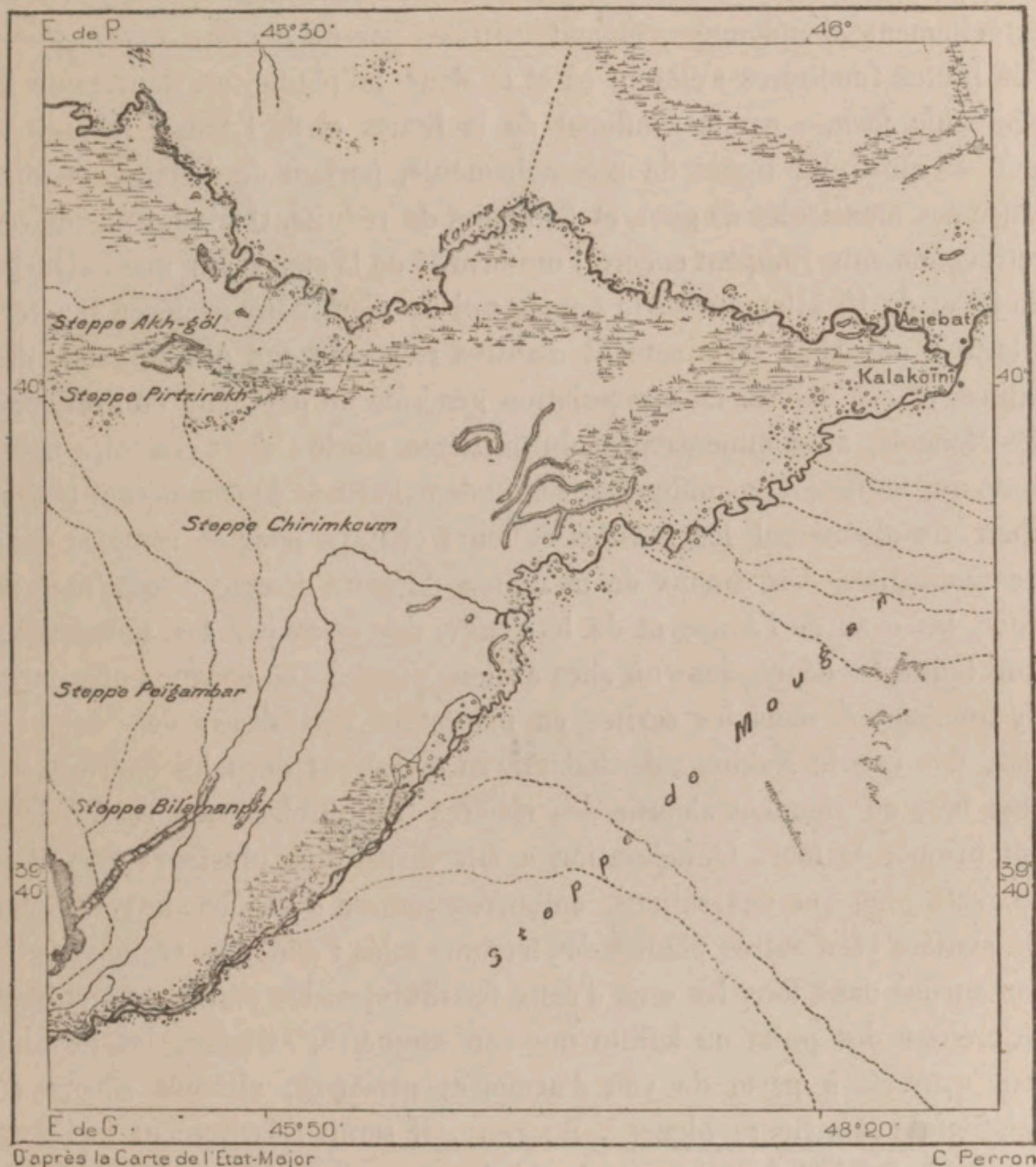
Au sud du Caucase oriental, entre Noukha et Chemakha, les populations tartares, restées en possession de leurs terres, montrent encore aux Russes comment l'eau, bien utilisée, transforme le désert en un jardin. A son entrée dans la plaine, chaque torrent qui descend des gorges du Caucase est arrêté par un barrage qui le divise en de nombreux filets d'eau, se subdivisant eux-mêmes en rigoles d'irrigation, jusqu'à ce que la dernière goutte du cours d'eau soit épuisée. L'ensemble de ces canaux s'échappant d'un long défilé pour arroser en demi-cercle toute une vaste région, représente le réseau des artérioles qui se ramifient dans un organisme pour lui porter le sang et la vie. Ces eaux d'irrigation, employées en entier dans la plaine, n'atteignent pas le lit de la Koura. Mais le flot de la rivière, refoulé en des fosses latérales, pourrait aller au-devant de l'eau d'irrigation qu'apportent les torrents et changer ainsi toute la steppe en terrains de culture. Quelques-uns des espaces non arrosés sont dangereux à traverser pour les caravanes, à cause du manque de fourrage ou des herbes vénéneuses qui s'y trouvent. L'absinthe pontique de ces pâtis fait périr les chevaux. En 1722, lorsque l'armée de Pierre le Grand marchait contre Chemakha, elle perdit à la traversée des steppes tous les animaux de trait de son artillerie. Un siècle après, le même désastre frappa l'armée du général Tzitzianov.

Une partie des steppes de Karabagh et de Chirikoum, occupant la région de forme triangulaire comprise entre la Koura et l'Araxe, et celles de Mougan, qui, de la rive droite de l'Araxe et de la basse Koura, se prolongent jusqu'au pied des montagnes de Talich, furent des plaines cultivées et peuplées. Un canal creusé il y a quinze siècles à travers la steppe du

¹ Béliy et Habb, *Observations faites de 1860 à 1866.*

Karabagh avait sur ses bords la grande ville de Bilgan, que détruisit Djenghis-khan. Lorsque Timour fit recreuser le canal, deux siècles plus tard, la ville reparut, et jusqu'au siècle dernier elle existait encore. A

N° 41. — CONFLUENT DE LA KOURA ET DE L'ARAXE.



D'après la Carte de l'Etat-Major

C Perron

Anciens canaux.

1 : 675000

0 20 kil.

l'est de l'Araxe, on a trouvé les traces de nombreux canaux dérivés du fleuve et se dirigeant à l'est à travers la plaine; mais il est à remarquer que la restauration de ces canaux ne pourrait se faire qu'à la condition de reporter les prises d'eau en amont des barrages d'autrefois : soit que le niveau moyen du fleuve ait diminué, soit que les terres riveraines

aient été exhausées par les alluvions, l'eau d'arrosement doit être désormais prise à un niveau supérieur¹. Un des canaux, suivi par Toropov, n'a pas moins de 150 kilomètres de longueur, et sur ses bords se trouvent d'énormes amas de débris qui furent une ville considérable². Des restes de caravansérails, des citernes comblées indiquent aussi que des routes, actuellement abandonnées, étaient utilisées par de nombreux voyageurs. Des buttes funéraires s'élèvent çà et là dans la plaine, et, dans toute la péninsule formée par le confluent de la Koura et de l'Araxe, se prolongent de multiples lignes de retranchements, portant de distance en distance des monticules de guet, et flanquées de réduits. Quelques-uns de ces retranchements rompent encore l'uniformité de la steppe sur une longueur de 10 et de 15 kilomètres : le peuple qui les éleva pour protéger son territoire y possédait certainement d'autres richesses que des roseaux, des salines et des sables. La dépopulation générale du pays date de l'invasion des Mongols, au commencement du treizième siècle : alors ceux des habitants qui ne furent pas obligés de servir dans l'armée du conquérant Batoukhan abandonnèrent leurs villes et leurs champs pour se réfugier dans les montagnes. Les canaux de la région devenue déserte s'emplirent de vase; les eaux de l'Araxe et de la Koura, déversées par les inondations dans toutes les dépressions où elles avaient passé à une époque antérieure, s'y amassèrent dans les cavités en marécages insalubres; de véritables lacs, tels que le Makhmoud-tchalassi, se formèrent dans les endroits les plus bas, où viennent aboutir des rivières trop faibles pour rouler leur flot jusqu'à la mer. L'évaporation a fait disparaître plusieurs lacs et il ne reste plus que des salines, entourées comme d'une bande rouge par les statices et d'autres plantes des terrains salés : dans ces régions, jadis parcourues dans tous les sens d'eaux fertilisantes, les pâtres sont obligés de creuser des puits où suinte une eau saumâtre. Ailleurs, les terrains sont couverts à perte de vue d'armoises grisâtres, ailleurs encore de *delphinium* aux fleurs bleues³. Du reste, il serait relativement facile de rendre la fertilité à cette contrée, où les travaux de l'agriculture, pratiqués comme en Lombardie et dans les Flandres, pourraient nourrir au moins deux millions d'hommes. Une exploration faite en 1860 pour l'étude des projets d'irrigation a établi qu'il se trouve plus de deux millions d'hectares arrosables dans la basse plaine abandonnée. Une grande étendue de la steppe est revêtue de « terre noire » et n'attend que les

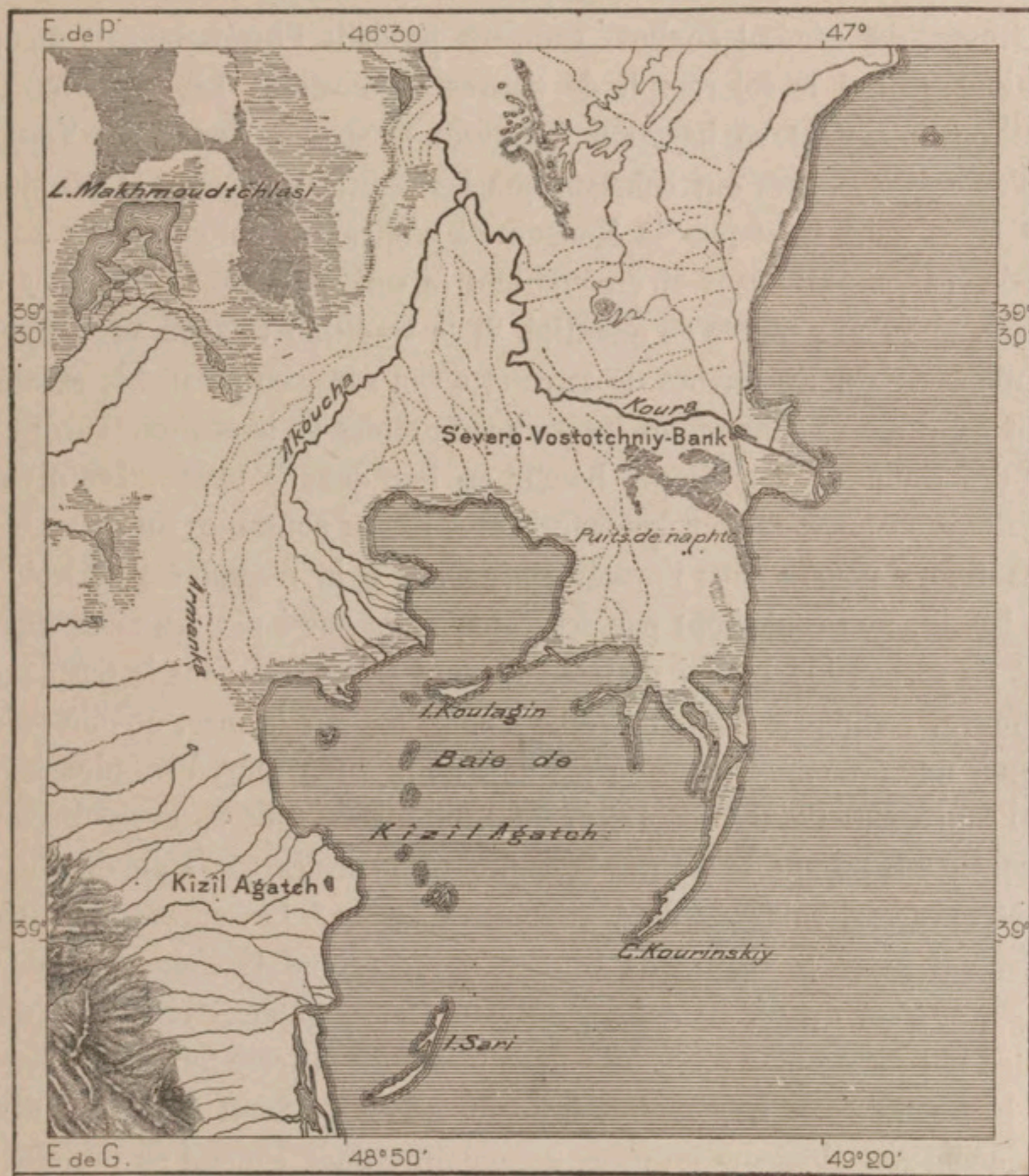
¹ Statkovskiy, *Climatologie du Caucase*.

² Toropov, *Kavkazskii Kalendar'*, 1864.

³ N. von Seidlitz, *Russische Revue*, 1879.

eaux fertilisantes pour devenir l'un des greniers de l'Asie antérieure ; même sans arrosement, vers la base des montagnes de Talich, le sol est assez humide pour permettre de cultiver de vastes champs de céréales, subvenant à une exportation considérable dans la Ciscaucasie ; les raskolniks

N° 42. — BOUCHES DE LA KOURA.



d'après la Carte de l'Etat-Major

C. Perron

1 : 820 000

0 — 20 kil.

y possèdent de riches villages, devenus très commerçants depuis que les habitants ont reçu l'autorisation d'aller et de venir dans la contrée. Dans aucune autre partie de la Caucasia la colonisation russe ne s'est établie avec plus de succès.

On craignait jadis que le grand obstacle à la reconquête du sol ne fût l'insalubrité du climat, provenant, comme dans la Camargue française,

de la décomposition des matières organiques sous un soleil ardent; mais cette insalubrité semble avoir été exagérée. La chaleur qu'il faut parfois subir dans ces plaines paraît avoir été symbolisée par la légende qui parle de serpents venimeux couvrant la plaine et en défendant l'accès. Plutarque dit que l'armée de Pompée, craignant d'être dévorée, s'arrêta devant cette multitude de reptiles : récemment encore, en 1800, les Russes du général Zoubov, campant pendant l'hiver dans la steppe, auraient trouvé le sol rempli de vipères engourdies¹. Les bêtes féroces, disait-on, n'osaient se hasarder à travers la steppe. Cependant Toropov et d'autres voyageurs ont constaté que les reptiles, serpents et scorpions, sont rares dans la steppe de Mougan, et n'effrayent nullement les pâtres qui la parcourent : ceux-ci en creusent le sol, mais pour y chercher des truffes, que l'on y trouve en quantité. Si la tradition relative aux serpents est mensongère, les tortues de terre et d'eau sont, en revanche, extrêmement nombreuses dans toutes les parties humides de la région. Parfois on voit des troupeaux d'antilopes bondir au loin dans la plaine. Les oiseaux s'abattent en nuées autour des marais et des eaux courantes du delta.

La Koura pourra dans l'avenir contribuer à la reconquête agricole de son bassin, non seulement par ses eaux, mais aussi par les vases qu'elle tient en suspension et qui maintenant sont entraînées dans la Caspienne. La Koura, comme le Rion, ne cesse d'empiéter sur la mer, qu'elle colore jusqu'à une grande distance de ses flots d'un jaune rougeâtre, plus légers que l'eau salée. De 1829 à 1862, en trente-trois années, l'accroissement du continent, tel que le montre la comparaison des cartes, a été de 155 kilomètres carrés, soit près de 4 kilomètres par an². Le courant principal a également percé la chaîne des dunes, qui continue la ligne normale du rivage, et s'est divisé, en dehors de cette ligne, en deux bras qui l'un et l'autre ont formé leur péninsule en rattachant à la terre ferme des îlots et des bancs de vase. L'Akoucha, branche occidentale du delta, se divise elle-même en plusieurs rameaux secondaires dont chacun se projette au loin, dans le golfe Kizil-Agatch. En outre, on remarque, entre les deux courants extérieurs du delta, un grand nombre de langues de terre qui furent évidemment des levées d'alluvions, déposées par les eaux errantes de la Koura; seulement, la houle du nord-est, que le vent polaire dirige contre la côte, a remanié ces apports fluviaux, pour en égaliser les plages du côté de la mer et les recourber en forme de faucilles du côté de la

¹ Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*, II.

² Von Baer, *Kaspische Studien*; — Toropov, *Kavkazskiy Kalendar'*, 1864.

terre. L'île de Sari, située au sud-ouest de la péninsule extrême de la Koura, est disposée en un croissant analogue : les mêmes vagues en ont apporté les molécules, redressé les sables et tracé le contour. Toute la côte de Lenkoran s'est agrandie, grâce aux terres nouvelles que lui ont apportées les flots, après les avoir enlevées au delta de la Koura. Ainsi s'est formée une large zone marécageuse au pied des monts avancés du plateau de l'Iran. Dans ces régions malsaines, les moustiques tourbillonnent en nuages si épais, que les Tartares ont dû élever au-dessus de leurs maisons des pavillons aériens, sortes de guérites de forme pittoresque, où ils passent leurs nuits, pour échapper à la basse atmosphère, toute noire d'insectes.

Le district montagneux de Lenkoran, dont la Russie s'est emparée, comme pour avoir un gage, une sorte d'hypothèque sur sa voisine, appartient géographiquement à la Perse : il n'est que le bord des hautes terrasses qui se dressent au sud de la Caspienne, dominées par le volcan de Savalan; en gravissant les pentes sur leur propre territoire, les armées russes atteignent des passages situés à une altitude de 1600 à 2000 mètres, d'où elles n'ont plus aucune difficulté à pénétrer sur les plateaux persans. Dans ce pays, qu'arrosent abondamment des pluies apportées par des moussons de la Caspienne, soufflant régulièrement du nord, la flore et la faune diffèrent de celles du Caucase : on se trouve déjà dans les limites de la région parcourue par le tigre, et les forêts touffues y rappellent celles des tropiques par quelques-unes de leurs espèces; toutefois, au-dessus de 200 mètres, la végétation arborescente du Talich, qui recouvre les pentes jusqu'à 1800 mètres, ressemble à celle du centre de l'Europe¹. Il est peu de contrées où le contraste de la flore soit aussi tranché qu'il l'est entre les pentes des montagnes de Talich et la steppe de Mougan, dont les parties sèches ne produisent que cinq espèces de plantes². Il est vrai que les pluies sont quatre fois plus abondantes sur les terres élevées qui servent de socle au plateau persan³. De même, au point de vue ethnologique, cette région est en dehors du Caucase, en plein territoire iranien.

Au nord de la Koura, dans le pays qui a conservé de l'époque persane son ancien nom de Chirvan, quelques buttes naturelles, isolées au milieu de la plaine, paraissent avoir fait jadis partie du système caucasien; des érosions,

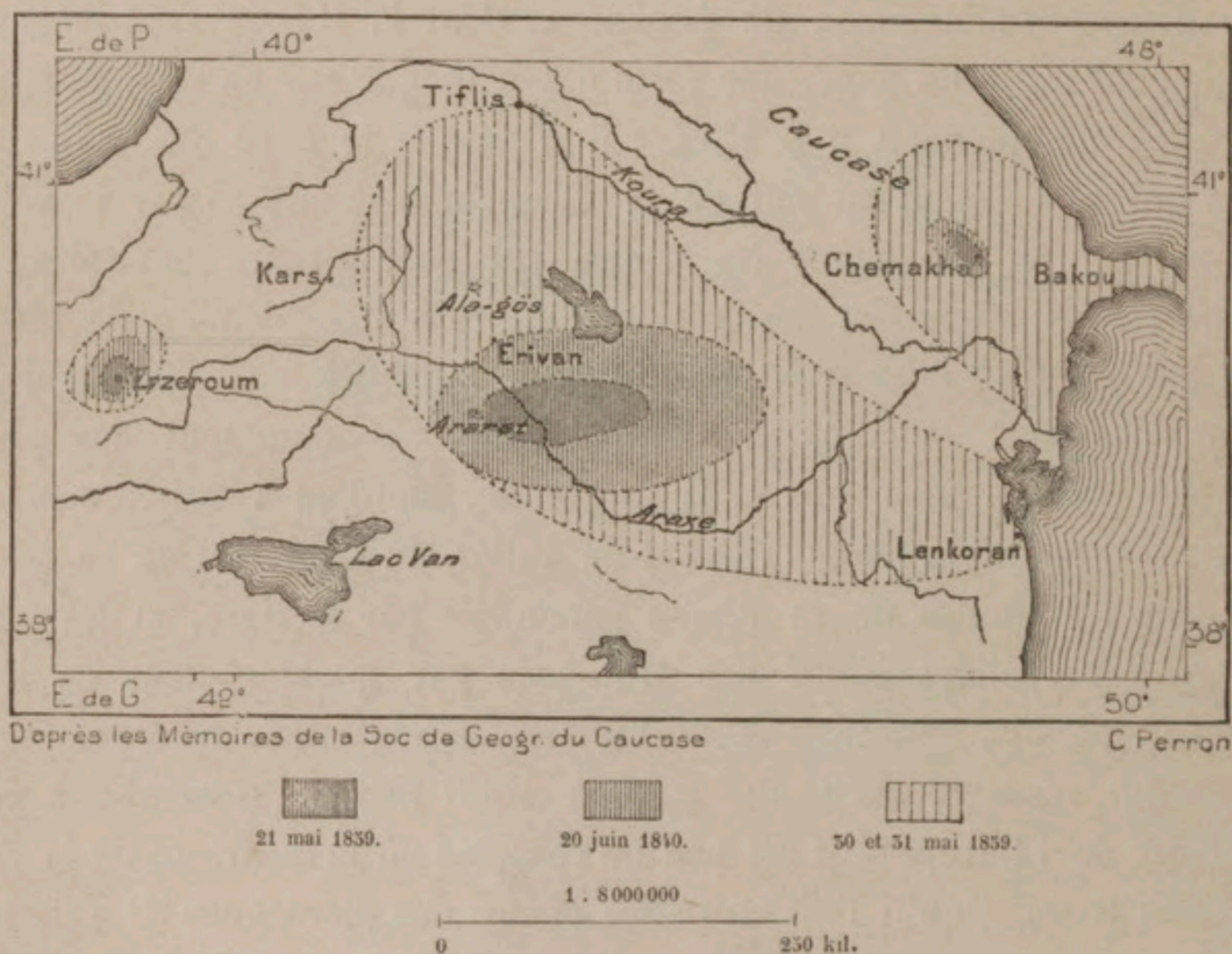
¹ Schneider, *Dresden Geographische Gesellschaft*, nov. 1879.

² Toropov, ouvrage cité.

³ Pluies annuelles à Bakou. 0^m,54 | Pluies annuelles à Lenkoran 4^m,53
(N. von Seidlitz, *Historisch-ethnographische Skizze der Gouv. Baku.*)

continué par les eaux pendant de longues périodes géologiques, les ont peu à peu séparées des contreforts du Caucase, les laissant dans la steppe comme des « témoins » sur une place déblayée. Mais cette région n'a pas eu seulement à subir les changements opérés avec lenteur par les eaux courantes, elle a été souvent bouleversée par l'action des forces souterraines. Les tremblements de terre y sont fréquents : la ville de Chemakha notamment en a beaucoup souffert, quoique ses maisons, fort basses, soient faites pour résister aux vibrations du sol ; en 1669, alors que la ville était la plus peuplée de la Transcaucasie, une secousse de quelques

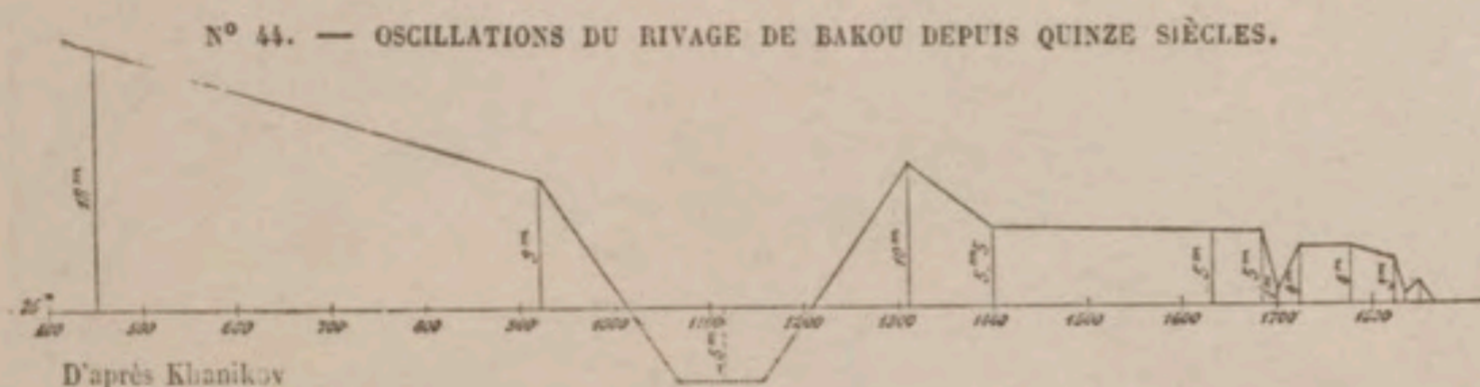
N° 45. — AIRES PRINCIPALES DES TREMBLEMENTS DE TERRE EN CAUCASIE, D'APRÈS ABICH.



secondes la changea en un amas de débris, et 8000 personnes trouvèrent la mort sous les ruines : d'après les chroniques locales, le village de Latcha, situé au sud de Chemakha, fut complètement englouti avec ses habitants et ses troupeaux. En mai 1859, un nouveau tremblement de terre, heureusement annoncé plus d'une heure à l'avance par des vibrations et des rumeurs souterraines, renversa Chemakha et le village industriel de Boskał ; la plupart des habitants, autorités en tête, abandonnèrent la ville, et le siège du gouvernement provincial fut transféré à Bakou. En 1872, la terre frémit encore sous la ville de Chemakha. Les recherches d'Abich ont établi que la direction des vagues terrestres se propage, dans cette région, du nord-ouest au sud-ouest, sur le prolongement même de l'axe du Caucase, et la

ville se trouve peu éloignée du centre des secousses¹. Il arrive parfois que des explosions de naphte brûlant font jaillir en l'air des masses d'argile et de pierrailles avec accompagnement de fumées et de flammes. Les débris d'une de ces explosions que le botaniste Koch vit dans la plaine au sud de Chemakha, recouvraient un espace d'un kilomètre de pourtour, et des eaux saumâtres, ayant un léger goût de naphte, remplissaient les crevasses du sol².

La presqu'île d'Apchéron³, qui forme le prolongement oriental de la chaîne du Caucase, et le littoral qui se développe au sud jusqu'aux bouches de la Koura, sont le théâtre d'une incessante activité volcanique : des jets de gaz, des eaux chaudes, des sources d'huile minérale, des volcans de boue et même de lave, témoignent de la fermentation intérieure du sol dans toute la région, qui s'arrondit en demi-cratère autour du golfe de Bakou. On dirait que les forces qui soulevèrent le Caucase font effort en cet



endroit pour en continuer le rempart à travers la Caspienne⁴, et cependant il y a eu affaissement pendant la période récente, ainsi que le prouve l'édifice englouti dans le port de Bakou et que le raconte la tradition d'après laquelle l'île de Nargin aurait fait autrefois partie du continent⁵. Khanikov a établi que depuis le dixième siècle jusqu'à nos jours la côte de la Caspienne, à l'extrémité orientale du Caucase, a été soumise à des alternatives d'oscillation⁶ : après avoir été de 18 mètres plus haute qu'aujourd'hui, elle descendit à 5 mètres plus bas, pour se relever de nouveau, puis s'abaisser encore. La péninsule d'Apchéron tout entière et les diverses îles qui la continuent à l'orient, sont évidemment dressées hors des flots par la poussée intérieure, mais d'une manière inégale, car le relief du sol porte

¹ *Zapiski kavkazskavo Otd'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome V, 1862.

² *Wanderungen im Oriente*.

³ Il serait plus exact d'écrire Abchéron, ce mot venant du persan *abi-chérin* (eau douce), probablement à cause d'une source abondante, qui jaillit près du promontoire de l'« Eau Douce », en face de l'île Sainte. (Beresin, von Seidlitz.)

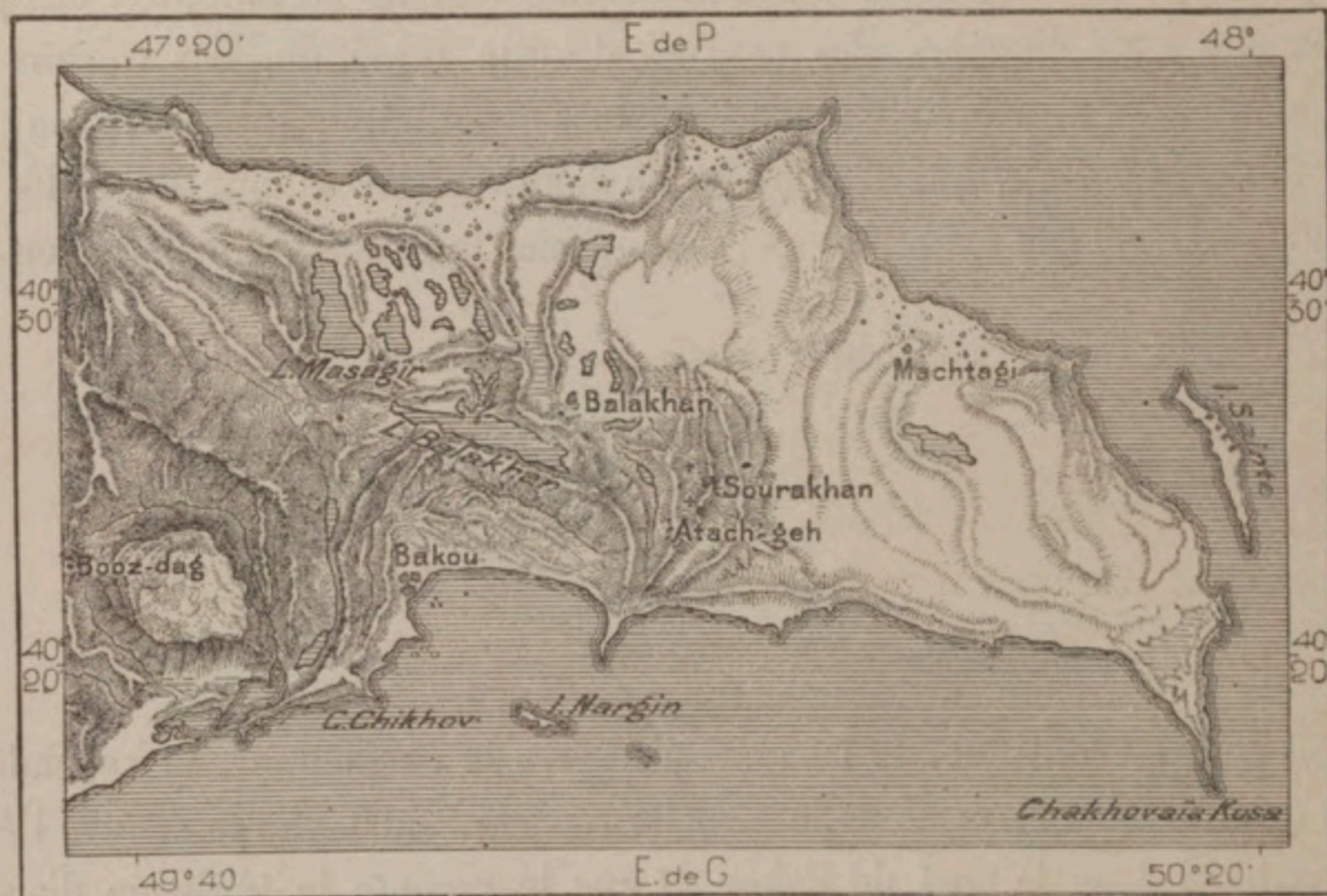
⁴ Abich, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome VI, 1864.

⁵ Eichwald, *Reise auf dem Kaspischen Meere und in den Kaukasus*.

⁶ *Zapiski kaskazskavo Otd'ela*, vol. II.

la trace de nombreux plissements, semblables à ceux d'une étoffe, et provenant sans doute de pressions latérales. Des volcans de boue élèvent leurs cônes au-dessus de la péninsule¹. Des marécages emplissent toutes les cavités du terrain. Quant à la pointe de la presqu'île, elle a été, pour ainsi dire, taillée en faucille, comme les terres sablonneuses du delta de la Koura. L'île Sainte, « Svatoï Ostrog », appelée aussi Paraïagaï, au nord de la pointe Apchéron, a pris une forme analogue. Cette île et toutes celles des environs sont de formation volcanique : l'une d'elles, Koumani, s'éleva du

N° 45. — PÉNINSELE D'APCHÉRON.



d'après divers documents

C Perron

Volcans de boue.

Puits de naphte.

Sources de gaz.

Ruines immergées.

1 : 150 000

0 ————— 15 kil

fond de l'eau en 1864; une autre, Lozi, fit trois fois éruption en 1876 et rejeta des pierres jusque sur le cap Mat, dans le continent². Les phoques se jouent en bandes nombreuses autour de la péninsule, mais on n'y trouve que peu de poissons, ce que l'on attribue aux émanations de gaz et de naphte.

En plusieurs endroits de la péninsule d'Apchéron, il suffit de percer la couche superficielle du terrain pour donner passage au gaz inflammable; une simple étincelle allume l'incendie, et celui-ci continue jusqu'à ce qu'une violente tempête ou une forte pluie vienne l'éteindre. Il arrive

¹ Boss-dagh 360 mètres. | Osman-dagh 398 mètres.
Kiriki ou « Mont brûlé » 156 mètres.

² *Izvestiya kavkazskavo Old'ela*, IV, 1876; — Lissenko, *Russische Revue*, 1879, n° 10.

parfois que des flammes surgissent spontanément : pendant les nuits orageuses, on a vu des manteaux de lumière étendre leurs replis phosphorescents sur les flancs des collines. Au milieu même de la mer sourdent des ruisseaux de naphte, bouillonnant sous les flots et répandant au loin sur les vagues une mince pellicule irisée. Près du cap Chikov, au sud de Bakou, un jet de gaz fait tourbillonner l'eau de la mer avec tant de violence, que les bateaux doivent jeter l'ancre pour ne pas être entraînés¹. Qu'on jette seulement sur la source une étoupe enflammée, l'air s'allume aussitôt et les flots lumineux se propagent sur la nappe des eaux. En d'autres endroits, les forces souterraines ne se bornent pas à lancer des gaz et des jets de pétrole ou d'asphalte, elles soulèvent aussi le fond de la mer, car on a vu naguère surgir un îlot dans les environs de Bakou. La légende de Prométhée, voleur du feu, a peut-être eu quelque rapport, dans l'imagination des peuples, avec les apparitions de flammes sur les collines et les eaux de Bakou.

Le foyer principal des gaz brûlants se trouve à une quinzaine de kilomètres au nord-est de Bakou, près des villages de Balakhan et de Sourakhan, au bord d'un étang salin, d'étendue considérable. Cet endroit, connu sous le nom d'Atech-gah, est devenu fameux dans le monde comme le lieu saint des adorateurs du feu. Il semble pourtant que ce sanctuaire, du moins sous sa forme actuelle, n'est point aussi ancien qu'on le suppose généralement : il date seulement du dix-septième siècle, époque à laquelle de nombreux marchands indiens fréquentaient les cours des khans tartares de Derbent, de Chemakha, de Bakou. Le « temple du Feu » n'est plus qu'un simple réduit, maintenu comme par tolérance dans un coin d'une vaste usine qui sert à la préparation de l'huile de naphte et de l'asphalte, et qu'alimentent directement de gaz combustible les feux souterrains. Les pénitents qui desservent aujourd'hui le temple du Feu n'ont plus aucune notion de religion positive : sur l'autel, à côté des divinités sivaïques, se montrent des vases appartenant au culte parse, des images russes de saint Nicolas, des représentations de la Vierge, des crucifix catholiques, et ces reliques si diverses sont traitées avec un respect égal².

L'importance industrielle de la grande usine préparée par la nature dans la péninsule d'Apchéron et dans l'île Sainte s'est considérablement accrue ces dernières années. La vente des lots de terrains riches en naphte a déjà rapporté à l'État plus de 3 millions de roubles. Rien de plus

¹ Abich, *Zapiski kavkazskavo otd'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, tome VI, 1864.

² De Gobineau, *les Religions et les philosophes dans l'Asie centrale*.

simple que la construction des fours à chaux dans ce pays : il suffit d'allumer le gaz qui jaillit des couches fendillées du calcaire, et les pierres sont réduites peu à peu par la cuisson à l'état voulu pour le chauffournier. Dans les maisons particulières et dans les usines voisines des jets de gaz, on les emploie pour le chauffage, l'éclairage, la cuisine; toutefois le pouvoir éclairant du gaz de Bałakhan est beaucoup moins grand que celui du gaz artificiel : il est moins riche en carbone. C'est à la pression intérieure du gaz qu'est due l'ascension du naphte, qui pénètre les couches de sables et de cailloux reposant au-dessous des assises tertiaires superficielles; en s'élevant des profondeurs, le pétrole entraîne avec lui de grandes quantités de sables qui s'accumulent autour de l'orifice et finissent par former des monticules coniques de 15 mètres de haut. Jusqu'à maintenant il ne semble pas que les sept cents puits de naphte creusés dans le voisinage de Bakou, jusqu'à la profondeur de 80 à 100 mètres¹, soient près de tarir : ils fournissent plus des cinq sixièmes du pétrole recueilli dans la Caucasic : de 1870 à 1878, la production a plus que décuplé, et toute une flotte de bateaux à vapeur et de voiliers s'est construite pour le transport de ces denrées. Mais l'ignorance des exploiters est cause de pertes immenses : c'est ainsi qu'une source de Bałakhan, donnant 4800 tonnes de naphte par jour, coula pendant quatre semaines sans qu'il y eût un réservoir de prêt pour contenir l'huile². Plusieurs bateaux à vapeur qui font escale au port de Bakou sont chauffés au moyen d'huile minérale. Les marais salants de Bakou ont aussi quelque importance³.

Dans la Transcaucasie centrale, aussi bien que dans celle de l'occident, la prépondérance du nombre appartient aux Géorgiens ou Kartvel, descendants des Ibères dont parle Strabon. Les figurines que l'on a retrouvées dans les tombeaux représentent exactement le même type et le même

¹ Production du naphte dans la Caucasic en 1871 :

District du Terek	172 sources.	486 966 kilogr.
Daghestan.	127 »	208 825 »
District de la Koubañ.	14 »	1 603 346 »
Gouvernement de Tiflis.	99 »	1 135 900 »
» de Bakou.	285 »	19 040 757 »
Ensemble.	697 sources.	22 475 794 kilogr.

Production du naphte à Bakou en 1878 : 520 000 000 kilogr.

Exportation » » » : 162 000 000 » (d'après Lissenko.)

² Abich, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela*, X, 1876.

³ Production du sel de Bakou en 1876 : 7500 tonnes.

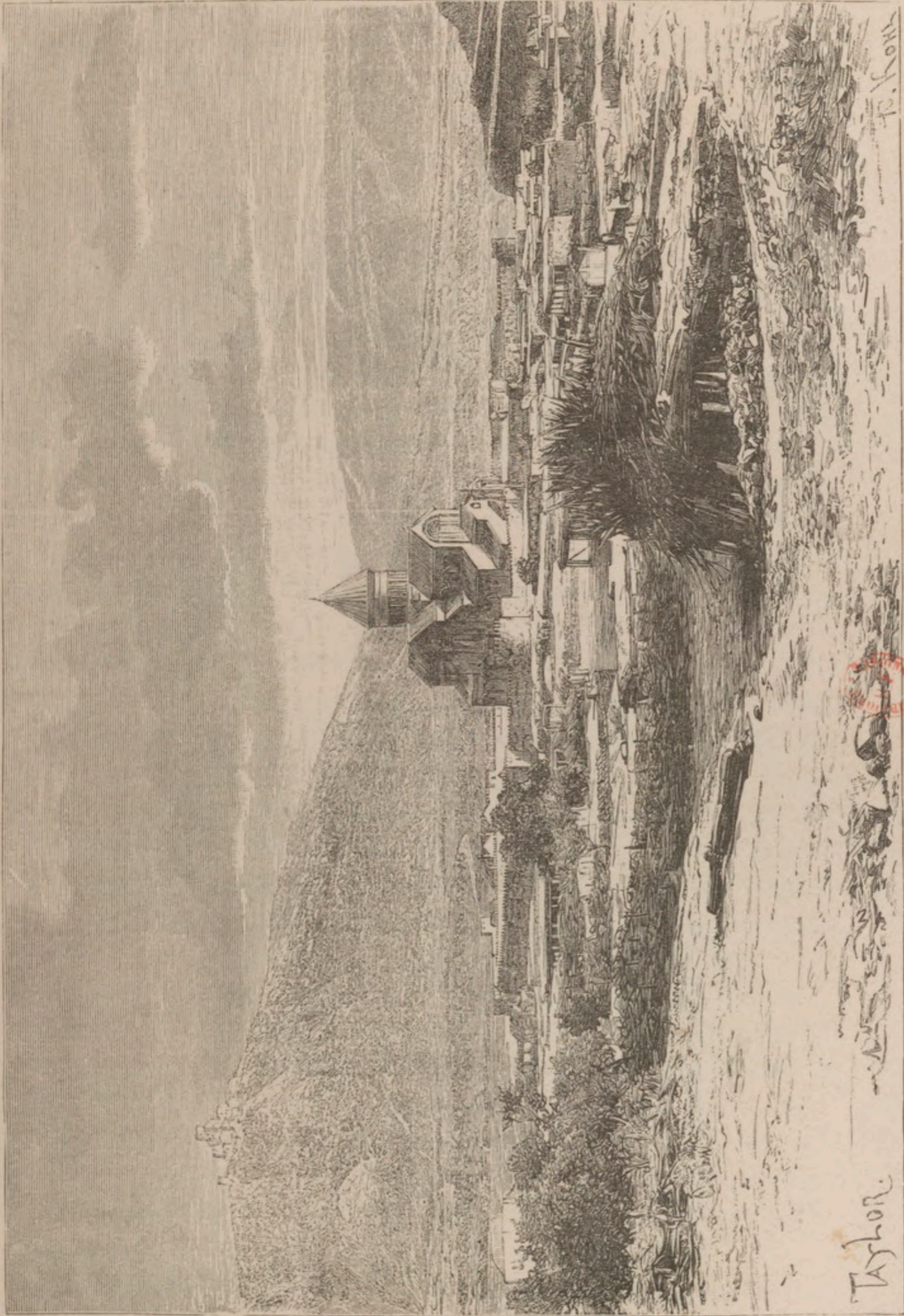
mode de coiffure que ceux des habitants actuels de la contrée : rien n'est changé à cet égard depuis deux mille années. Possesseurs de la contrée aux âges les plus reculés de l'histoire, les Géorgiens ont réussi à maintenir, sinon leur indépendance, du moins leur cohésion ethnique et leurs dialectes de commune origine. Jadis ils occupaient un territoire plus étendu, et, quoique refoulés à diverses époques par les Perses et les Mèdes, les Arméniens, les Mongols et les Turcs et maintenant par les Slaves, ils ont encore un domaine qui, des plaines de la Koura à Trébizonde et de l'Elbrous à l'Arsiani, s'étend sur un espace au moins égal au dixième de la France. De tous les peuples de la Caucasic, les Géorgiens, évalués à plus d'un million d'hommes, sont ceux qui sont groupés de la manière la plus compacte et parmi lesquels on trouve le moins d'étrangers. C'est en Géorgie qu'est située Tiflis, capitale de toute la Transcaucasie.

Comme État politique, la Géorgie eut ses périodes d'ascendant et de gloire militaire. Surtout au douzième siècle, sous les règnes de David le « Réparateur » et de Tamara, le pays des Kartvel obtint la prépondérance sur toutes les contrées du Caucase : le nom de Tamara est resté populaire, de la mer Noire à la Caspienne. Dans toutes les vallées des montagnes, elle est l'objet d'innombrables légendes et de chants populaires ; la plupart des ruines éparses sont désignées comme les restes de ses palais ou de ses forteresses : comme souveraine, l'imagination du peuple la place à côté d'Alexandre, et comme sainte, à côté de saint George et du prophète Élie. Mais la période de domination dura peu pour la Géorgie, et l'invasion de Djenghis-khan fut suivie par d'incessantes guerres et des révolutions intestines. Les luttes ne cessèrent qu'en 1802, époque à laquelle la Géorgie devint officiellement une province russe, après l'avoir été déjà de fait. La situation géographique de la Géorgie ne permettait guère aux populations de maintenir leur indépendance et de former une seule nation bien limitée. La plupart des Kartvel habitent la plaine et les conditions du sol et du climat les portent à se disperser dans les campagnes comme agriculteurs. De toutes parts, leurs terres sont dominées par de hautes montagnes dont les habitants, trop à l'étroit dans leurs vallées infertiles et froides, jettent sur la plaine un regard d'envie et ne manquaient pas de descendre en incursions de pillage, quand l'occasion s'en présentait. En outre, le territoire géorgien est divisé en trois parties, parfaitement délimitées par des forêts et des montagnes : à l'est le versant de la Koura, au centre ceux du Rion et de l'Ingour, à l'ouest celui du Tchouroukh, sont autant de domaines géographiques séparés, et les habitants de ces diverses régions étaient naturellement entraînés en évolutions politiques différentes. En outre, l'ensemble

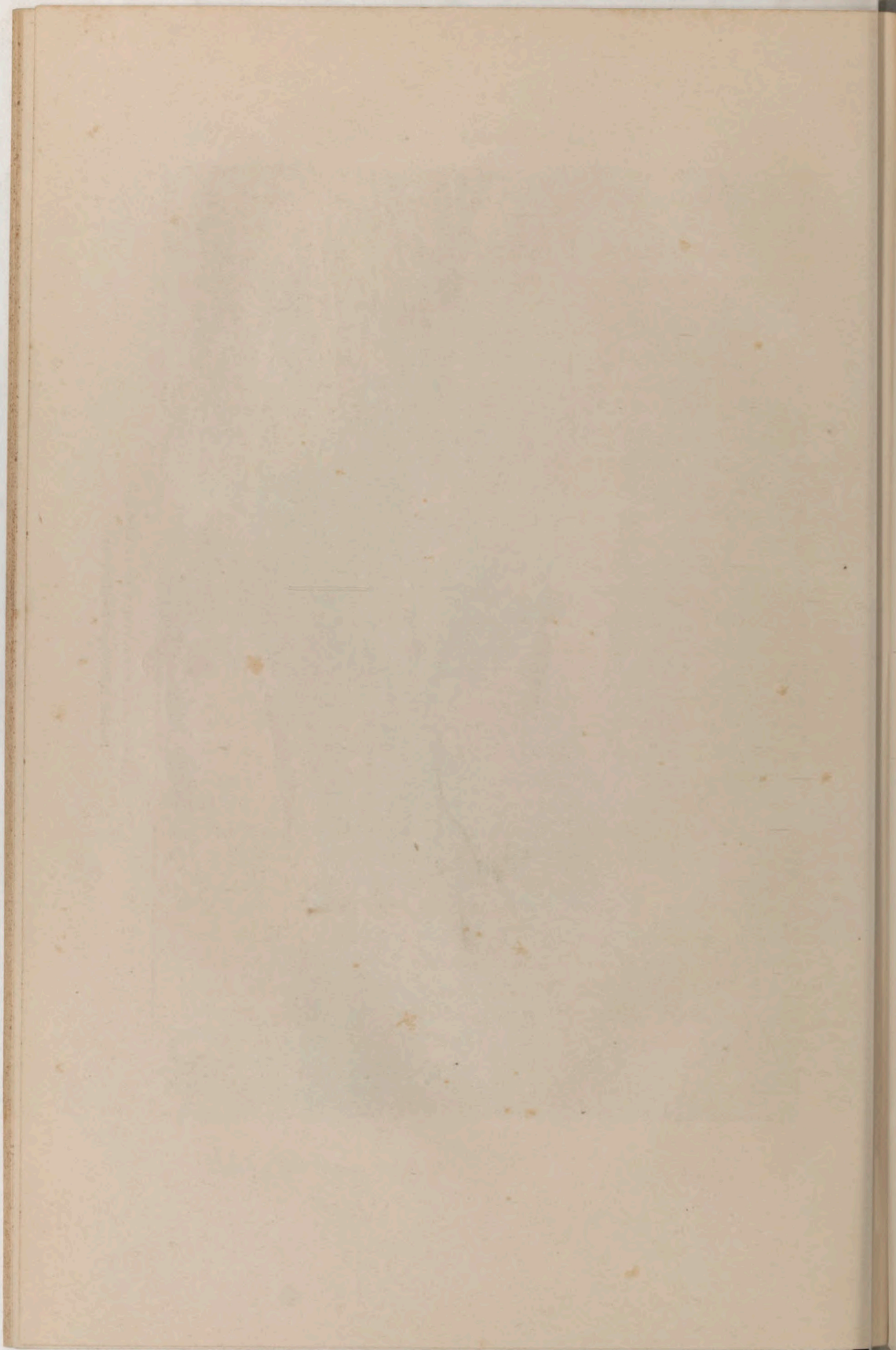
des pays géorgiens présente une forme très allongée dans le sens de l'est à l'ouest, et la rupture de la nationalité en fragments distincts était rendue par cela même presque inévitable.

Les Kartvel ou Kartaliens proprement dits, qui ont gardé le nom de la race tout entière, sont les Géorgiens qui habitent, à l'est des montagnes de Souram, la plaine d'origine lacustre dont la ville de Gori occupe le centre et qui se termine à Mtkhet, l'ancienne capitale de la Kartalie. Ils se confondent à l'est avec les Grousiens de Tiflis, sous l'appellation desquels on réunit fréquemment les diverses familles des peuples de Géorgie. Les Kakhétiens, les plus orientaux de tous les Grousiens, vivent dans les vallées de la Yora et de l'Ałazañ. A l'ouest des montagnes de Souram, les Imères et les Mingréliens, on le sait, peuplent les vallées du Rion, de la Tskhénis, du bas Ingour; les Gouriens habitent le versant septentrional des monts d'Adjara, tandis que, par delà cette barrière, les Lazes occupent en partie le bassin du Tchoroukh. Enfin, les Svanes et quelques autres peuples se sont réfugiés, comme en des forteresses, dans les hautes vallées du Caucase. Les Kartaliens de familles diverses ne se comprennent pas tous, surtout à cause des mots étrangers qui se sont glissés dans les dialectes des divers groupes, mais la ressemblance générale est fort grande, de Trébizonde à Tiflis, et chez les Kartaliens instruits, l'unité de langue est maintenue par des écrits de toute espèce qui ont été publiés en géorgien. Depuis le dixième siècle au moins, il existe une littérature kartalienne, qui commença par une simple traduction de la Bible, et qui s'augmenta peu à peu d'ouvrages religieux, de récits poétiques, de chansons, de drames, d'ouvrages scientifiques : elle s'enrichit maintenant des traductions de livres étrangers et de publications périodiques; cependant la culture de la langue géorgienne et le développement intellectuel de la nation ont été arrêtés par les pratiques de centralisation à outrance. Depuis 1807, les archives géorgiennes et les documents précieux de la littérature et de l'histoire qui se trouvaient à Tiflis ont été transportés à Saint-Pétersbourg. On veille aussi à remplacer peu à peu l'usage du kartvel par celui du russe, et l'enseignement de l'idiome des conquérants est obligatoire dans toutes les écoles du pays. La langue des Géorgiens, que certains auteurs ont voulu rattacher à la souche indo-européenne, et qui, d'après d'autres savants, appartiendrait au groupe des langages de l'Altaï, paraît au contraire devoir être considérée comme occupant une place à part : c'était déjà l'opinion de Klaproth¹, confirmée depuis par Zagarelli, le philologue géorgien qui s'est

¹ *Voyage au mont Caucase et en Géorgie.*



MTZKHET, ANCIENNE CAPITALE DE LA GÉORGIE
Dessin de Taylor, d'après une photographie.



occupé avec le plus de soin de la grammaire de son idiome¹. De même que le basque en Europe, le géorgien serait en Asie le reste d'une langue parlée jadis sur une beaucoup plus vaste étendue et n'ayant aucun rapport de parenté avec les dialectes aryens, sémitiques, ouraliens. Quant aux signes de l'alphabet géorgien, usités au moins depuis le dixième siècle, ils sont, de même que les lettres arméniennes, dérivés de l'alphabet araméen, par l'intermédiaire du pehlvi et du zend².

A l'exception de la plupart des Lazes, convertis à l'islamisme, les Kartaliens sont chrétiens du rite grec, et même c'est à un patron chrétien, saint George le chevalier, que l'on attribue d'ordinaire, peut-être avec raison, l'origine du nom de Géorgie et l'appellation russe de Grousie qui en est dérivée, conformément à la prononciation locale. Au nord du Rion et de la Koura, George est le saint vénéré par excellence, tandis qu'au sud de ces rivières et dans tout le pays arménien le culte de Marie a succédé partout à la déesse Ma ou Maya, qui représentait la terre féconde et présidait aux récoltes³. Les Géorgiens tiennent fort à leur religion et, quoique assez mous de caractère, ils ont cependant résisté toujours avec une grande énergie aux persécutions religieuses que leur ont fait subir les Turcs et les Persans au temps des invasions. L'architecture byzantine des églises géorgiennes, introduite d'Arménie⁴, prit au moyen âge un caractère original, notamment du dixième au douzième siècle, aux temps de la puissance nationale. On voit encore de cette époque d'admirables nefs, des clochers et des absides de la plus gracieuse ordonnance. Même dans les vallées les plus reculées des montagnes, on rencontre avec étonnement des églises d'une remarquable pureté de style, d'autant plus belles qu'elles se dressent, pour la plupart, sur des collines, entre des bosquets d'arbres touffus. Presque toutes ces églises étaient construites de manière à pouvoir servir de forteresses. Il en est aussi de souterraines, dont aucun indice ne révélait l'existence et qui pouvaient donner asile aux populations en temps de guerre. Dans le Kakhet, les rochers de la steppe de Karayaz, qui dominant la vallée de la Yora, sont percés de cavernes qui furent des églises et des couvents et que l'on dit avoir été creusées au sixième siècle⁵. De même, dans toutes les régions montueuses de la Kartalie, les paysans connaissent des labyrinthes de cavernes où vivaient des populations de troglodytes. On ren-

¹ *Sur la grammaire de la langue géorgienne* (en russe).

² F. Lenormant, *Introduction à un mémoire sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde*.

³ *Russische Revue*, 1878, n° 11.

⁴ Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*.

⁵ Bergé, *Russische Revue*, 1874, n° 11.

contre aussi des centaines de tours, monuments bizarres qui rappellent les *nuraghi* de la Sardaigne et dont la destination primitive reste inconnue, bien que chacun ait sa légende.

L'ancien mode de construction des habitations géorgiennes s'est maintenu depuis deux mille ans. Des villages entiers ne se composent que de trous percés dans la terre ou dans les rochers et ne sont révélés au dehors que par des amas de branchages, ou par des toits d'argile sur lesquels s'asseyaient les femmes à la fraîcheur du soir. Dans la plupart des villes géorgiennes, un grand nombre de maisons sont encore, suivant la coutume, recouvertes, non d'un toit, mais d'une couche d'argile battue, d'environ 60 centimètres d'épaisseur et fort légèrement inclinée, juste ce qu'il faut pour que l'eau puisse s'écouler par les ouvertures ménagées dans le petit mur entourant la terrasse. Une épaisse végétation herbacée, où domine une espèce de crucifère, le *lepidium vesicarium*, croît sur cette couche de terre, sorte de jardin aérien; mais elle se flétrit en été, et pour s'en débarrasser les habitants y mettent le feu pendant la nuit : c'est un spectacle étrange que celui de ces incendies, flambant soudain au sommet des maisons et s'éteignant en quelques minutes. Au point de vue hygiénique, les terrasses d'argile battue sont de beaucoup préférables aux toits à l'européenne; elles maintiennent dans les appartements une température plus douce en hiver et plus fraîche en été : c'est par un sot esprit d'imitation que les grands personnages de Tiflis font bâtir leurs maisons dans le style de l'Occident.

Les Géorgiens du bassin de la Koura méritent, comme leurs voisins occidentaux, les Imères, les Mingréliens et les Lazes, la réputation de beauté qui leur a été faite; ils ont aussi l'abondante chevelure noire, les grands yeux, les dents blanches, la peau fine et pure, la taille souple, bien cambrée, la main petite et ferme. Cependant leur beauté est peut-être moins accomplie que celle des Kartvel du littoral de la mer Noire, et chez les femmes cette beauté, presque toujours fardée, reste froide, sans attrait, tant que le développement intellectuel n'a pas animé le regard et fait naître le sourire. La plupart des Géorgiens ont un teint coloré, presque flamboyant, dû sans doute à l'usage immodéré du vin; à toute occasion, les Géorgiens saisissent la coupe, et prononçant les mots tartares : *Allah verdi*, Dieu l'a donné! la vident en l'honneur des amis¹. Les Kakhétiens surtout, fiers de l'excellente liqueur que produit leur pays, l'Eldorado géorgien, en boivent une quantité considérable : la ration moyenne du tra-

¹ K. Koch, *Wanderungen im Oriente*.

vailleux dans les campagnes était de plus de deux litres par jour, avant que l'*oïdium* ne vînt ravager les vignobles de la contrée. C'est presque uniquement dans le pays que se consomme ce vin de feu, dont certains crus peuvent se comparer aux meilleurs de l'Occident; un des objets qui frappent le plus souvent la vue, dans le Kakhet, est l'outre à vin, en peau de bœuf ou de porc, aux quatre membres gonflés, suspendue aux portes des boutiques, ou transportée sur un char et tressautant comme un animal vivant à chaque cahot de la voiture. Pour que la peau de l'outre se maintienne souple, les gens du pays ont l'affreuse coutume d'écorcher la bête vive, puis ils l'enduisent de naphte, ce qui donne au vin un goût d'abord désagréable aux étrangers, mais auquel on s'accoutume bientôt.

Malgré la fécondité du sol géorgien et la faiblesse relative de la population qui s'y partage les biens de la terre, les campagnards du bassin de la Koura sont en général très pauvres et ne possèdent qu'un misérable bétail, des vaches rogneuses et des moutons dont la laine ressemble presque à du poil. Comme les Imères et les Mingréliens, quoique pourtant à un moindre degré, les Grousiens ont eu à souffrir du régime féodal. Depuis 1864 et 1866, ils ont du moins cessé d'être attachés à la glèbe : le servage a été aboli dans les diverses provinces de la Transcaucasie, comme il l'était déjà depuis trois et cinq années dans les autres gouvernements de l'empire russe; mais les seigneurs, restés grands propriétaires, n'ont pas encore tous perdu l'habitude de traiter les paysans comme des animaux soumis à leur caprice, et les mœurs engendrées par l'esclavage dans le peuple lui-même n'ont point disparu. En majorité, les Géorgiens sont malpropres, nonchalants, mais du moins leur naturel de gaieté, de sociabilité, de droiture, peut graduellement reprendre le dessus. On les dit moins intelligents en moyenne que les autres Caucasiens; dans les écoles, où ils se trouvent à côté de Tartares et d'Arméniens, ils sont inférieurs à ceux-ci pour le don d'apprendre les langues étrangères et pour l'étude des sciences et la facilité de l'élocution¹ : ce qui provient peut-être de ce que les élèves sont de provenance différente, les Géorgiens étant campagnards et les Arméniens bourgeois des villes. Le vol proprement dit est un délit presque inconnu parmi les Géorgiens et les Arméniens de la Grousie. Les tribunaux de Tiflis ne reçoivent que très rarement des plaintes relatives à des larcins, et dans ce cas les coupables ne sont pas des indigènes. Il faut dire toutefois que nombre d'entre eux se laissent aller au vol, sous une forme différente, par les pratiques d'un commerce déloyal.

¹ Bodenstedt, *Die Völker des Kaukasus*.

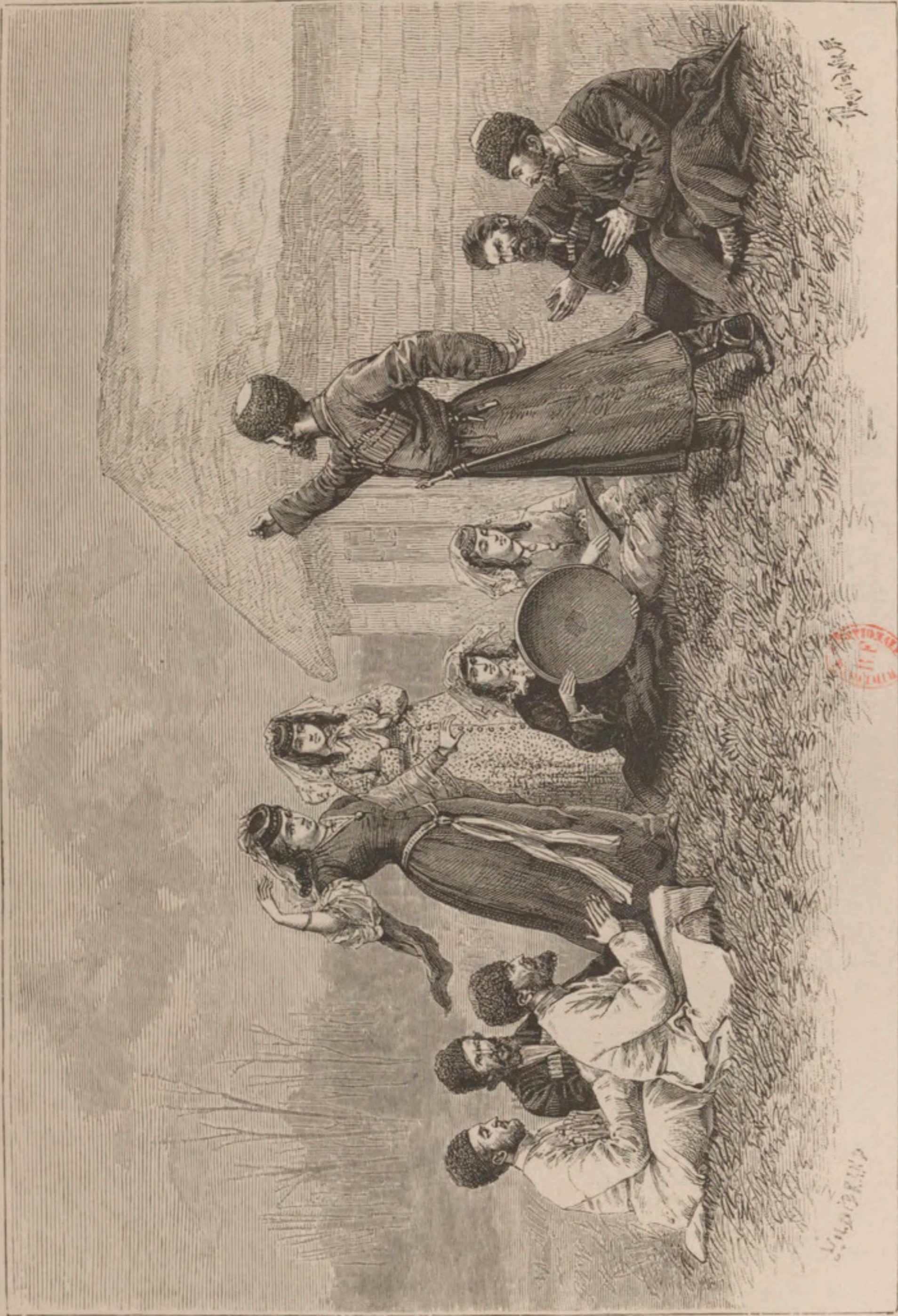
Le roi Vakhtang, qui fit un recueil des lois de son pays, n'avait point, semble-t-il, grande confiance dans l'honnêteté de son peuple : « J'ai rédigé ce code, écrivait-il; mais en Géorgie on n'a encore prononcé aucun jugement juste et on n'en prononcera jamais¹. » D'ailleurs, quelque barbare que fût le gouvernement grousien d'autrefois, ce sont les Russes qui introduisirent dans le pays la punition la plus dégradante, celle des « peines corporelles ». « Punir à la russe » devint synonyme de « frapper de verges² ».

Un des traits les plus remarquables de la race géorgienne est son amour pour le chant et la danse. Les Grousiens n'ont pas un grand talent musical, et leur langue, pleine de gutturales et de sifflantes, ne se prête guère à la mélodie; mais ils n'en donnent pas moins de la voix tout le jour, en s'accompagnant de la *daïra* ou tambourin et de la *balalaïka*, espèce de guitare à trois cordes. Il en est dont chaque mouvement, pour ainsi dire, est accompagné du rythme musical. En sarclant leur champ de maïs ou en s'occupant de toute autre besogne de la culture, les hommes, disposés par groupes réguliers, chantent à plusieurs parties des paroles rimées qui se rapportent à leur genre de travail : à mesure qu'ils avancent, ils précipitent leur chant; les mouvements cadencés deviennent de plus en plus rapides. Arrivés au bout du sillon, les travailleurs s'arrêtent brusquement, pour reprendre, en revenant sur leurs pas, le refrain de leur chant et la cadence de leur travail. Des maîtres despotiques, venus de la morne Russie, ont voulu imposer le silence à leurs journaliers imères, mais il leur a fallu céder; sans la joie de la musique, le labeur habituel ne pouvait plus se faire.

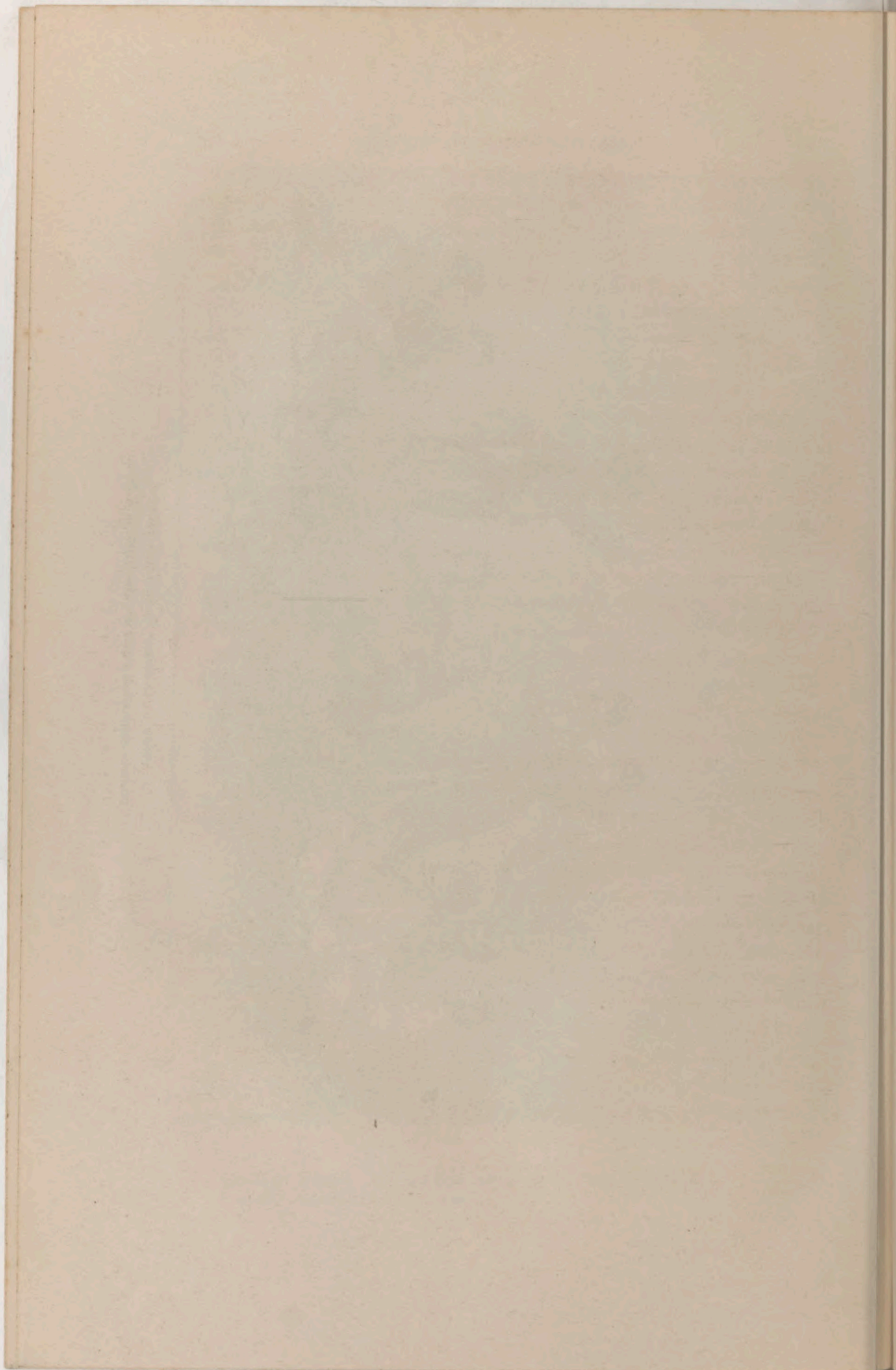
La coutume a donné aussi force de loi à la célébration de nombreuses fêtes, analogues aux « fréries » et aux « ducasses » de la France. A pied, à cheval, dans les arbas aux roues criardes, toute la population se transporte au lieu de la fête, signalé de loin par une église vénérée ou par un bosquet de chênes, car le Géorgien aime beaucoup la nature et les beaux horizons. Les chansons et la danse, les festins, le commerce, les cérémonies religieuses, tout vient à son heure; mais le culte lui-même se célèbre avec une sorte d'emportement. Les pèlerins arrivent en chantant, pour se faire enlever par le prêtre l'anneau de fer qu'ils portent au cou et qui témoigne de leur esclavage temporaire au saint patron; devenus libres, ils sacrifient le bélier ou le taureau qui doit servir au banquet. Fréquemment

¹ Reineggs, *Allgemeine historisch-topographische Beschreibung des Kaukasus*.

² Vładikin, *Guide au Caucase* (en russe).



TYPES ET COSTUMES DE DANSEURS IMÈRES
Dessin de Pranshnikoff, d'après une photographie de M. Raoult.



une fiancée du « blanc George » se précipite, vêtue de blanc sous les pas des fidèles, et ceux qui veulent pénétrer dans l'enceinte sacrée doivent passer sur son corps ou sauter par-dessus¹. Il arrive souvent que des Arméniens et des Tartares musulmans, venus pour trafiquer, se laissent entraîner par la contagion religieuse et prennent part aux chants et aux cérémonies². Les danses profanes succèdent aux danses sacrées et prennent parfois l'aspect de combats : les vainqueurs s'emparent des ceintures des vaincus, se revêtent de leurs amples *bourkas*, se coiffent de leurs majestueux *papaches*. Autrefois, les combats simulés qui se livraient dans les rues de Tiflis en souvenir de l'expulsion des Persans dégénéraient en batailles réglées et des cadavres marquaient toujours le lieu de la fête.

La Géorgie orientale, de même que celle de l'Occident, se complète, au point de vue ethnologique, par une région d'accès difficile où vivent des montagnards, libres naguère. D'un côté sont les Svanes, de l'autre les Khevsoures, les Pchaves, les Touches. Les plus hautes vallées du Caucase oriental, dans le voisinage du Borbalo, ont donné asile à des fugitifs de toute race et de langues diverses, qui ont fini, grâce à un long séjour au milieu des hauts pâturages et des neiges, par acquérir, sinon un type, du moins une physionomie distincte, et se sont groupés en peuplades. Des Tchetchènes, des Lezghiens, des Grousiens, même des Juifs, dit la légende, sont entrés dans la formation de ces tribus ; mais les principaux éléments qui ont concouru à ce groupement nouveau sont venus du sud : le type grouisien est celui que l'on reconnaît le plus fréquemment en voyageant parmi ces montagnards. Les pratiques chrétiennes, qui prédominent chez ces tribus, témoignent aussi de l'influence prépondérante des Géorgiens. Cependant, sur les versants du nord, l'idiome dominant est d'origine tchetchène.

Le Borbalo, cette montagne si remarquable comme centre de rayonnement des eaux, n'est pas moins important comme borne ethnologique. A l'orient s'étend la Touchie, arrosée par les deux torrents qui forment le Koïsou d'Andi. Au sud, l'Ałazañ du Kakhet n'a sur ses bords qu'un petit nombre de Touches et la population de sa vallée se compose surtout de Géorgiens. Au sud-ouest, les sources de la Yora, celles de l'Aragva orientale jaillissent dans le territoire des Pchaves. A l'occident et au nord-ouest, sur les deux versants de l'arête centrale du Caucase, vivent les Khevsoures, c'est-à-dire les « Gens des Gorges ». D'ailleurs il n'existe point de limites précises entre les domaines de ces tribus. Elles changent fréquemment de

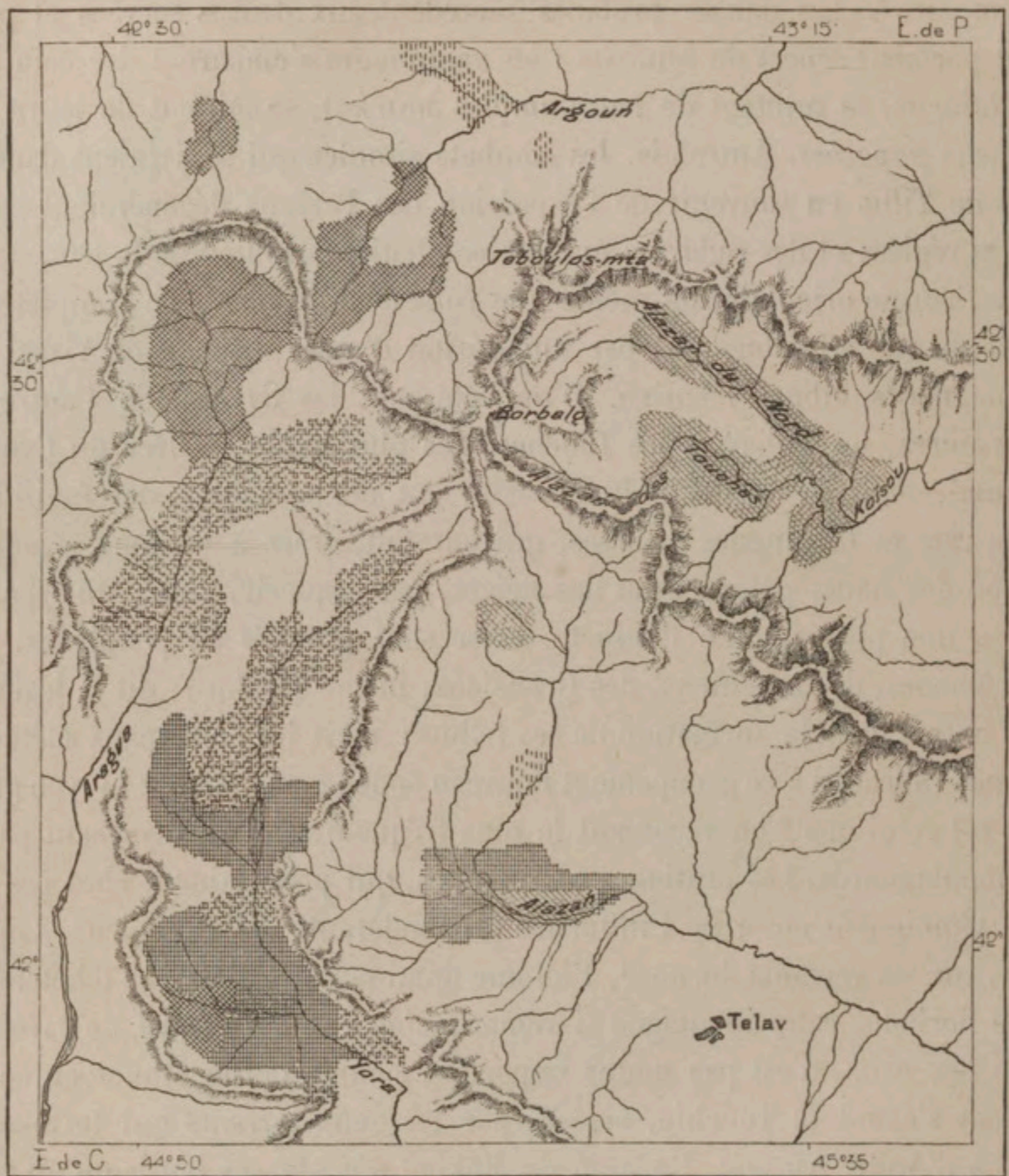
¹ *Kavkaz*, 1878, n° 229 et 230 ; *Russische Revue*, 1878, n° 11.

² Doubrovin, *Vestnik Yevropi*, 1868, avril, mai.

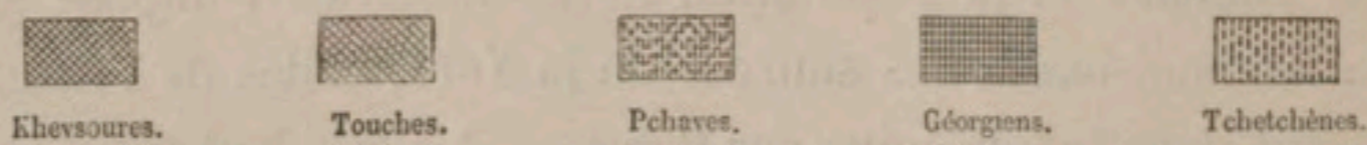
demeures, pour suivre leurs troupeaux dans les pâturages que leur assigna la coutume ou quelque heureuse expédition de guerre.

Les Pchaves, qui descendent le plus bas, soit à l'altitude de 1000 mètres

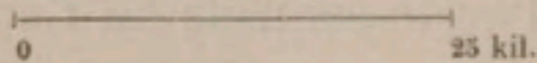
N° 46. — PAYS DES KHEVSOURES, DES TOUCHES ET DES PCHAVES.



C. Perron



1 : 850 000



environ, et qui vivent dans le voisinage immédiat des Géorgiens de la plaine, sont les plus civilisés de ces montagnards et parlent un dialecte grousien : leur nombre s'est grandement accru depuis qu'ils vivent en paix avec leurs voisins et portent leurs denrées sur le marché de Tiflis. Les

Touches, moins nombreux et très à l'étroit dans leurs vallées sauvages, entourées de tous les côtés par des monts neigeux, ont la réputation d'être les plus intelligents et les plus industrieux des montagnards de cette région du Caucase. La plupart des hommes, obligés d'émigrer pendant une moitié de l'année, comme les Savoyards et les Auvergnats, rapportent de leurs voyages lointains parmi les populations diverses de la plaine des idées plus larges, un esprit plus entreprenant : plusieurs ont même su acquérir une remarquable instruction et parler plusieurs langues, en outre de leur idiome, langage extrêmement rude, pauvre en voyelles, riche en consonnes ; ce langage possède en propre neuf sifflantes et huit gutturales, dont l'une se combine diversement avec les consonnes précédentes ou suivantes d'une façon tellement intime qu'il a fallu inventer des signes spéciaux pour les représenter¹.

Les Khevsoures, restés plus isolés et complètement séparés les uns des autres, pendant l'hiver, par la chaîne maîtresse du Caucase, sont encore des hommes grossiers, presque barbares ; mais, par quelques-uns de leurs traits nationaux, ils sont restés l'une des nations les plus curieuses de l'Asie². Moins bruns en moyenne que les Touches, les Khevsoures sont évidemment de race très mélangée ; ils diffèrent par la stature, par les traits et par la couleur des yeux et des cheveux et par la forme du crâne ; la plupart ont la physionomie sauvage, le regard fuyant. Un grand nombre d'entre eux sont d'une extrême maigreur : il en est qui semblent porter sur leurs épaules une tête de mort, miraculeusement animée. Rarement les Khevsoures ont les fines attaches du Tcherkesse : ils ont des pieds et des mains énormes, hors de toute proportion avec le reste de leur corps. Le pays qu'ils habitent leur donne des muscles d'acier ; ils gravissent les escaliers de roches les plus abrupts en portant de lourds fardeaux ; on en voit qui reviennent de Vïadikavkaz à travers les neiges et les rochers avec un quintal de sel sur leurs épaules. Mais, pour descendre les pentes de neige, ils ne manquent jamais, comme les Osses, de dévaler « à la ramasse », en s'asseyant sur leur manteau roulé. Ils lancent aussi sur la neige leurs bagages et même des animaux, auxquels ils ont lié préalablement les jambes³.

Quelques-unes des coutumes khevsoures et pchaves, que les efforts des

¹ Anton Schiefner, *Bulletin de l'Académie de Saint-Petersbourg*, tome XIII, 1856.

² Montagnards des hautes vallées du Borhalo, en 1876 :

	D'après Radde.	D'après Seidlitz.
Pchaves.	7 475	8 150
Khevsoures.	5 845	6 900
Teuches.	5 100	5 050
Ensemble.	18 420	20 100

³ Kazbek, *Trois mois dans la Grousie turque* (en russe).

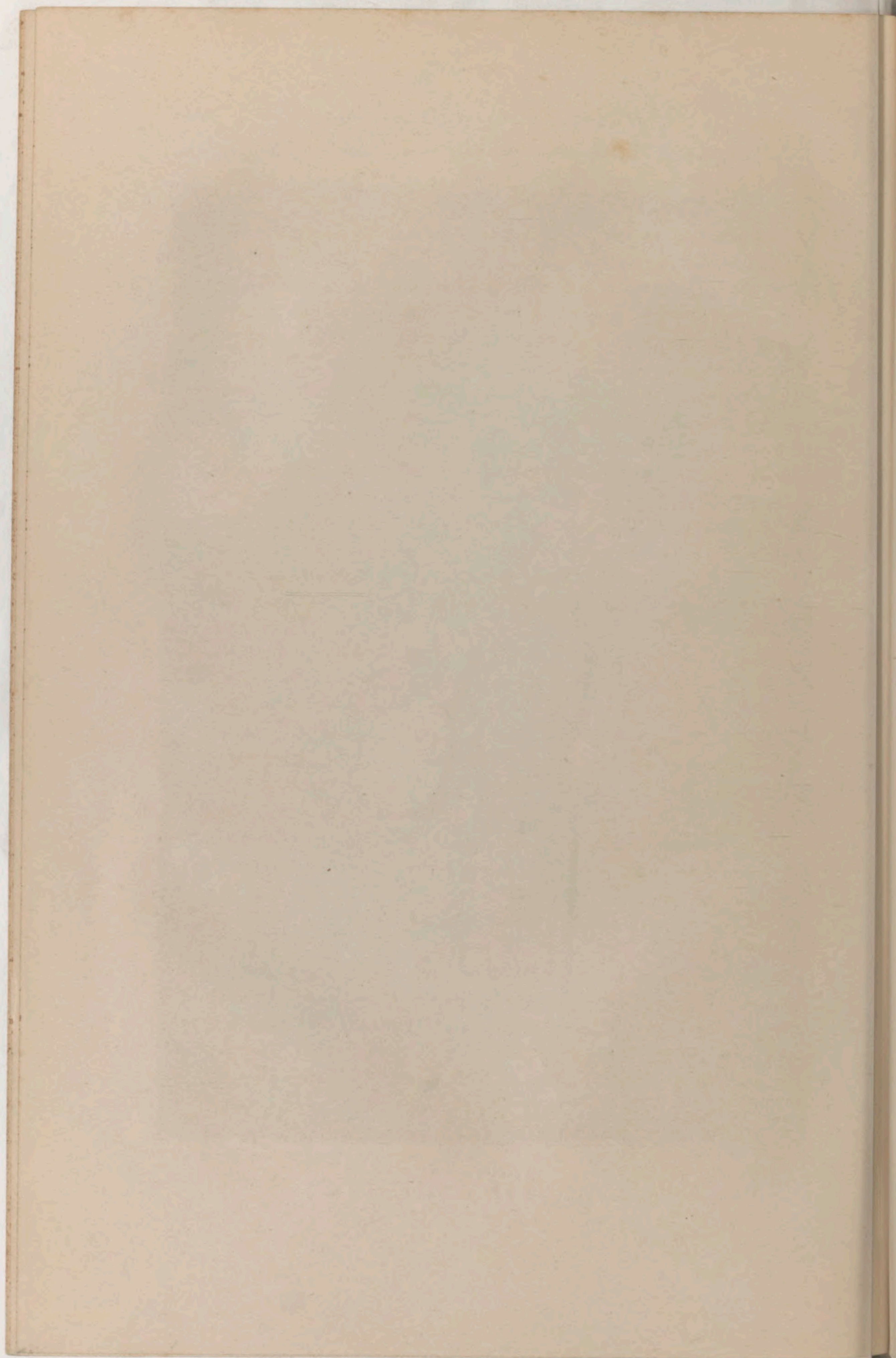
employés et des prêtres russes n'ont pas encore réussi à faire disparaître, ressemblent à celles de maintes tribus des Peaux-Rouges et d'autres peuplades sauvages en Afrique et dans le Nouveau Monde. Ainsi les femmes doivent accoucher dans une tanière écartée, sans l'aide de personne, même celle de leur mari. Seulement ce dernier rôde autour du misérable réduit dans lequel est enfermée la patiente, et lorsque des cris l'avertissent que le travail de l'enfantement est pénible, il tire des coups de fusil pour encourager la malheureuse. Après la naissance de l'enfant, des petites filles, averties par le père, se glissent en secret, soit au crépuscule, soit à l'aurore, pour aller porter du pain, du lait, du fromage à la nouvelle accouchée. Celle-ci, considérée comme impure, reste pendant un mois dans son réduit, que l'on brûle après son départ. Le père est félicité lors de la naissance d'un fils, et des festins se font à ses frais, mais il ne doit point y prendre part. La coutume veut que la famille du Khevsoure ne comprenne jamais plus de trois enfants. C'est une honte pour la femme d'accoucher avant quatre années de mariage, une honte de ne pas laisser au moins trois années d'intervalle entre chaque enfant, et la fille-mère est tenue de se suicider. Les difficultés de la lutte pour l'existence dans ce pays de froidure et de neige expliquent cette prudence des Khevsoures, qui du moins n'ont pas recours à l'infanticide, comme autrefois les Svanes du Caucase occidental. D'ailleurs les Khevsoures aiment beaucoup leurs enfants, quoiqu'il leur soit interdit par la coutume de les caresser en public. Les garçons reçoivent d'ordinaire des noms d'animaux sauvages : « Ours, Lion, Loup, Panthère », symboles de leur vaillance future, tandis que les filles sont désignées par des mots d'affection : « Rose, Perle, Resplendissante, Fille-du-Soleil, Petit-Soleil, Soleil-du-Cœur ».

La plupart des mariages sont décidés par les parents respectifs lorsque les enfants sont encore au berceau; cependant les jeunes hommes pratiquent la formalité de l'enlèvement, comme si la fiancée ne leur était pas destinée depuis longtemps, et quand le mariage est conclu, même célébré par des festins, les époux évitent pendant des semaines ou des mois de se laisser voir ensemble. D'ailleurs les divorces sont fréquents, et l'exemple des mahométans a fini par introduire la polygamie dans mainte famille khevsoure. Les usages relatifs aux inhumations ne sont plus observés avec la même rigueur qu'autrefois. Jadis il était interdit de laisser mourir quelqu'un dans la maison familiale; les mourants devaient fermer les yeux en face du soleil ou des étoiles, et leur dernier souffle se mêlait à celui du vent. En face du cadavre, les parents simulaient d'abord la gaieté; mais bientôt venaient les pleureuses : les lamentations, les cris de dou-



KHEVSURE ARMÉ

Dessin de Pranishnikoff, d'après une photographie de M. Raouit.



leur, les chants de tristesse commençaient. Quand un enfant mourait avant le baptême, on ne manquait pas de le frotter de cendre.

Très fiers d'être chrétiens, les Khevsoures le sont d'une manière originale. Leur dieu principal est le dieu de la guerre, mais parmi leurs dieux et leurs anges ils ont aussi la Mère de la Terre, l'Ange du Chêne et l'Archange de la Propriété¹. Ils célèbrent le vendredi comme les mahométans, refusent de manger du porc, abhorrent les coqs, vénèrent les arbres sacrés, offrent des sacrifices aux génies de la terre et des airs. Ils ont des prêtres chargés d'examiner les malades, d'asperger la foule du sang des victimes, d'annoncer l'avenir, de préparer la bière sacrée, et c'est à ces personnages que finissent par appartenir toutes les richesses du pays, en bijoux précieux, en vieilles médailles, en vases d'argent ciselé. Cependant c'est avec chagrin que les Khevsoures se privent des ornements de leurs personnes et de leurs demeures, car, bien différents des Touches vêtus de noir, ils aiment beaucoup les vêtements à couleurs éclatantes, ornés de franges et de paillettes. Seuls peut-être entre tous les peuples de la Terre, ils ont aussi conservé l'usage de se revêtir de cottes de maille, de brassards et de casques semblables à ceux des chevaliers du moyen âge et jadis communs chez toutes les tribus du Caucase. A la fin du siècle dernier, les Ingouches tchetchènes portaient encore le bouclier et la chemise de fer². En parcourant ces montagnes, le voyageur s'étonne de voir soudain des hommes vêtus de fer apparaître devant lui; il s' imagine que ce sont les « fils des croisés » et maint auteur s'est demandé s'ils ne descendaient pas en effet de chevaliers repoussés par les Sarrasins jusque dans les vallées du Caucase³. C'est la « loi du sang » qui force les Khevsoures à se couvrir ainsi de mailles de fer : tous ceux qui ont à exercer ou à craindre une vengeance sortent munis de toutes leurs armes offensives et défensives : chemise de fer et bouclier, poignard, sabre et fusil; leur main est couverte d'un gant à pointes de fer, arme qui porte ces terribles coups dont presque tous les hommes du pays portent les traces sur la figure⁴.

Les Tartares, beaucoup moins nombreux que les Géorgiens dans le bassin de la Koura, en occupent cependant presque toute la partie orientale en aval de Tiflis. En plusieurs districts ils sont groupés en masses compactes, sans mélange d'autres populations : ce sont des Turcs, qui, tout en ayant perdu leur nom de race, sont incomparablement moins mélangés

¹ G. Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus*.

² Pallas, *Second voyage en Russie*.

³ Süssermann, *Kavkaz*, 1851.

⁴ Gustav Radde, *Die Chewsuren und ihr Land*.

que les Osmanlis de Turquie ; les Byzantins et les Arabes les confondaient, sous l'appellation générale de Khazars, avec les peuples qui dominaient sur les bords du Don et de la Volga. On rencontre tous les types parmi les Tartares, du plus noble au plus grossier, mais en général ils sont à peine moins beaux et moins souples de corps que leurs voisins les Kartvel ; presque tous de physionomie sérieuse et grave, les Tartares de la Transcaucasie, considérés en masse, ont des qualités morales qui manquent à d'autres populations du Caucase. Ceux d'entre eux qui ont su rester libres sont d'une rare sincérité, d'une probité à toute épreuve, hospitaliers avec une étonnante délicatesse de procédés. La plupart sont fort actifs, et comme pâtres, agriculteurs, jardiniers, artisans, se montrent supérieurs aux autres races du pays. Par l'instruction, ils sont même en de nombreux districts plus avancés que les Russes, car la plupart savent lire ; un grand nombre d'entre eux écrivent purement le ture, la « langue des padichahs », et l'on rencontre fréquemment des Tartares qui ajoutent à la connaissance de leur langue celle des dialectes indigènes et des deux idiomes policés, l'arabe et le persan, l'un sémitique et l'autre aryen.

A certains égards, les Tartares sont les civilisateurs du Caucase, puisque leur langage, qui est le dialecte ture de l'Aderbeïdjan, est celui qu'emploient les interprètes des diverses peuplades pour entrer en relations les unes avec les autres ; tous les indigènes non Arméniens ou Russes, à quelque autre race qu'ils appartiennent, sont communément désignés sous le nom de Tartares¹ : c'est ce qui explique le manque de type national. Certainement les Albanais de Strabon, ces hommes « francs, aussi peu marchands que possible », célébrés par le géographe d'Amasie, se retrouvent parmi les Tartares qui peuplent aujourd'hui la contrée. On rencontre également au milieu d'eux, ainsi que le prouvent les noms de villages, des représentants de populations guerrières qui envahirent l'Europe méridionale, les Koumanes, les Petchenègues, et plusieurs bourgades sont désignées par le nom d'Arab². Il n'a manqué aux Tartares que la force d'initiative, pour exercer dans tout le pays une influence décisive ; mais en beaucoup de districts ils se sont laissé ronger par l'usure et les Arméniens sont devenus leurs maîtres. Par leurs mœurs, les Tartares de la basse Koura, de Chirvan et de Bakou, ressemblent plus aux Persans qu'aux Turcs. Quoique la religion leur permette la polygamie, il est rare qu'ils la pratiquent, et les femmes travaillent en général librement et la

¹ N. von Seidlitz, *Russische Revue*, 1879, n° 12.

² N. von Seidlitz, mémoire cité.

figure découverte. Enfin, un trait remarquable de la population turque de la Transcaucasie est son extrême tolérance. Les chiites sont en grande majorité, mais ils n'en profitent point pour molester les musulmans sunnites; les haines féroces qui, dans les autres contrées de l'islam, séparent les deux grandes sectes, n'existent point chez les Tartares du Caucase. Ils sont également tolérants pour les chrétiens, et dans certains villages de population mixte les maires sont alternativement Arméniens et Tartares, sans que personne ait à s'en plaindre. Même sur la frontière persane, là où les fêtes chiites se célèbrent encore dans toute leur pompe, les chrétiens peuvent assister sans danger aux cérémonies, et même y prendre part. C'est ainsi qu'à Choucha les Cosaques font caracoler leurs chevaux et les musiciens militaires jouent leurs airs dans les processions funèbres qui représentent la mort de Hassan et de Hosseïn. Pourtant les acteurs qui paradedent devant la foule en se lamentant sur les martyrs de la famille du Prophète, se laissent entraîner par le fanatisme à se martyriser eux-mêmes d'une manière atroce. En tête des processions marchent les « Balafrés », enveloppés de suaires. Suivant la cadence de la marche, ils se frappent le front d'un sabre nu : le sang découle en filets des entailles et le tranchant du fer retombe toujours sur la plaie; bientôt un masque de sang, qui noircit et s'éraïlle au soleil, recouvre le visage; on ne distingue plus sur leurs faces que le blanc des yeux hagards et l'ivoire des dents entre les lèvres écartées par le rire de la souffrance. D'autres fidèles entourent leur crâne nu de chevilles de bois enfoncées dans les chairs, passent des cadenas de fer dans leurs pommettes et dans leurs oreilles, se serrent les épaules entre deux glaives affilés que chaque mouvement fait pénétrer dans la peau, se chargent les bras, la poitrine, les reins, de chaînettes et de miroirs attachés à vif par des agrafes de fer. Souvent les malheureux tombent épuisés ou baignés dans leur sang, tandis que les derviches et les prêtres, dont le rôle est plus facile, continuent d'exciter la foule par des chants, des prières et des cris¹.

D'autres chiites zélés habitent, à côté des Tartares, certaines parties de la Transcaucasie orientale. Ce sont les anciens maîtres du pays, les Persans, qui, sous le nom de Tates, synonyme de celui de Tadjiks employé dans le Turkestan, se sont maintenus en groupes compacts. Ils peuplent les alentours de Bakou et se répandent sur le revers septentrional du Caucase, jusque dans le voisinage de Kouba. Presque tout le district de Lenkoran, sur la frontière persane, appartient aussi à l'Iran par l'origine de sa population, composée de Talîches; ces hommes sont encore à demi sauvages dans

¹ B. Verechtchaghin, *Tour du monde*, 1869.

la région des montagnes : ayant longtemps vécu à l'écart, entre les hautes cimes et les marais de la basse Koura, ils n'ont pu se civiliser comme les autres populations de la Transcaucasie orientale. Leur langue, dans laquelle on ne doit point voir un simple patois, s'est développée parallèlement aux autres dialectes iraniens et, à certains égards, ressemble à l'afghan¹. Les Iraniens, Tates et Taliches sont, après les Géorgiens et les Tartares, le groupe ethnique le plus important pour l'étendue des régions occupées; mais les Arméniens, groupés dans les villes et notamment à Tiflis, sont plus nombreux, et leur influence est bien autrement considérable. En dehors de ces races maîtresses du bassin de la Koura, il faut compter aussi les peuplades mongoles, pauvres débris des anciennes invasions, qui vivent, plus ou moins mélangées avec des Tartares, sur la rive gauche de l'Alazan, entre Signakh et Zakatafi. Des Osses et même des Grecs, invités en 1829 à remplacer des Tartares, vivent dans la région montagneuse qui domine Tiflis du côté de l'ouest. Enfin des colons russes et allemands, venus dans le pays, soit comme exilés, soit de leur volonté libre, complètent la population sédentaire de la Transcaucasie orientale.

Les sectaires russes qui ont dû s'établir en 1838, en 1840 et depuis, au sud des monts Caucase, sont pour la plupart des Mołokanes ou « Mangeurs de lait » et des Doukhobortzi ou « Lutteurs par l'Esprit » venus des bords de la Mołotchnaya, dans le gouvernement de la Tauride. Les uns et les autres, grâce à leur esprit de solidarité, sont beaucoup plus à leur aise que leurs voisins tartares ou géorgiens, mais ce bien-être même et leur isolement moral les accoutument à la routine; à bien des égards ils sont inférieurs aux autres colons slaves. Les Doukhobortzi, presque tous sans aucune instruction, et ne connaissant leurs chants religieux que de mémoire, sont respectés à cause de la pureté de leurs mœurs. Les « Mangeurs de lait », plus instruits, plus fins, se livrant volontiers au commerce, sont moins estimés de leurs voisins : une de leurs colonies, dans un des faubourgs de Tiflis, s'est emparée du monopole du roulage. Quant aux colons allemands, établis comme les sectaires russes dans le voisinage de Tiflis et de Yelizavetpol, ils restent tout à fait à l'écart des populations environnantes. Laborieux, bons agriculteurs, ils ont su transformer en véritables jardins les terres qui leur ont été concédées en 1817, à l'époque de leur arrivée du Würtemberg; mais on les dit peu hospitaliers : il est difficile à un voyageur de trouver dans leurs colonies un gîte et un repas². Il paraît que dans

¹ Dorn, *Ueber das Puschtu*; — N. von Seidlitz, mémoire cité.

² Verechtchaghin, *Tour du monde*, 1869.

l'espace de deux générations, les colons souabes ont changé physiquement d'une manière remarquable, sous l'influence du milieu. Quoiqu'il n'y ait point eu de croisement entre eux et leurs voisins, Géorgiens, Arméniens, Tartares, la plupart ont maintenant la chevelure foncée, les yeux noirs, la figure ovale et régulière, la taille élégante et souple. Ils ne ressemblent plus à leurs cousins restés dans la mère-patrie.

La ville la plus haute du bassin de la Koura, conquête récente de la Russie, est la place forte d'Ardahan, située dans un cirque de montagnes d'une grande fertilité, à la base méridionale du promontoire qui porte la forteresse de Ramazan. Les Russes s'en emparèrent en 1877 et s'assurèrent ainsi la possession des passages les plus importants qui conduisent vers les vallées du Tchoukh et de l'Araxe. Mais à l'est Ardahan n'est pas encore rattachée au reste de la Transcaucasie par des routes faciles : la région volcanique traversée par la Koura oppose de grands obstacles au commerce. L'une des cluses dans lesquelles passe la Koura en aval du bassin d'Ardahan, renferme dans une de ses parois le célèbre couvent de Vardzia ou de Vardziche, le « Château des Roses », creusé en entier dans une roche tendre, tuf de cendres volcaniques, aux couches régulières séparées par des bandes de scories noires. La ville souterraine contient d'innombrables cellules disposées en étages et réunies par des corridors et par des galeries qui bordent le précipice, à 60 mètres au-dessus de la Koura. Des salles sont disposées en églises et l'on y voit encore des restes de fresques; d'autres salles forment ce que l'on appelle le palais d'été et le palais d'hiver de la reine Tamara¹.

A l'est de ces défilés, Akhalkalaki, dont le fort domine le confluent de deux torrents tributaires de la Koura, grandit en importance, malgré son altitude de 1690 mètres, sur un plateau parcouru des vents et couvert de neige pendant des mois, mais riche en terre noire; les sectaires russes ont fait d'Akhalkalaki un marché considérable. Akhaltzikh, la « Nouvelle Forteresse », ou Akiska, qui fut la cité turque Ak-Hissar ou « Forteresse Blanche », est aussi une ville de guerre et commande plusieurs des chemins de la frontière russe; mais en temps de paix elle est surtout un centre de commerce, et les Arméniens, qui, depuis l'émigration des Turcs, en forment, avec un millier de Juifs, presque toute la population, font un grand

¹ Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*; — Max von Thielmann, *Streifzüge im Kaukasus*.

trafic de marchandises, où la contrebande a sa large part; son industrie est la fabrication des objets en argent. L'ancienne mosquée de la citadelle, transformée en église, est un des plus beaux monuments de la Caucasic. Sous le régime turc, Akhaltzikh était le marché principal des esclaves géorgiennes, que des Lezghiens du Daghestan trouvaient moyen, malgré les Russes, de capturer dans la plaine¹.

Située à plus de 1000 mètres d'altitude, partiellement bâtie sur un rocher qui domine le Poskov, petit affluent de la Koura, Akhaltzikh est entourée de montagnes nues, à la terre jaunâtre, mais les vallées des environs offrent des sites admirables, embellis par des ruines de couvents et d'églises du pur style grousien. Le pays environnant est aussi l'un des plus riches de la Caucasic en eaux thermales. Au sud-est, en aval de Vardzia, les eaux minérales d'Aspinza, qui sourdent au bord même de la Koura, au nord-ouest les eaux thermales salines d'Abbas-Touman, attirent beaucoup de baigneurs dans une des vallées les mieux ombragées et les plus pittoresques de la Caucasic. Au nord-est, dans une vallée latérale de la Koura, les sources de Tzinoubani, les plus abondantes du pays, donnent environ 175 litres d'eau par minute. Enfin, quand on descend d'Akhaltzikh vers Tiflis, en suivant les bords de la Koura, on entre dans le superbe défilé dont Bordjom, ville de bains et de villégiature, garde l'issue, à 800 mètres d'altitude. Pour les riches et les puissants, Bordjom est un Tiflis d'été, et des palais, des villas s'élèvent dans le voisinage d'édifices ruinés, qui prouvent que la contrée était très populeuse avant le seizième siècle : l'air y est frais et pur, les eaux y coulent en abondance; des forêts recouvrent toutes les pentes et les chasseurs y poursuivent encore le bouquetin et la chèvre sauvage. Au milieu des grands sapins, on est tout étonné de rencontrer, à 2400 mètres d'altitude, les restes d'un château fort, de construction géorgienne, qui commandait la route des montagnes entre Akhaltzikh et Koutaïs.

Souram est bien connue des voyageurs : située à la base orientale des rampes de la route et du chemin de fer de Poti à Tiflis, elle est un lieu d'arrêt obligé; faible bourgade, mais fort commerçante, elle rappelle par son aspect les grands villages de la Russie. Au-dessus des maisons, sur un roc isolé, se dresse un château fort qu'un seigneur voulut rendre imprenable, dit une légende, peut-être trop réelle, en posant la première pierre sur le fils unique d'une veuve; des ballades populaires qui se chantent dans les veillées racontent l'entretien de la mère et du

¹ K. Koch, *Wanderungen im Oriente*.

fil¹. Souram est à l'extrémité occidentale de la plaine de Kartalie, ancien lac dont les eaux sont remplacées par un sol d'une exubérante fécondité. Le chemin de fer qui traverse la montagne de Souram peut être considéré comme une voie provisoire, car, pour éviter le percement d'un souterrain fort coûteux, les ingénieurs ont dû établir des rampes de 5 centimètres par mètre, que gravissent difficilement les trains, attelés de deux locomotives d'une construction particulière. Il est probable qu'on donnera suite au

N° 47. — COL DE SOURAM ET MONTAGNES MESQUES.



projet de détourner le chemin de fer vers le sud, pour lui faire traverser la chaîne en tunnel dans le voisinage de Bordjom². Les montagnes Mesques, jadis boisées, sont maintenant dépouillées de leur verdure en maints endroits, et le vent d'est, qui descend de ces pentes vers la vallée de Koutaïs, en est devenu d'autant plus âpre et desséchant.

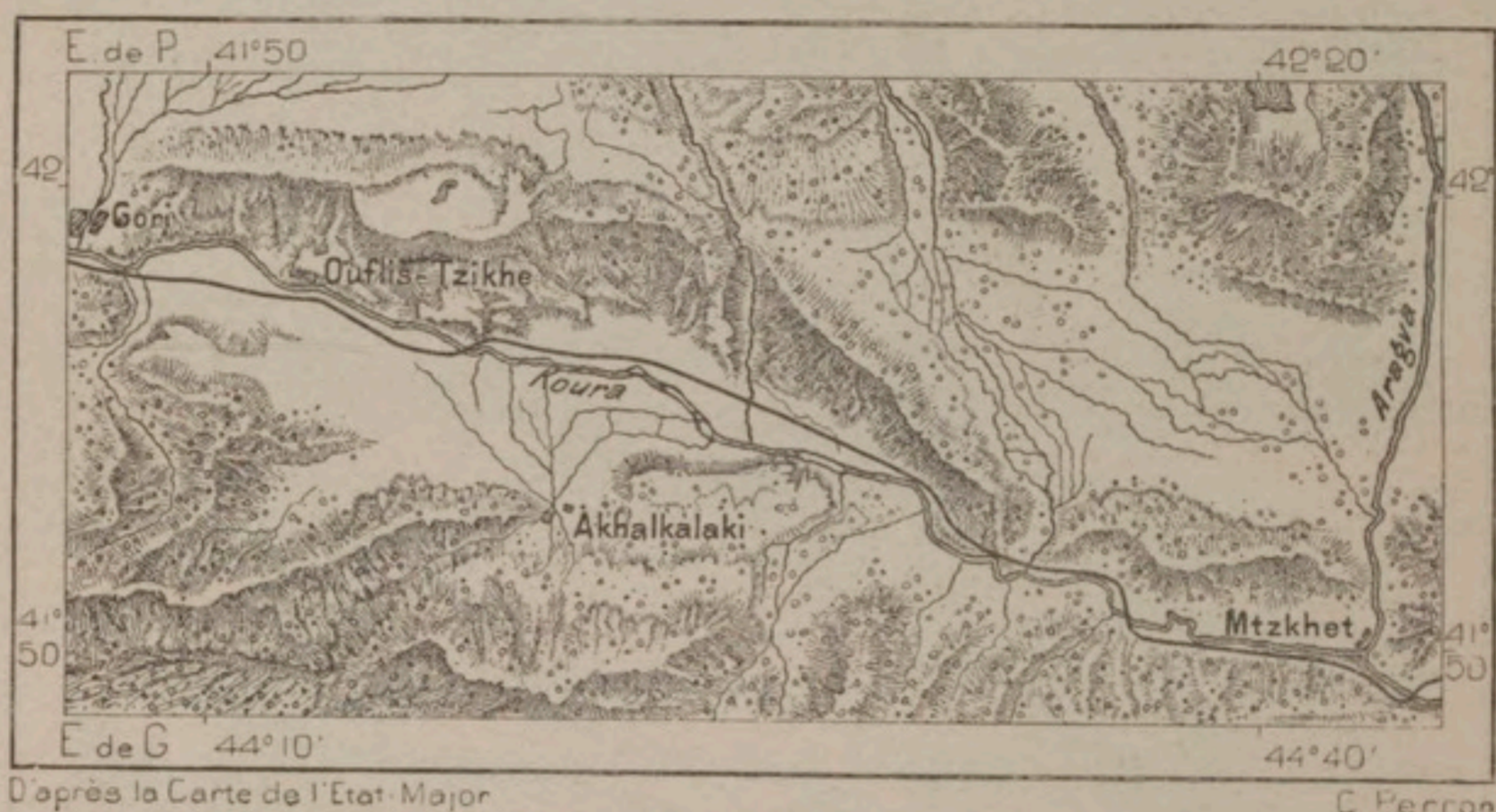
Gori, le chef-lieu de la contrée et centre ethnologique de la Grousie, occupe à peu près exactement le milieu de l'ancien bassin lacustre, non loin du confluent de la Koura, de la Lakhva et de la Medjouda, ces deux

¹ Von Haxthausen, *Transkaukasien*; — Max von Thielmann, ouvrage cité.

² Fabritius, *Russische Revue*, 1876, n° 11.

dernières descendues du pays des Osses. A la base d'une butte isolée, que couronne une antique citadelle, Gori est admirablement située pour devenir un jour le jardin de Tiflis, grâce aux eaux courantes qui pourraient servir à l'irrigation du sol. Mais les habitants du pays n'ont pas encore su tirer parti de leur terre fertile et de leur excellent climat; toutefois ils expédient à Tiflis beaucoup de vins, qui servent au coupage des liqueurs plus fortes du Kakhet; leur froment est le meilleur de la Transcaucasie. A l'est de Gori se prolonge un escarpement de roches de molasse tertiaire, brusquement coupées au-dessus de la Koura, mais s'abaissant en pentes douces vers le nord, où elles sont recouvertes de débris. C'est au

N° 48. — VALLÉE DE LA KOURA, DE GORI A MTZKHET.



sommet d'une de ces roches, à 8 kilomètres de Gori, que se trouve la ville des troglodytes, Ouplis-tzikhe (Ouplos-tzikha), non moins curieuse que le couvent de Vardzia et beaucoup plus fréquemment visitée, à cause du voisinage de Tiflis et du chemin de fer. Haute de 200 mètres environ, la roche d'Ouplis-tzikhe se compose de couches d'inégale dureté, taillées, sculptées, évidées de la base au sommet, de manière à présenter l'aspect d'un amas pyramidal de constructions; il ne resterait qu'à enlever une légère enveloppe de pierre pour que la ville apparût avec ses tours et ses coupes¹. Il est probable que des troglodytes barbares furent les premiers habitants des grottes d'Ouplis, mais les hommes qui leur succédèrent dans les cavernes connaissaient le luxe et les arts, et l'on trouve dans les salles

¹ Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*.

souterraines de l'ancienne ville des restes d'architecture grecque, romaine, arabe, byzantine.

Mtzkhet ou Mtzkheta, bâtie à l'issue du défilé par lequel s'écoula l'ancien lac de la Kartalie, n'est plus de nos jours qu'un village sans importance; mais elle fut au quatrième et au cinquième siècle la résidence des rois de la Géorgie. Elle occupe en effet une position maîtresse au centre de la Transcaucasie, puisque la route des Portes de Dariał, qui remonte l'Aragva, vient se rencontrer à Mtzkhet avec celle de la mer Noire à la Caspienne, par les vallées du Rion et de la Koura. Détruite, la capitale devait renaître sur l'emplacement de Mtzkhet, ou dans le voisinage, et c'est en effet à 22 kilomètres seulement que s'élève la métropole de la Géorgie et de toutes les provinces du Caucase; elle se déplaça vers le sud pour s'éloigner un peu plus des Osses, fort dangereux voisins¹, il y a un millier d'années. Les piles d'un pont jeté sur la Koura, en 1841, reposeraient, dit-on, sur des fondations romaines, datant de l'époque où Pompée poursuivait Mithridate. Mais le bourg possède de plus remarquables restes de son passé, la cathédrale que le roi Mirian fonda en 528, et qui fut souvent restaurée et même rebâtie depuis cette époque: elle fut longtemps le « Saint-Denis » des rois de Géorgie et des grands dignitaires du royaume. Une autre église de Mtzkhet date aussi du quatrième siècle. Un haut kourgan des environs a été récemment fouillé.

Tiflis, capitale de la Caucasic et la plus grande cité de l'Asie russe, n'était, jusqu'au cinquième siècle de l'ère vulgaire, qu'un groupe de maisons bâties au bord de la Koura, qui se glisse dans une cluse de rochers, ne laissant au lit fluvial qu'une vingtaine de mètres de largeur. Nul endroit de la vallée n'était plus favorable pour la construction d'un pont fortifié sur la Koura, mais là était le seul avantage de Tiflis; le village ne pouvait grandir qu'en héritant du rang de centre politique et en devenant le point de convergence des routes de la Transcaucasie.

Le nom géorgien de Tiflis, Tphilis ou Tphilis-Kałaki, signifie « Ville chaude » et provient sans aucun doute d'eaux sulfureuses thermales à 45 degrés, qui jaillissent près de la Koura, dans la fissure du Tsavkissi, au contact du porphyre et des schistes. On pourrait aussi lui attribuer ce nom « Ville chaude » pour la chaleur vraiment accablante que les roches nues

¹ Pfaff, *Mémoire sur les Osses* (en russe); — N. von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880.

des hauteurs environnantes répercutent en été sur le bassin, de 567 mètres d'altitude, dans lequel la ville s'est enfermée : de toutes parts on ne voit autour de Tiflis que des pentes de collines ou de montagnes schisteuses, jaunes ou grises, et dépouillées des forêts qui les couvraient autrefois ; même la terre végétale, emportée par les vents et les pluies, a disparu de la plupart des escarpements. Depuis que les Russes sont devenus les maîtres du pays, ils se sont bien occupés de reboiser les environs de Tiflis ; mais ils n'ont pu le faire que dans les ravins, dans les bas-fonds et les îles qu'arrose la Koura, et les masses grisâtres des promontoires, de quatre à cinq cents mètres plus élevés que la cité, arrêtent partout la vue. Au-dessus du quartier qui fut l'ancienne ville géorgienne, des remparts, des bastions, des tours croulantes interrompent la régularité monotone de l'horizon, tandis que, sur les deux bords de la fuyante Koura, les trois ponts, les galeries suspendues sur l'eau, les maisons basses aux toits peints de diverses couleurs, les églises aux clochers se terminant par des pyramides à huit faces, forment un tableau pittoresque. Cependant la physionomie de ce Tiflis asiatique reste sombre : la nuance grise des briques et des boiseries contribue à laisser une impression pénible dans l'esprit du voyageur¹. Encore près de la moitié des maisons, lors du recensement de 1874, étaient recouvertes en terre, ce qui leur donnait l'apparence de huttes, et les faisait contraster d'une manière bizarre avec les grands édifices voisins². Au nord-ouest de la vieille cité se prolongent les rues régulières de la nouvelle, bordées de lourds édifices, églises, casernes, palais, dans le style russe d'outre-Caucase ; un large boulevard, que parcourt la foule après le coucher du soleil, offre par ses magasins tout le luxe d'une grande ville d'Europe. Plus au nord, principalement sur la rive gauche de la Koura, la ville s'agrandit incessamment autour de la gare du chemin de fer de Poti. Tiflis se développe de plus en plus du côté du nord, dans la direction de Mtkhet, afin de trouver dans la plaine élargie l'air et la lumière qui lui font défaut.

Par la diversité d'origine de ses populations, Tiflis est la digne capitale des régions du Caucase. Quoique dans les limites ethnographiques de la Géorgie, elle n'est point une cité spécialement géorgienne ; en 1805, sur 2700 maisons, quatre seulement appartenaient à des Géorgiens³. Les Arméniens sont les habitants de Tiflis les plus nombreux, mais ils ne forment pas le tiers des résidents, et ni les Grousiens, ni les Russes n'en font

¹ Veñoukov, *Notes manuscrites*.

² N. von Seidlitz, *Russische Revue*, 1880, n° 2.

³ Vładikin, *Guide au Caucase* (en russe).



TIFLIS. — UNE RUE

Dessin de E. Bonjat, d'après un tableau de Th. Horschelt, photographie de M. Haufstengl.

le cinquième¹ : encore faut-il compter parmi les Grousiens les portefaix et les porteurs d'eau imères et mingréliens, les « Auvergnats » de Tiflis, suivant à pied le maigre cheval qui porte leurs outres ruisselantes. Un très grand nombre des gens de Tiflis sont des immigrants non mariés, qui ne séjournent dans la ville que pour un temps ; en moyenne, la population citadine se compose d'hommes pour les deux tiers² : ce qui explique en partie la corruption morale signalée par tous les voyageurs. Toute cette foule sans famille emplit les rues, surtout dans le voisinage des bazars, où se pressent les marchands de toute race et de tout costume, se groupant suivant la nature des objets, armes, coupes, tapis, soieries, étoffes anglaises ou russes, « articles de Paris ». Les Arméniens, joailliers très habiles, fabriquent diverses espèces de bijoux d'un style original. Le bazar principal est le véritable centre de Tiflis, sinon au point de vue géométrique, du moins pour le mouvement des affaires. Les bains de Tiflis sont un autre centre, celui de la vie sociale pour les dames russes, arméniennes, géorgiennes : c'est là qu'elles vaquent aux soins de leur toilette, se peignent et se teignent les cheveux. La cité n'a point de monuments remarquables ; mais elle possède un riche musée d'histoire naturelle, et dans le palais du gouverneur se voit un beau plan en relief de la chaîne du Caucase. Parmi les nombreuses compagnies savantes constituées à Tiflis, la Société de Géographie, qui se rattache à celle de Saint-Petersbourg, a publié des documents et des mémoires très précieux sur la géographie et l'ethnographie du Caucase. La Société médicale de Tiflis édite aussi des publications utiles. Une autre Société a pour mission de recueillir les vieux manuscrits des langues transcaucasiennes.

Étouffant dans l'espèce de chaudière où la ville s'est bâtie, les habitants saisissent toutes les occasions d'aller respirer l'air pur et se pressent dans les jardins et les parcs des alentours. Des milliers de promeneurs se rencontrent le soir dans les allées du jardin botanique, à l'ouest de l'ancienne forteresse, dans la partie haute du ravin des sources chaudes, et dans le beau jardin du centre de la ville, dont les promenades, ombragées d'acacias

¹ Population de Tiflis en 1876, recensée par nationalités :

Arméniens	37 508	Polonais	1 592
Géorgiens de toute provenance.	21 625	Juifs	1 145
Russes	19 574	Greco	388
Allemands	2 005	Osses	295
Tartares et Turcs	2 310	Français	267
Persans	1 692	Autres et non classés	1 554
Population des pensionnats, des casernes, des hôpitaux et des prisons.		14 475	

² Hommes, 66 147 ; Femmes, 37 877.

à fleurs blanches, descendent vers la Koura. Pendant la saison des chaleurs, les fonctionnaires et les riches marchands, précédés par les hôteliers et les fournisseurs, se portent en foule vers les villas et les auberges des montagnes voisines. Le principal « sanatorium » des environs de Tiflis est

N° 49. — TIFLIS.



la ville de Kodjor, dont les maisons sont éparses, à une altitude de 1320 à 1500 mètres, sur les pentes d'une montagne qui domine à l'ouest le bassin de Tiflis, et où les rois de Géorgie avaient aussi leur résidence d'été : il y subsiste des restes des anciennes forêts. Manglis, Béliy-kloutch ou « Blanche Fontaine » et d'autres villages de plaisance plus éloignés, au cœur des montagnes Trialètes, sont encore revêtues de grands bois. De nombreuses carrières d'albâtre y fournissent le gypse dont Tiflis a besoin

pour ses constructions¹. Plus au sud, des volcans percés de cratères, fissurés de crevasses, ont épanché des coulées de laves qui se montrent comme d'énormes gradins au-dessus des fertiles campagnes du Somkhet, arrosées par un affluent de la Koura. Cette contrée fut longtemps le domaine des Orbeliani, famille princière d'origine chinoise, qui s'établit en conquérante dans le pays il y a vingt-trois siècles, suivie d'Orientaux de diverses races², et qui s'est maintenue jusqu'à nos jours. Diverses ruines du Somkhet témoignent de l'ancien pouvoir des Orbeliani.

En suivant, au sud-est de Tiflis, la grande route qui descend la vallée, à la base des montagnes qui s'élèvent au midi, on traverse successivement diverses rivières, fort dangereuses en temps de crues, mais dont les bords verdoyants forment autant d'oasis entre les terrains arides. Sur une de ces rivières, utilisée dans les vergers d'Annenfeld, se dresse la célèbre colonne de Chamkhor, déjà mentionnée par Aboul-feda au treizième siècle. De fort belles proportions, avec piédestal, soubassement, frise, chapiteau et colonnette terminale, le minaret a plus de 55 mètres de hauteur, mais il est fort dégradé et penche déjà; l'inscription coufique de la frise est tout à fait illisible. Ce monument, qui domine comme un phare les ruines environnantes, les campagnes et la steppe, date probablement du neuvième siècle³. Le bassin du Chamkhor, dont les eaux arrosent le village de ce nom, est le plus important de la Caucasic pour la richesse minière. C'est là, dans un cirque de montagnes porphyriques, à 4500 mètres au-dessus du niveau de la mer, que se trouve l'usine de Kedabek pour le traitement du minerai de cuivre retiré des mines du voisinage. Cet établissement industriel, acheté en 1865 par des ingénieurs allemands, emploie toujours plus de mille ouvriers, Perses, Arméniens, Tartares, Grecs, et traite en moyenne de huit à dix mille tonnes de minerai, dont la teneur est d'environ 6 pour 100⁴, et dont les produits sont achetés en partie par le gouvernement pour le service de l'artillerie. L'usine possède tout un réseau de chemins de fer et 14 000 hectares de prairies et de forêts parfaitement aménagées; un des puits de mine a déjà 600 mètres de profondeur⁵. Des gisements d'alun, non moins riches que ceux de la Tolfa, près de Cività Vecchia, et comprenant une superficie de plus de 50 kilomètres carrés, se trouvent aussi près

¹ N. von Seidlitz, *Russische Revue*, 1880, n° 2.

² Saint-Martin, *Description de l'Arménie*; — Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*.

³ K. Koch, *Wanderungen im Oriente*; — Dubois de Montpéroux, ouvrage cité.

⁴ Production de l'usine de Kedabek en cuivre pur, en 1877 : 867 950 kilogrammes. Valeur, 550 000 roubles.

⁵ N. von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880.

de Soglik, dans le bassin du Chamkhor¹; ils étaient utilisés dès l'époque romaine, ainsi que le prouvent divers débris trouvés dans les mines². Le fer, le cobalt sont également exploités dans cette région du district de Yelizavetpol.

A plus de 200 kilomètres au sud-est de Tiflis, l'ancienne ville de Gandja, jadis capitale du khanat de même nom, désignée maintenant par les Russes sous le nom de Yelizavetpol, est le chef-lieu de l'un des gouvernements de la Transcaucasie. Elle existait dès le onzième siècle, mais à la distance de quelques kilomètres; on en voit encore les ruines, attribuées, par une légende sans valeur, à une cité qu'aurait bâtie Alexandre le Grand³, — qui ne visita jamais le bassin de la Koura. D'ailleurs, c'est non loin de là, au sud-est, dans les campagnes qu'arrose le Terter avant de s'unir à la Koura, que se trouvait l'ancienne capitale du royaume d'Agvanie ou Albanie, Partav, dont l'emplacement est indiqué maintenant par le village de Barda ou Berdaya⁴; cette ville fut ruinée dans la première moitié du dixième siècle par des aventuriers « russiques », « peuple sauvage et bizarre », nous disent les auteurs arabes, qui vint du nord par la Caspienne⁵. Le pays fut certainement beaucoup plus habité jadis, à en juger par tous les vestiges d'habitations; une route fréquentée, remontant à l'ouest la vallée du Terter, vers le plateau du Goktchaï, rattachait par un collier de villes et de villages la basse Koura au bassin du haut Araxe. La ville même de Yelizavetpol, construite à la fin du seizième siècle sur l'emplacement actuel, fut considérable, et l'on y voit les restes de nombreux édifices démolis et la belle mosquée persane bâtie par Chah-Abbas : la plupart des maisons, presque toutes sans fenêtres, sont formées d'une argile pétrie, qui se conserve indéfiniment, grâce à la sécheresse du climat, mais qui contribue, avec les ruines, à donner à la ville un aspect de vétusté. De beaux arbres, surtout des platanes, ombragent les demeures; la ville est un grand jardin de vingt kilomètres de tour; cependant elle est très insalubre et les employés émigrent tous en été vers les montagnes boisées du sud, à Helenendorf, à Hadji-kend, et sur les bords du pittoresque « lac Bleu » (Gök-göl). Yelizavetpol se distingue même tristement par une espèce de lèpre connue sous la dénomination locale de *godovik* ou de « lèpre d'un an », parce qu'elle dure environ une année, sans céder à aucun remède :

¹ G. Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus*.

² Production des alunières de Soglik en 1878 : 128 000 kilogrammes.

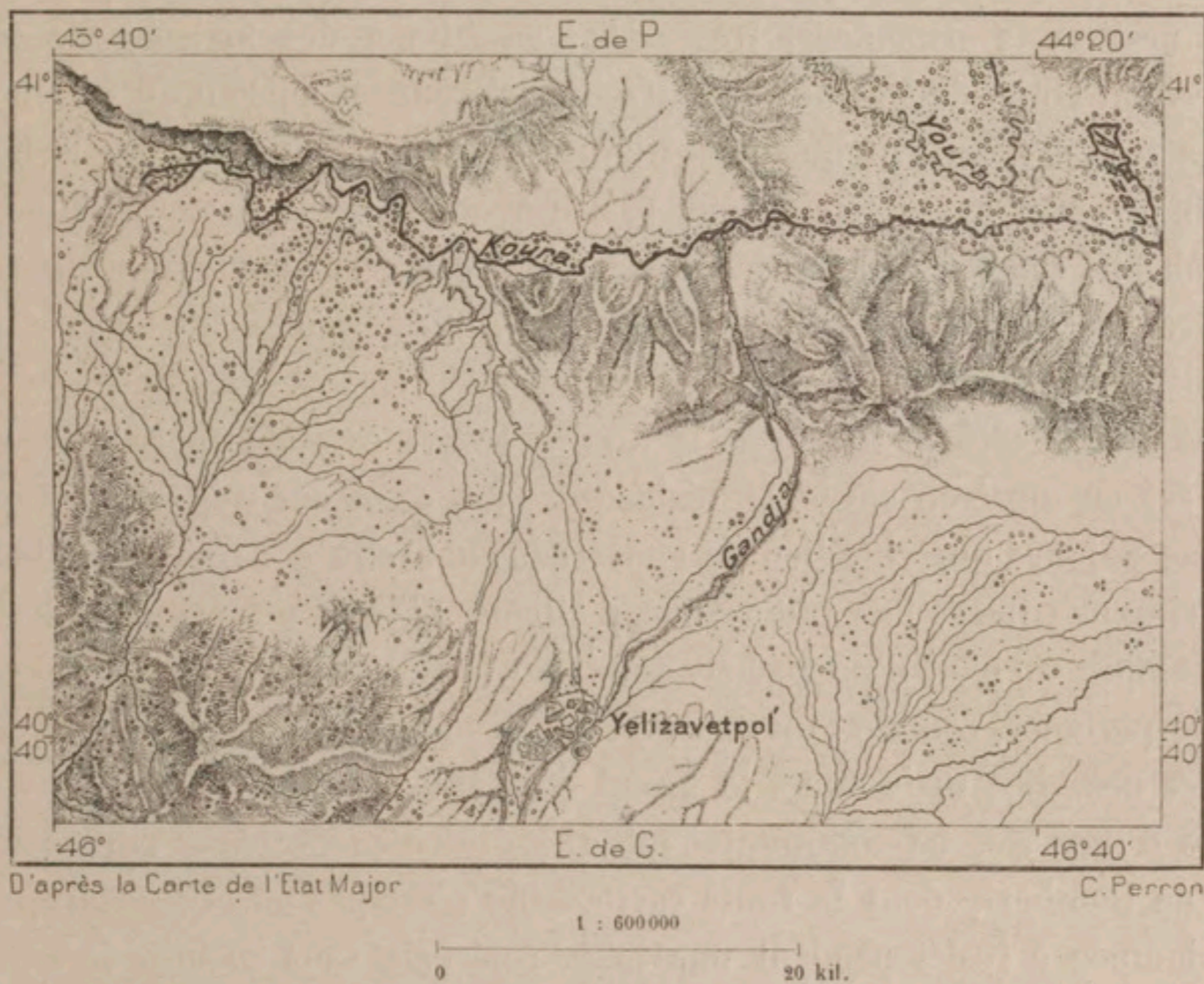
³ Gamba, *Voyage dans la Russie méridionale*, tome II.

⁴ Protzenko, *Kavkazskiy Kalendar'*, 1880.

⁵ Kunik : — Moses Kagankavatzi ; — Dorn : — d'Ohsson, *Peuples du Caucase*.

on croit que cette affection de la peau, laissant après elle de hideuses cicatrices, a quelque analogie avec le « bouton d'Alep ». Peut-être faudrait-il attribuer cette maladie spéciale aux vingt-deux cimetières qui avoisinent la ville, confinant aux jardins et mêlant leurs détritiques aux eaux d'irrigation¹, dérivées de la rivière Gandja. Se ramifiant en des centaines de jardins, ces eaux n'atteignent pas toujours la Koura. Les Tartares de Yelizavetpol, presque tous agriculteurs ou jardiniers, les colons souabes de Helenendorf, venus en 1816, et les « Lutteurs par l'Esprit » qui peuplent

N° 50. — YELIZAVETPOL ET SES CAMPAGNES ARROSÉES.



plusieurs villages des environs, ont donné une grande réputation aux fruits et aux légumes de la contrée; ils obtiennent les meilleures cerises de la Transcaucasie. Dans leurs champs, ils s'occupent surtout de la production du tabac et du coton; ils plantent des mûriers, élèvent le ver à soie, construisent des charrettes sur le modèle des véhicules importés de Souabe, et possèdent quelques filatures et fabriques d'étoffes. Les Arméniens, à peine inférieurs aux Tartares dans la population de la cité, servent d'intermédiaires au commerce.

Choucha, la plus grande ville du gouvernement de Yelizavetpol, est éga-

¹ Statkovskiy, *Problèmes de la climatologie du Caucase*

lement peuplée d'Arméniens et de Tartares qui se divisent le travail et se distinguent les uns des autres par des mœurs différentes. Bâtie, à plus de 1050 mètres d'altitude moyenne, sur une terrasse de mélaphyre dominant une haute vallée, mais elle-même entourée d'un amphithéâtre de montagnes, Choucha est l'une des cités de la Caucasic dont le climat est le plus rude. Elle n'a pas le même aspect que les villes de la plaine : ses rues sont larges et pavées de dalles, ses maisons ne sont pas bâties en briques ou en pisé, mais en pierres de taille, prises dans le rocher même sur lequel la ville est construite : des édifices fortifiés, des tours, des poternes donnent à Choucha l'apparence d'une ville européenne du moyen âge¹. Les négociants arméniens, très actifs, associés à des maisons de commerce de Tiflis, de Moscou, de Marseille, s'occupent surtout du commerce de la soie et possèdent quelques filatures. Au nord de Choucha, le haras de Djanyatagh a été fondé pour la conservation de la race chevaline du Karabagh, un peu déchu depuis le siècle dernier. Quant aux mines de cuivre des montagnes situées à l'occident, elles ne donnent qu'un faible profit.

De l'autre côté du bassin de la Koura, Teflav, capitale du Kakhet, ville qui fut au onzième siècle la résidence d'un « roi des rois », n'est plus même aujourd'hui chef-lieu de gouvernement ; elle est restée longtemps un simple village, fort pittoresque d'ailleurs, grâce à ses forteresses en ruines qui, du haut d'un rocher, dominant la vallée de l'Ałazañ. Elle croît en importance, comme l'un des marchés les plus fréquentés pour le commerce des vins, mais elle a le grand désavantage de se trouver dans une sorte d'impasse, ne communiquant que difficilement avec Tiflis par le col de Gombori, dont la route carrossable n'est pas encore terminée, et condamnée à rester pendant une longue période sans chemin de fer qui la rattache au réseau transcaucasien. Signakh, située, comme Teflav, à peu près à 800 mètres d'altitude, sur une hauteur qui commande au sud la vallée de l'Ałazañ, commença également par être une forteresse et un « lieu de refuge », — car telle est la signification de son nom tartare, — mais elle est devenue peu à peu cité commerçante, et les Arméniens, attirés dans la ville par le trafic des vins, en sont maintenant la population prépondérante. De l'autre côté de la vallée, à la base méridionale de la grande crête caucasienne, d'autres villes, aux campagnes bien arrosées, servirent de places de défense contre les incursions des Lezghiens : telles, Bełokanî et Zakatafi, cité moins importante que son faubourg méridional, Tali, entourée de jar-

¹ Verechtchaghine, *Tour du monde*, 1869.

dins. Noukha, bâtie dans une position analogue au pied du Grand-Caucase, était un simple village au milieu du dix-huitième siècle : une puissante forteresse qu'y construisit en 1765 le khan tartare Housseïn, et qui renferme un palais en style persan d'une singulière élégance, servit de centre

N° 51. — BASSIN DE TELAV.



aux divers quartiers de la ville, dont les faubourgs s'étendent au loin, le long des canaux d'irrigation, tout entourés de bosquets auxquels d'innombrables rossignols donnent une voix. Noukha est peuplée surtout de musulmans sunnites, qui s'occupent principalement de l'élève des vers à soie et de la fabrication des soieries. Elle est le centre de commerce le plus impor-

tant pour l'exportation des soies grèges; une compagnie séricicole y possédait vingt-huit villages à l'époque du servage des paysans¹. Depuis que la maladie des vers à soie a fait tant de ravages dans les magnaneries de l'Europe occidentale, Noukha est visitée chaque année par des centaines de négociants français et italiens qui viennent s'y procurer de la graine.

Chamakhi, la Chemakha des Russes et le chef-lieu de l'ancienne province de Chirvan, fut autrefois la plus grande cité de la Transcaucasie, et l'on dit qu'au dix-septième siècle elle n'avait pas moins de cent mille habitants dans ses murs; mais elle eut fréquemment à souffrir des tremblements du sol, et plus encore des violences de l'homme. Pierre le Grand, puis Nadir-Chah la dévastèrent. Privée de son rang de capitale de gouvernement au profit de Bakou, elle est néanmoins restée la ville la plus peuplée de la province. De même que sa voisine Lagitch, située au nord-ouest, dans une vallée qui prend son origine au Baba-dagh, Chemakha s'enrichit par l'industrie manufacturière. Les femmes tartares y préparent la laine, la teignent et en tissent de fort beaux tapis copiés sur des modèles persans. A certains égards, ces œuvres de patience et de goût l'emportent sur les œuvres similaires de l'industrie française, tant pour la beauté du dessin que pour la richesse des couleurs et le bas prix; « ce sont les meilleurs et les plus durables de toute l'Asie². » Les grenades sans pepins, que l'on récolte dans les jardins de Chemakha, sont renommées en Orient³.

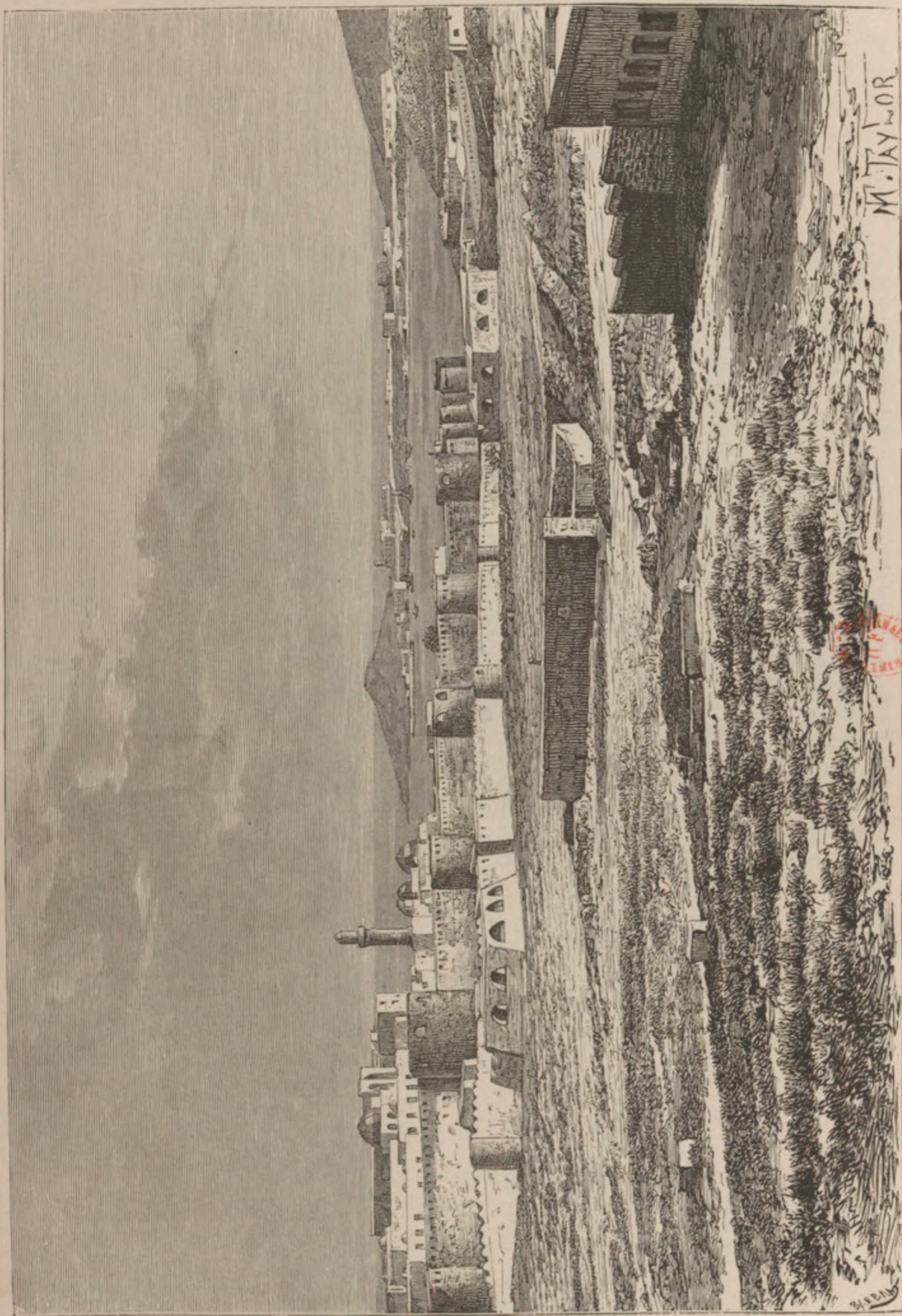
Bakou, le chef-lieu actuel de la province orientale de la Transcaucasie, est d'apparence tout à fait asiatique. Ses maisons basses à toits plats, ses hauts minarets, le château des khans qui la domine, les collines jaunâtres qui l'entourent, les eaux bleues de la baie, en font un type parmi les cités de l'Orient. Une vieille tour isolée, en forme de cône tronqué, se dresse au bord de la mer : c'est la « tour de la Jeune-Fille », qui fut élevée probablement pour le service de guet et que l'on a de nos jours transformée en phare. Avec la porte d'entrée du château, décorée d'admirables arabesques, cette tour est le seul monument curieux de Bakou. La ville, malpropre, irrégulière, poudreuse, n'était pas même éclairée la nuit en 1878 : on ne voyait pas une lanterne dans la cité du naphte. Les grands personnages se faisaient accompagner le soir par des Cosaques portant des torches⁴. Bakou n'a d'importance que pour le commerce, comme port de toute la Transcaucasie sur la Caspienne : cinquante navires au moins, presque

¹ Kolenati, *Bereisung Hoch-Armeniens und Elisavetpol.*

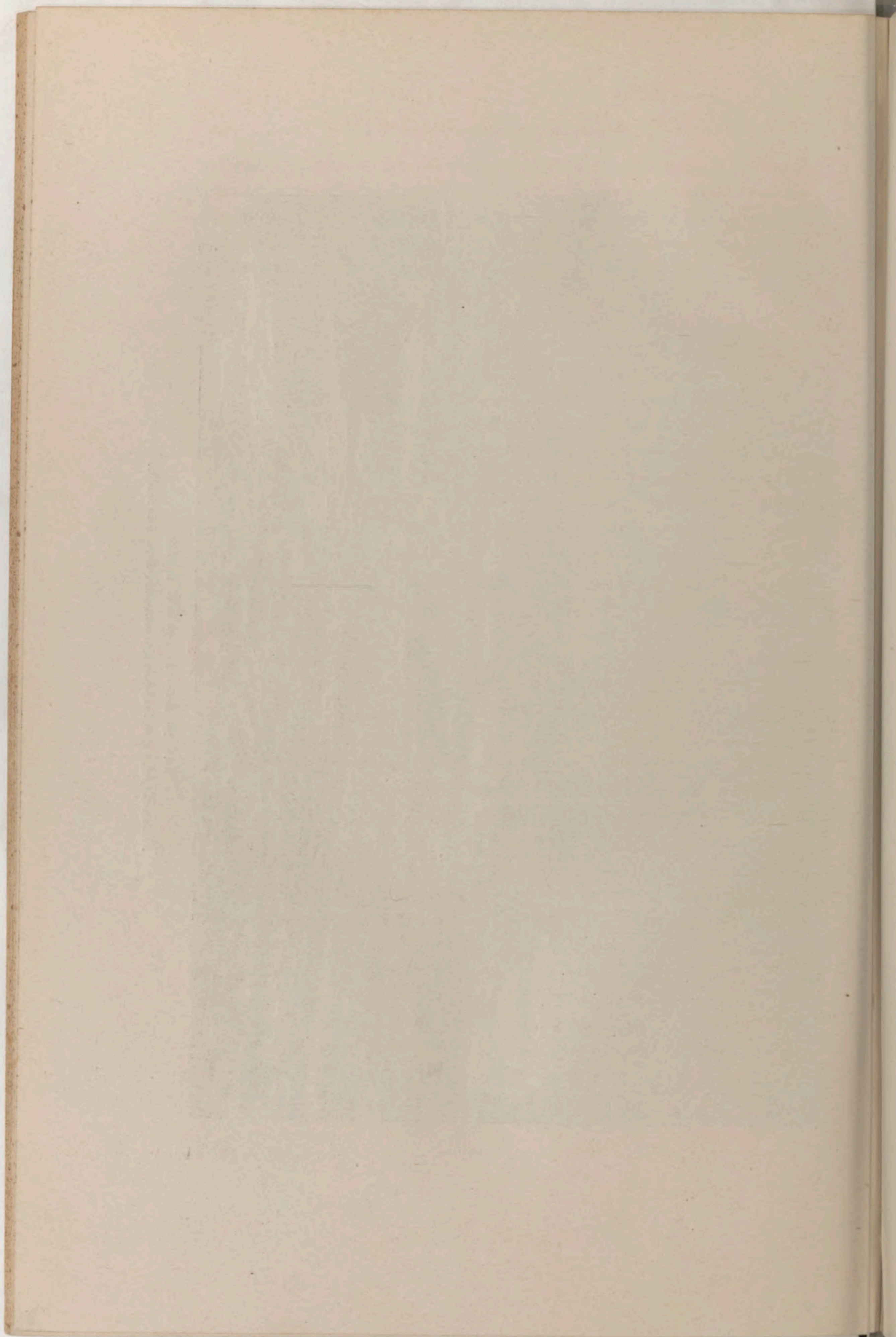
² K. Koch, *Wanderungen im Oriente.*

³ Reineggs, Klaproth, etc.

⁴ *Vestnik Yevropi*, 1879.



PORT DE BAKOU ET CAP BAÏL BOURNI
Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. de Seidlitz.



tous montés par des équipages tartares, se balancent toujours sur les eaux de sa profonde rade, parfaitement abritée par l'hémicycle des collines environnantes, par des îlots et des bancs sous-marins; les bâtiments peuvent jeter l'ancre par six mètres de fond, à quelques brasses de la plage. Privilégié parmi les ports de la Caspienne, Bakou pourrait facilement devenir un point d'attache important pour les échanges avec la Perse et, par Astrakhan, avec le bassin de la Volga et toute la Russie. Quoique Bakou attende encore les chemins de fer qui doivent la mettre en communication avec Stavropol par le bord de la Caspienne, et avec Tiflis par la vallée de la Koura, son port est, après Astrakhan, le plus actif de toute la mer intérieure¹. Mais l'industrie de Bakou est presque nulle : le travail des usines pour la purification du pétrole et la préparation des bitumes se fait dans le voisinage des « sources de feu », à Bałakhani et à Machtagi. Les pêcheurs de Bakou se livrent à la chasse du phoque.

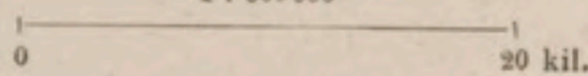
Salyanî ou Salyan, le chef-lieu du delta de la Koura, et située non loin du lieu de bifurcation du fleuve, a la grande importance que lui donnent ses pêcheries et la fécondité de ses jardins. Officiellement simple *m'estetchko* ou village, ce n'est pas moins une véritable ville, la seule de la Transcaucasie côtière au sud de Bakou. Sur les confins de la Perse, Lenkoran ou Lenkoroud, bourg maritime du territoire russe, n'a point les avantages de Bakou. Son nom, d'origine tartare, a le sens de « lieu d'ancrage » ; cependant les bâtiments au mouillage sont très exposés aux vents et à la vague et doivent s'arrêter à plus de 3 kilomètres

N° 52. — LENKORAN.



D'après la Carte de l'État-Major C. Perron

1 : 600 000



¹ Mouvement du port de Bakou en 1877 :

Commerce extérieur (avec la Perse) : 654 navires, jaugeant 100 200 tonnes; 1818 navires de cabotage.
 Importation 879 060 roubles. | Exportation 1 279 620 roubles.

de la côte. Le séjour de Lenkoran est redouté, à cause des marigots qui bordent le rivage et auxquels on donne le nom de *Mourd-ab* ou d' « Eau morte ». Une atmosphère de fièvre règne sur la contrée. Les chasseurs prennent au filet dans ces marécages des multitudes de canards et d'autres oiseaux aquatiques. La culture du riz de l'Inde, introduite dans ces terres humides, a fait immigrer avec elle toute une flore indoue, des plus intéressantes pour le botaniste¹.

Au sud de Lenkoran, le petit port d'Astara, situé sur une langue de sable, à l'embouchure de la rivière de son nom, n'a guère plus d'avantages que Lenkoran pour le climat et pour la facilité des abords ; mais c'est là que se trouve la douane de sortie de l'empire russe : le territoire persan commence de l'autre côté de la rivière. Astara importe surtout des fruits secs, des noix de galle, du coton brut, denrées en échange desquelles la Perse reçoit des cotonnades, des objets en fer et en cuivre et des samovars. Le commerce annuel d'Astara est de près d'un million de roubles².

VII

ARMÉNIE RUSSE

ARARAT, ALAGÖZ, PLATEAU DU LAC GOK-TCHAÏ ET BASSIN DE L'ARAXE

Le bassin de l'Araxe présente dans son ensemble une grande unité géographique : c'est une large zone se développant en demi-cercle au nord du plateau d'Iran, et tournant sa convexité vers le sud : de grandes montagnes et de puissants contreforts limitent cette zone de toutes parts, si ce n'est dans le voisinage de la Caspienne, où s'étendent des plaines d'alluvions apportées par l'Araxe et par la Koura. Ni l'un ni l'autre des fleuves jumeaux n'arrose de contrées formant un seul domaine ethnologique. Sur

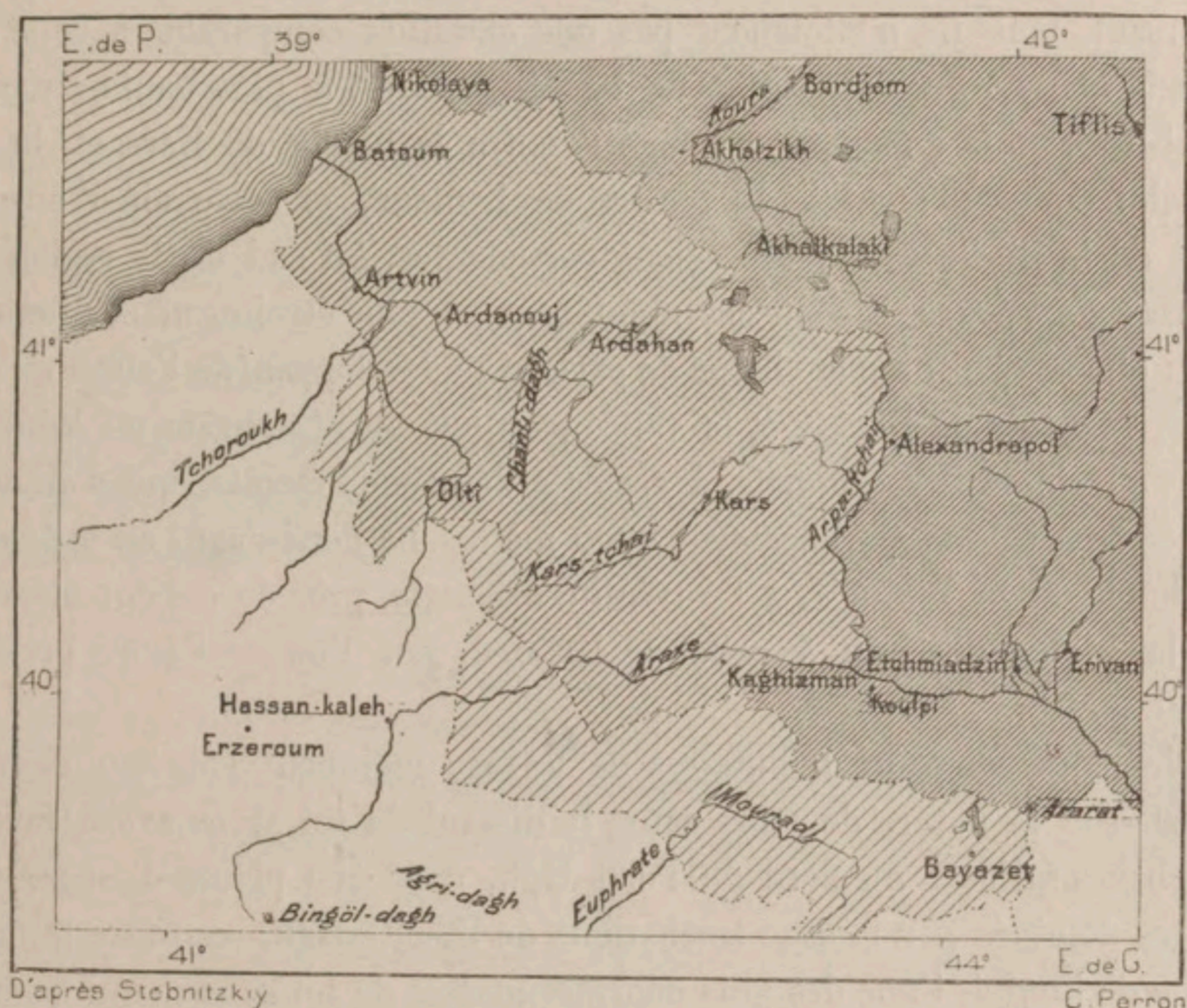
¹ N. von Seidlitz, *Russische Revue*, 1879.

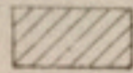

² Villes du bassin de la Koura et de la Transcaucasie orientale, ayant plus de 5000 habitants en 1874 :

	NOUVELLES CONQUÊTES.	Salyani	9 050 hab.
Ardahan	5 000 hab.	Machtagi	5 075 »
	GOUVERNEMENT DE TIFLIS.		GOUVERNEMENT DE YELIZAVETPOL.
Tiflis	104 750 hab.	Choucha	24 550 hab.
Akhaltzikh	15 250 »	Noukha	20 900 »
Signakh	9 250 »	Yelizavetpol	18 500 »
Tejav	7 025 »		CERCLE DE ZAKATALI.
Gori	5 000 »	Tali	5 950 hab.
	GOUVERNEMENT DE BAKOU.	Bélokani	5 550 »
Bakou	14 575 hab.		

les bords de la Koura se succèdent Arméniens, Géorgiens et Tartares ; dans la vallée de l'Araxe, les Arméniens, les Kourdes et encore des Tartares habitent à côté les uns des autres ; cependant ce sont évidemment les Arméniens qui ont la prépondérance, non seulement par la civilisation et l'influence, mais aussi par le nombre. Au point de vue politique, le bassin de l'Araxe est également divisé : la région des sources appartient à la Turquie,

N° 55. — NOUVELLES CONQUÊTES.



 Territoire concédé par le traité de San Stefano.
  Territoire annexé en 1878.
  Ancienne Transcaucasie.

1 : 3 500 000

100 kil.

la rive droite de l'Araxe est territoire persan sur la plus grande partie du parcours fluvial ; mais la plus forte moitié du bassin est acquise à la Russie, et celle-ci possède les points stratégiques favorables pour descendre à la première occasion dans la vallée de l'Euphrate. Elle s'était même attribué les sources de ce fleuve et ses hauts affluents jusqu'en aval de Diadin ; mais l'influence anglaise a prévalu pour faire retirer à la Russie, au congrès de Berlin, ce que lui avait donné le traité de San Stefano. La fameuse montagne de l'Ararat, colosse de l'Anti-Caucase, et le couvent d'Etchmiadzin, capi-

tale religieuse des Arméniens et centre de leur nationalité, se trouvent sur le territoire russe.

Au nord des sources de l'Araxe, les monts dont le versant septentrional s'incline vers la mer Noire sont découpés, par des ravins et des vallées, en contreforts et en chaînons irréguliers, le Kiretchli-dagh, le Soghanli-dagh, le Tchildir-dagh, qui vont se confondre, au nord du bassin de Kars, dans le plateau des lacs, limité à l'est par les volcans d'Aboul et de Samsar. Ces chaînons entremêlés rendent les communications difficiles, de versant à versant, mais ils n'atteignent pas une élévation comparable à celle des grands massifs du Caucase et de l'Anti-Caucase : la plus haute cime, le Kiził-dagh ou la « montagne Rouge », entre le bassin de Kars et le lac Tchaldîr, a seulement 5140 mètres de hauteur, et reste ainsi au-dessous de la limite idéale des neiges persistantes. Au sud de la région des sources de l'Araxe, la zone des montagnes est plus étroite, mais plus élevée : elle se réduit à une chaîne de partage se développant de l'ouest à l'est, entre la vallée de l'Araxe et la vallée parallèle de l'Euphrate ou Mourad ; mais plusieurs des sommets, à cratères désormais éteints, qui s'alignent sur ce faite volcanique, dépassent 5000 mètres. Le Perli-dagh, au milieu de la chaîne, et le Tchingił, à l'extrémité orientale, près du col qui mène de la plaine d'Erivan à celle de Bayazed, ont l'un et l'autre près de 5250 mètres.

Plusieurs ruisseaux tributaires de l'Araxe indiquent par leur nom de Touzla-sou la nature de leurs eaux, jaillissant du sol après avoir traversé des bancs salins¹. Au nord du Perli-dagh, dans une plaine d'assises tertiaires dominée par le cône trachytique de Tekelti-dagh, se trouve la montagne de Koulpi, l'une des plus énormes masses de sel gemme qui existent dans le monde ; non loin de là, l'Araxe, non encore gonflé par l'Arpa-tchaï occidental, passe dans un étroit défilé entre deux parois de basalte. Les coteaux environnants, dépourvus de végétation, se composent d'argiles et de marnes diverses, rouges, bleues, vertes ou grises, qui donnent à la contrée un aspect bariolé des plus bizarres. La montagne salifère elle-même, formée d'assises multicolores, s'élève à l'est en pente fort douce, tandis qu'à l'ouest elle est coupée brusquement sur une longueur d'environ 2 kilomètres, et se termine par trois degrés à falaises abruptes, dont les parois montrent à découvert les masses de sel rayées de blanc, de rose ou de vert et séparées par des couches d'argile que d'innombrables cristaux de sélénite font briller au soleil. La plus haute strate saline, épaisse de

¹ K. Koch, *Wanderungen im Oriente*.

15 mètres en moyenne, n'a jamais été exploitée; la plus basse, en partie révélée par une érosion du sol, est également négligée par les carriers; ceux-ci s'attaquent seulement à la couche moyenne, dont l'épaisseur varie de 50 à 64 mètres: l'excavation qu'ils ont faite se prolonge à peine à 600 mètres sur le front de la falaise. La carrière de Koulpi est peut-être, en dehors de la Chine, la mine exploitée depuis le plus grand nombre de siècles. Les Arméniens racontent que Noé vint y prendre sa provision de sel et montrent même l'endroit où le patriarche commença son travail de mineur. Dans les parties abandonnées de la carrière, les ouvriers découvrent fréquemment des marteaux et des barres en pierre, datant de l'époque où l'on ne connaissait pas encore les métaux. Ces outils de mineurs, auxquels on attachait le manche au moyen de courroies, sont tous en diorite, roche qui n'a été trouvée dans aucune montagne de la contrée et que les sauniers devaient probablement se procurer par le commerce avec les pays lointains. Quoique les procédés d'exploitation se soient améliorés, ils sont encore barbares, et le manque de chemins faciles limite le marché de Koulpi aux gouvernements de Tiflis et d'Erivan. La production moyenne s'est élevée en quarante années, après 1856, de 4000 à 16 500 tonnes¹.

Le massif de l'Ararat, « centre historique du plateau d'Arménie, » et pic central du faite de plateaux et de hautes terres qui se prolonge à travers l'Ancien Monde, du cap de Bonne-Espérance au détroit de Bering², s'élève sur le prolongement oriental de la chaîne volcanique d'entre l'Araxe et l'Euphrate; mais de sa masse conique, blanche de neiges et rayée de scories noires, il domine de si haut les autres montagnes qu'elles semblent lui faire cortège comme à un maître, et que les collines et les plateaux accidentés s'étendent en plaines à sa base. Le nom même d'Ararat, probablement d'origine araméenne, est synonyme de hauteur par excellence, et la dénomination arménienne de Masis, qui est la vraie, puisque le mont s'élève sur le sol d'Arménie, présenterait également le sens de « Grand » ou de « Sublime³ ». Les Turcs donnent à l'Ararat le nom d'Agri-dagh ou « mont Escarpé » (Arghi-dagh, mont de l'Arche), tandis que les Persans l'appellent Koh-i Nouh ou la « Montagne de Noé⁴ ». Il était naturel que cette montagne superbe, isolée dans sa gloire, plus fière que les Olympes des Hellènes, fût considérée par les habitants de la vallée

¹ Gustav Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus*.

² Carl Ritter, *Erdkunde, Asien*, vol. X.

³ Vivien de Saint-Martin, *Recherches sur les populations primitives du Caucase*.

⁴ Carl Ritter, volume cité.

de l'Euphrate comme un sommet divin et qu'on en fit dans les mythes orientaux la cime sacrée d'où les hommes et les animaux descendirent pour peupler le monde. Les Arméniens montrent encore de loin l'endroit précis où s'arrêta l'arche de Noé, après avoir flotté à « quarante coudées au-dessus du sommet des plus hautes montagnes ». Des génies armés d'une épée flamboyante veillent sur le navire sacré, vert comme le gazon des pentes¹.

N° 56. — ARARAT.



Vu de Nakhitchevan, le Masis apparaît comme une seule masse conique se dressant au nord-ouest; mais de Bayazed, au sud, et d'Erivan, au nord, on voit bien que le massif se compose de deux montagnes distinctes, alignées suivant la direction du Caucase. Le Grand-Ararat élève sa double pointe au nord-ouest; le Petit-Ararat arrondit sa cime au sud-est, séparé du géant voisin par une dépression profonde². L'ensemble des deux cimes

¹ James Creagh, *Armenians, Koords and Turks*.

² Altitudes de l'Araxe et des plaines voisines :

Grand-Ararat	5160 mètres.	Bayazed (citadelle)	2045 mètres.
Petit-Ararat	5596 "	Etchmiadzin	865 "
Col intermédiaire, d'après Abich.	2705 "	Erivan	985 "

avec leurs contreforts occupe, entre les deux plaines de Bayazed et d'Erivan, une superficie d'environ 960 kilomètres carrés. Les pentes en sont presque partout assez douces, comme celles de l'Etna, mais çà et là des coulées de laves, et plus haut les neiges, presque toujours ramollies en été par la chaleur, rendent l'ascension très pénible aux voyageurs. Les Arméniens racontent même les prodiges qui avaient souvent arrêté des pâtres impies tentant de gravir la montagne, « la Mère du Monde », et les tentatives infructueuses de Tournefort et de Morier leur



MONT ARARAT, VU DU NORD-EST.

Dessin de Fr. Schrader, d'après Khodzko. — Gravure communiquée par le Club alpin.

donnaient gain de cause. Lorsque Parrot¹ eut définitivement escaladé le sommet du Masis en 1829, ils nièrent unanimement que l'exploit eût été accompli et réussirent pendant longtemps à jeter un certain doute sur les affirmations de ce savant, que, depuis, d'autres gravisseurs ont imité avec succès. En 1850, Khodzko passa cinq jours entiers sur la cime pour y poursuivre ses travaux de triangulation du Caucase. De là il visait au sud-est le Savelan, à 540 kilomètres de distance, au nord-ouest l'Elbrous, à 440 kilomètres, et correspondait au moyen de signaux héliotropiques avec d'autres astronomes établis sur l'Akh-dagh, au milieu du plateau de Gok-tchaï.

¹ *Reise zum Ararat.*

A la hauteur de 5475 mètres, les pentes de la montagne sont encore entièrement revêtues de végétation, mais à 5750 mètres les graminées s'arrêtent; de 5960 mètres, et jusqu'à la limite des neiges persistantes, supérieure à 4500 mètres, on ne rencontre plus que les variétés de la flore des hautes Alpes d'Europe¹. Les espèces du haut Ararat sont toutes identiques ou congénères à celles des sommets alpins; mais elles sont moins nombreuses. Ainsi, pour 49 variétés que l'on trouve sur le Faulhorn, on n'en rencontre que 31 dans la zone correspondante de l'Ararat, ce qui doit être attribué sans doute à la plus grande sécheresse de l'air sur la montagne de l'Arménie². Quant à la faune de cette montagne d'où les mythes orientaux ont fait descendre tous les animaux, elle est relativement très pauvre; le loup, la hyène, peut-être la panthère, parcourent les fourrés de la base dans le voisinage de l'Araxe; mais sur les pentes mêmes du Masis on ne rencontre que le bouquetin *tour*, une fouine et une espèce de lièvre : on n'y voit pas même de chauves-souris.

Quoique sous une latitude de 5 degrés seulement plus méridionale que celle des Pyrénées, l'Ararat est beaucoup plus tôt débarrassé des neiges dans la partie inférieure de ses pentes, et c'est à 4220 mètres d'après Wagner, à 4370 mètres d'après Parrot, soit à un kilomètre et demi au-dessus de la ligne correspondante des Pyrénées, que se trouve la limite inférieure des neiges persistantes. C'est à son isolement, qui l'expose à toute la force des rayons solaires réfléchis par le plateau inférieur et à l'action évaporatrice des vents, que le haut volcan de l'Arménie doit de montrer ainsi ses escarpements de lave noire jusqu'à moins de mille mètres du sommet; toutefois la neige descend beaucoup plus bas dans les ravins d'érosion qui échancrent les flancs de la montagne : d'en bas, on dirait une sorte de collerette à pointes régulières. Dans mainte gorge, ces névés prennent une texture cristalline et se changent en véritables glaciers, les seuls de l'Arménie qui descendent jusqu'au-dessous de 5000 mètres d'altitude : le principal, au nord-ouest de la montagne, est celui de Saint-Jacques, dont le cirque est formé certainement par une explosion antérieure de l'Ararat, analogue à celle du val del Bove sur les flancs du Mongibello³. A une époque géologique antérieure, les glaciers de l'Ararat s'étendaient beaucoup plus bas : on le reconnaît aux stries glaciaires et aux surfaces polies des roches trachitiques. En certains endroits, les parois moutonnées ont été si bien rabotées par le passage continu des glaces, qu'elles en ont

¹ G. Radde, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela Roussk. Geogr. Obchtchestva*, t. I, n° 2.

² Statkovskiy, *Problèmes de la climatologie du Caucase*.

³ Abich, *Beiträge zur Kenntniss des russischen Reiches*.

pris le brillant du métal et répercutent en rayons éblouissants la lumière du soleil¹.

C'est un fait très curieux que le Masis, malgré la grande quantité des neiges qui pèsent sur sa pyramide terminale et qui en comblent les cratères, soit presque complètement sans eau. Le naturaliste Wagner n'a pu trouver que deux fontaines à la base de la puissante montagne, et les ruisseaux qui s'en écoulent ne sont que de petits filets d'eau grésillant parmi les pierres. Tandis que les montagnes voisines, également d'origine éruptive, versent les eaux à torrents et en remplissent des lacs vastes et profonds, les pentes de l'Ararat restent arides et brûlées. Pendant la saison des sécheresses, elles sont même inhabitables à cause du manque d'ombrage et d'humidité : les pâtres n'y mènent point leurs troupeaux ; on n'y voit que rarement un animal sauvage ; les oiseaux mêmes évitent cette montagne aux roches noires, à la végétation flétrie. La solitude y est absolue, comme au milieu des déserts de sable. Il faut donc que les eaux de neige et de pluie disparaissent dans les fissures du sol, sous les cendres et les laves, soit pour s'amasser en lacs dans l'intérieur de la terre, soit plutôt pour s'épancher en un réseau de fleuves cachés.

Ces eaux souterraines, que des foyers de laves et la haute température naturelle du sol profond transforment en vapeurs, expliquent peut-être l'éruption terrible qui se produisit en 1840. Alors un ancien cratère, situé au-dessous du couvent de Saint-Jacques, se rouvrit soudain : une vapeur épaisse s'éleva vers le ciel, bien au-dessus du sommet de l'Ararat, et répandit dans l'air une odeur de soufre. La montagne se mit à mugir sourdement et à lancer de la fissure d'énormes quantités de pierres et de rochers, dont quelques-uns pesant jusqu'à cinq tonnes ; le sol se crevassa pour laisser échapper des jets de vapeurs, et du lit de l'Araxe on vit des sources d'eau thermale jaillir à gros bouillons. Le couvent de Saint-Jacques disparut sous les débris, ainsi que le riche et populeux village d'Argouri, que les Arméniens disaient être le plus ancien de la Terre : en effet, le nom d'Argouri signifie « Plant de Vigne » et, d'après la légende, c'est là que le patriarche Noé planta le premier sarment en descendant de l'arche. Les deux mille victimes d'Argouri ne furent pas les seules : à Erivan, à Nakhitchévan, à Bayazed, d'autres milliers d'hommes furent écrasés par l'effet du tremblement de terre, quoique par bonheur la population presque tout entière jouît dans ce moment, en dehors des maisons, de l'air frais du soir².

¹ Moritz Wagner, *Reise nach dem Ararat*.

² Moritz Wagner ; — Abich ; — Khodžko.

Quatre jours après l'éruption et le tremblement du sol, un nouveau désastre vint détruire presque toutes les cultures d'Argouri : les eaux et les boues accumulées dans le cratère, et provenant en partie des neiges fondues, rompirent leurs parois et se déversèrent sur les pentes en longues coulées de vase qui changèrent la plaine en un vaste marais. L'éruption d'Argouri est la première dont il soit question dans l'histoire de la montagne, mais l'Ararat a été plusieurs fois le centre de terribles secousses. Quant à l'assertion du voyageur Reineggs, qui aurait vu en 1785 des flammes et de la fumée jaillir du sommet du Masis, elle est plus que douteuse. Aucun Arménien de la contrée ne vit ce phénomène.

L'Allah-ghöz (Œil de Dieu) ou plutôt Aġa-göz, c'est-à-dire le « mont Bigarré », — à moins qu'il ne faille y voir une forme turque donnée au nom arménien Arakadz¹, — fait face à l'Ararat, de l'autre côté de la plaine d'Erivan. C'est un massif volcanique beaucoup moins haut que celui du Masis, quoique son cône obtus atteigne l'altitude de 4190 mètres; mais par son étendue et la puissance de ses contreforts, il dépasse son fier rival. Au sud et à l'est ses cheires de lave descendent jusque dans la vallée de l'Araxe; à l'ouest et au nord, d'autres coulées, datant également d'une ancienne période géologique, se sont épanchées dans la vallée de l'Arpatchaï vers Alexandrapol : la masse des matières rejetées du sol a des centaines de kilomètres de pourtour. La montagne mérite son nom de « Bigarrée » par les couleurs diverses de ses scories, de ses pierres ponceuses, de ses obsidiannes, entre lesquelles brillent çà et là la verdure et les fleurs. Trois des anciens cratères sont occupés par les eaux de petits lacs, toujours assombris par les parois environnantes; mais l'Aġagöz, comme l'Ararat, n'épanche dans la plaine qu'un bien petit nombre de sources; en temps ordinaire les eaux se perdent dans les scories et dans les cendres : un lac, qui se trouve au sud de la montagne, l'Aïger-göl, est alimenté par ces eaux souterraines et donne lui-même naissance aux sources de la belle rivière Kara-sou, affluent de l'Araxe, baignant la base de l'ancienne citadelle d'Armavir².

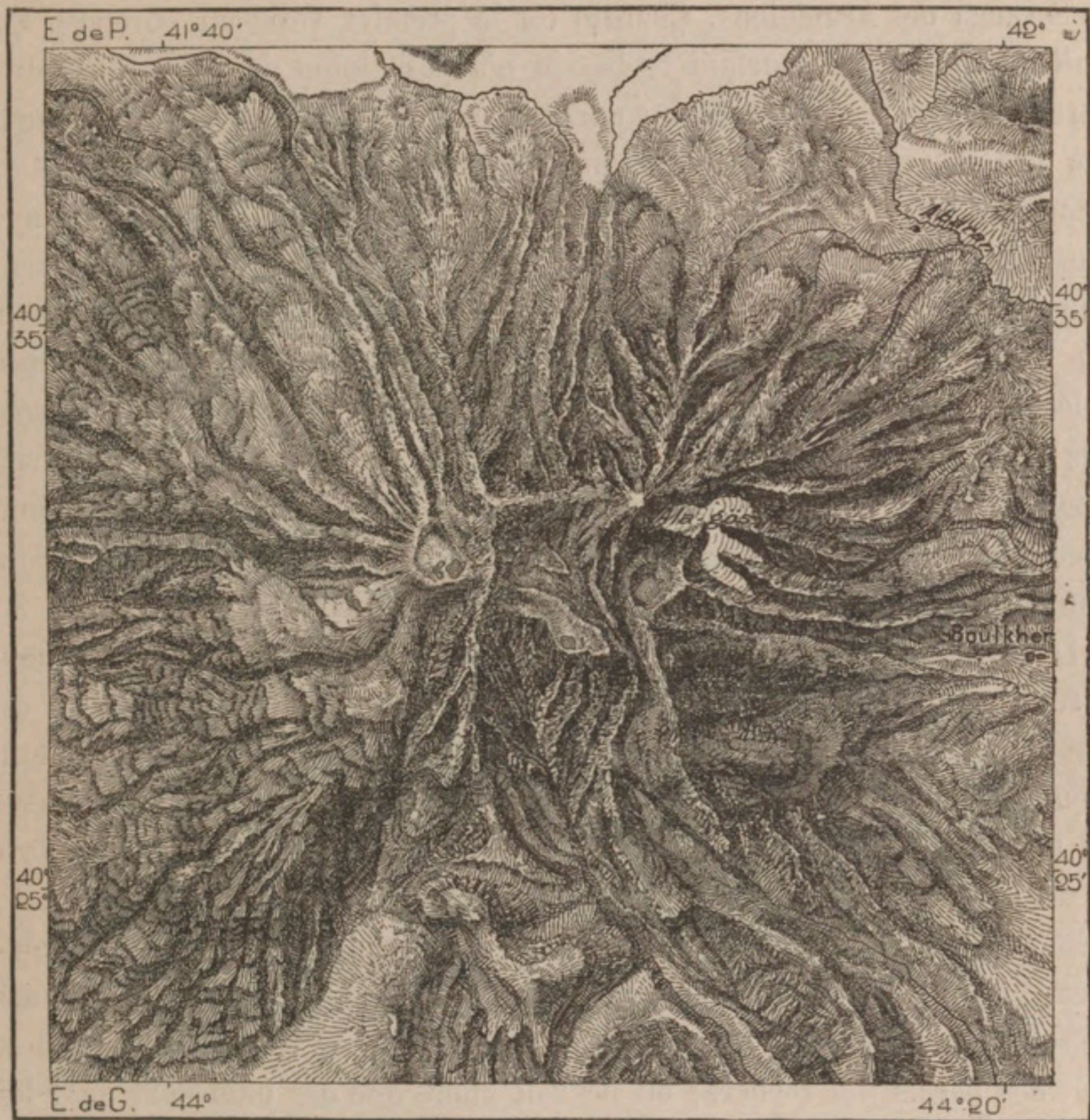
L'Aġagöz, isolé comme l'Ararat, ne se rattache que par des seuils peu élevés aux montagnes du nord, qui se développent parallèlement au Caucase, en rejoignant la chaîne volcanique du plateau d'Akhalkaġaki aux massifs qui dominant, à l'est d'Erivan, le grand lac Gok-tchaï. Ces monts, de Somkhet, de Pambak, et d'autres encore, dont les sommets ont de 2400

¹ Carl Ritter, *Asien*, vol. X.

² Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*.

à 5000 mètres de hauteur, sont de simples crêtes de plateau, et de part et d'autre on s'élève vers les seuils de passage par de longues pentes d'une faible inclinaison. Le col d'Echek-maïdan, qui traverse cette chaîne, sur la route commerciale de Tiflis à Erivan, est à l'altitude de 2170 mètres. En

N° 55 — ALAGÖZ.



D'après la Carte de l'Etat-Major

C. Perron

1: 500 000

0 ————— 10 kil.

cet endroit, on se trouve à l'angle nord-occidental d'un plateau montueux où se sont croisés les divers axes du Caucase, en formant un véritable labyrinthe de chaînes, se dirigeant du nord au sud, de l'ouest à l'est, du sud-ouest au nord-ouest; mais la direction dominante reste celle du nord-ouest au sud-est et se maintient parallèle au Grand-Caucase. D'ailleurs, les crêtes ont à peu près la même hauteur moyenne et s'élèvent d'environ 1000 mètres au-dessus de l'énorme piédestal que forme le plateau; seuls quelques

cônes de volcans éteints atteignent la hauteur relative de 1500 mètres, soit 5400 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cet entrecroisement de crêtes d'égale élévation explique la formation d'un vaste lac, emplissant une cavité du plateau, à 1952 mètres plus haut que la mer Noire et ne débordant qu'en été pour s'épancher au sud-ouest vers l'Araxe par la rivière Zanga. Ce lac est le Gok-tchaï (Goktcha) ou l'« Eau-Bleue » des Tartares, le Sevanga des Arméniens. Chardin est le premier voyageur européen qui l'ait mentionné, et pourtant ce bassin n'a pas moins de 1570 kilomètres carrés de surface; il est donc environ deux fois et demi plus grand que le lac de Genève. Sa profondeur, sans être aussi considérable que celle du Léman, est cependant assez forte : elle varie en moyenne de 45 à 75 mètres; la sonde a trouvé 110 mètres sur l'axe longitudinal du lac, mais dans la partie la plus resserrée du bassin¹. Les eaux, douces dans le bassin du nord, comme celles de la plupart des lacs à déversoir, mais un peu salées du côté du sud, où elles ne se renouvellent que lentement², ne sont pas riches en espèces de poissons; elles n'en possèdent que cinq, parmi lesquelles la truite et le saumon; mais les individus en sont très nombreux. Il est arrivé de prendre jusqu'à mille et deux mille truites en un seul coup de filet. En hiver, on les pêche en cassant la glace.

Le Gok-tchaï doit son nom à ses eaux d'un bel azur. De forme triangulaire, mais rétréci vers le milieu par deux promontoires opposés, il est complètement entouré de montagnes, grises au premier plan, et plus loin bleuies par l'air intermédiaire, et çà et là rayées de neiges. L'aspect général du paysage est grandiose et solennel, mais fort triste. Les pentes de lave et de porphyre sont presque absolument nues; on ne voit pas un arbre, même sur les rives. D'anciennes cités n'ont laissé que des amas de décombres, parmi lesquels on a trouvé de nombreuses monnaies du temps des Sassanides. Les villages se blottissent dans des creux bien abrités, au-dessous des parois des rochers; on ne voit guère que des hameaux, dont les réduits sont à demi creusés dans la terre. De nombreux tertres funéraires, appelés tombeaux des Ogous ou des « Géants » s'élèvent en divers endroits du plateau, soit isolés, soit alignés au bord des terrasses, pareils à ceux que l'on voit sur l'Aggöz et presque jusqu'au sommet du Petit-Ararat³. Presque tous les champs du plateau ont été laissés en friche, le pays est redevenu désert; naguère aucune embarcation ne flottait sur les eaux du lac, comme

¹ Sermonov, *Slovar' Rossiskoi Imperii*; — Kessler, *Mémoires de la Société des naturalistes de Pétersbourg* (en russe), t. VII, 1876.

² Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*.

³ Bergé, *Russische Revue*, 1874, n° 11.

au temps où les habitations lacustres s'élevaient au-dessus de ses flots¹; les pêcheurs même ne s'éloignent pas de la rive. Pendant les deux tiers de l'année, les neiges recouvrent le plateau, et l'hiver, malgré les violentes tempêtes qui descendent des monts, il arrive souvent que le lac se recou-

N° 56. — GOK-TCHAÏ.



vre de glace, d'abord dans le voisinage des rives, et peu à peu jusqu'au centre. Dans l'angle nord-occidental du Gok-tchaï, le couvent de Sévan, célèbre depuis neuf siècles en Arménie, occupe un îlot de laves, cône d'éjection rejeté du lit des eaux. Il est difficile d'imaginer un lieu d'exil plus triste, plus accablant d'ennui que cette île de roches noires et sans végétation, dont les moines sont condamnés au silence, excepté pendant

¹ Bayern, *Sbornik Sv'ed'eniij o Kavkazé*, I.

quatre jours de l'année. Mais les villages du plateau voisin sont devenus des lieux de guérison pour les habitants de l'insalubre Erivan. Les fièvres, si communes et si redoutables dans la plaine de l'Araxe, ne règnent pas sur le plateau; l'air y est pur et fortifiant.

A l'orient du Gok-tchaï et de sa ceinture de volcans, d'où s'écoulent

N° 57. — CHEIRES DE L'ALAPOLARIM.



D'après Dubois de Montpéroux

C. Perron

1 : 516 000

0 19 k.l.

des cheires emplissant les vallons, les chaînons entrecroisés des monts de Karabagh, le Rani des Grousiens, le pays d'Arran des Perses et des anciens Juifs, prolongent leur dédale dans la direction de l'est au sud-est. C'est dans cette région, coupée de gorges profondes, que les sommets de ce massif tourmenté du Gok-tchaï se dressent à la plus grande hauteur, sinon dans la zone des neiges persistantes, du moins dans celle où les ravins sont presque toujours striés de blanc. Trois ou quatre montagnes seulement gardent pendant toute l'année leur calotte neigeuse : telle est la cime du Gämîch (3740 mètres),

d'où jaillissent les sources du Terter; tels sont aussi le Kazangöl-dagh et son voisin méridional, le Kapoudjich (3715 mètres), qui se continue au sud vers la ville d'Ordoubat par des monts abrupts, couronnés de parois à pic et flanqués de talus d'éboulement. Au sud de ces points culminants de l'Arménie orientale, de l'autre côté de la gorge de l'Araxe, s'élèvent des montagnes d'égale hauteur, pareillement rayées de neige. Entre la chaîne que domine le Kapoudjich et les montagnes de Choucha s'ouvre le

bassin du Zangezour, d'une hauteur moyenne de 1200 mètres, qui semble avoir formé autrefois une cavité lacustre comme le Gok-tchaï, et dont les eaux se sont vidées par les deux rivières du Bergouchet et de l'Akera, unies avant d'entrer dans la vallée de l'Araxe. Au centre de ce bassin se dresse la montagne conique d'Ichikli ou de Katchal-dagh, haute de plus de 5000 mètres. Les cendres volcaniques et les scories rejetées par les volcans des alentours se sont agglomérées au fond de l'ancien lac en couches de plusieurs centaines de mètres d'épaisseur, que les torrents ont ravinées profondément. Les terrasses de cendres, cultivées en céréales, se terminent au-dessus des vallées verdoyantes par des escarpements multicolores, gris, verts, bleus, ou même d'un rouge écarlate, découpées par les eaux de pluie en aiguilles, en obélisques portant çà et là des blocs à leurs extrémités : ce sont des « colonnes coiffées » comme celles de certaines régions des Alpes. Dans ces terres meubles, les paysans ont creusé leurs caves, leurs étables ou même leurs demeures¹.

La flore de ces régions montueuses ressemble d'une manière remarquable à celle des montagnes de l'Europe : un voyageur qui se verrait transporté soudain d'une vallée des Alpes aux bords d'un tributaire de l'Araxe, pourrait croire qu'il n'a pas changé de pays : il retrouverait les hêtres, les chênes et les trembles, les mêmes arbustes du sous-bois, et dans le gazon les mêmes espèces de fleurs²; les hautes vallées, couvertes d'une couche épaisse de terre noire, sont très fertiles, et cette fécondité serait la raison qui fit donner à la contrée son nom de Karabagh ou « Jardin noir ». Mais sur les pentes de la zone forestière qui manquent d'irrigation, le sol, que brûlent en été des chaleurs de 40 degrés centigrades, est généralement stérile : des sauges et d'autres plantes aromatiques sont la seule végétation des pâtis, et la faune libre n'est guère représentée que par des reptiles, des araignées, des scorpions³ et des tarentules redoutables, connues ordinairement par les Russes sous le nom de phalanges (*phalangium araneoides*). Les chevaux de Karabagh, que l'on dit les meilleurs et les plus beaux de la Transcaucasie, gravissent les rochers comme des chèvres.

L'Araxe, le fleuve arménien par excellence, naît en dehors du territoire russe, au sud d'Erzeroum ; il reçoit ses premières eaux du volcan Bingöl-

¹ N. von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880; -- *Notes manuscrites*.

² Moritz Wagner, ouvrage cité.

³ Gustave Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus*.

dagh ou du « Mont aux mille Sources », dont le versant méridional alimente quelques affluents de l'Euphrate et lui-même est quelquefois désigné sous le nom de « Rivière aux Mille Lacs ¹ ». Encore faible ruisseau là où il pénètre dans la Transcaucasie russe, il double de volume en recevant l'Arpa-tchaï ou Akhouréan, qui descend des plateaux volcaniques d'Alexandrapol et de l'Ağagöz, et, grâce à cet apport, il peut fournir à l'arrosement d'une grande partie du bassin d'Erivan, qui sans lui ne serait qu'un désert. Détourné au sud par les massifs du plateau de Gok-tchaï et les montagnes de Karabagh, il ne sort de l'ancien fond lacustre que par une gorge étroite de montagnes, en se glissant par des chutes de 60 à 80 mètres de largeur, où ses eaux bruyantes, rejetées d'une rive à l'autre, entre des roches noires, abruptes, hérissées d'aiguilles, descendent en moyenne de 5 mètres par kilomètre, et même de 15 mètres pour le même espace dans la partie la plus inclinée du défilé ². Ordoubat, en amont du défilé d'Arasbar, est encore à 929 mètres au-dessus de la mer Caspienne, et c'est à moins de 100 kilomètres en aval que le fleuve fait son entrée dans la plaine; uni au Bergouchet, il contourne au sud la « Montagne des Vaillants » ou Diri-dagh, qui s'élève isolée dans la plaine, puis il reçoit plusieurs torrents des montagnes persanes et rejoint la Koura, après un parcours de 780 kilomètres environ. Au pied de la Montagne des Vaillants, ainsi nommée des brigands qui s'y trouvaient encore au nombre de trois cents en 1877, le fleuve passe sous le pont de Khoudaferin, que la tradition attribue à Pompée, mais qui date certainement d'une époque plus récente; plus haut se voient les ruines d'un autre pont, que les indigènes disent avoir été bâti par Alexandre, mais qui est peut-être bien une œuvre romaine ³. Le pont de Khoudaferin, sur lequel se fait un assez grand trafic, de la rive russe à la rive persane, est le dernier de l'Araxe. En aval, les travaux hydrauliques sont délaissés. Les canaux d'irrigation, qui étaient dérivés autrefois du lit inférieur de l'Araxe et qui répandaient la fertilité dans les steppes, sont presque tous abandonnés et contribuent, avec les marécages de la Koura, à faire une terre maudite de cette région du littoral caspien. L'Araxe tend, dit-on, à se rejeter vers la droite et à se séparer de nouveau de la Koura pour couler à part vers la mer, comme au temps de Strabon.

Le bassin de l'Araxe est une des contrées de l'Asie antérieure où l'on a le plus à souffrir des extrêmes de température. Le climat d'Erivan est encore

¹ K. Koch, *Wanderungen im Oriente*.

² Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*.

³ Nicolas von Seidlitz, *Notes manuscrites*.

plus excessif que celui de Tiflis. Tandis qu'en hiver la température peut descendre à — 30 et même à — 33 degrés, et qu'elle est en moyenne de — 15 degrés pour tout le mois de janvier, ce qui s'explique en partie par la hauteur de la plaine, située à un millier de mètres au-dessus du niveau de la mer, les chaleurs de l'été dépassent 40, atteignent même 44 et 45 degrés. Il n'est guère d'Européen qui ne soit alors obligé de s'enfuir sous les ombrages de quelque vallon des montagnes. Aussi les fièvres malignes et autres maladies sont-elles fréquentes à Erivan. « A Tiflis, dit l'Arménien, on ne distingue pas le jeune du vieux; à Erivan, les vivants ne valent pas mieux que les morts! » Heureusement que pendant les chaleurs la plaine d'Erivan est balayée tous les soirs par un vent du nord ou du nord-nord-ouest, sorte de mistral qui descend avec une extrême véhémence des montagnes d'Ağagöz. Ce vent, produit, comme le mistral, par la différence de température entre les hauteurs neigeuses et la vallée brûlante, commence en général à souffler vers cinq heures du soir et dure la plus grande partie de la nuit : tant qu'il sévit, les habitants restent enfermés dans leurs demeures pour éviter les flots de poussière et même de gros sable qui tourbillonnent dans l'air. Aux environs d'Erivan, tous les peupliers qui bordent les routes et qui entourent les jardins sont légèrement inclinés vers le sud-sud-est¹.

Ces peupliers, de forme pyramidale, sont les arbres plantés de main d'homme qui dominant dans les paysages de la vallée de l'Araxe; mais en beaucoup d'endroits, surtout dans le voisinage des villes, un autre arbre étale ses branches au-dessus des cultures, le nölbönd, espèce d'ormeau greffé, dont le feuillage forme une énorme sphère de verdure, absolument imperméable aux rayons du soleil. Le nölbönd est un des plus beaux arbres d'ornement qui existent, mais on ne le voit encore que dans l'Arménie russe. Les abricotiers croissent dans tous les jardins, et les paysans cultivent le riz, le coton, le sésame, le ricin. Ils ont aussi des vignes qui produisent une liqueur de couleur brune, très riche en alcool et que l'on peut comparer, comme vin de dessert, au madère et au xérès. Mais la vigne ne peut réussir qu'à la condition d'être cachée sous terre pendant les froidures, et durant les chaleurs de l'été elle doit être arrosée comme tous les autres végétaux cultivés par l'homme. Sans canaux d'irrigation, tout dépérit sous ce climat et la terre se dessèche comme l'argile d'un four. Mais partout où coule l'eau fertilisante, le sol commence à verdoyer et à fleurir, l'oasis naît au milieu du désert. Les Perses, qui creusèrent

¹ G. Radde, *Vier Vorträge über den Kaukasus*.

toutes les rigoles d'arrosement de la contrée et qui eurent le soin de les établir pour la plupart en galeries souterraines pour diminuer l'évaporation du précieux liquide¹, sont les bienfaiteurs auxquels les habitants du pays doivent l'existence; si l'eau vient à se perdre, il faut que l'homme s'exile ou périsse. Un ingénieur anglais s'occupe, dit-on, de dériver les eaux de l'Arpa-tchaï au sud-est pour les distribuer en canaux sur les campagnes maintenant désertes de Sardarabad, à l'ouest d'Etchmiadzin, et l'on parle déjà de cent mille émigrants, Allemands, Irlandais ou Russes, qui pourraient s'établir sur ces terres dès que l'eau viendra les vivifier. De même, dans le bassin inférieur de l'Araxe, tout un peuple trouverait à vivre au bord des eaux courantes.

En attendant les canaux qui renouvelleront les campagnes, l'agriculture se pratique encore dans presque toute l'Arménie russe d'une façon rudimentaire. Les Arméniens, habiles commerçants, sont des cultivateurs routiniers, et les Tartares ne leur donnent point en exemple des cultures soignées. En maints districts, les cochons sauvages, qui vivent par bandes au milieu des broussailles et des roseaux de la plaine de l'Araxe, sont le grand fléau de l'agriculture. Ils ravagent les champs voisins de leurs bauges; mais les Tartares éprouvent, en bons musulmans, un tel dégoût pour ces bêtes impures, qu'ils ne veulent point se souiller en les pourchassant. Ils ne consentent même pas à s'en laisser débarrasser par leurs voisins, et souvent le meurtre d'un porc a causé des scènes de violence entre les villageois de diverses races². Les instruments d'agriculture sont de construction fort rudimentaire; on se sert encore aujourd'hui, pour séparer le grain et la paille, de grossiers traîneaux armés en dessous de rangées de silex taillés³. Les archéologues peuvent se demander, avec Cunningham, si les innombrables flèches de pierre que l'on a trouvées dans toutes les parties du monde n'étaient pas, comme celles de l'Arménie, destinées partiellement aux pacifiques travaux de l'agriculture.

La nation principale de la vallée de l'Araxe, la quatrième par le nombre dans toute la Caucasic, mais ne le cédant qu'aux Russes pour l'influence, est la nation des Arméniens, ou plutôt des Haï, Haïks ou Haïkanes, car tel est le nom qu'ils se donnent. L'appellation d'Arménie, d'origine arménienne et signifiant probablement « Haut Pays », est un terme des plus

¹ Nicolas von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880; — *Notes manuscrites*.

² Parrot; — Petzholdt.

³ N. von Seidlitz, *Notes manuscrites*.





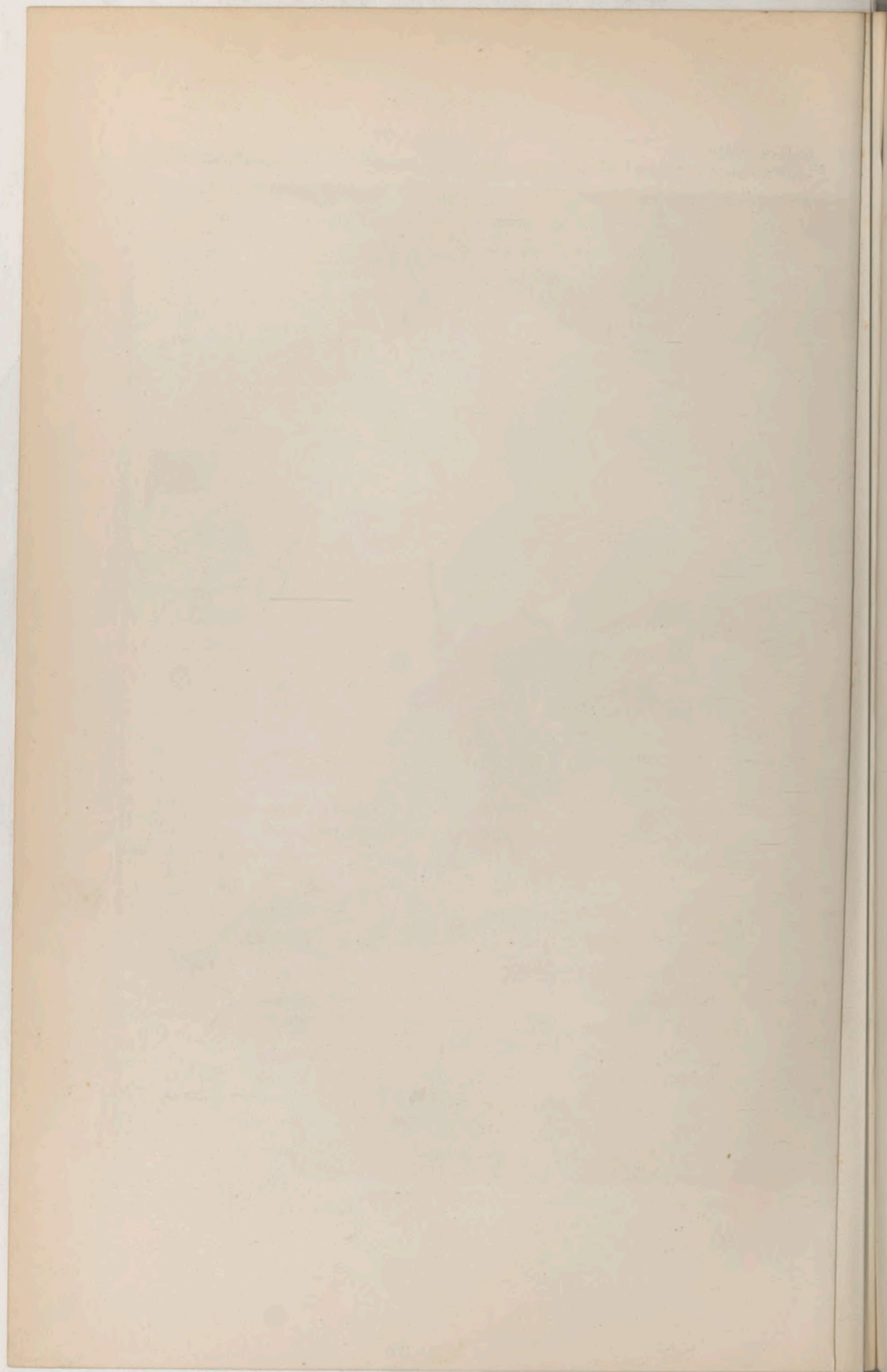
Dressé par A. Slom d'après de Seidlitz, Rittich, Veinikov et Komarov.

Echelle de 100



1: 600,000
 200 Kil

Gravé par Erhard, 12, R. Duguay-Trouin Paris.



vagues, appliqué d'une manière générale à toute la région des plateaux que domine le double cône de l'Ararat. Suivant les vicissitudes politiques et les migrations, l'Arménie proprement dite ou Hayasdan, c'est-à-dire le pays habité par les Haïks, changea ses limites de siècle en siècle : actuellement, il comprend presque toute la vallée de l'Araxe, une partie notable du bassin de la Koura, au sud et au nord de ce fleuve, tout le bassin du haut Euphrate, jusqu'à la jonction des deux branches supérieures, les bords du lac Van et quelques enclaves de la Perse dans le bassin du lac d'Ourmiah. Le centre de gravité de l'Arménie s'est déplacé peu à peu vers le nord : il se trouvait autrefois dans le voisinage du lac Van et dans la vallée du haut Mourad ou de l'Euphrate oriental ; un village de Haïk y porte encore le nom du peuple. Mais le territoire soumis aux musulmans turcs ne pouvait rester la terre sainte des Arméniens : de toutes les parties du monde où ils sont dispersés, ils tournent leurs regards vers le mont Ararat et les plaines de l'Araxe comme vers leur véritable patrie. C'est là qu'est de nos jours le lieu central de rassemblement pour leur race, et nulle part ils n'habitent en population plus homogène, moins entremêlée d'éléments étrangers : c'est là aussi, paraît-il, que la langue est la plus pure et se rapproche le plus de l'arménien encore employé dans les églises, mais complètement disparu de l'usage depuis la fin du quatorzième siècle.

Lors de la conquête du pays par les Russes, de 1828 à 1850, environ 150 000 Arméniens de Perse et de Turquie vinrent s'établir, sous la protection des armées russes, dans les vallées de l'Araxe et de la Koura et remplacèrent les Kourdes et les Tartares, qui, de leur côté, refluèrent vers les contrées restées au pouvoir des mahométans. Pendant la guerre récente, en 1877 et 1878, un phénomène analogue de double migration s'est accompli. Le district d'Ardahan, dans la haute vallée de la Koura, et celui de Kars, dans le bassin de l'Araxe, se sont en grande partie dépeuplés de leurs habitants de foi musulmane, mais en revanche ils ont reçu des multitudes d'Arméniens. Ceux-ci venaient de tout le haut bassin de l'Euphrate et des bords du Tchoukhouk, mais surtout du territoire que le traité de San Stefano avait attribué à la Russie et que lui a retiré de nouveau le congrès de Berlin. Sans doute ce croisement d'exodes nationaux s'est compliqué de massacres, de famines, d'épidémies : la perte de vies humaines a été effroyable, et maintenant encore, malgré la paix, les haines de religion et de race donnent lieu à de terribles drames ; mais, dans l'ensemble, les populations se sont mieux réparties, conformément à leurs affinités naturelles.

Jusqu'à présent aucune statistique de quelque précision n'a donné le nombre des Arméniens qui vivent en Asie Mineure, sur le territoire maho-

métan; mais il est probable qu'ils sont moins nombreux que ceux du territoire russe¹. L'ensemble de la nation, que l'on évalue d'ordinaire à 5 millions, et qui est même porté à 4 millions par quelques auteurs², ne dépasse guère probablement 2 millions de personnes. Par une singulière bizarrerie, qui témoigne bien de l'état de dispersion des Arméniens, il se trouve que la ville où les hommes de cette race vivent en plus grand nombre est éloignée de l'Arménie et même en dehors du continent d'Asie : c'est Constantinople, où la « nation » des Arméniens n'est peut-être pas inférieure à 200 000. Tiflis, la deuxième ville haïkane par l'importance de sa population, est située également sur une terre non arménienne : c'est une enclave de la Géorgie. Il en est de même de plusieurs autres villes de Transcaucasie, arméniennes par la majorité de leurs habitants.

Sans unité politique, sans indépendance nationale depuis des siècles, les Arméniens sont répandus dans tout le monde oriental depuis le temps d'Hérodote, qui les vit à Babylone. Lorsque leur pays devint la proie des conquérants, ils préférèrent se faire « étrangers sur la terre étrangère que de rester esclaves dans la patrie ». Ils émigrèrent en foule, et dès le onzième siècle on les vit pénétrer en Russie, en Pologne, en Bukovine, en Galicie. Actuellement, on les rencontre dans toutes les grandes villes de commerce, de Londres à Singapour et à Changhaï, et partout nombre des leurs font partie des négociants notables. On a souvent comparé les Arméniens aux Juifs, répandus comme eux de par le monde, et cette comparaison est juste à beaucoup d'égards, car les Haïkanes ne le cèdent certainement pas aux Israélites en ténacité religieuse, en esprit de solidarité, en instincts mercantiles, en habileté commerciale; mais ils sont moins aventureux, et tandis que l'on rencontre jusqu'aux bouts du monde des Juifs isolés, soutenant sans faiblir le combat de la vie, les Arméniens ne s'avancent que groupés en communautés solides. En outre, la majorité des Arméniens restés dans leur pays d'origine est loin d'éprouver la même aversion que les Juifs pour le travail de la terre; en plusieurs districts de la Transcaucasie, tous les paysans sont de race arménienne. Ailleurs, comme

¹ Nombre probable des Arméniens :

Caucasie et Russie d'Europe.	840 000
Arménie turque, d'après Ravenstein.	760 000
» perse, d'après Dulaurier.	150 000
Turquie d'Europe.	250 000
Autres pays	60 000
Ensemble	2 060 000

² Issaverdens, *Armenia and the Armenians*.

dans certains villages haïkanes du Karabagh, les habitants vivent de l'émigration temporaire comme maçons ou charpentiers¹. En aucun pays du monde, on ne voit les Juifs gagner leur vie de cette manière.

Il est probable toutefois que l'élément sémitique a pris une large part à la constitution du peuple arménien, car de nombreuses émigrations juives et même des transportations en masse ont eu lieu de Palestine en Arménie². Considérés d'une manière générale, les « descendants de Haïk » sont des Aryens, se rattachant intimement aux Perses ; mais les vicissitudes incessantes causées depuis quatre mille années par les guerres, les conquêtes, les exils, ont mêlé ces Aryens avec toutes les populations voisines, et des Juifs notamment furent transportés en foule dans les montagnes d'Arménie, comme captifs des conquérants assyriens : la race royale la plus fameuse qui régna sur le Hayasdan et la Géorgie, celle des Bagratides, tire même son origine des Juifs et fait remonter sa généalogie jusqu'à David, le roi-prophète. Parmi les divers immigrants de l'Arménie, on cite aussi, comme ayant exercé une influence considérable sur la nation, cette tribu des Mamigoniens, qu'un prince de Djenasdan, c'est-à-dire de Chine, introduisit dans le Somkhet, en Arménie, dans le troisième siècle de l'ère vulgaire. Les récits des chroniqueurs prouvent d'une manière évidente que la plupart de ces étrangers, venus à la façon des Normands et des Varègues, comme chefs de guerre³ et combattants au service de l'ami ou de l'ennemi, étaient aussi des Iraniens, appartenant probablement à la même souche que les Tadjiks du bassin de l'Oxus⁴.

La langue des Haïks est classée par tous les grammairiens dans la famille aryenne. Ses plus grandes analogies sont avec le zend : par la syntaxe, elle est complètement iranienne, et par les mots elle présente beaucoup de ressemblance avec le grec et les langues slavonnes ; quoique fort rude, hérissé de consonnes, l'arménien est l'égal de l'ionien pour la richesse des mots et des formes grammaticales ; il a la même flexibilité de construction, la même puissance de création indéfinie pour les mots composés⁵. Il est vrai que l'arménien moderne, subdivisé d'ailleurs en de nombreux dialectes, a pris au ture et au géorgien un grand nombre d'expressions ; dans la vallée inférieure de l'Araxe, notamment, là où les Arméniens sont de toutes parts entourés de Tartares, ils parlent un véritable jargon où le ture prédomine

¹ N. von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880 ; — *Notes manuscrites*.

² Carl Ritter, *Asien*, vol. X.

³ Saint-Martin, *Mémoire sur l'Arménie*.

⁴ Schweiger-Lerchenfeld, *Armenien* ; — Fr. von Hellwald, *Central-Asien*.

⁵ Dulaurier, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1854.

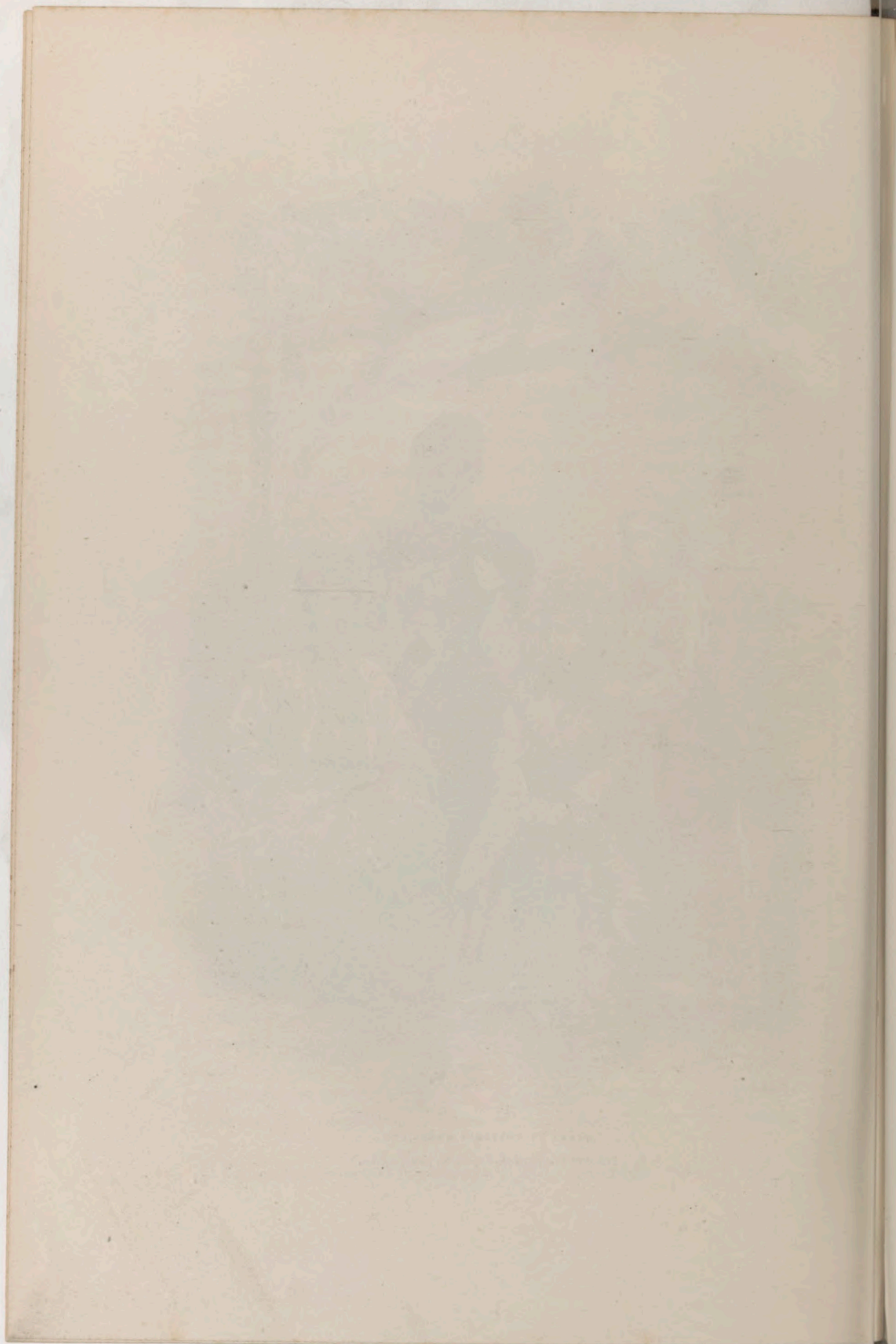
parfois sur la langue haïkane; de même dans le Chirvan, au sud du Caucase, de nombreuses communautés arméniennes ont cessé de l'être par le langage. De pareils changements étaient inévitables, à cause de la dispersion de la race; la plupart des Arméniens depuis longtemps éloignés de la mère-patrie, par exemple ceux de la Bukovine et de la Transylvanie, ont complètement oublié la langue des ancêtres. Au couvent sacré d'Etchmiadzin, où se parle le haïkane le plus rapproché de la langue classique, l'arménien est encore un pur dialecte iranien. Du reste, la littérature arménienne, qui ne cesse de s'enrichir depuis plus de deux mille années, raconte l'histoire de la langue et témoigne de ses origines. Dans le pays de Van, des rochers portent des inscriptions arméniennes en caractères cunéiformes. D'autres documents haïkanes sont écrits en caractères persans et grecs, et dès le cinquième siècle de l'ère actuelle, à l'époque de la grande floraison littéraire, lorsque trois cents écoles étaient ouvertes aux jeunes gens du pays, l'arménien se donnait en propre l'alphabet qu'il emploie encore de nos jours. C'est au quatorzième siècle que l'invasion de Tamerlan vint mettre brusquement un terme à la période de la littérature classique du Hayasdan. Actuellement, les Arméniens, très ambitieux pour leurs familles, cherchent tous à fournir à leurs enfants les avantages de l'instruction; il n'est pas de commune qui ne s'occupe de la fondation ou de l'entretien d'écoles, et souvent même les villages arméniens ont à lutter contre le gouvernement russe, qui leur trouve trop de zèle, ou contre leurs prêtres, qui craignent de voir diminuer leur influence au profit de l'instituteur. Le mouvement scientifique et littéraire est devenu très actif et, relativement à leur nombre, les Arméniens sont peut-être ceux qui, parmi les habitants de l'empire russe, impriment le plus d'ouvrages. Autrefois les livres de théologie, d'histoire, de métaphysique, de grammaire, constituaient à peu près toute la littérature arménienne; actuellement, elle aborde tous les sujets et s'enrichit des traductions de chefs-d'œuvre étrangers; au centre même de l'Anatolie, les voyageurs rencontrent des Haïkanes qui étudient le français et en connaissent la littérature; en 1854 déjà, il y avait en Europe et en Asie au moins 22 imprimeries arméniennes. Des journaux arméniens se publient à Tiflis, à Constantinople et en d'autres villes¹, et diverses congrégations s'occupent, à Moscou, à Vienne, à Paris, à Venise, de la publication des monuments de l'ancienne langue. La plus célèbre institution des Arméniens à l'étranger est le couvent que le moine Mekhitar ou le « Consolateur » fonda en 1717 dans l'île de San Lazzaro,

¹ Journaux arméniens en 1880 : Constantinople, 9; Tiflis, 5; Etchmiadzin, 1; Moscou, 1; Venise, 1.



TYPES ET COSTUMES ARMÉNIENS

Dessin de Pranishnikoff, d'après des photographies.



près du chenal des lagunes que suivent les gondoles entre Venise et le Lido. Dans cet édifice de briques roses entouré de jardins se publient de précieux documents et se trouve une bibliothèque renfermant de rares manuscrits orientaux.

Les mekhitaristes de Venise, de même que la plupart des Haïkanes vivant en dehors de la Transcaucasie et de la Turquie, appartiennent au rite des arméniens-unis, qui se rattachent à l'Église catholique romaine, tout en gardant quelques-unes de leurs pratiques traditionnelles. Mais la grande masse de la nation arménienne, dans les vallées de l'Euphrate et de l'Araxe, est restée fidèle à l'ancien culte chrétien, et dans les villes où des sectateurs de l'un et l'autre culte vivent à côté les uns des autres, les deux communautés se maintiennent en état d'hostilité, évitant même, autant que possible, d'entrer en relations commerciales. Les différences du dogme entre la religion arménienne proprement dite et celle des catholiques portent sur la nature de Jésus-Christ, l'enfer et le purgatoire, l'autorité des conciles, la hiérarchie ecclésiastique et diverses cérémonies; mais sous le dogme extérieur de l'un et l'autre rite subsistent de nombreux symboles datant des cultes antérieurs. Le peuple d'Arménie, christianisé au commencement du quatrième siècle par Grégoire l'« Illuminateur », est le premier qui se soit converti en masse; mais, en changeant de dieux, il ne perdit point ses traditions et ne modifia que peu à peu son culte : la transformation ne s'accomplit que lentement. Encore de nos jours, comme au temps de Zoroastre, on célèbre le feu divin; le jour de la fête annuelle, un couple de nouveaux mariés embrase dans un bassin de cuivre tout ce que la Terre bienfaisante produit de meilleur, fleurs de toute espèce, tiges de céréales en épis, pampres, branches de laurier. Dans tous les actes importants de la vie, on regarde vers le soleil, comme pour lui demander la force. Les fiancés tournent leur face vers lui en le prenant à témoin de leur amour, les malades lui demandent la santé, les mourants espèrent lui donner leur dernier regard, et c'est à ses rayons qu'on enterre les morts¹. Lors des grandes fêtes, les Arméniens amènent dans l'église ou sous des arbres sacrés des taureaux ou des béliers² couronnés de fleurs et décorés de cierges allumés, puis les égorgent avec accompagnement de chants et de prières : c'est évidemment le sacrifice du dieu Mithra légué par l'ancienne religion à la religion nouvelle.

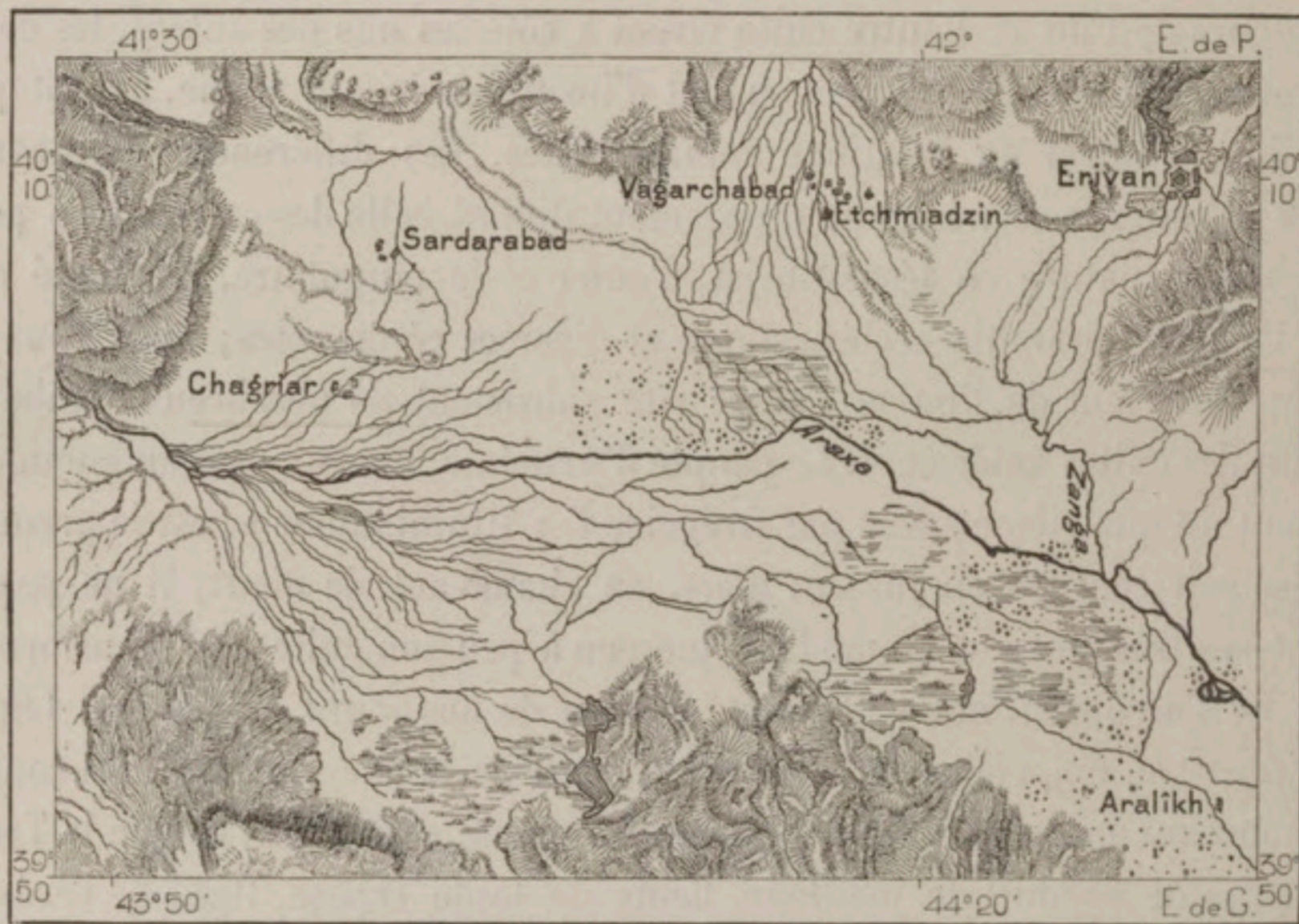
Le « katholicos », chef spirituel des Arméniens, tient son pouvoir de la possession d'une relique précieuse, la main droite du martyr Grégoire. Élu

¹ Cirbied, *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, tome II, 1820; — Bodenstedt, *Die Völker des Kaukasus*; — Moritz Wagner, *Reise nach dem Ararat*.

² N. von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880; — *Notes manuscrites*

par les dignitaires d'Etchmiadzin, s'il n'a pas été désigné par son prédécesseur, il est obéi de tous ses coreligionnaires du rite grégorien, comme les évêques des diocèses, choisis presque toujours parmi les moines, parle en supérieur aux patriarches de Constantinople et de Jérusalem. De là l'extrême importance que le gouvernement russe attache à la possession de la montagne sacrée d'Ararat et du couvent révérend d'Etchmiadzin. En s'emparant de ce coin de terre si célèbre dans tout l'Orient, il s'est en même temps assuré la personne du maître spirituel de plus de deux millions d'hommes.

N° 58. — BASSIN DE L'ARAXE ET DE LA ZANGA.



1 : 600 000

0 20 kil.

Aussi les autorités de Pétersbourg, d'ordinaire peu gracieuses pour les religions et les sectes qui s'écartent de l'orthodoxie grecque, ont-elles eu soin de traiter toujours le *katholicos* avec les plus grands témoignages de respect; elles acquièrent ainsi une sorte de droit de protection sur tous les Arméniens de la Turquie. Il est vrai qu'en maintes circonstances l'excès de zèle pour la russification des peuples de l'empire a poussé des fonctionnaires à commettre bien des actes de violence et d'oppression contre les *Haïkanes*. Cependant les caprices des gouverneurs et les revirements politiques n'empêchent pas que, dans l'ensemble, les Arméniens n'exercent dans l'empire une influence considérable, due à leur intelligence, à leur pratique des langues, à leur souplesse, souvent aussi à

leur esprit d'intrigue, au talent remarquable qu'ils ont à pénétrer dans le monde des fonctionnaires. On sait combien large est la part de domination que les Haïkanes ont prise à Constantinople, sous le nom de leurs maîtres osmanlis. A Pétersbourg, ils commencent aussi à jouer leur rôle, analogue à celui que les ingénieurs Italiens ont fréquemment exercé en France. Dans la Transcaucasie même, ils accaparent peu à peu le sol : comme propriétaires, ils empiètent constamment sur leurs voisins les Tartares.

Considérés au point de vue physique, les Arméniens de la Transcaucasie russe diffèrent peu des Géorgiens, si ce n'est que leurs traits sont d'ordinaire plus forts, leur figure plus arrondie, leur cou plus court et plus gros ; un grand nombre d'entre eux deviennent obèses, peut-être à cause du genre de vie trop sédentaire. Une épaisse chevelure brune couvre leur tête, et celle des femmes est presque toujours ornée de fleurs. Les Arméniens ont pour la plupart les yeux grands, noirs et langoureux ; ils semblent doux, presque mélancoliques. Quoique fort tranquilles de leur nature, ils repoussent vaillamment les attaques, ainsi qu'ils le prouvèrent au commencement du dix-huitième siècle, dans la guerre d'indépendance de sept années qu'ils soutinrent contre les Persans dans les montagnes du Karabagh, et depuis, en mainte insurrection locale contre les Turcs. Dans la vie ordinaire, aucun Arménien n'est armé, tandis que le costume des Géorgiens, surtout dans le bassin du Rion, se complète par tout un arsenal de pistolets et de poignards. Ainsi se révèle d'une manière frappante le contraste des caractères nationaux. Mais précisément l'homme désarmé, le résigné, le pacifique, est celui qui a su le mieux sauvegarder sa liberté : il ne reconnaît point de nobles, choisit librement ses chefs, et de tout temps il a su se soustraire à la dure condition de serf, qui fut et qui est encore, sous un autre nom, le partage de la plupart des Géorgiens. Fort ignorants en général, les Arméniens de l'Araxe font preuve d'une intelligence naturelle remarquable, et quand l'occasion d'étudier se présente à eux, ils s'instruisent avec une étonnante rapidité ; ils dépassent même les Slaves par la merveilleuse facilité qu'ils ont d'apprendre et de parler les langues. « L'Arménien a son intelligence dans la tête, tandis que le Géorgien l'a seulement dans le regard. » A en juger par leur littérature, les Arméniens ont parmi les peuples le rare défaut d'être trop graves, de se prendre trop au sérieux. L'harmonie des vers les touche peu¹, quoiqu'ils aient eu pourtant d'excellents poètes et que, de nos jours encore, des écrivains de mérite aient chanté la nature et la patrie. Ils

¹ Bodenstedt, *Die Völker des Kaukasus*.

aiment surtout à discourir sur la théologie, la métaphysique, la grammaire, et c'est par des œuvres d'érudition qu'ils ont marqué dans l'histoire littéraire. Quelques ouvrages des pères grecs, que l'on croyait irrévocablement perdus, des fragments d'Eusèbe, de Philon, de Chrysostome, ont été retrouvés dans les anciennes traductions arméniennes par les mekhitaristes de Venise et de Vienne¹.

Dans presque toutes les contrées qu'ils habitent, les Arméniens se tiennent soigneusement à l'écart des hommes d'autre race et d'autre langue. D'ailleurs, les habitudes de négoce en font souvent une classe à part : dans les villes et la plupart des villages tartares et géorgiens, ils sont non moins indispensables, mais non moins haïs et méprisés que ne le sont les Juifs de l'Europe orientale. Cependant on peut encore appliquer sans trop d'exagération aux paysans haïkanes le jugement de Tournefort : « Les Arméniens sont le meilleur et le plus honnête peuple du monde, » ou celui de Byron : « Les vertus de l'Arménien sont à lui; ses vices lui viennent des autres ! » Mais qu'importe l'opinion populaire à des gens vivant en dehors de la société des hommes d'autre langage ? Les Arméniens de vieille roche, agriculteurs ou commerçants, sont, les uns et les autres, comme murés dans leur vie de famille. Ils pratiquent encore les mœurs du patriarcat. Le grand-père commande ; les enfants, les gendres et les petits-enfants obéissent ; la femme, astreinte au silence, du moins jusqu'à la naissance de son premier enfant, porte autour du cou et de la partie inférieure de la figure un épais bandeau de drap qui lui ferme la bouche ; comme une muette, elle est obligée de se faire comprendre par signes. Devenue mère, elle acquiert le droit de parler avec les autres femmes de la maison, mais à voix basse ; pour converser librement, elle doit attendre l'âge mûr ou même la vieillesse. Tous les soins du ménage lui incombent jusqu'au mariage d'une belle-sœur². Rarement un étranger est invité à pénétrer dans la maison de l'Arménien. Du reste, on pourrait traverser maint village sans se douter seulement qu'il est habité. Les constructions et les jardins sont entourés complètement d'un mur élevé qui les cache à la vue. Rien de plus morne et de plus laid, surtout dans les plaines sans verdure, que ces longues avenues de murailles en pisé, décorées du nom de villages.

Les Tartares, qui peuplent les bords inférieurs de l'Araxe, ne diffèrent point par le langage, la religion et les mœurs des tribus turques de la vallée de la Koura. Quelques Tsiganes vivent aussi dans les pays arméniens.

¹ Dulaurier, *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1854.

² James Creag, *Armenians, Koords and Turks*

Quant aux pâtres kourdes qui errent dans le voisinage de l'Ararat, sur les pentes de l'Ağgöz et sur les rives de Gok-tchaï, ce sont presque tous des immigrants temporaires, venus du Kourdistan, de la Perse et de la Turquie. Parmi ces bergers, on compte plusieurs centaines de Yézides, que tous leurs voisins regardent, avec une sorte d'épouvante, comme les adorateurs du diable. La population kourde ne forme une partie notable des habitants sédentaires de la Transcaucasie arménienne que dans le district de Zangezour, au sud-est du Gok-tchaï. D'ailleurs, les douze ou treize mille Kourdes de ce district ont le même costume que les Tartares, et s'accoutument à en parler la langue; peu à peu ils se confondent avec eux¹.

La ville principale dans la haute vallée de l'Araxe partiellement conquise par les Russes est la gracieuse Kaghîzman, cachée par les arbres à fruits, pommiers, poiriers, pruniers, cerisiers, abri-

cotiers, pêchers, mûriers, noyers, vignes grimpantes. C'est aussi dans le bassin de l'Araxe, mais seulement dans la vallée d'un sous-affluent, que se trouve la capitale de la haute Arménie russe, et en même temps la ville la plus populeuse du territoire récemment annexé, la célèbre Kars. C'est une cité chèrement conquise. Déjà le Russe Paskevitch s'en était emparé une première fois en 1828; Mouravov, en 1855, y pénétra après un long siège et d'infructueux assauts, en affamant les assiégés; en 1877 enfin, les Russes y sont entrés de nouveau, pour l'annexer définitivement à l'empire slave. Avant les guerres des Russes contre les Turcs, Kars avait eu à subir



FEMME ARMÉNIENNE.

Dessin de E. Ronjat, d'après une photographie communiquée par M. de Seidlitz.

¹ N. von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880; — *Notes manuscrites*.

bien des attaques. Capitale d'un royaume arménien au neuvième et au dixième siècle, elle fut saccagée par Tamerlan, par Amourat III, par les Persans; son importance comme place forte la désignait d'avance à tous les conquérants. Elle occupe en effet une position centrale entre les hauts bassins de la Koura, du Tchoukh, de l'Araxe, de l'Euphrate et commande les passages des montagnes entre ces diverses rivières. Le lieu se prête aussi à une défense énergique. En cet endroit, le Kars-tchaï, rétréci par des rochers, forme un double tournant dont le premier entoure à demi la ville, tandis que le deuxième se replie autour de la citadelle. Du haut de son noir rocher de basalte, Kars, elle-même bâtie en blocs de lave,

N° 59. — VALLÉE DU KARS-TCHAÏ, KARS ET ALEXANDRAPOL.



D'après la Carte de l'Etat-Major

C. Perron

1 : 800 000

0 25 kil.

pouvait jadis braver des assaillants peu nombreux; mais depuis l'invention de l'artillerie elle a dû fortifier les hauteurs qui la dominant; et lors de la guerre de 1877 à 1878, les onze forts détachés du pourtour, enfermant un camp retranché, constituaient une ligne de défense de 18 kilomètres de tour. Ces forts sont, avec les rochers de basalte et d'obsidienne, les seules curiosités de la noire ville, triste, dépourvue d'ombrages, entourée d'escarpements nus. Quoique située à la hauteur de 1850 mètres, elle est un lieu de commerce fréquenté.

Une route carrossable qui descend à l'est par la vallée du Kars-tchaï et va rejoindre celle de l'Arpa-tchaï, unit Kars à Alexandrapol, l'ancienne forteresse turque à la citadelle russe, à laquelle on n'a cessé de travailler depuis l'année 1857 : il n'existait alors en cet endroit que le village de Goumri,

peuplé de réfugiés arméniens. Située à peu de distance de la rive orientale de l'Arpa-tchaï, dans un bassin que domine au sud la masse de l'Ałagöz, et à 400 mètres plus bas que son ancienne rivale, Alexandrapol est entourée de campagnes mieux cultivées, auxquelles l'Arpa-tchaï ou la « Rivière de l'Orge » fournit en abondance l'eau d'irrigation nécessaire. Alexandrapol est devenue l'héritière d'Ani, qui fut la résidence des Bagratides d'Arménie, au dixième et au onzième siècle, et que dévastèrent les Seldjouks d'Alp-Arslan, puis les Mongols de Batou-khan. Un tremblement de terre, en 1319, acheva la ruine de la cité et les habitants s'en dispersèrent, dans toute la Caucasic, en Crimée et jusqu'en Pologne. Les ruines couvrent un promontoire triangulaire qui domine la rive droite de l'Arpa-tchaï et que sépare du plateau de l'ouest un ravin desséché, dont les parois sont percées de grottes et de tombeaux : au nord-est, une forte et double enceinte défendait la ville du seul côté dont l'accès était praticable ; au point le plus élevé du rocher se dressait une acropole. Des restes d'églises, de mosquées, de palais, à la fois byzantins et mauresques par le style, sont épars à la surface du rocher, et presque tous les fragments distincts portent encore des inscriptions arméniennes ; on y voit aussi des vestiges de fresques, et dans les cavernes la roche est taillée en sculptures grossières. D'après les récits probablement exagérés des chroniqueurs haïkanes, Ani n'aurait pas eu moins de 100 000 habitants et mille églises élevaient leurs coupoles au-dessus des autres édifices ¹.

Au sud-est d'Ani, et déjà dans la vaste plaine qui sépare les deux colosses de l'Ałagöz et de l'Ararat, un autre amas de décombres, Talich, paraît avoir été aussi la capitale d'un royaume d'Arménie : un petit village moderne s'est niché entre ses hautes murailles, ses tours, les débris de ses palais. La région du bas Arpa-tchaï est le pays des ruines. A l'ouest de cette rivière se voient encore les restes de Pakaran ou de l'« Assemblée des Dieux » ². A une petite distance au midi, deux autres capitales, bâties successivement par le même roi Erovan II, Erovantachad, Erovantagerd, que l'on dit avoir eu 30 000 maisons de Juifs et 20 000 maisons d'Arméniens ³, s'élevaient jadis au nord du confluent de l'Araxe et de l'Arpa-tchaï, la première sur la rive orientale, l'autre sur la rive occidentale. Armavir, autre chef-lieu de ce royaume à capitale errante, et qu'avait également fondée Erovan II avant les deux autres cités, a laissé des ruines insignifiantes sur une colline, dominant le milieu de la plaine sur les bords du canal de

¹ Hamilton, *Asia Minor* ; — Carl Ritter, *Asien*, X ; — Dubois de Montpéroux, etc.

² Carl Ritter, ouvrage cité.

³ Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*.

Kara-sou, près de l'Araxe. Enfin, au sud du fleuve, sur une terrasse de lave séparée des collines environnantes par de profondes crevasses, s'élève la « noire forteresse » de Kara-Kala ou Kara-Kaleh, que Dubois de Montpéroux croyait, à tort, être l'ancienne Tigranocertes. Peu de vieux châteaux peuvent se comparer en pittoresque sauvage à ces tours construites en assises alternées de porphyre rouge et de lave noire et se dressant au-dessus de précipices au fond desquelles mugissent les eaux. D'après la légende arménienne, c'est près de là que Job, assis sur son fumier, conversait avec ses trois sentencieux amis.

La Rome actuelle des Haïkanes, Etchmiadzin, située à l'ouest d'Erivan, à peu près au milieu de la plaine, n'est point une grande cité. Dans le voisinage se groupent les maisons de la petite ville de Vagarchabad ; mais Etchmiadzin même n'est qu'un vaste couvent aux murailles de pisé, dominé par une église à clocher pyramidal et à clochetons latéraux. Une enceinte quadrangulaire, dont les murs grisâtres ne sont pas même flanqués de tours, cache le bas des édifices. Etchmiadzin n'a de vraiment beau que ses eaux limpides, ses fleurs, son bosquet de peupliers et d'arbres à fruits, faible reste du « jardin de verdure » qu'y virent au dix-septième siècle Chardin, Tavernier, Tournefort. Le monastère d'Etchmiadzin, dont le nom signifie « le Fils Unique est descendu ! » est pourtant la capitale du monde arménien : c'est là, d'après la légende, que le « Fils Unique » apparut dans un rayon de soleil à Grégoire l'Illuminateur et que d'un coup de foudre il fit rentrer sous terre les divinités du paganisme. Car Etchmiadzin est sur l'emplacement de l'une des puissantes cités de l'antique Arménie. Là s'élevait Ardimet-Kaghak, la « Ville d'Artémis » ou d'Anachit, la « Vénus arménienne », et de toutes parts y accouraient des fidèles pour adorer la déesse¹. C'est aussi près de là, au pied de la forteresse d'Armavir, que l'on allait consulter les chênes sacrés, où les prêtres, comme ceux de Dodone, entendaient dans le feuillage à la fois le murmure des vents et celui des destins². Les divinités du temple ont changé, mais depuis au moins vingt-cinq siècles ce lieu de la plaine est resté saint. La bibliothèque du couvent, plus riche que celle des mekharistes de Venise, possède 655 manuscrits anciens³, et son imprimerie, la plus ancienne de l'Arménie proprement dite, publie un journal et quelques ouvrages populaires en arménien. Une cloche du couvent d'Etchmiadzin

¹ Carl Ritter, *Asien*, tome X ; — Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie* ; — Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*.

² Moïse de Chorène.

³ Moritz Wagner, ouvrage cité.

porte une inscription tibétaine avec les paroles mystiques¹ résumant la vie et la mort, toutes les vérités éternelles. Ainsi l'Arménie, à une époque inconnue, était en relations avec le monde bouddhiste².

Erivan, le chef-lieu du gouvernement principal de l'Arménie russe et la deuxième ville du bassin de l'Araxe, — car elle est dépassée en population par Alexandropol, — est bâtie à l'angle nord-oriental de l'ancien bassin lacustre que parcourt le fleuve, et sur les bords de la Zanga, divisée en mille canaux d'irrigation : elle est surtout peuplée d'Arméniens, tandis que, sous la domination persane, elle était habitée principalement de Tartares. Située à l'entrée de la haute vallée qui mène à Tiflis et au bassin de la Koura par le plateau du Gok-tchaï, Erivan devait prendre une grande importance commerciale et stratégique ; sa forteresse, qui se dresse sur un massif de colonnades basaltiques, rappelle de nombreux faits de guerre. Erivan, bâtie presque en entier dans le style persan, a quelques édifices pittoresques, une charmante mosquée décorée d'arabesques et ombragée de superbes ormeaux ; elle a surtout ses jardins et ses vergers, où ruissellent les eaux courantes, et l'admirable vue de l'Ararat élevant au sud-ouest sa double cime ; mais par delà la zone d'irrigation commence la campagne grise et nue. Le détestable climat, avec ses rudes alternatives de froidures et de chaleurs, la poussière, les fièvres, auraient bientôt dépeuplé la ville si elle n'occupait une position d'importance capitale aux confins de la Perse et de la Turquie, et si les jardins et les mines de sel gemme des environs ne lui fournissaient les éléments d'un commerce considérable³. En été, tous les fonctionnaires russes s'enfuient sur quelque haute vallée. Semonovka, colonie de Małokhanes située sur le plateau de Gok-tchaï et près du seuil supérieur de la route d'Erivan à Tiflis, Delijan, dans le voisinage, à la bifurcation de la route d'Alexandropol, sont au nombre des stations sanitaires, à la fois pour les habitants de la plaine de l'Araxe et pour ceux de la plaine de la Koura. Le plus gros bourg du plateau, à 6 kilomètres au sud du lac de Gok-tchaï, est Kavar, désigné officiellement sous le nom de Novo-Bayazel. Les gisements de cuivre de cette région de l'Arménie ne sont plus exploités.

A l'est d'Erivan, une vallée qui s'ouvre au milieu d'un massif de roches volcaniques renferme les ruines d'une cité qui fut aussi l'une des nombreuses capitales de l'Arménie. Bach-Karnî ou Garnî, que les Arméniens disent avoir été construite il y a quatre mille ans, possède les restes d'un

¹ *Om Mani Padmi houn.*

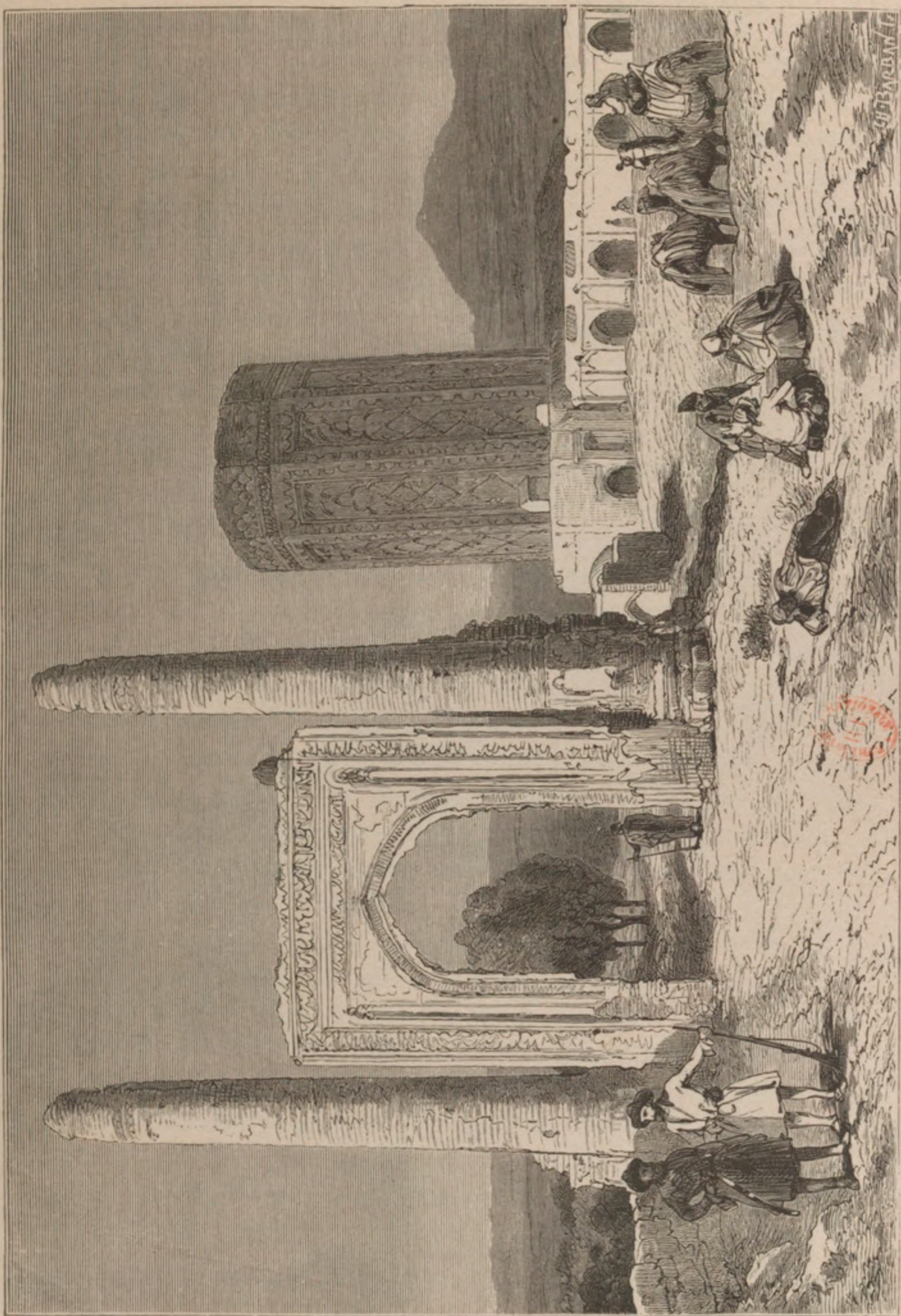
² Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase.*

³ Production du sel dans le district d'Erivan en 1876 : 12 890 tonnes.

temple de construction grecque, peut-être consacré à la Vénus arménienne, et connu sous le nom de « Trône de Tiridate », d'après son fondateur. Des restes de palais, de forteresses se voient encore à Bach-Karnî; mais les colonnades de basalte, les déchirures dans lesquelles coule le torrent, les parois de roches brûlées, bleues, vertes, rouges, tous ces témoignages des anciennes éruptions sont plus remarquables que les débris des constructions humaines. C'est dans un des sites les plus sauvages de cette région tourmentée que se trouve Kegart, Kergach ou Aïrivank, le « Couvent de l'Enfer », dont une moitié est creusée dans le tuf et dans les laves. Au milieu de la plaine où les eaux du torrent de Karnî, le Karnî-tchaï, viennent se ramifier en canaux d'irrigation avant de se mêler à l'Araxe, s'élevait Artaxates, qu'Artaxias, le général d'Antiochus, avait bâtie sur les plans d'Hannibal¹ et qui fut la capitale de l'Arménie, jusqu'au jour où le Romain Corbulon la détruisit, sous le règne de Néron. Neronia lui succéda, ainsi nommée par son fondateur Tiridate en l'honneur de « César », mais elle ne redevint capitale qu'à la fin du premier siècle, pour être ensuite détrônée au profit de Vagarchabad. Lorsqu'elle fut renversée, en 570, par l'armée de Sapor II, elle aurait compté dans ses murs plus de 200 000 habitants, Arméniens et Juifs, qui furent tous livrés au glaive ou emmenés en captivité². Le village d'Ardachar, que l'on voit de nos jours, n'est que l'ancienne citadelle d'Artaxates; partout ailleurs s'étend la plaine insalubre, parsemée de hameaux misérables. L'Araxe, qui coulait autrefois au pied des murailles de la ville, s'est déplacé et coule maintenant à 10 kilomètres au sud, près des premiers renflements du piédestal qui porte l'Ararat.

Nakhitchevan ou Nakhidjevan, chef-lieu du district qui s'étend au sud-est de l'Ararat, est encore, d'après les Arméniens, antérieure à Etchmiadzin : la légende dit qu'elle fut bâtie par le patriarche Noé après qu'il eut planté la première vigne sur les flancs de l'Ararat. Son nom même signifie en arménien la « Première Demeure » et les prêtres de l'endroit montrent une butte qu'ils disent être le tertre funéraire de Noé. La ville, aussi ancienne que l'histoire et déjà signalée par Ptolémée sous le nom de Naxouana, a été souvent bâtie et rebâtie; toutes les maisons actuelles sont construites de pierres que l'on exploite en carrières dans les ruines. Le portail d'un ancien palais, que dominant deux minarets de briques, porte une inscription persane entourée de riches arabesques, et près de là s'élève le monument à douze côtés que l'on appelle la « Tour des khans » et

¹ Ernest Desjardins, *Notes manuscrites*.
Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*.



VUE PRISE PRÈS DE NAKHITCHEVAN

Dessin de J. Laurens, d'après nature.

1840
1841

sur le pourtour duquel se déroule une inscription dont les lettres en relief ont une longueur développée de 450 mètres¹. Nakhitchevan, quoique l'une des cités saintes de l'Arménie, est peuplée surtout de Tartares, qui s'occupent de jardinage et de la culture de la vigne; elle a beaucoup perdu depuis la domination persane : quarante mille habitants se pressaient alors dans ses murs. Les eaux abondantes des sources voisines et celles que l'on a dérivées de l'Araxe et de ruisseaux descendus des montagnes de Karabagh, arrosent des centaines de vergers. Dans les contreforts rocheux du voisinage, au nord-ouest, on exploite de toute antiquité des gisements de sel alternant avec des couches d'argile comme ceux de Koulpî et renfermant aussi des instruments de pierre abandonnés par les anciens mineurs². Les pierres meulières de Nakhitchevan, taillées dans une roche de grès multicolore, sont très appréciées dans toute l'Arménie.

La douane de Nakhitchevan est le lieu de passage du commerce considérable qui se fait en cet endroit avec la Perse³. Le poste de la frontière, au sud-est de la ville, est Djoulfa, situé sur la rive de l'Araxe, en face d'un ancien caravansérail persan, que dominant des escarpements de grès, d'un rouge de sang, hérissés des murailles d'une ancienne forteresse. Au commencement du dix-septième siècle, Djoulfa était une cité de quarante mille habitants, la plus riche de toute l'Arménie par son industrie et son commerce. Mais il entra dans les plans de Chah-Abbas le « Grand » de transformer en désert la région qui séparait la Perse de Nakhitchevan et de tout le territoire occupé par les Turcs. Les habitants de Djoulfa reçurent l'ordre d'émigrer en masse; ceux qui ne se hâtaient pas assez furent jetés dans le fleuve et la ville fut embrasée sous les yeux des bannis, futurs colons de Nouveau-Djoulfa, près d'Ispahan. Il ne reste plus de l'ancienne Djoulfa que d'insignifiants débris et des fragments du pont monumental, aux quatre tours d'angle, dont « l'Araxe indigné »⁴ venait heurter les piles. Les monuments les plus curieux de Djoulfa sont les tombeaux de son vaste cimetière, qui se prolonge au bord de l'Araxe sur plus d'un kilomètre et demi; quelques-unes des sculptures tombales sont d'une grande finesse de travail. En 1854, tout ce qui restait de la population de Djoulfa se composait de dix familles, vivant dans un caravansérail ruiné⁵.

¹ Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*.

² Production moyenne des mines de sel de Nakhitchevan : 4500 tonnes. (Gustav Radde.)

³ Exportation moyenne de Nakhitchevan en Perse, de 1863 à 1872 : 280 000 roubles.

Importation de la Perse à Nakhitchevan : 1 100 000 roubles.

⁴ *Pontem indignatus Araxes*, *Énéide*, VIII.

⁵ Dubois de Montpéroux, ouvrage cité.

Dés scorpions redoutables se cachent sous les dalles du cimetière.

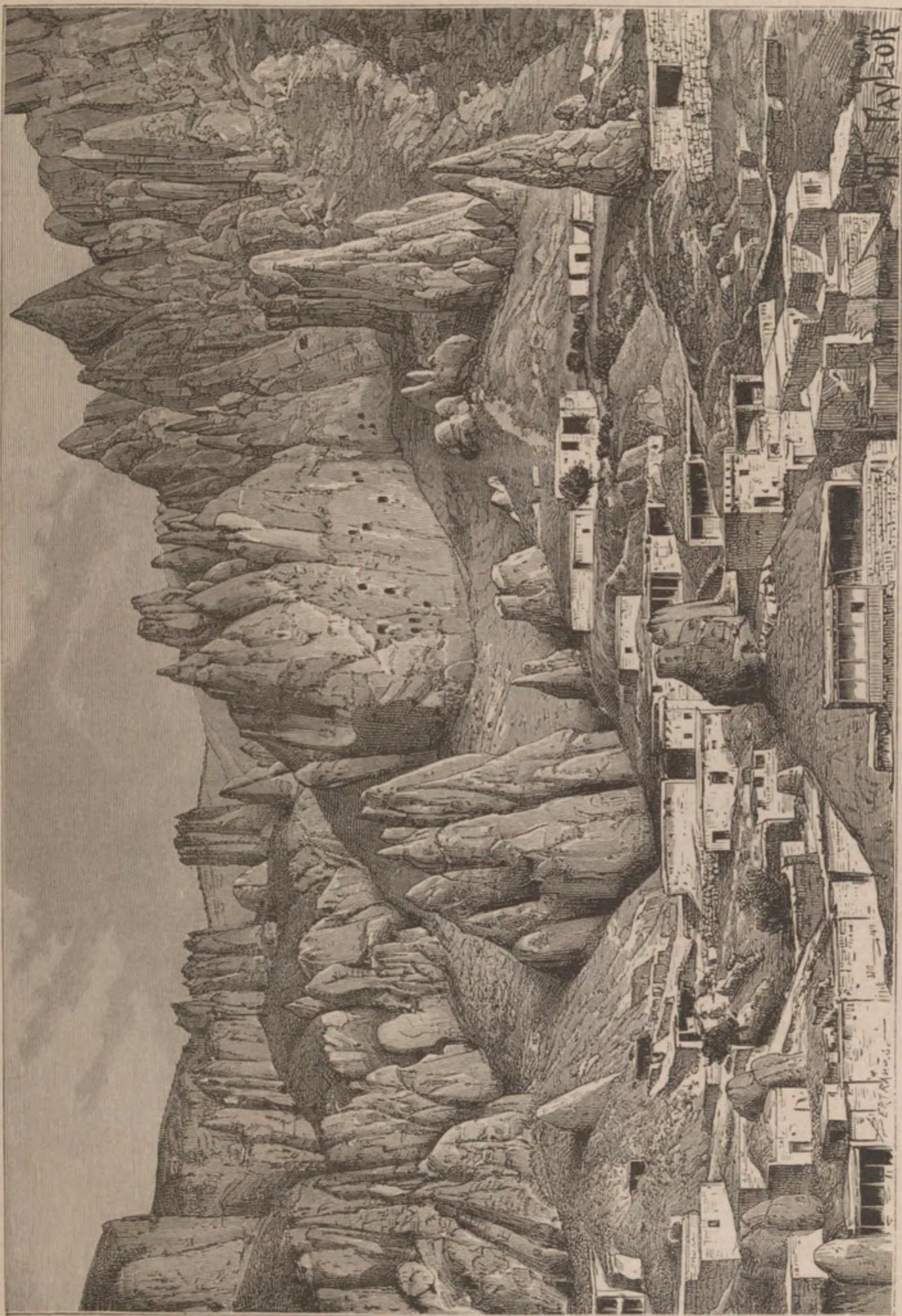
Ordoubat est située sur l'Araxe, en aval de Djoulfa, et près de l'endroit où le fleuve, s'engageant dans le défilé de Migri, atteint le point le plus méridional de sa courbe au sud des montagnes de Karabagh. C'est la ville la plus agréable de l'Arménie; soixante-dix sources y jaillissent, et mêlant leurs eaux pures à celles des canaux d'irrigation, entretiennent une riche verdure dans les jardins environnants. Dans aucune autre partie du bassin de l'Araxe, les arbres ne sont plus hauts et plus touffus; sur une place de la ville, le tronc d'un platane, mais découronné, demi-mort, n'a pas moins de 15 mètres de tour. Des villas sont parsemées en dehors d'Ordoubat, dans les vergers des alentours et sur les coteaux. A quelques kilomètres au nord-ouest, dans la « vallée d'Or », le village d'Akoulis ou Akoulisî, divisé en deux groupes de maisons, est habité par un grand nombre de négociants arméniens, qui s'occupent principalement du commerce de la soie et qui prêtent, moyennant gros intérêts, leurs capitaux aux spéculateurs d'Erivan et de Tiflis. Akoulis, ville importante au dernier siècle, fut dévastée par Nadir-chah, qui en démolit méthodiquement les maisons jusqu'au moment où les négociants consentirent à payer la rançon demandée¹. Les mines de cuivre des montagnes environnantes n'ont actuellement qu'une faible importance économique : en 1877, elles n'ont donné que 117 tonnes de cuivre pur².

Le double bassin du Bergouchet et de l'Akera, qui s'ouvre entre les montagnes d'Ordoubat et celles de Choucha et qui forme administrativement le district de Zangezour, n'a pas de villes proprement dites, mais plusieurs bourgades importantes, peuplées d'Arméniens, de Tartares et de Kourdes. La plus peuleuse est Khinzîrak; celle que l'on a choisie pour chef-lieu administratif est Girousî (Gheroussi), le Korîss des Arméniens, ou le « village des Piliers », ainsi nommé des aiguilles de tuf sculptées par les eaux dans la terrasse en pente sur laquelle le bourg est construit. Les maisonnettes à toits plats, servant de degrés les unes aux autres, forment du haut en bas un escalier bizarre, au-dessous duquel se cachent les habitants, cheminant en des rues souterraines; d'autres demeures, des caves, des étables, sont creusées dans la cendre volcanique de la terrasse et des ébou-

¹ K. Koch, *Wanderungen im Oriente*.

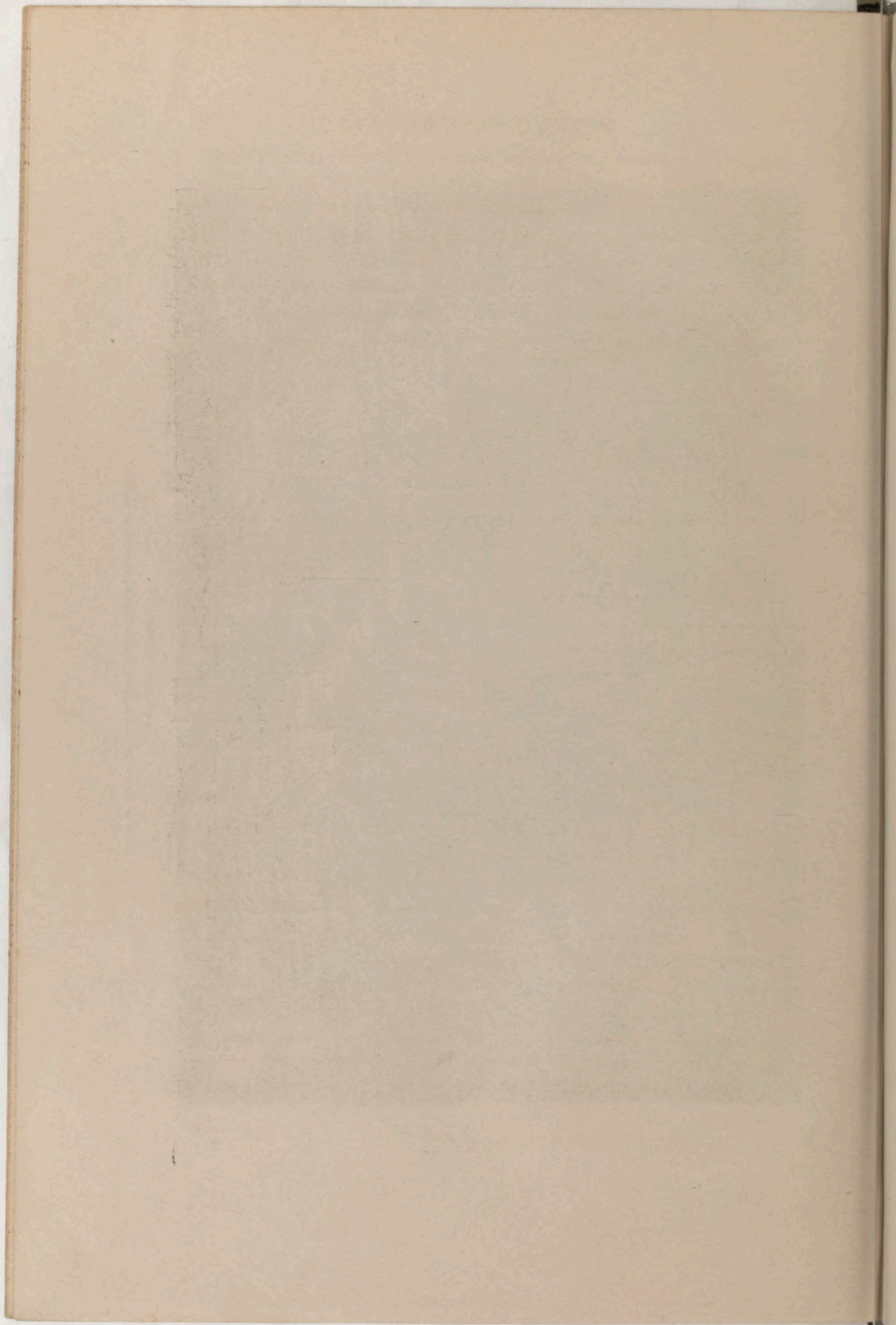
² Villes du bassin de l'Araxe ayant une population de plus de 3 000 habitants :

KARS.		Erivan (avec deux faubourgs) . . .	12 500 hab.
Kars	10 000 hab.	Nakhitchevan	6 900 »
Kaghizman	5 000 »	Novo-Bayazet	5 350 »
GOUVERNEMENT D'ERIVAN.		Ordoubat	3 500 »
Alexandrapol	20 450 »		



BOURGADE DE GIROESI

Dessin de Taylor, d'après une photographie communiquée par M. de Seidlitz.



lis couverts de broussailles en défendent les abords ; en bas, des ormeaux au vaste branchage bordent le torrent. Le bourg actuel de Girousi est d'origine moderne ; à 500 mètres plus haut, c'est-à-dire à 1600 mètres d'altitude, s'étendent les champs qui ont remplacé l'ancien village. En été, quand cinquante mille bergers nomades des districts environnants mènent leurs troupeaux dans les riches pâturages de Zangezour, Girousi devient, pour quelques semaines, une cité commerçante, et la foule se presse sur les degrés de l'immense amphithéâtre de mesures¹.

VIII

ÉTAT GÉNÉRAL ET ADMINISTRATION DE LA CAUCASIE

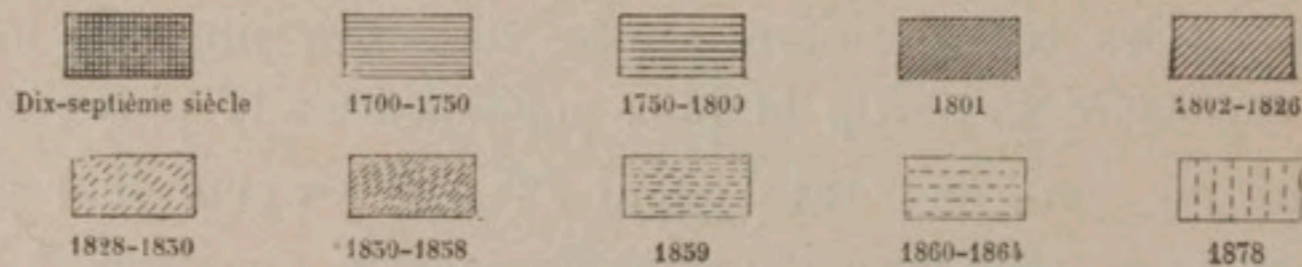
Les Russes ne sont pas des nouveaux venus en Caucasic. Ceux du Tmoutakani peuplaient une partie du bassin de la Koubañ dès la fin du dixième siècle, et déjà en 914 des « Russiques » s'étaient présentés devant Berda, au pied des montagnes de Karabagh. Il y a plus de deux cents ans, Étienne Razin pillait Bakou, et en 1725 Pierre le Grand poussait ses conquêtes jusque dans la Perse actuelle. Depuis plus d'un siècle, la puissance russe a pris pied dans la région transcaucasienne, et les provinces se sont successivement ajoutées à l'empire, soit par conquête, soit par achat et annexion pacifique. Comparée à la plupart des pays d'Europe, la Caucasic s'est donc trouvée pendant les cent dernières années dans une situation tout à fait anormale ; cependant la partie la plus peuplée et la plus riche de la contrée, celle qui servit de point d'appui aux armées pour leur permettre d'annexer peu à peu toute la région transcaucasienne, appartient à la Russie depuis le commencement du siècle.

La population des régions caucasiennes, encore inférieure à celle de la Russie d'Europe, s'est accrue rapidement depuis la conquête, malgré les guerres, les émigrations, les exils en masse, malgré l'insalubrité de quelques districts. L'immigration des Cosaques et des paysans russes, celle des Arméniens fugitifs ont compensé les départs, et l'accroissement des habitants par l'excès des naissances s'est produit régulièrement dans tous les districts de la contrée, même chez les immigrants slaves. Au commencement de l'occupation armée, la Caucasic était le « tombeau des Russes ». Les fièvres faisaient plus que décimer les malades pendant le cours de

¹ N. von Seidlitz, *Mittheilungen von Petermann*, 1880.

l'année. Mais l'expérience, l'emploi de la quinine, une meilleure hygiène et, çà et là, le dessèchement des terres marécageuses, ont singulièrement amélioré la situation, et maintenant la mortalité des Russes est moins grande au Caucase que dans la Russie proprement dite. C'est un phé-

N° 60. — ANNEXIONS DE LA RUSSIE.



1 : 10 500 000

0 300 kil.

nomène analogue à celui que l'on a observé en Algérie, où les immigrants français et espagnols, ont su s'accommoder graduellement au climat et en même temps se le rendre plus propice¹. Le taux actuel de la mortalité, par rapport aux naissances, est moindre en Caucase que dans toutes les autres parties de l'empire russe, et même le pays occupé à cet

¹ Mortalité de l'armée du Caucase :

1857, un cas de mort sur 9 malades		1846, un cas de mort sur 17 malades.
		1862, un cas de mort sur 41 malades.
Mortalité totale en 1864 : 25 sur 1000.		Mortalité totale en 1872 : 19.86 sur 1000.
		Mortalité totale du district de Moscou : 41.11 sur 1000.

égard un des premiers rangs parmi les contrées du monde. D'après Bunge, le nombre des morts ne représente en moyenne, dans les provinces du Caucase, que les deux tiers des naissances, tandis qu'il est proportionnellement plus considérable dans le reste de l'empire russe, en France, en Angleterre, en Autriche et même en Allemagne¹. La proportion des suicides est assez forte au Caucase et la statistique signale ce fait remarquable, qu'ils sont à peu près égaux entre les deux sexes. C'est là un contraste frappant avec l'Europe, où la proportion des suicides d'hommes est de trois à quatre fois supérieure à celle des suicides de femmes. Chez quelques races de la Caucasic, chez les Arméniens et les Osses, plus de femmes que d'hommes en finissent violemment avec la vie. La cause de ce contraste doit-elle être cherchée pour les Arméniennes dans le mutisme forcé des femmes, dans l'ennui mortel de la routine journalière, et pour les Osses, dans la brutalité des maris? L'instinct poétique des femmes, qui se révèle en Caucasic par des improvisations, des chants, des accents passionnés, doit se heurter souvent aux dures nécessités de la servitude domestique².

Une grande partie des régions caucasiennes, s'élevant au-dessus de la zone des céréales, ne peut guère être habitée que par des peuples de pâtres; mais, outre les contrées que les neiges et les glaces interdisent au cultivateur, il est aussi de vastes étendues que l'homme lui-même a stérilisées par ses dévastations, et qu'il pourrait facilement reconquérir : ce sont les plaines sèches, dont les canaux se sont taris ou qui n'ont jamais été arrosées, quoique dans le voisinage des eaux courantes. La vaste plaine d'Etchmiadzin et d'Erivan, celles de la basse Koura et du bas Araxe ne se sont-elles pas changées en déserts, du moins partiellement, depuis que les canaux d'irrigation sont fermés par les boues et les joncs? La « mésopotamie » formée par l'Ałazań, la Yora, la Koura, n'est-elle pas une steppe sans population, quoique des rivières abondantes l'entourent de toutes parts? Des millions d'hommes ont disparu de la Transcaucasie avec le réseau d'arrosement des anciens peuples; d'autres millions d'hommes naîtront sur les rivières dérivées qui se creuseront bientôt. Là où passe le flot vivifiant, germent les plantes et les cités. La terre se peuple et s'assainit à la fois; les champs prennent la place des marécages.

¹ *Cours de statistique* (en russe).

Caucasie	:	Naissances sur 1000 habitants	:	37.9.	Morts	:	25.2
Russie		»	»	47.8.	»	»	34.7
Royaume-Uni		»	»	35.6.	»	»	22.7
France		»	»	26.6.	»	»	23

² Stalinskiy, *Sbornik Sv'ed'eniy o Kavkazé*, I, 1871.

En s'emparant de la Caucase, le gouvernement russe ne laissa pas le régime de la propriété foncière tel qu'il existait, il lui fit subir de nombreuses modifications, souvent contradictoires, provenant des influences diverses qui se succédaient dans les conseils de Saint-Pétersbourg. En outre, les mesures prises pour la tenure du sol se compliquaient de tous les faits de la conquête, dévastation des cultures, destruction des aouls, dépeuplements et repeuplements en masse, colonisations militaires et agricoles.

N° 61. — FIÈVRES DE LA CAUCASIE.



Pendant la première période de la domination, toutes les colonies étaient fondées militairement. Composées de Cosaques à la fois paysans et soldats, elles avaient à bâtir les villages et les forts, à cultiver les champs, à creuser les canaux, à tracer les chemins et à veiller sans cesse contre l'ennemi, qui se glissait contre eux, tapi dans les roseaux. On s'étonne de l'immensité du travail accompli par la seule force de ces hommes, qui d'ailleurs devaient souvent changer de stations ou de méthodes, au gré des chefs qu'on leur donnait. Grâce à eux, toute la partie occidentale de la Ciscaucasie est définitivement colonisée; elle le serait d'une manière beaucoup

plus complète si le gouvernement n'avait pas longtemps empêché la colonisation pacifique de la contrée par les paysans émigrés de la Russie : c'est par millions que les serfs eussent immigré dans la contrée s'ils avaient été libres de le faire.

Dans toutes les régions caucasiennes déjà peuplées, l'État russe n'eut d'abord d'autre système que de chercher à gagner les princes en leur assurant la propriété des terres ; seulement, pendant les grandes guerres des montagnes, il fut quelquefois forcé par les circonstances à s'appuyer sur le peuple, en Kabardie et dans le Daghestan, pour le soulever contre son aristocratie : c'est ainsi qu'agit le gouverneur Yermoïov ; mais ce système fut bientôt abandonné, et pendant la fin du règne de Nicolas on s'occupa surtout de conquérir les bonnes grâces de l'aristocratie locale. En beaucoup d'endroits où le servage n'existait pas, le gouvernement russe l'établit en accordant aux princes des fiefs considérables. C'est ainsi que les princes kabardes, jouissant autrefois de l'usufruit de vastes cultures, au milieu de communautés où tous avaient leur part du sol, se trouvèrent tout à coup transformés en propriétaires suivant le droit romain, et tel d'entre eux reçut en principauté un domaine de vingt mille, de cinquante mille, de cent mille hectares : le gouvernement dut même racheter des terres à ces potentats, soit pour les distribuer à des Cosaques, soit pour en doter les communes après l'abolition du servage. Il est vrai qu'en 1865 il fut décidé en principe que la terre appartenait en entier au peuple des communes ; mais en pratique on maintint le régime de la grande propriété, et dans la Kabardie seule 140 lots, chacun d'environ 560 hectares, furent réservés aux personnages pouvant être utiles au gouvernement par leurs services personnels ou par leur influence ; en outre, tous les officiers de l'armée reçurent des lots de terre en toute propriété, en dehors des terrains attribués aux communes. Quant aux forêts et aux prairies, elles restèrent indivises. Ainsi se trouvait constitué un état de choses analogue à celui de la Russie : au-dessous de la classe des grands propriétaires, ayant chacun son domaine distinct, vit la classe des paysans se partageant les terres suivant la méthode de rotation communale. La moyenne de l'impôt que les paysans payent à l'État est de trois roubles par famille.

L'esclavage, qui existait dans la plupart des contrées de la Caucasic sous des formes diverses, fut d'abord aggravé sous le régime russe, et quand il fut aboli, après 1866, ce fut à de très rudes conditions pour les affranchis. En vertu de « contrats libres », les affranchis furent astreints à payer aux propriétaires, soit deux cents roubles, soit six années de travail ; les enfants au-dessous de quinze ans furent redevables de cent cinquante

roubles ou de dix années de labeur forcé. Lorsque l'esclave était en même temps propriétaire de bétail ou de mobilier, on en fit trois parts, dont une seule pour l'affranchi. Il en est résulté une grande misère, surtout dans la région des plaines¹.

Les richesses agricoles de la Caucasic sont déjà suffisantes pour alimenter un commerce notable d'exportation. Tandis qu'avant l'abolition du servage les terres de l'Imereth ne se vendaient que de 22 à 28 roubles l'hectare, elles valent maintenant dix fois plus; mais celles de l'orient, dans les bassins de la Koura et de l'Araxe, menacées soit par les orages, soit par les sauterelles, ont moins rapidement augmenté de valeur. Les céréales, produites en surabondance, sont employées en grande partie à la fabrication des alcools. Bien plus que la Bessarabie, la Crimée et la vallée inférieure du Don, la Caucasic est le « vignoble » de l'empire russe; en 1875, l'étendue des vignes n'y dépassait pas encore 84 850 hectares²; mais la surface du territoire que les agriculteurs caucasiens pourraient employer à la propagation des ceps est certainement supérieure à celle des régions vinicoles de la France, et jusqu'à maintenant le phylloxéra n'a fait que peu de ravages dans les vignobles du Terek et du Rion³; le fléau le plus redouté des viticulteurs du pays est toujours l'oïdium. Les vins du Caucase fournissent à la Russie la plus forte part de ses vins nationaux, en boissons de table, telles que les bons crus de Kakhet, et en liqueurs servant au coupage, comme les vins de Kislar et du bas Terek⁴; à Vardzie, dans le district d'Akhaïtzikh, on cultive la vigne jusqu'à l'altitude de douze cents mètres⁵. Le tabac devient une des cultures importantes de la Caucasic, puisque la surface des terres employées à la production de cette denrée était en 1876 de 5956 hectares, produisant plus de 1 700 000 kilogrammes de feuilles : l'exportation des marchés de la mer Noire consiste principalement en tabac. Les plaines de la Transcaucasic fournissent aussi aux filatures russes une partie, bien minime encore, du coton qui leur est nécessaire. Pendant la guerre d'Amérique, la production s'éleva rapidement, et la vente du coton en Angleterre valut aux marchands de la Caucasic un bénéfice d'environ

¹ *Sbornik Sv'ed'eniï o kavkazskikh Gortzakh*, I, 1868; II, 1869; III, 1870; V, 1871.

² Surface des vignobles dans la Caucasic en 1875 :

Province du Terek.	14 810 hect.	Gouvernement de Tiflis.	18 595 hect.
Gouvernement de Koutaïs.	54 900 »	Autres provinces.	16 725 »

³ Bock, *Russische Revue*, 1878, n° 8.

⁴ Production des vignobles caucasiens en 1875 : 1 263 000 hectolitres.

⁵ *Sbornik Sv'ed'eniï o Kavkaze*, III, 1875.

2 millions de roubles ; mais trop soudainement enrichis, et comptant sur une vente trop facile, ils ne surent pas donner à l'expédition de leurs denrées le soin et la régularité que demandent les importateurs de Manchester, et bientôt le coton caucasien fut banni des marchés de l'Occident¹. Les soies grèges de Noukha et de Chemakha sont très appréciées, surtout par les tisseurs français, et depuis que la maladie a ravagé les magnaneries du sud de la France, la Transcaucasie orientale est un des pays du monde les plus importants pour la production de la bonne « graine » ; en 1848, des fileuses de France furent invitées à s'établir en diverses villes de la Transcaucasie, à Zougdidi, à Noukha, à Chemakha, pour enseigner aux femmes indigènes l'art de dévider la soie². Pour un grand nombre de denrées, pour les fruits et les primeurs, la Caucasic est destinée à prendre à l'égard de la Russie le même rôle commercial que l'Algérie à l'égard de la France. La chaleur est tropicale dans la vallée de l'Araxe, et partout où le sol est suffisamment arrosé, les récoltes sont admirables. Les climats se superposent sur les pentes des montagnes de la Caucasic et par conséquent les cultures diverses peuvent se succéder à peu de distance les unes des autres. Il faut traverser le plateau de l'Iran, au sud des campagnes transcaucasiennes, avant de retrouver, sur les bords du golfe Persique, la flore d'Ordoubat et de Lenkoran.

Cependant ce ne sont pas ces districts méridionaux, à flore presque tropicale, qui sont les plus habités. La population caucasienne, sans être nulle part aussi dense qu'elle l'est en France et dans les pays voisins, se presse surtout dans les plaines de la Mingrélie, dont le climat et la végétation ressemblent le plus à ceux de l'Europe occidentale : en deux districts de cette plaine, la population est de plus de 40 habitants par kilomètre carré et, par une remarquable coïncidence, c'est précisément là où les Mingréliens se pressent le plus les uns contre les autres qu'ils sont le plus à leur aise et contribuent dans la plus forte proportion, par la vente de l'excédent de leurs denrées, à l'enrichissement du pays : c'est là aussi que les paysans ont su le mieux se protéger contre l'invasion des marchands arméniens, qui font si chèrement payer leurs services d'intermédiaires³. Après les districts mingréliens de Koutaïs et de Senaki, les régions les plus peuplées de la Caucasic, placées comme par une sorte de symétrie à l'autre extrémité et sur l'autre versant de la chaîne du Caucase, doivent également leur prospérité au jardinage et à la culture des plantes européennes. Là

¹ Production moyenne du coton en Caucasic, d'après Radde, 480 tonnes.

² Borozdin, *Zapiski kavkazskavo Otd'ela*, n° VII, 1866.

³ Méounarguia, *Notes manuscrites*.

d'ailleurs le sol est mieux divisé et, dans certains districts, chacun en a sa part. Le *magal* ou fédération des clans du Dargo assure à chacun de ses membres la possession d'un terrain de culture.

La chasse proprement dite, la cueillette dans les forêts ne peuvent plus avoir d'importance depuis que le pays est peuplé dans presque toute la région des plaines et que les pentes des montagnes ont été en grande

N° 62. — DENSITÉ DE LA POPULATION DU CAUCASE EN 1875, PAR KILOMÈTRE CARRÉ.



partie déboisées; mais la pêche, on le sait, est très productive dans la mer d'Azov, dans le Pont-Euxin et surtout dans la Caspienne. Les limans d'Akhtari et de Yeïsk, les eaux de la Koubañ, les parages de Poti et de Batoum, le bas Terek, surtout la Koura et le golfe de Kizil Agatch, où se répandent ses flots jaunâtres, sont riches en vie animale et contribuent pour une part notable à l'alimentation des habitants du Caucase, et même à l'exportation vers la Russie et la Perse.

Encore dans l'enfance pour la grande culture, malgré la richesse naturelle de leur territoire, les populations caucasiennes n'ont guère que les

anciennes industries traditionnelles, à l'exception de celles qui ont rapport aux travaux des mines. Ainsi les puits de naphte de Bakou, les mines de cuivre de Kedabek et les alunières de Saglık, près de Yelizavetpol, de même que l'usine à fer de Tchasach, dans la vallée de Bolnis, à quatre-vingts kilomètres au sud-ouest de Tiflis, possèdent l'outillage compliqué que demande la science moderne¹; mais à côté des puissantes machines se voient encore des outils datant de l'âge de pierre². Cet état de choses

N° 63. — ROUTES DU CAUCASE.



durera nécessairement, tant que les pays caucasiens ne seront pas rattachés à l'Europe, à la Russie et aux pays de l'Asie antérieure par des voies faciles, tant qu'ils resteront séparés les uns des autres par des steppes ou des montagnes sans chemins. Les deux moitiés de la Caucasia n'ont

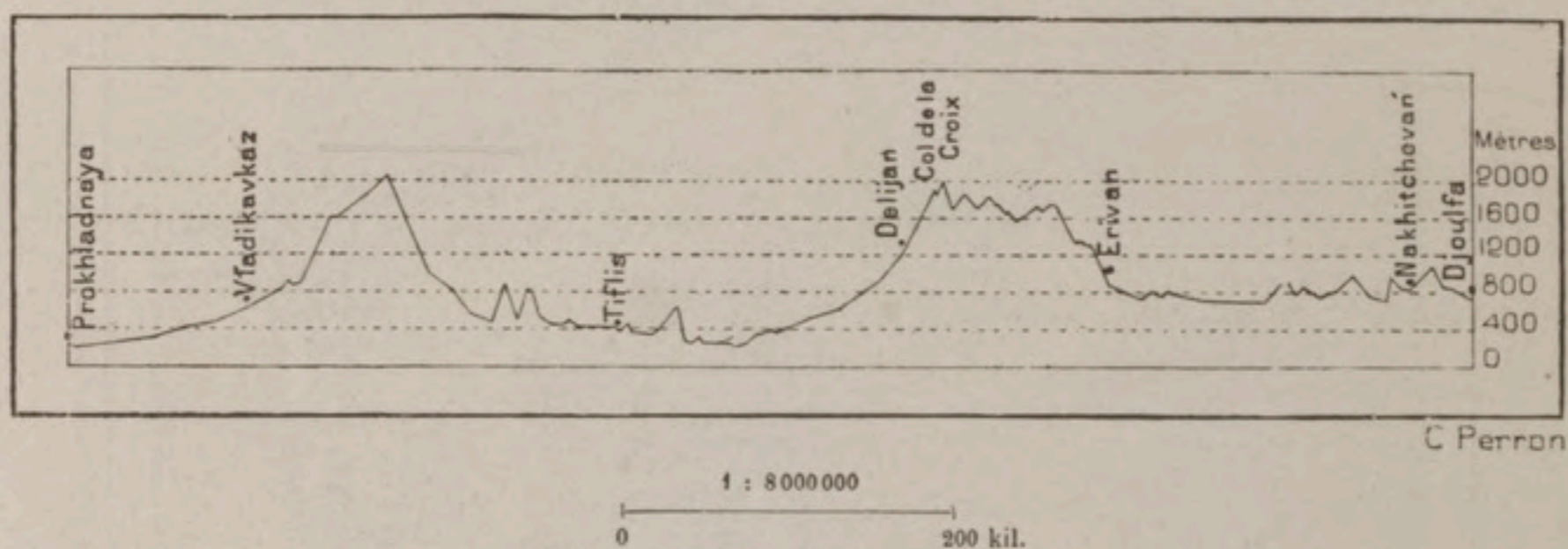
¹	Moteurs à eau des mines en 1876.	174 chevaux-vapeur.
	» vapeur » »	91 » »
	Total	265 chevaux-vapeur.

² Production métallurgique de la Caucasia en 1876 :

Argent	327 kilogr.	Alun.	130 tonnes.
Plomb.	125 000 »	Sel	24 530 »
Cuivre	1 145 000 »	Houille	5 218 »

chacune qu'un chemin de fer; la Ciscaucasie est rattachée au réseau de la Russie et de l'Europe par la ligne de Rostov à Vladikavkaz; la Transcaucasie a relié sa capitale au rivage de la mer Noire par une voie ferrée; mais les deux versants du Caucase ne sont encore unis l'un à l'autre que par la route militaire de la Géorgie, passant au-dessous des glaciers de Kazbek, et par celle du col de Mamisson; à l'est le Caucase est contourné par la route de Derbent à Bakou; bientôt il le sera, à l'ouest, par la route du littoral d'Abkhazie. Les grandes lignes ferrées qui doivent rejoindre Vladikavkaz à Tiflis, Yelizavetgrad à Petrovsk et à Bakou, Groznaya à Saratov par Astrakhan, Batoum à Rostov, ne sont point commencées. On vient seulement d'entreprendre le chemin de fer de Tiflis à Bakou, qui complètera la jonction des deux mers, l'Euxin et la Caspienne, et qui

N° 64. — PROFIL DE LA ROUTE TRANSVERSALE DE LA CAUCASIE, DE VLADIKAVKAZ A DJOULFA.



L'échelle des hauteurs est cinquante fois plus grande que celle des longueurs.

fera de Bakou, vers laquelle convergeront aussi les voies ferrées de la Ciscaucasie, du Kakhet, de l'Arménie, l'un des principaux entrepôts de l'Orient¹. Depuis vingt années, on parle de la construction d'une grande ligne internationale entre l'Europe et les Indes, qui suivrait la rive occidentale de la Caspienne par Bakou et s'élèverait par Lenkoran et Recht sur le plateau de l'Iran; mais la réalisation de ce projet semble être fort éloignée. Sur les frontières du sud et de l'ouest, c'est toujours par de mauvais sentiers qu'il faut aborder les plateaux de la Perse et de l'Arménie turque, au sud et à l'ouest des possessions russes; seulement une route militaire, construite non pour le transport des marchandises, mais pour celui des canons, unit Kars à Erzeroum et continue la route de Tiflis à Alexandropol et à Kars par les plateaux de l'Arménie. Une branche de cette route descend au sud vers Erivan et la frontière persane à Djoulfa.

¹ Fabritius, *Russische Revue*, 1876, n° 11.

L'ensemble du commerce extérieur de la Transcaucasie ne permet pas encore d'espérer que le mouvement des voyageurs et des marchandises puisse de longtemps payer les dépenses des voies internationales de la Caucasic à l'Asie Mineure et à la Perse. En 1878, tous les échanges du territoire caucasien, à l'importation et à l'exportation, s'élevaient à douze millions de roubles environ : ce n'est pas même quatre roubles par tête¹. Quoique la Perse communique plus facilement avec l'Europe par la voie du Nord que par les autres routes, cependant le mouvement de ses échanges avec la Transcaucasie et le port d'Astrakhan n'est pas même de cinq millions de roubles. C'est à elle que revient la plus forte exportation, consistant principalement en fruits.

La Caucasic n'a pas encore l'unité matérielle que donne la possession d'un réseau de voies ferrées et d'entrepôts de commerce; elle a bien moins encore cette unité morale qui provient de l'existence d'une nationalité commune ou bien d'un concert de nationalités ayant les mêmes intérêts et les mêmes espérances. L'instruction est aussi trop peu répandue pour que les jeunes gens des diverses nationalités aient du moins cette confraternité que donne la connaissance des mêmes idées et des mêmes faits. Cependant de grands progrès ont eu lieu à cet égard, et dans mainte école on voit maintenant l'Arménien assis à côté du Tartare et le Russe à côté du Grougien². En outre, un grand nombre de familles riches, ou même seulement aisées, envoient leurs enfants faire leurs études à l'étranger : en 1879, on ne comptait pas moins de 28 Arméniens dans les divers établissements scolaires ou universitaires de Zurich. Un grand obstacle à l'instruction commune des jeunes gens de la Caucasic provient, non seulement de la variété des langues, mais aussi de celle des alphabets. Les Abkhazes, les Osses, les montagnards du Daghestan n'ont pu apprendre à lire, tant que Lhuillier, Sjögren, Schiefner, Ouslar, Zagourskiy n'eurent pas inventé des alphabets, reproduit par un signe chacun des cinquante sons de leurs diverses langues. C'est au Caucase, plus que partout ailleurs, qu'il importe-

¹ Commerce extérieur de la Transcaucasie, en 1878 :

	Mer Noire.	Caspienne.	Routes continentales.
Exportation. . .	4 575 050 roubles.	1 349 550 roubles.	334 500 roubles.
Importation. . .	1 418 400 »	1 951 600 »	2 666 100 »
Ensemble.	5 995 450 roubles.	3 280 050 roubles.	5 000 400 roubles.

² Principaux établissements d'instruction publique en Caucasic :

École d'aides-médecins à Tiflis; deux écoles normales, institut de jeunes filles à Tiflis;
 Quatre gymnases : Tiflis, Stavropol, Vladikavkaz, Yeïsk;
 Six progymnases : Tiflis, Koutaïs, Erivan, Yelizavetpol, Patigorsk, Temir-Khan-Choura;
 Trois écoles techniques : Tiflis, Bakou, Vladikavkaz.

rait de posséder cet alphabet universel déjà proposé par Lepsius en 1852 et depuis, sous d'autres formes, par Bell, Coudereau et tant d'autres savants¹.

On sait que le Caucase est le pays des religions comme celui des langues. Le paganisme y subsiste encore sous diverses formes parmi les tribus des montagnes. Les deux grandes sectes du mahométisme s'y ren-

N° 65. — SUNNITES ET CHIITES DANS LA CAUCASIE ORIENTALE.



contrent : sunnites et chiites, se distinguant les uns des autres à la coupe de la chevelure et de la moustache, et à diverses pratiques, entremêlent leurs communautés dans la Caucasic orientale, surtout dans le gouvernement de Bakou². La contrée a ses juifs, ses israélites convertis et ses chrétiens judaïsants. Orthodoxes grecs, Arméniens grégoriens, Arméniens

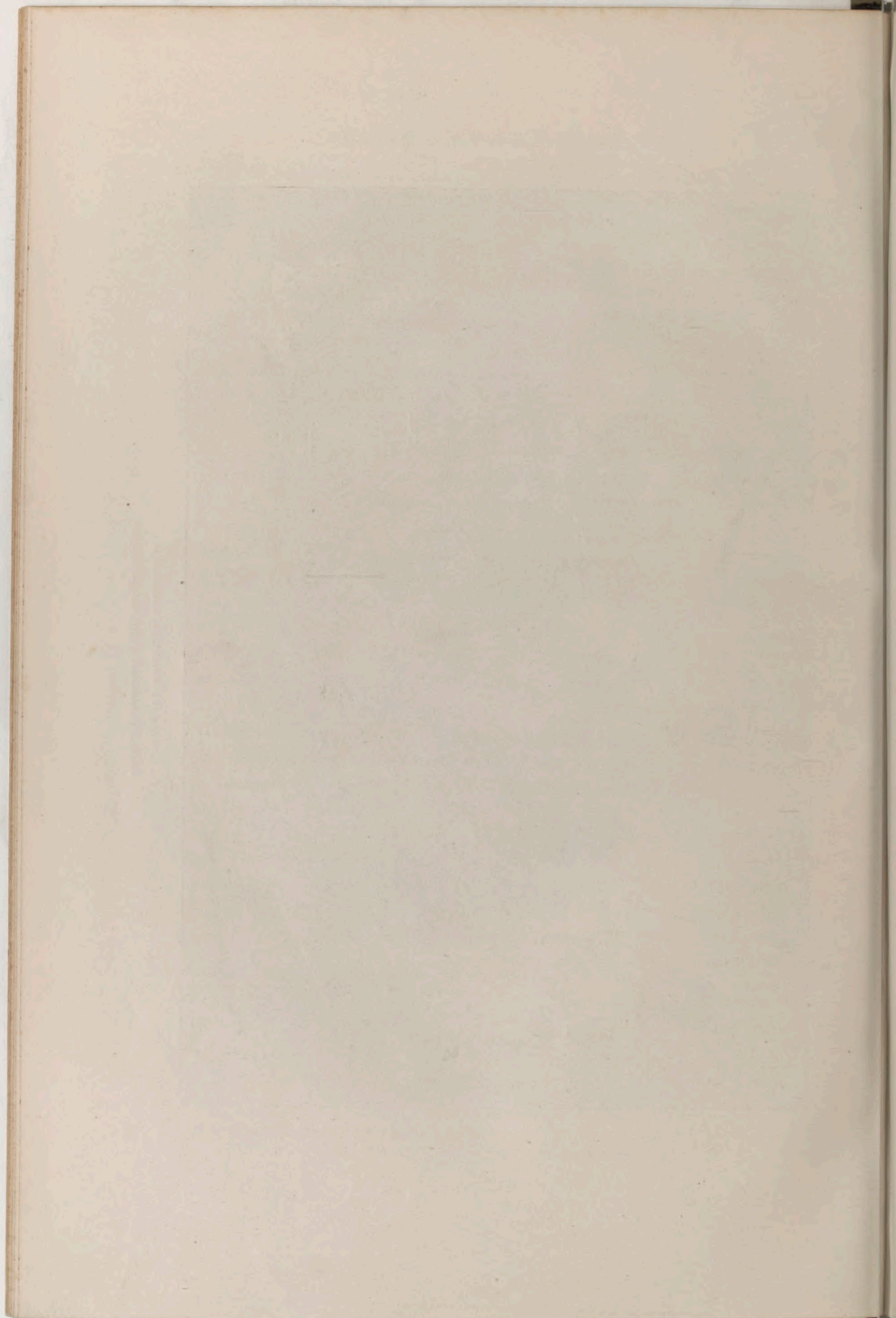
¹ Zagourskiy, *Sbornik Sv'ed'enyi o kavkazskikh Gortzakh*, vol. V. 1871.

² Musulmans du gouvernement de Bakou en 1875 :

Chiïtes, 270 787 ; Sunnites, 206 121 (N. von Seidlitz).



TYPES ET COSTUMES GÉORGIENS.
Dessin de Prantchnikoff, d'après une photographie.



unis dominant parmi les chrétiens; mais les sectaires sont aussi fort nombreux, beaucoup plus que ne l'indiquent les recensements officiels¹. Les mołokanes surtout ont d'importantes colonies, dans le gouvernement de Stavropol, près de Tiflis, sur le plateau d'Akhałkalaki, dans la steppe de Mougan, et maintenant ils se répandent dans les territoires annexés. Les diversités nationales et religieuses ont eu pour conséquence nécessaire une manière différente de concevoir et de pratiquer le droit. Aussi, malgré tous ses efforts, le gouvernement russe a-t-il dû renoncer, du moins pour un temps, à imposer une jurisprudence unique, et chez les montagnards musulmans se maintiennent encore les deux codes, le code religieux ou *chariat*, fondé sur le Coran, et le droit coutumier ou *adat*. Le chariat est appliqué seulement dans les questions religieuses, de famille et d'héritage, tandis que l'*adat* règle les affaires ordinaires de propriété et les questions d'intérêt communal. Le jugement d'après l'*adat* se fait sur la place publique, par des juges élus; certains villages, devenus célèbres par une administration scrupuleuse de la justice, ont été choisis par la coutume comme de véritables cours d'appel, et c'est à eux qu'on s'adresse dans les cas douteux².

Presque tous les montagnards du Caucase ont gardé la haine des vaincus contre les vainqueurs et se rappellent avec orgueil les temps de l'ancienne indépendance. Parmi les habitants de la plaine, les uns, comme les Nogaï, les Tartares, les Tates, savent que leurs frères de race et leurs coreligionnaires sont en dehors des limites de l'empire russe et ils se disent étrangers dans leur propre patrie; d'autres, comme les bergers kourdes, ne sont que des immigrants nomades, prêts chaque jour à plier leur tente. Les Géorgiens se croient destinés à servir les Russes plutôt qu'à devenir leurs égaux, et les Arméniens, assujétis politiquement, cherchent à se faire les maîtres de tous par la force de l'argent. Les envahisseurs slaves, quoique déjà les plus nombreux relativement, n'ont point encore donné de cohésion politique à l'ensemble des races. Leur prépondérance est surtout militaire, et la Caucasia est pour eux aussi bien une place de guerre qu'un pays de colonisation.

Au point de vue stratégique, l'Asie Mineure et la Perse sont complète-

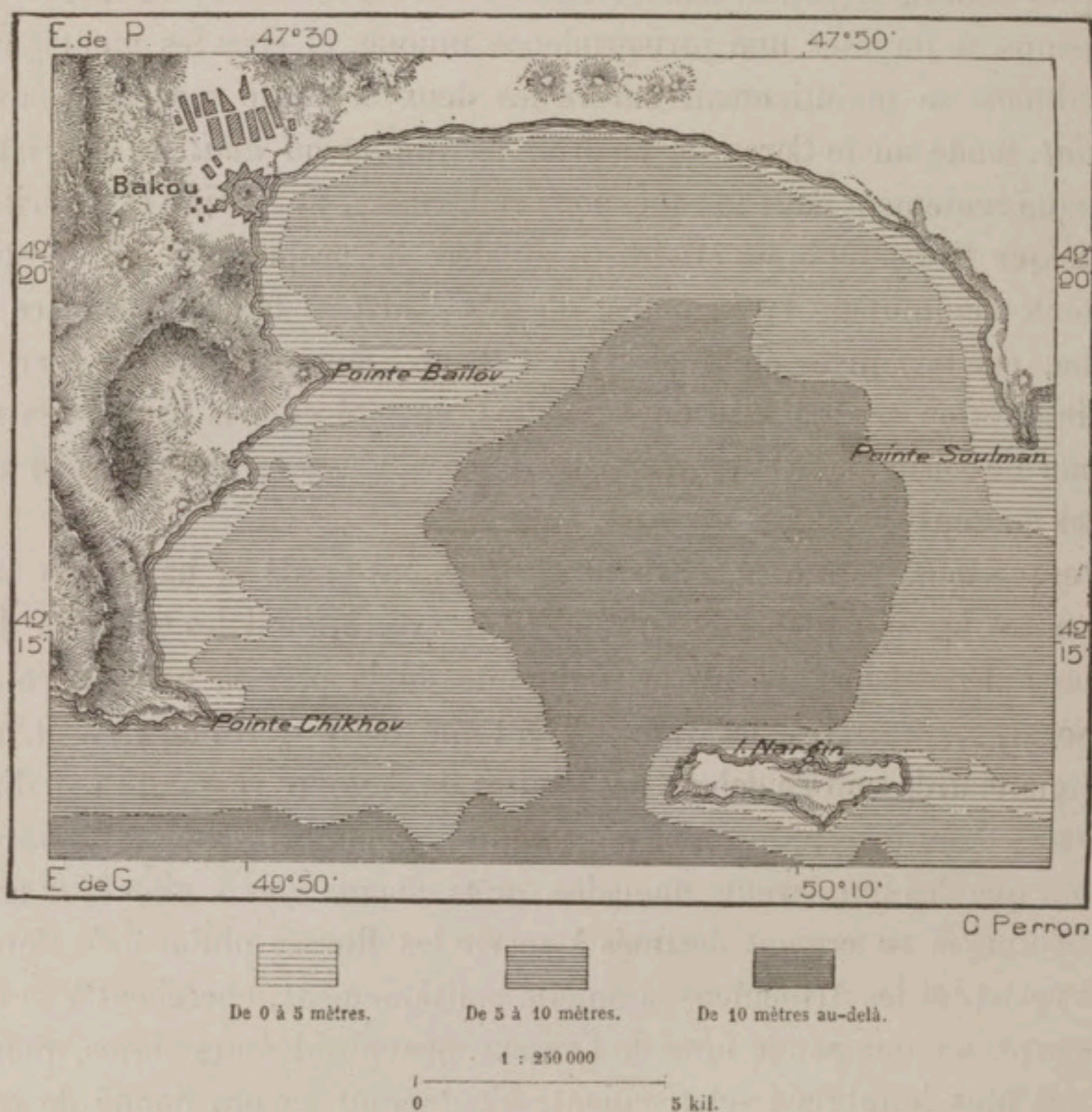
¹ Raskolniks du Caucase d'après le recensement de 1873 :

Ciscaucasie.	24 722
Transcaucasie.	30 024
Ensemble	<u>54 746</u>

² Komarov, *Sbornik Sv'ed'eniij o kavkazskikh Gortzakh*, I, 1868.

ment ouvertes aux armées du tzar. La mer Noire est devenue un lac russe. La Caspienne appartient à la Russie d'une manière beaucoup plus complète encore, et la flotte à l'ancre dans l'excellent port de Bakou peut au premier signal se charger de soldats pour les débarquer en maîtres sur les côtes du Mazenderan. Alexandropol et Kars, villes fortes et arsenaux de première importance, menacent le haut bassin de l'Euphrate, et les cols qu'auront

N° 66. — PORT DE BAKOU.



à franchir les soldats et les canons sont en la possession des Russes. En cas de lutte avec l'Angleterre pour la domination de l'Asie antérieure, la Russie occupe une position maîtresse. La porte du Bosphore a pu être trois fois menacée du côté du nord; maintenant elle pourrait l'être aussi du côté de l'est. Si l'Angleterre « commande aux vagues » de la Méditerranée, il n'en est pas de même sur la mer Noire, et pour une campagne sur terre où trouverait-elle des armées qui se mesurassent avec les Russes, dans cette Turquie d'Asie dont elle s'est constituée la patronne et dont elle a, — peut-être imprudemment, — garanti les limites. Par la vallée de l'Euphrate, la Russie

peut aussi, quand elle le voudra, se rapprocher de ces « Lieux saints », que conquièrent autrefois les croisés et où les chrétiens de tous les cultes, catholiques latins, orthodoxes grecs, protestants, cherchent à s'attribuer une prééminence religieuse. N'est-il pas évident, d'ailleurs, que l'influence russe doit grandir dans ces contrées, en proportion même du peuplement de la Caucasia? De tout temps, les peuples des hautes contrées de l'Ararat et de l'Anti-Caucase eurent une part considérable dans les mouvements politiques des empires de l'Asie antérieure, et maintenant ces peuples du nord ne sont que l'avant-garde de l'immense nation slave! Contre cette puissance formidable, il n'y aurait qu'une barrière, celle que formerait une alliance de peuples libres; mais peut-on espérer que les Arméniens, les Kourdes, les Turcs des bassins du Tigre et de l'Euphrate s'affranchissent bientôt et s'allient les uns aux autres en oubliant leurs haines religieuses et leurs rivalités nationales?

Les populations caucasiennes n'ont point de privilèges politiques sur les habitants slaves de l'empire russe. Lezghiens, Géorgiens, Arméniens et Tartares sont, comme les Grands-Russiens et les Petits-Russiens, soumis au pouvoir autocratique et absolu du tzar et sont tenus également d'obéir, « non seulement en fait, mais aussi par la volonté intime ». Aucune des nations du Caucase n'a de constitution qui garantisse ses droits, mais plusieurs sont encore plus ou moins protégées par des coutumes, les unes écrites, les autres confiées à la mémoire des anciens. La personne de l'empereur est représentée au Caucase par un lieutenant général ou vice-roi, auquel sont transmis tous les pouvoirs du gouvernement. Quant aux anciennes familles souveraines du pays, elles sont privées de tout pouvoir politique, mais elles ont encore des pensions, des privilèges et des honneurs, grâce à « l'esclavage éternel et fidèle » juré par elles au « tzar russe ».

Le budget de la Caucasia, qui était en 1878 de 6 750 000 roubles pour les recettes, fait partie du budget général de l'empire. La Transcaucasie seule, y compris le Daghestan, a un budget général, qui s'accroît d'année en année¹, et qui suffirait amplement aux dépenses locales, si l'entretien d'une armée considérable dans les places de la frontière ne doublait, et dans quelques années ne quadruplait, les frais et n'augmentait le défi-

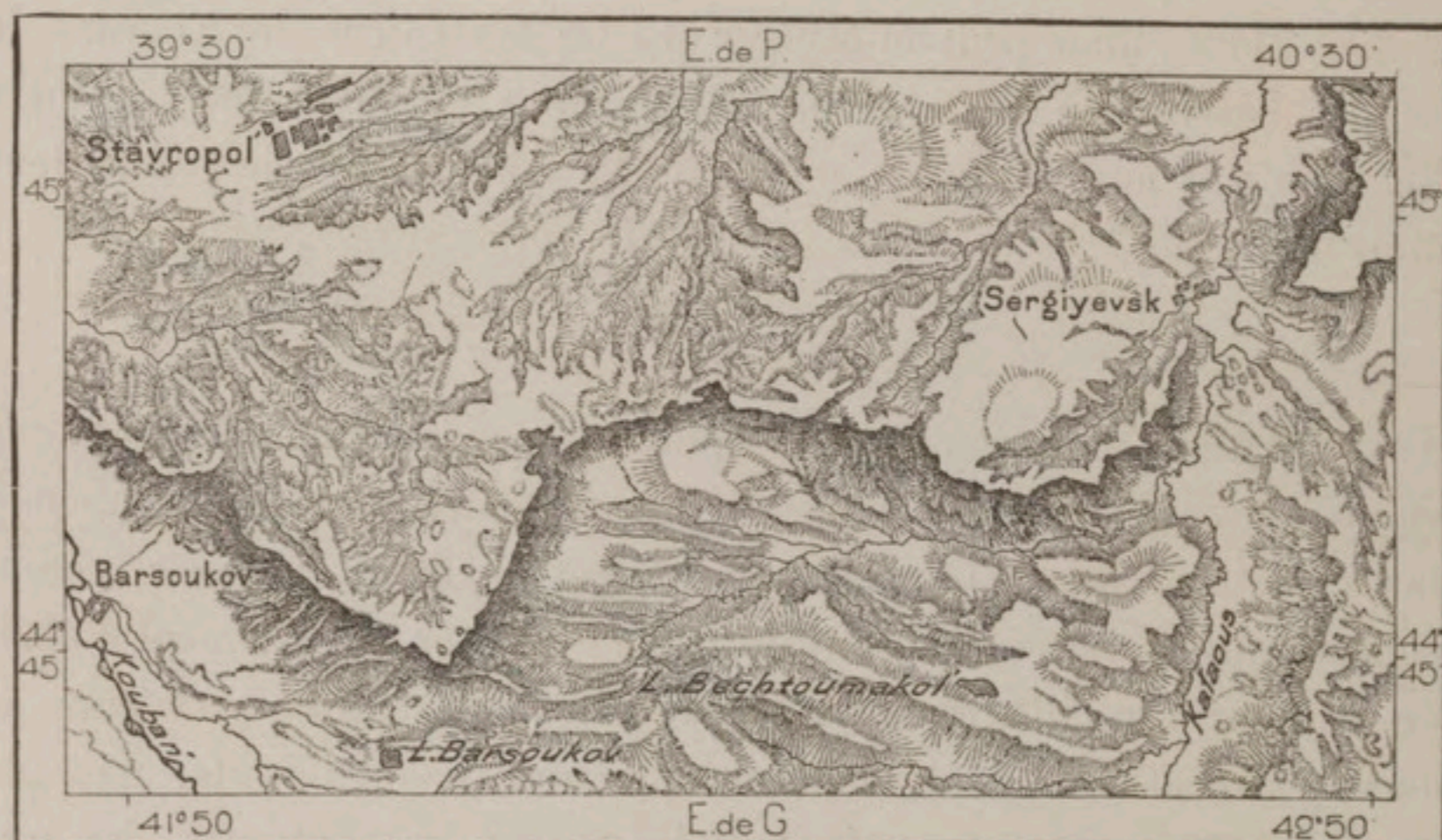
¹ Recettes de la Transcaucasie :

En 1870.	5 558 470 roubles.	En 1880.	8 784 980 roubles.
			(Chabrov, <i>Kavkazskiy-Kalendar'</i> .)

cit¹. Ce déficit, qui varie entre 18 et 40 millions de roubles en temps de paix, s'est élevé jusqu'à 57 millions en temps de guerre. En 10 ans, de 1869 à 1878, l'ensemble du découvert n'a pas été moindre de 545 151 005 roubles. Dans toute la Transcaucasie, le budget total des dépenses devant servir au développement ultérieur du pays, soit pour l'enseignement, soit pour la construction des routes, l'entretien des bois, l'introduction des colons, ne dépasse guère 1 800 000 roubles.

Les principales recettes, des deux côtés de la Caucasia, proviennent de

N° 67. -- STAVROPOL.



D'après la Carte de l'Etat-Major

C. Perron

1 : 800 000

0 25 kil

l'impôt sur l'esprit-de-vin; en Caucasia, cet impôt représente plus de la moitié des revenus, soit 5 520 000 roubles sur 6 755 000; pour l'ensemble de la Caucasia, il forme le tiers des ressources.

Administrativement, la Caucasia est divisée en provinces de grandeurs très inégales, ayant toutes une origine militaire et désignées par des termes officiels différents : gouvernement, province, cercle, division. Tiflis, capitale des deux versants, est en même temps le chef-lieu de toute la Transcaucasie, tandis que Stavropol, si bien située en observation sur les plateaux qui regardent vers le centre de la chaîne, est la cité administrative principale de la Ciscaucasie. Le Daghestan, qui sem-

¹	Recettes générales de la Caucasia en 1878 :	16 339 705 roubles.
	Dépenses	» » » 71 660 525 »
	Déficit	» » » 55 320 622 »

blerait devoir appartenir à la Caucasic du Nord, a été au contraire attribué à celle du Sud. Arrêtés si longtemps par les montagnards lezghiens à la base des premiers contreforts du Caucase, les Russes ont marqué la limite là où commençait pour eux la région des embûches. Par une autre bizarrerie géographique, le district de Kouba fait partie du gouvernement transcaucasien de Bakou, sans doute à cause de l'unité ethnologique et religieuse des populations qui habitent les deux versants du Caucase dans la région orientale de la chaîne. La « Porte » ou Derbent est restée la limite politique entre les deux régions du nord et du sud de la Caucasic.

Le tableau suivant donne la liste des provinces, avec leurs districts et leur population, d'après les recensements officiels de 1875 à 1877; il a paru convenable d'y séparer le Daghestan et la Transcaucasie proprement dite. Quant au district transcaspien, dépendant administrativement du gouvernement militaire de la Caucasic, c'est le pays des Turkmènes, non encore complètement conquis. Géographiquement, ce pays ne peut être séparé du reste des contrées aralo-caspiennes.

PROVINCES	DISTRICTS, CERCLES ET CAPITAINERIES	KILOMÈTRES CARRÉS	HABITANTS
CISCAUCASIE OU CAUCASIE DU NORD.			
I. Gouvernement de Stavropol.	District (<i>ouyezd</i>) de Stavropol.	7 725	92 619
	» d'Alexandrovskaya	11 693	85 333
	» Novo-Grigoryevskiy.	12 374	99 301
	» Medvejevskiy	7 200	106 453
	Ville déclassée de Svatoï Krest		3 783
	Terre des Kalmouks nomades	5 290	88 505
	Terre des Turkmènes et autres.	24 338	
	Ensemble.	68 620	475 974
II Province du Terek.	Cercle (<i>okroug</i>) de Vïadikavkaz (Karbarda, Tchetchnya, etc.	10 813	137 027
	Cercle d'Argoun.	2 812	22 620
	» de Vedenov	1 449	22 002
	» de Khasav-Yourt.	5 561	55 760
	» de Kizlar	6 718	24 972
	» de Groznyi	9 565	120 595
	» de Patigorsk	22 289	136 280
	Ville de Mozdok		8 379
	» Georgyevsk		3 345
	Ensemble.	52 207	530 980

PROVINCES	DISTRICTS, CERCLES ET CAPITAINERIES	KILOMÈTRES CARRÉS	HABITANTS
III. Province de la Koubañ.	District de Yekaterinodar	11 826	171 751
	» de Yeïsk	12 335	121 004
	» de Temrouk	10 732	100 054
	» Zakoubanskiy	8 674	58 295
	» de Maïkop	17 672	147 408
	» de Bataïpachinsk	17 225	127 462
	» de Kavkazskaya	15 949	137 515
	Ensemble	94 415	845 247
	CISCAUCASIE	222 240	1 848 201
TRANSCAUCASIE OU CAUCASIE DU SUD.			
IV. Cercle de la mer Noire.		5 287	15 755
V. Division de Soukhoum.		7 315	74 442
VI. Gouvernement de Koutaïs (Imérie ou Iméreth, Mingrélie, Svanie, Ratcha, Letchgoum, Gourie, Samourzakan).	District de Koutaïs	3 372	141 935
	» d'Ozourgeti	2 495	54 191
	» de Charopan	3 053	109 685
	» de Ratcha	5 286	50 641
	» de Zongdidi et Redout-kaleh	2 931	89 296
	» de Senaki	1 681	86 759
	» de Letchgoum et Svanie	2 315	35 160
	Ville de Poti		5 026
	Ensemble	20 851	570 691
VII. Gouvernement de Tiflis (Kartalie, Kakhet, Osseth, Soukhet, Meskhie).	District de Tiflis	10 898	221 042
	» de Signakh	6 218	81 528
	» de Teïav	2 447	52 412
	» de Tioneti	4 871	32 404
	» de Gori	6 614	124 829
	» de Douchet	3 952	57 558
	» d'Akhaïtzik	2 691	45 377
	» d'Akhaïkalaki	2 802	49 909
	Ensemble	40 475	662 859
VIII. Cercle de Zakataï.		5 980	68 859
IX. Gouvernement d'Érivan	District d'Érivan	3 117	95 165
	» de Nakhitchevan	4 448	66 776
	» d'Alexandrapol	3 849	109 690
	» de Novo-Bayazet	6 157	76 651
	» d'Etchmiadzin	3 666	84 505
	» de Sourmalin	3 586	59 250
	» de Charouro-Daraïaghöz	2 999	52 955
	Ville déclassée d'Ordoubat		3 525
	Ensemble	27 822	547 695

PROVINCES	DISTRICTS, CERCLES ET CAPITAINERIES	KILOMÈTRES CARRÉS	HABITANTS
X. Gouvernement de Yelizavetpol. . .	District de Yelizavetpol	9 557	98 587
	» de Noukha	5 737	94 536
	» d'Arechki	5 213	58 776
	» de Choucha	5 060	105 465
	» de Djevanchir	4 443	49 005
	» de Djebraïl	5 128	41 529
	» de Zangezour	7 561	88 685
	» de Kazakh	6 955	77 601
	Ensemble	45 652	595 784
XI. Gouvernement de Bakou (Chirvan, etc.).	District de Bakou	3 954	59 154
	» de Chemakha	7 785	99 986
	» de Kouba	7 170	148 258
	» de Lenkoran	5 584	97 244
	» de Djevat et Salyan	11 195	73 691
	» de Gök-tchaï	3 509	61 050
	Iles	40	
	Ensemble	59 017	559 583
	TRANSCAUCASIE (sans Kars et Batoum) . .	188 558	507 542
XII. Daghestan.	Ville et capitainerie de Derbent	275	16 552
	Cercle de Temir-Khan-Choura	6 098	68 110
	» de Gounib	5 708	47 916
	» de Kazi-koumoukh	2 071	56 056
	» d'Andi	5 475	41 468
	» d'Avarie	1 520	58 910
	District de Kaïtago-Tabasaran	2 924	42 968
	» de Dargo	1 647	65 450
	» Kurinskiy	5 202	60 482
	» de Samour	5 669	59 819
	Ville et port de Petrovsk		5 885
		Ensemble	28 589
XIII. Province de Ba- toug	District de Batoug		
	» d'Artvin		
XIV. Province de Kars	» d'Adjara	26 590	184 500
	» de Tchildir		
	» de Kars		
	ENSEMBLE DE LA CAUCASIE	465 778	5 572 151

Year	Population	Remarks
1600	10000	
1610	11000	
1620	12000	
1630	13000	
1640	14000	
1650	15000	
1660	16000	
1670	17000	
1680	18000	
1690	19000	
1700	20000	
1710	21000	
1720	22000	
1730	23000	
1740	24000	
1750	25000	
1760	26000	
1770	27000	
1780	28000	
1790	29000	
1800	30000	
1810	31000	
1820	32000	
1830	33000	
1840	34000	
1850	35000	
1860	36000	
1870	37000	
1880	38000	
1890	39000	
1900	40000	



CAUCASIE

Echelle 1 : 4.000.000

Kil. 0	100	200
•••	Moins de 5.000 habitants.	
••	de 5.000 à 10.000	12
••••	de 10.000 à 20.000	12
•••••	de 20.000 à 100.000	12
••••••	Plus de 100.000	12

Moins de 100 Mètres	Profondeurs de 100 à 200 M.	Prof. de 200 à 500 M.	Prof. de 500 à 1000 M.	Prof. de 1000 et au delà
---------------------	-----------------------------	-----------------------	------------------------	--------------------------

Le trait d'après l'Atlas Vieux de J. Martin

Topographie manuscrite de G. Perrot.

Carte de topographie par Depardon. Les lettres par Eschsch.